





COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

1353
17

Chamfort

PRODUITS DE LA CIVILISATION PERFECTIONNÉE. — MAXIMES
ET PENSÉES ; CARACTÈRES ET ANECDOTES.
— QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ? — PETITS DIALOGUES
PHILOSOPHIQUES. — HISTOIRE
DE MADAME MICHELIN. — LE MARCHAND DE SMYRNE.
— LETTRES. — APPENDICE : LA VIE ET L'ŒUVRE DE CHAMFORT ;
PRINCIPAUX OUVRAGES ; BIBLIOGRAPHIE.
AVEC UNE NOTICE ET UN PORTRAIT



PARIS
SOCIÉTÉ DU MERCURE DE FRANCE
XXVI, RUE DE CONDÉ, XXVI

MCMV





CHAMFORT



A LA MÊME LIBRAIRIE

DANS LA "COLLECTION DES PLUS BELLES-PAGES"

RÉTIF DE LA BRETONNE, avec une notice et
un portrait de l'auteur. — Vol. in-18. . . 3 fr. 50

GÉRARD DE NERVAL, avec une notice et un
portrait de l'auteur. — Vol. in-18 3 fr. 50







COLLECTION DES PLUS BELLES PAGES

Chamfort

PRODUITS DE LA CIVILISATION PERFECTIONNÉE : MAXIMES
ET PENSÉES; CARACTÈRES ET ANECDOTES.
QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE? — PETITS DIALOGUES
PHILOSOPHIQUES. — HISTOIRE
DE MADAME MICHELIN. — LE MARCHAND DE SMYRNE.
LETTRES. — APPENDICE : LA VIE ET L'ŒUVRE DE CHAMFORT;
PRINCIPAUX OUVRAGES; BIBLIOGRAPHIE.

AVEC UNE NOTICE, UN PORTRAIT
ET UN INDEX



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—
MCMV



CHAMFORT

La notice de Ginguéné, donnée en son entier, sauf quelques longueurs, dans notre Appendice, les différents extraits qui la suivent, dispensent de raconter ici, même brièvement, la vie de Chamfort.

Quelques commentaires suffiront. Le premier qui vient à l'esprit est que, décidément, l'explication des caractères et des talents repose bien sur la physiologie et sur la pathologie. Un fait domine la vie de Chamfort : la maladie qu'il contracta vers l'âge de vingt-cinq ans. Sa misanthropie, son âcreté, sa méchanceté (toute verbale) n'ont point d'autres causes. Forcé de renoncer à l'amour, ou du moins engagé à une prudence terrible, au moment même où ses passions parlaient le plus haut, il fut pris d'une sorte de désespoir ; mais le fond de son âme était farouche : ce désespoir se transforma en



violence, et il se mit à observer la société avec un regard agressif, que la réflexion, ensuite, chargeait d'une philosophique amertume.

Le secret de Chamfort, pourquoi user de périphrases qui ne trompent personne, est dans la syphilis qui le tourmenta pendant trente ans, pendant la période de la grande activité génitale, la seconde, puis dans la troisième, plus discrète, mais plus consciente et plus raffinée.

La notice de Ginguené est, à mots couverts, fort explicite. Aucun doute n'est possible. On peut dire cela, en un temps où une maladie n'est plus qu'une maladie, où aucune idée mystique n'est plus attachée à aucune des mauvaises aventures humaines.

Le malheur de Chamfort, s'il entrava les succès d'alcôve de l'Hercule-Adonis, comme l'avait appelé la belle et libre madame de Craon, ne gâta que peu sa carrière littéraire et sa carrière mondaine. Si l'impuissance des médecins le laissa valétudinaire, l'énergie de son caractère lui conserva la santé intellectuelle. Il brilla dans les salons par son esprit dont la finesse était souvent méchante et souvent bonnement spirituelle ; il brilla dans les académies ; il brilla au théâtre et dans les journaux littéraires.



Son esprit, nous le possédons. Il le mettait par écrit. Nous avons également ses éloges académiques. Ce sont des modèles. Sagement pensés, bien écrits, relevés de quelques pointes soigneusement émoussées, ils firent les délices des gens de goût. On peut encore les lire ; l'ennui s'y tempère de la satisfaction que l'on éprouve à rencontrer un Chamfort si raisonnable, si honorable.

De son théâtre, on a retenu *le Marchand de Smyrne*, où quelques intentions animent une fable sans prétention. Son autre comédie est du genre sensible. Sa tragédie, qui fit sa fortune, est du genre racinien. C'est une imitation fort réussie, mais une imitation, et, comme telle, inutile.

Beaucoup de ses vers ont été perdus. Les contemporains regrettaient ses *Soirées de Ninon*. Si elles avaient été en prose et du style des *Petits dialogues philosophiques*, on pourrait s'en dire inconsolable. Mais les vers de Chamfort sont exactement de ceux dont il a dit lui-même : « Souvent les vers ôtent de l'esprit à la pensée de celui qui a beaucoup d'esprit » (1).

Il reste de Chamfort ce que l'on en trouvera

(1) *Maximes et Pensées*, ch. vii.



dans ce volume, c'est-à-dire peu de chose en dehors des *Produits de la civilisation perfectionnée*.

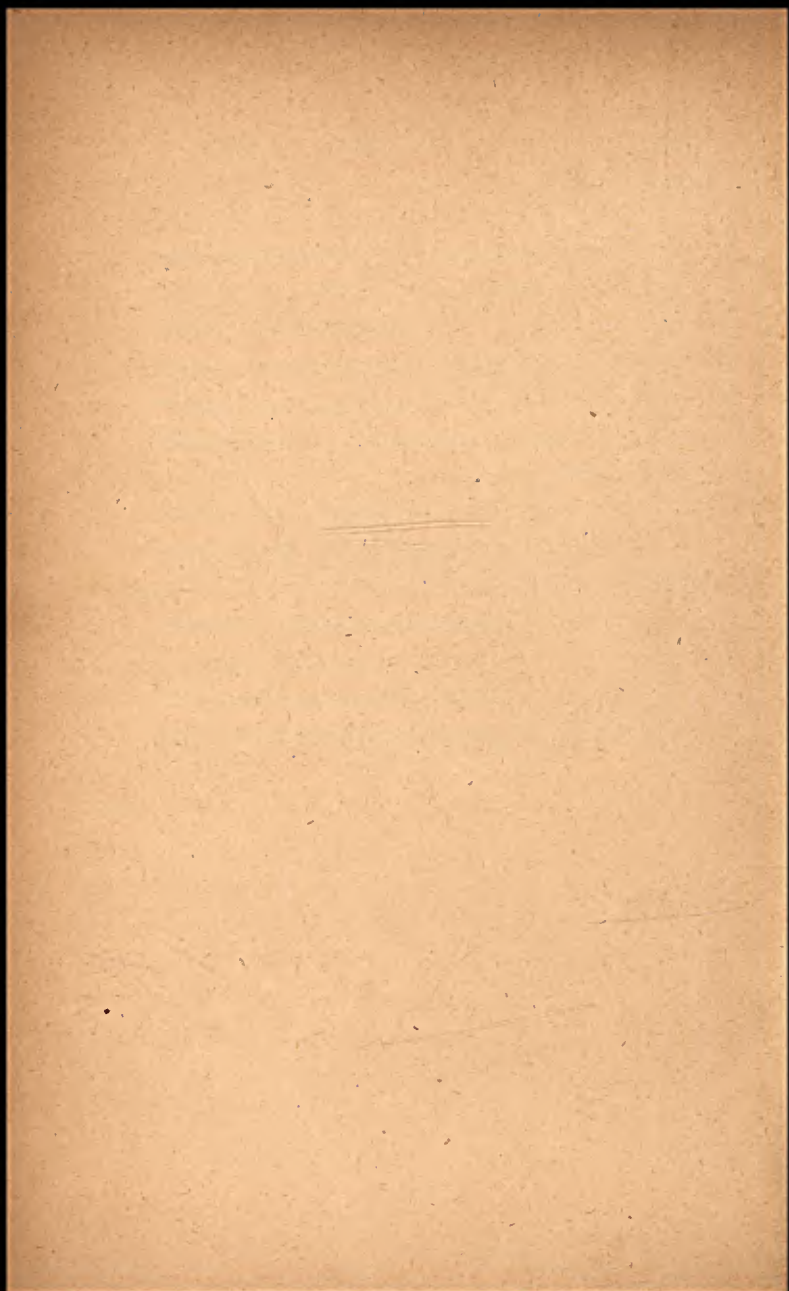
Ce titre, que nous restituons pour la première fois, est celui qu'il avait donné au recueil de pensées, de maximes, de caractères et d'anecdotes, qui demeure la cause réelle et juste de sa réputation. Le mérite de cet assemblage de petits papiers paraîtrait plus grand aux esprits pondérés, si Chamfort avait eu le temps, comme La Bruyère, de les classer par chapitres bien distincts. Ginguéné a essayé d'en ranger une partie, les *Maximes et Pensées*, sous les rubriques indiquées par Chamfort lui-même. Bien que cet ordonnancement ne soit pas excellent, on l'a respecté, parce qu'il est traditionnel. M. de Lescure a imaginé une classification différente; elle a ses mérites. Quant à la seconde partie de cette œuvre posthume, les *Caractères et Anecdotes*, dont le même éditeur a dérangé l'ordre connu, sans motifs appréciables, leur alignement sous des chefs est impossible ou demanderait un travail dont le résultat serait sans proportion avec les soins qu'il faudrait prendre. On s'est borné à les diviser en treize chapitres. Cela permettra, du moins, de prendre les notes ou de faire des citations exactes en



marquant des références faciles à vérifier en quelques minutes.

Chamfort, dans le chapitre des « moralistes », vient immédiatement après La Bruyère, auquel il ne doit pas beaucoup plus que l'auteur des *Caractères* ne devait à Théophraste. Tous les deux représentent l'esprit français dans ce qu'il a de plus avisé et de plus désabusé. La Bruyère est morose ; Chamfort est amer. L'un n'a jamais été qu'un observateur. L'autre s'est mêlé à la comédie. Il y a dans la philosophie de Chamfort des regrets et des rancunes, mais aussi des sourires, quoique contraints, et des lueurs d'espérance. Il fut misanthrope par aventure plutôt que par tempérament, ainsi que le montre bien son attitude enthousiaste en face de la Révolution, où pourtant il devait trouver la mort.





LIVRE I

PRODUITS

DE LA CIVILISATION PERFECTIONNÉE

AVERTISSEMENT DU PREMIER ÉDITEUR

Chamfort était, depuis longtemps, en usage d'écrire chaque jour sur de petits carrés de papier, les résultats de ses réflexions, rédigés en maximes, les anecdotes qu'il avait apprises, les faits servant à l'histoire des mœurs, dont il avait été témoin dans le monde, enfin les mots piquants et les reparties ingénieuses qu'il avait entendus ou qui lui étaient échappés à lui-même.

Tous ces petits papiers, il les jetait pêle-mêle dans des cartons. Il ne s'était ouvert à personne sur ce qu'il avait dessein d'en faire. Lorsqu'il est mort, ces cartons étaient en assez grand nombre, et presque tous remplis ; mais la plus grande partie fut vidée et enlevée, sans doute avant l'apposition des scellés. Le juge de paix renferma dans deux portefeuilles, ce qu'il y trouva de reste. C'est du choix très scrupuleux fait parmi cette espèce de débris, que j'ai tiré ce qui compose ce volume.

Je ne serais peut-être jamais parvenu à y établir quelque



ordre, si, parmi cette masse de petits papiers, je n'en avais trouvé un qui m'a donné la clef du dessein de l'auteur, et même le titre de l'ouvrage. Voici ce qui y est écrit :

PRODUITS *de la Civilisation perfectionnée.*

1^{re} PARTIE. *Maximes et Pensées.*

2^e PARTIE. *Caractères.*

3^e PARTIE. *Anecdotes.*

En lisant ceci, je ne doutai point que ce ne fût le titre et la division d'un grand ouvrage, dont Chamfort avait parlé à mots couverts à très peu de personnes, et dont il avait depuis si longtemps rassemblé les matériaux,

Le titre est parfaitement dans le genre de son esprit : il était dans sa philosophie de voir comme le produit de ce perfectionnement de civilisation que l'on vante, l'excessive corruption des mœurs, les vices hideux ou ridicules, et les travers de toute espèce qu'il prenait un plaisir malin à caractériser et à peindre.

Je fis donc, en suivant cette division établie par lui-même, un premier triage. La première partie se trouva très abondante, et me parut susceptible d'être subdivisée par chapitres. La partie des Caractères était la plus faible, soit qu'il se fût moins exercé dans ce genre, soit qu'elle soit plus riche dans les très nombreux papiers que je n'ai pas. Je la réunis à celle des Anecdotes, et ayant ainsi divisé le tout seulement en deux parties, je réduisis, par un examen sévère, à un seul volume, ce qui, si j'avais tout employé, en pouvait fournir plus de deux.

J'ai éprouvé dans tout ce travail, aussi fastidieux que pénible, que l'amitié donne plus de patience que l'amour-propre, et que l'on peut prendre, pour la mémoire d'un ami, des soins qu'il paraîtrait insupportable de prendre pour soi-même.

Je me serais fort trompé dans mon jugement, si ce volume, et surtout si la partie des *Maximes et Pensées* n'ajoute beaucoup à la réputation de Chamfort, assez connu comme



écrivain et comme homme de lettres, mais trop peu comme philosophe.

Quant aux *Caractères et Anecdotes*, je n'ai pas cru devoir les diviser par chapitres. Leur mélange produit une variété que la classification eût fait disparaître. La cour, la ville, hommes, femmes, gens de lettres, figurent tour à tour et presque ensemble dans cette scène mobile, comme ils figuraient dans celle du monde, où Chamfort ayant été longtemps acteur et spectateur, était plus que personne, par sa position, à portée de saisir la ressemblance des personnages, comme il l'était par son talent de les représenter dans ses peintures.

On trouvera dans cette partie beaucoup de noms connus et d'indications faciles à reconnaître ; je ne me suis cru permis ni de supprimer les uns, ni d'ôter aux autres le léger voile dont l'auteur les avait couverts.

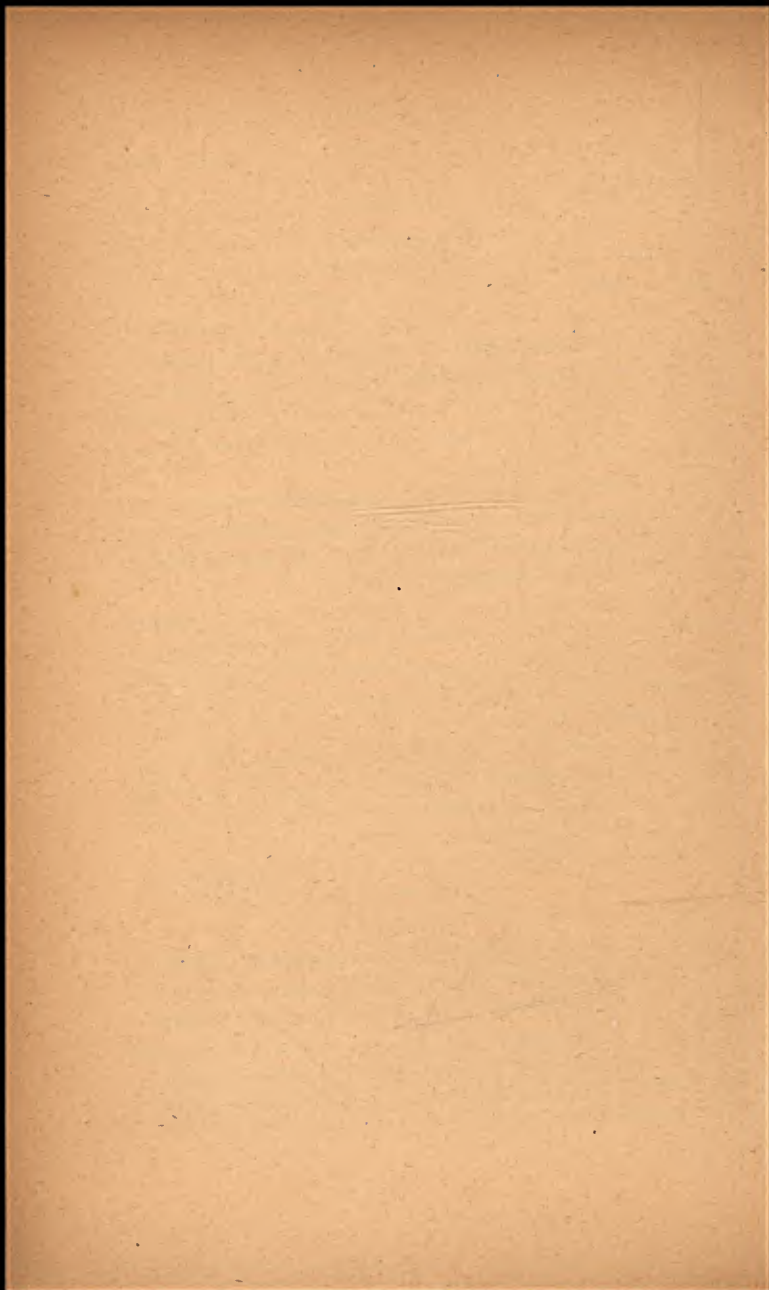
Je regrette infiniment de n'avoir pas eu à ma disposition le reste de ces matériaux précieux. Peut-être serais-je parvenu à en faire à peu près ce que l'auteur comptait en faire lui-même ; et cet ouvrage, devenu complet, serait un des plus piquants de ce siècle.

J'exhorte, au nom de l'amitié, de la philosophie et des lettres, ceux qui peuvent posséder ce trésor, à ne le pas enfouir, et à rendre à la mémoire du malheureux Chamfort tout ce qui lui appartient.

GINGUENÉ.

La perte, déplorée par Ginguéné, n'a jamais été comblée. On n'a rien retrouvé des papiers de Chamfort. Quant aux maximes, anecdotes, traits, négligés par le premier éditeur, on les trouvera ici, insérés à la place qui a paru leur convenir le mieux, ainsi qu'un assez grand nombre de pensées et de petits récits tirés des ouvrages de Chamfort qui ont dû être éliminés de ce recueil.





PREMIÈRE PARTIE

MAXIMES ET PENSÉES

—
CHAPITRE PREMIER

MAXIMES GÉNÉRALES

— Les maximes, les axiomes sont, ainsi que les abrégés, l'ouvrage des gens d'esprit qui ont travaillé, ce semble, à l'usage des esprits médiocres ou paresseux. Le paresseux s'accommode d'une maxime qui le dispense de faire lui-même les observations qui ont mené l'auteur de la maxime au résultat dont il fait part à son lecteur. Le paresseux et l'homme médiocre se croient dispensés d'aller au delà, et donnent à la maxime une généralité que l'auteur, à moins qu'il ne soit lui-même médiocre, ce qui arrive quelquefois, n'a pas prétendu lui donner. L'homme supérieur saisit tout d'un coup les ressemblances, les différences qui font que la maxime est plus ou moins applicable à tel ou tel cas, ou ne l'est pas du tout. Il en est de cela comme de l'histoire naturelle, où le désir de simplifier a imaginé les classes et les divisions. Il a fallu avoir de l'esprit pour les faire. Car il a fallu rapprocher et observer des rapports. Mais le grand



naturaliste, l'homme de génie voit que la nature prodigieuse des êtres individuellement différents, et voit l'insuffisance des divisions et des classes qui sont d'un si grand usage aux esprits médiocres ou paresseux ; on peut les associer : c'est souvent la même chose, c'est souvent la cause et l'effet.

— La plupart des faiseurs de recueils de vers ou de bons mots ressemblent à ceux qui mangent des cerises ou des huîtres, choisissant d'abord les meilleures et finissant par tout manger.

— Ce serait une chose curieuse qu'un livre qui indiquerait toutes les idées corruptrices de l'esprit humain, de la société, de la morale, et qui se trouvent développées ou supposées dans les écrits les plus célèbres, dans les auteurs les plus consacrés ; les idées qui propagent la superstition religieuse, les mauvaises maximes politiques, le despotisme, la vanité de rang, les préjugés populaires de toute espèce. On verrait que presque tous les livres sont des corrupteurs, que les meilleurs sont presque autant de mal que de bien.

— On ne cesse d'écrire sur l'éducation et les ouvrages écrits sur cette matière ont produit quelques idées heureuses, quelques méthodes utiles, ont fait, en un mot, quelque bien partiel. Mais quelle peut être, en grand, l'utilité de ces écrits, tant qu'on ne fera pas marcher de front les réformes relatives à la législation, à la religion, à l'opinion publique ? L'éducation n'ayant d'autre objet que de conformer la raison de l'enfance à la raison publique relativement à ces trois objets, quelle instruction donner tant que ces trois objets se combattent ? En formant la raison de l'enfance, que faites-vous que de la préparer à voir plutôt l'absurdité des opinions et des mœurs consacrées par le sceau de l'autorité sacrée, publique, ou législative, par conséquent, à lui inspirer le mépris ?



— C'est une source de plaisir et de philosophie de faire l'analyse des idées qui entrent dans les divers jugements que portent tel ou tel homme, telle ou telle société. L'examen des idées qui déterminent telle ou telle opinion publique, n'est pas moins intéressant, et l'est souvent davantage.

— Il en est de la civilisation comme de la cuisine. Quand on voit sur une table des mets légers, sains et bien préparés, on est fort aise que la cuisine soit devenue une science : mais quand on y voit des jus, des coulis, des pâtés de truffes, on maudit les cuisiniers et leur art funeste : à l'application (1).

— L'homme, dans l'état actuel de la société, me paraît plus corrompu par ses raisons que par ses passions. Ses passions (j'entends ici celles qui appartiennent à l'homme primitif) ont conservé dans l'ordre social le peu de nature qu'on y retrouve encore.

— La société n'est pas, comme on le croit d'ordinaire, le développement de la nature, mais bien sa décomposition et sa refonte entière. C'est un second édifice, bâti avec les débris du premier. On en retrouve les débris avec un plaisir mêlé de surprise. C'est celui qu'occasionne l'expression naïve d'un sentiment naturel qui échappe dans la société ; il arrive même qu'il plaît davantage, si la personne à laquelle il échappe est d'un rang plus élevé, c'est-à-dire plus loin de la nature. Il charme dans un roi, parce qu'un roi est dans l'extrémité opposée. C'est un débris d'ancienne architecture dorique ou corinthienne dans un édifice grossier et moderne.

— En général, si la société n'était pas une composition factice, tout sentiment simple et vrai ne produirait pas le grand effet qu'il produit. Il plairait sans étonner.

(1) Lescure ponctue ainsi : « Et leur art funeste... à l'application. ».



Mais il étonne et il plaît. Notre surprise est la satire de la société, et notre plaisir est un hommage à la nature.

— Les fripons ont toujours un peu besoin de leur honneur, à peu près comme les espions de police, qui sont payés moins cher quand ils voient moins bonne compagnie.

— Un homme du peuple, un mendiant, peut se laisser mépriser sans donner l'idée d'un homme vil, si le mépris ne paraît s'adresser qu'à son extérieur. Mais ce même mendiant qui laisserait insulter sa conscience, fût-ce par le premier souverain de l'Europe, devient alors aussi vil par sa personne que par son état.

— Il faut convenir qu'il est impossible de vivre dans le monde, sans jouer de temps en temps la comédie. Ce qui distingue l'honnête homme du fripon, c'est de ne la jouer que dans les cas forcés, et pour échapper au péril, au lieu que l'autre va au-devant des occasions.

— On fait quelquefois dans le monde un raisonnement bien étrange. On dit à un homme, en voulant récuser son témoignage en faveur d'un autre homme : c'est votre ami. Eh ! morbleu, c'est mon ami, parce que le bien que j'en dis est vrai, parce qu'il est tel que je le peins. Vous prenez la cause pour l'effet, et l'effet pour la cause. Pourquoi supposez-vous que j'en dis du bien, parce qu'il est mon ami ; et pourquoi ne supposez-vous pas plutôt qu'il est mon ami, parce qu'il y a du bien à en dire ?

— Il y a deux classes de moralistes et de politiques, ceux qui n'ont vu la nature humaine que du côté odieux ou ridicule, et c'est le plus grand nombre : Lucien, Montaigne, Labruyère, Larochefoucauld, Swift, Mandeville (1), Helvétius, etc. Ceux qui ne l'ont vue que du beau côté et dans ses perfections ; tels sont Shaftesbury et quel-

(1) Ecrivain anglais, auteur de la *Fable des Abeilles* (1723), roman philosophique, qui a de la valeur et eut du succès.



ques autres. Les premiers ne connaissent pas le palais dont ils n'ont vu que les latrines. Les seconds sont des enthousiastes qui détournent leurs yeux loin de ce qui les offense, et qui n'en existe pas moins. *Est in medio verum.*

— Veut-on avoir la preuve de la parfaite inutilité de tous les livres de morale, de sermons, etc., il n'y a qu'à jeter les yeux sur le préjugé de la noblesse héréditaire. Y a-t-il un travers contre lequel les philosophes, les orateurs, les poètes, aient lancé plus de traits satyriques, qui ait plus exercé les esprits de toute espèce, qui ait fait naître plus de sarcasmes? Cela a-t-il fait tomber les présentations, la fantaisie de monter dans les carrosses? Cela a-t-il fait supprimer la place de Cherin?

— Au théâtre on vise à l'effet; mais ce qui distingue le bon et le mauvais poète, c'est que le premier veut faire effet par des moyens raisonnables, et, pour le second, tous les moyens sont excellents. Il en est de cela comme des honnêtes gens et des fripons, qui veulent également faire fortune. Les premiers n'emploient que des moyens honnêtes, et les autres, toutes sortes de moyens. — La philosophie, ainsi que la médecine, a beaucoup de drogues, très peu de bons remèdes, et presque point de spécifiques.

— J'ai vu des hommes qui n'étaient doués que d'une raison simple et droite, sans une grande étendue ni sans beaucoup d'élévation d'esprit, et cette raison simple avait suffi pour leur faire mettre à leur place les vanités et les sottises humaines, pour leur donner le sentiment de leur dignité personnelle, leur faire apprécier ce même sentiment dans autrui. J'ai vu des femmes à peu près dans le même cas, qu'un sentiment vrai, éprouvé de bonne heure, avait mises au niveau de ces mêmes idées. Il suit de ces deux observations que ceux qui mettent



un grand prix à ces vanités, à ces sottises humaines, sont de la dernière classe de notre espèce.

— Celui qui ne sait point recourir à propos à la plaisanterie, et qui manque de souplesse dans l'esprit, se trouve très souvent placé entre la nécessité d'être faux ou d'être pédant, alternative fâcheuse à laquelle un honnête homme se soustrait, pour l'ordinaire, par de la grâce et de la gaieté.

— Souvent une opinion, une coutume commence à paraître absurde dans la première jeunesse, et en avançant dans la vie, on en trouve la raison; elle paraît moins absurde. En faudrait-il conclure que de certaines coutumes sont moins ridicules? On serait porté à penser quelquefois qu'elles l'ont été établies par des gens qui avaient lu le livre entier de la vie, et qu'elles sont jugées par des gens qui, malgré leur esprit, n'en ont lu que quelques pages.

— Il semble que, d'après les idées reçues dans le monde et la décence sociale, il faut qu'un prêtre, un curé eroie un peu pour n'être pas hypocrite, ne soit pas sûr de son fait pour n'être pas intolérant. Le grand vicaire peut sourire à un propos contre la religion, l'évêque rire tout à fait, le cardinal y joindre son mot.

— La plupart des nobles rappellent leurs ancêtres, à peu près comme un *Cicerone* d'Italie rappelle Cicéron.

— J'ai lu, dans je ne sais quel voyageur, que certains sauvages de l'Afrique eroient à l'immortalité de l'âme. Sans prétendre expliquer ee qu'elle devient, ils la croient errante, après la mort, dans les broussailles qui environnent leurs bourgades, et la cherehent plusieurs matinées de suite. Ne la trouvant pas, ils abandonnent cette recherche, et n'y pensent plus. C'est à peu près ee que nos philosophes ont fait, et avaient de meilleur à faire.



— Il faut qu'un honnête homme ait l'estime publique sans y avoir pensé, et, pour ainsi dire malgré lui. Celui qui l'a cherchée donne sa mesure.

— C'est une belle allégorie, dans la bible, que cet arbre de la science du bien et du mal qui produit la mort. Cet emblème ne veut-il pas dire que lorsqu'on a pénétré le fond des choses, la perte des illusions amène la mort de l'âme, c'est-à-dire, un désintéressement complet sur tout ce qui touche et occupe les autres hommes?

— C'est une jolie allégorie que celle qui représente Minerve, la déesse de la sagesse, rejetant la flûte quand elle s'aperçoit que cet instrument ne lui sied pas.

— C'est une jolie allégorie que celle qui fait sortir les songes vrais par la porte de corne, et les songes faux, c'est-à-dire les illusions agréables, par la porte d'ivoire.

— Il faut qu'il y ait de tout dans le monde; il faut que, même dans les combinaisons factices du système social, il se trouve des hommes qui opposent la nature à la société, la vérité à l'opinion, la réalité à la chose convenue. C'est un genre d'esprit et de caractère fort piquant, et dont l'empire se fait sentir plus souvent qu'on ne croit. Il y a des gens à qui on n'a besoin que de présenter le vrai, pour qu'ils y courent avec une surprise naïve et intéressante. Ils s'étonnent qu'une chose frappante (quand on sait la rendre telle) leur ait échappé jusqu'alors.

— On croit le sourd malheureux dans la société. N'est-ce pas un jugement prononcé par l'amour-propre de la société qui dit: Cet homme-là n'est-il pas trop à plaindre de n'entendre pas ce que nous disons?

— La pensée console de tout, et remédie à tout. Si quelquefois elle vous fait du mal, demandez-lui le remède du mal qu'elle vous a fait, et elle vous le donnera.

— Il y a, on ne peut le nier, quelques grands caractères dans l'histoire moderne; et on ne peut comprendre comme ils se sont formés. Ils y semblent comme dépla-



cés. Ils y sont comme des cariatides dans un entresol. — La meilleure philosophie, relativement au monde, est d'allier, à son égard, le sarcasme de la gaité avec l'indulgence du mépris.

— Je ne suis pas plus étonné de voir un homme fatigué de la gloire, que je ne le suis d'en voir un autre importuné du bruit qu'on fait dans son antichambre.

— J'ai vu dans le monde, qu'on sacrifiait sans cesse l'estime des honnêtes gens à la considération, et le repos à la célébrité.

— Une forte preuve de l'existence de Dieu, selon Dorilas, c'est l'existence de l'homme, de l'homme par excellence, dans le sens le moins susceptible d'équivoque, dans le sens le plus exact, et, par conséquent, un peu circonscrit, en un mot, de l'homme de qualité. C'est le chef-d'œuvre de la providence, ou plutôt le seul ouvrage immédiat de ses mains. Mais on prétend, on assure qu'il existe des êtres d'une ressemblance parfaite avec cet être privilégié. Dorilas a dit : est-il vrai ? quoi ! même figure, même conformation extérieure ! Eh bien, l'existence de ces individus, de ces hommes, puisqu'on les appelle ainsi, qu'il a niée autrefois, qu'il a vue, à sa grande surprise, reconnue par plusieurs de ses égaux, que, par cette raison seule, il ne nie plus formellement, sur laquelle il n'a plus que des nuages, des doutes bien pardonnable, tout à fait involontaires, contre laquelle il se contente de protester simplement par des hauteurs, par l'oubli des bienséances, ou par des bontés dédaigneuses ; l'existence de tous ces êtres, sans doute mal définis, qu'en fera-t-il ? comment l'expliquera-t-il ? comment accorder ce phénomène avec sa théorie ? Dans quel système physique, métaphysique, ou s'il le faut, mythologique, ira-t-il chercher la solution de ce problème ? Il réfléchit, il rêve, il est de bonne foi ; l'objection est spécieuse ; il en est ébranlé. Il a de l'esprit, des



connaissances. Il va trouver le mot de l'énigme ; il l'a trouvé, il le tient, la joie brille dans ses yeux. Silence. On connaît, dans la théologie persane, la doctrine des deux principes, celui du bien et celui du mal. Eh quoi ! vous ne saisissez pas ? Rien de plus simple. Le génie, les talents, les vertus, sont des inventions du mauvais principe, d'Orimane, du diable, pour mettre en évidence, pour produire au grand jour certains misérables, plébéiens reconnus, vrais roturiers, ou à peine gentilshommes.

— Combien de militaires distingués, combien d'officiers généraux sont morts, sans avoir transmis leurs noms à la postérité, en cela moins heureux que Bucéphale, et même que le dogue espagnol Bérécillo, qui dévorait les Indiens de Saint-Domingue et qui avait la paie de trois soldats.

— On souhaite la paresse d'un méchant et le silence d'un sot.

— Ce qui explique le mieux comment le malhonnête homme, et quelquefois même le sot, réussissent presque toujours mieux, dans le monde, que l'honnête homme et que l'homme d'esprit, à faire leur chemin, c'est que le malhonnête homme et le sot ont moins de peine à se mettre au courant et au ton du monde, qui, en général, n'est que malhonnêteté et sottise, au lieu que l'honnête homme et l'homme sensé, ne pouvant pas entrer sitôt en commerce avec le monde, perdent un temps précieux pour la fortune. Les uns sont des marchands qui, sachant la langue du pays, vendent et s'approvisionnent tout de suite, tandis que les autres sont obligés d'apprendre la langue de leurs vendeurs et de leurs chaland. Avant que d'exposer leur marchandise, et d'entrer en traité avec eux, souvent même ils dédaignent d'apprendre cette langue, et alors ils s'en retournent sans étrenner.



— Il y a une prudence supérieure à celle qu'on qualifie ordinairement de ce nom; l'une est la prudence de l'aigle, et l'autre, celle des taupes. La première consiste à suivre hardiment son caractère, en acceptant avec courage les désavantages et les inconvénients qu'il peut produire.

— Pour parvenir à pardonner à la raison le mal qu'elle fait à la plupart des hommes, on a besoin de considérer ce que ce serait que l'homme sans sa raison. C'était un mal nécessaire.

— Il y a des sottises bien habillées comme il y a des sots très bien vêtus.

— Si l'on avait dit à Adam, le lendemain de la mort d'Abel, que dans quelques siècles il y aurait des endroits où, dans l'enceinte de quatre lieues carrées, se trouveraient réunis et amoncelés sept ou huit cent mille hommes, aurait-il cru que ces multitudes pussent jamais vivre ensemble? Ne se serait-il pas fait une idée encore plus affreuse de ce qui s'y commet de crimes et de monstruosités? C'est la réflexion qu'il faut faire pour se consoler des abus attachés à ces étonnantes réunions d'hommes.

— Les prétentions sont une source de peines, et l'époque du bonheur de la vie commence au moment où elles finissent. Une femme est-elle encore jolie au moment où sa beauté baisse; ses prétentions la rendent ou ridicule ou malheureuse: dix ans après, plus laide et vieille, elle est calme et tranquille. Un homme est dans l'âge où l'on peut réussir et ne pas réussir auprès des femmes; il s'expose à des inconvénients, et même à des affronts: il devient nul; dès lors plus d'incertitude, et il est tranquille. En tout, le mal vient de ce que les idées ne sont pas fixes et arrêtées. Il vaut mieux être moins et être ce qu'on est, incontestablement. L'état des dues et pairs, bien constaté, vaut mieux que celui des princes étrangers, qui ont à lutter sans cesse pour la prééminence.



Si Chapelain eût pris le parti que lui conseillait Boileau, par le fameux hémistiche, *que n'écrit-il en prose ?* il se fût épargné bien des tourments, et se fût peut-être fait un nom, autrement que par le ridicule.

— N'as-tu pas honte de vouloir parler mieux que tu ne peux ? disait Sénèque à l'un de ses fils, qui ne pouvait trouver l'exorde d'une harangue qu'il avait commencée. On pourrait dire de même à ceux qui adoptent des principes plus forts que leur caractère : n'as-tu pas honte de vouloir être philosophe plus que tu ne peux ?

— La plupart des hommes qui vivent dans le monde, y vivent si étourdiment, pensent si peu, qu'ils ne connaissent pas ce monde qu'ils ont toujours sous les yeux. Ils ne le connaissent pas, disait plaisamment M. de B., par la raison qui fait que les hannetons ne savent pas l'histoire naturelle.

— En voyant Bacon, dans le commencement du seizième siècle (1), indiquer à l'esprit humain la marche qu'il doit suivre pour reconstruire l'édifice des sciences, on cesse presque d'admirer les grands hommes qui lui ont succédé, tels que Boyle, Locke, etc. Il leur distribue d'avance le terrain qu'ils ont à défricher ou à conquérir. C'est César, maître du monde après la victoire de Pharsale, donnant des royaumes et des provinces à ses partisans ou à ses favoris.

— Notre raison nous rend quelquefois aussi malheureux que nos passions ; et on peut dire de l'homme, quand il est dans ce cas, que c'est un malade empoisonné par son médecin.

— Le moment où l'on perd les illusions, les passions de la jeunesse, laisse souvent des regrets ; mais quelquefois on hait le prestige qui nous a trompés. C'est Armide

(1) Il faudrait, tout au moins : «... dans la fin ». Bacon est mort en 1626. Les *Essais* sont de 1597.



qui brûle et détruit le palais où elle fut enchantée.
 — Les médecins et le commun des hommes ne voient pas plus clair les uns que les autres dans les maladies et dans l'intérieur du corps humain. Ce sont tous des aveugles ; mais les médecins sont des Quinze-Vingts qui connaissent mieux les rues, et qui se tirent mieux d'affaire.

— Vous demandez comment on fait fortune. Voyez ce qui se passe au parterre d'un spectacle, le jour où il y a foule ; comme les uns restent en arrière, comme les premiers reculent, comme les derniers sont portés en avant. Cette image est si juste que le mot qui l'exprime a passé dans le langage du peuple. Il appelle faire fortune, *se pousser*. *Mon fils, mon neveu se poussera*. Les honnêtes gens disent, *s'avancer, avancer, arriver*, termes adoucis, qui écartent l'idée accessoire de force, de violence, de grossièreté, mais qui laissent subsister l'idée principale.

— Le monde physique paraît l'ouvrage d'un être puissant et bon, qui a été obligé d'abandonner à un être mal-faisant l'exécution d'une partie de son plan. Mais le monde moral paraît être le produit des caprices d'un diable devenu fou.

— Ceux qui ne donnent que leur parole pour garant d'une assertion qui reçoit sa force de ses preuves, ressemblent à cet homme qui disait : j'ai l'honneur de vous assurer que la terre tourne autour du soleil.

— Dans les grandes choses, les hommes se montrent comme il leur convient de se montrer ; dans les petites, ils se montrent comme ils sont.

— Qu'est-ce qu'un philosophe ? C'est un homme qui oppose la nature à la loi, la raison à l'usage, sa conscience à l'opinion, et son jugement à l'erreur.

— Un sot qui a un moment d'esprit, étonne et scandalise, comme des chevaux de fiacre au galop.

— Ne tenir dans la main de personne, être *l'homme de*



son cœur, de ses principes, de ses sentiments, c'est ce que j'ai vu de plus rare.

— Au lieu de vouloir corriger les hommes de certains travers insupportables à la société, il aurait fallu corriger la faiblesse de ceux qui les souffrent.

— L'opinion est la reine du monde, parce que la sottise est la reine des sots.

— Il faut savoir faire les sottises que nous demande notre caractère.

— L'importance sans mérite obtient des égards sans estime.

— Grands et petits, on a beau faire, il faut toujours se dire comme le fiacre aux courtisanes dans le Moulin de Javelle : *Vous autres et nous autres, nous ne pouvons nous passer les uns des autres.*

— Quelqu'un disait que la providence était le nom de baptême du hasard ; quelque dévot dira que le hasard est un sobriquet de la providence.

— Il y a peu d'hommes qui se permettent un usage vigoureux et intrépide de leur raison, et osent l'appliquer à tous les objets dans toute sa force. Le temps est venu où il faut l'appliquer ainsi à tous les objets de la morale, de la politique et de la société, aux rois, aux ministres, aux grands, aux philosophes, aux principes des sciences, des Beaux-Arts, etc., sans quoi, on restera dans la médiocrité.

— Il y a des hommes qui ont le besoin de primer, de s'élever au-dessus des autres, à quelque prix que ce puisse être. Tout leur est égal, pourvu qu'ils soient en évidence sur des tréteaux de charlatan ; sur un théâtre, un trône, un échafaud, ils seront toujours bien, s'ils attirent les yeux.

— Les hommes deviennent petits en se rassemblant ; ce sont les diables de Milton, obligés de se rendre pygmées, pour entrer dans le pandémonium.



— On anéantit son propre caractère dans la crainte d'attirer les regards et l'attention, et on se précipite dans la nullité, pour échapper au danger d'être peint.

— Les fléaux physiques, et les calamités de la nature humaine ont rendu la société nécessaire. La société a ajouté aux malheurs de la nature. Les inconvénients de la société ont amené la nécessité du gouvernement, et le gouvernement ajoute aux malheurs de la société. Voilà l'histoire de la nature humaine.

— L'ambition prend aux petites âmes plus facilement qu'aux grandes, comme le feu prend plus aisément à la paille, aux chaumières, qu'aux palais.

— L'homme vit souvent avec lui-même, et il a besoin de vertu ; il vit avec les autres, et il a besoin d'honneur.

— La fable de Tantale n'a presque jamais servi d'emblème qu'à l'avarice. Mais elle est, pour le moins, autant celui de l'ambition, de l'amour de la gloire, de presque toutes les passions.

— La nature en faisant naître à la fois la raison et les passions, semble avoir voulu, par le second présent, aider l'homme à s'étourdir sur le mal qu'elle lui a fait par le premier, et en ne le laissant vivre que peu d'années après la perte de ses passions, semble prendre pitié de lui, en le délivrant bientôt d'une vie qui le réduit à sa raison, pour toute ressource.

— Toutes les passions sont exagératrices, et elles ne sont des passions que parce qu'elles exagèrent.

— Le philosophe qui veut éteindre ses passions, ressemble au chimiste qui voudrait éteindre son feu.

— Le premier des dons de la nature est cette force de raison qui vous élève au-dessus de vos propres passions et de vos faiblesses, et qui vous fait gouverner vos qualités mêmes, vos talents et vos vertus.

— Pourquoi les hommes sont-ils si sots, si subjugués



par la coutume ou par la crainte de faire un testament, en un mot, si imbéciles, qu'après eux ils laissent aller leurs biens à ceux qui rient de leur mort plutôt qu'à ceux qui la pleurent ?

— La nature a voulu que les illusions fussent pour les sages comme pour les fous, afin que les premiers ne fussent pas trop malheureux par leur propre sagesse.

— A voir la manière dont on en use envers les malades dans les hôpitaux, on dirait que les hommes ont imaginé ces tristes asiles, non pour soigner les malades, mais pour les soustraire aux regards des heureux dont ces infortunés troubleraient les jouissances.

— De nos jours, ceux qui aiment la nature sont accusés d'être romanesques.

— Le théâtre tragique a le grand inconvénient moral de mettre trop d'importance à la vie et à la mort.

— La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri.

— Les trois quarts des folies ne sont que des sottises (1).

— On fausse son esprit, sa conscience, sa raison, comme on gâte son estomac.

— Les lois du secret et du dépôt sont les mêmes.

— L'esprit n'est souvent au cœur que ce que la bibliothèque d'un château est à la personne du maître.

— Ce que les poètes, les orateurs, même quelques philosophes nous disent sur l'amour de la gloire, on nous le disait au collège, pour nous encourager à avoir les prix. Ce que l'on dit aux enfants pour les engager à préférer à une tartelette les louanges de leurs bonnes, c'est ce qu'on répète aux hommes pour leur faire préférer à un intérêt personnel les éloges de leurs contemporains ou de la postérité.

(1) Variante : « La plupart des folies ne viennent que de sottise. »



— Quand on veut devenir philosophe, il ne faut pas se rebuter des premières découvertes affligeantes qu'on fait dans la connaissance des hommes. Il faut, pour les connaître, triompher du mécontentement qu'ils donnent, comme l'anatomiste triomphe de la nature, de ses organes et de son dégoût, pour devenir habile dans son art. — Il en est de la valeur des hommes comme de celle des diamants, qui, à une certaine mesure de grosseur, de pureté, de perfection, ont un prix fixe et marqué, mais qui, par delà cette mesure, restent sans prix, et ne trouvent point d'acheteurs.



CHAPITRE II

SUITE DES MAXIMES GÉNÉRALES

— En France, tout le monde paraît avoir de l'esprit, et la raison en est simple. Comme tout y est une suite de contradictions, la plus légère attention possible suffit pour les faire remarquer et rapprocher deux choses contradictoires. Cela fait des contrastes tout naturels, qui donnent à celui qui s'en avise l'air d'un homme qui a beaucoup d'esprit. Raconter, c'est faire des grotesques. Un simple nouvelliste devient un bon plaisant, comme l'historien, un jour, aura l'air d'un auteur satirique.

— En apprenant à connaître les maux de la nature, on méprise la mort : en apprenant à connaître ceux de la société, on méprise la vie.

— Il n'y a pas d'homme qui puisse être, à lui tout seul, aussi méprisable qu'un corps. Il n'y a point de corps qui puisse être aussi méprisable que le public.

— Il y a des siècles où l'opinion publique est la plus mauvaise des opinions.

— L'espérance n'est qu'un charlatan qui nous trompe sans cesse. Et pour moi, le bonheur n'a commencé que lorsque je l'ai eu perdue. Je mettrais volontiers sur la porte du paradis le vers que le Dante a mis sur celle de l'enfer,

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate.

L'homme pauvre, mais indépendant des hommes, n'est qu'aux ordres de la nécessité. L'homme riche, mais



dépendant, est aux ordres d'un autre homme ou de plusieurs.

— L'ambitieux qui a manqué son objet, et qui vit dans le désespoir, me rappelle Ixion mis sur la roue pour avoir embrassé un nuage.

— Il y a, entre l'homme d'esprit, méchant par caractère et l'homme d'esprit, bon et honnête, la différence qui se trouve entre un assassin et un homme du monde qui fait bien des armes.

— Qu'importe de paraître avoir moins de faiblesses qu'un autre, et donner aux hommes moins de prises sur vous? Il suffit qu'il y en ait une, et qu'elle soit connue. Il faudrait être un Achille *sans talon*, et c'est ce qui paraît impossible.

— Telle est la misérable condition des hommes, qu'il leur faut chercher, dans la société, des consolations aux maux de la nature, et, dans la nature, des consolations aux maux de la société. Combien d'hommes n'ont trouvé, ni dans l'une ni dans l'autre, des distractions à leurs peines!

— C'est une vérité reconnue que notre siècle a remis les mots à leur place, qu'en bannissant les subtilités scolastiques, dialecticiennes, métaphysiques, il est revenu au simple et au vrai, en physique, en morale et en politique. Pour ne parler que de morale, on sent combien ce mot, *l'honneur*, renferme d'idées complexes et métaphysiques. Notre siècle en a senti les inconvénients; et, pour ramener tout au simple, pour prévenir tout abus de mots, il a établi que *l'honneur* restait dans toute son intégrité à tout homme qui n'avait point été repris de justice. Autrefois ce mot était une source d'équivoques et de contestations: à présent, rien de plus clair. Un homme a-t-il été mis au carcan, n'y a-t-il pas été mis? voilà l'état de la question. C'est une simple question de fait, qui s'éclaircit facilement par les registres du



greffe. Un homme n'a pas été mis au carcan : c'est un homme d'honneur, qui peut prétendre à tout, aux places du ministère, etc. Il entre dans les corps, dans les académies, dans les cours souveraines. On sent combien la netteté et la décision épargnent de querelles et de discussions, et combien le commerce de la vie devient commode et facile.

— L'amour de la gloire, une vertu ; étrange vertu que celle qui se fait aider par l'action de tous les vices, qui reçoit pour stimulants l'orgueil, l'ambition, l'envie, la vanité, quelquefois l'avarice même ! Titus serait-il Titus, s'il avait eu pour ministres, Séjan, Narcisse et Tigelin ?

— La gloire met souvent un honnête homme aux mêmes épreuves que la fortune ; c'est-à-dire, que l'une et l'autre l'obligent, avant de le laisser parvenir jusqu'à elles, à faire ou souffrir des choses indignes de son caractère. L'homme intrépidement vertueux les repousse alors également l'une et l'autre, et s'enveloppe ou dans l'obscurité ou dans l'infortune, et quelquefois dans l'une et dans l'autre.

— Celui qui est juste au milieu, entre notre ennemi et nous, nous paraît être plus voisin de notre ennemi. C'est un effet des lois de l'optique, comme celui par lequel le jet d'eau d'un bassin paraît moins éloigné de l'autre bord que de celui où vous êtes.

— L'opinion publique est une juridiction que l'honnête homme ne doit jamais reconnaître parfaitement, et qu'il ne doit jamais décliner.

— Vain veut dire vide ; ainsi, la vanité est si misérable, qu'on ne peut guère lui dire pis que son nom. Elle se donne elle-même pour ce qu'elle est.

— On croit communément que l'art de plaire est un grand moyen de faire fortune : savoir s'ennuyer est un art qui réussit bien davantage. Le talent de faire for-



tune, comme celui de réussir auprès des femmes, se réduit presque à cet art-là.

— Il y a peu d'hommes à grand caractère qui n'aient quelque chose de romanesque dans la tête ou dans le cœur. L'homme qui en est entièrement dépourvu, quelque honnêteté, quelque esprit qu'il puisse avoir, est à l'égard du grand caractère, ce qu'un artiste, d'ailleurs très habile, mais qui n'aspire pas au beau idéal, est à l'égard de l'artiste, homme de génie, qui s'est rendu ce beau idéal familier.

— Il y a de certains hommes dont la vertu brille davantage dans la condition privée, qu'elle ne le serait dans une fonction publique. Le cadre la déparerait. Plus un diamant est beau, plus il faut que la monture soit légère. Plus le chaton est riche, moins le diamant est en évidence.

— Quand on veut éviter d'être charlatan, il faut fuir les tréteaux; car si l'on y monte, on est bien forcé d'être charlatan, sans quoi l'assemblée vous jette des pierres.

— Il y a peu de vices qui empêchent un homme d'avoir beaucoup d'amis, autant que peuvent le faire de trop grandes qualités.

— Il y a telle supériorité, telle prétention qu'il suffit de ne pas reconnaître pour qu'elle soit anéantie, telle autre qu'il suffit de ne pas apercevoir pour la rendre sans effet.

— Ce serait être très avancé dans l'étude de la morale, de savoir distinguer tous les traits qui différencient l'orgueil et la vanité. Le premier est haut, calme, fier, tranquille, inébranlable. La seconde est vile, incertaine, mobile, inquiète et chancelante. L'un grandit l'homme l'autre le renfle. Le premier est la source de mille vertus, l'autre, celle de presque tous les vices et tous les travers. Il y a un genre d'orgueil dans lequel sont compris tous les commandements de Dieu; un genre de vanité qui contient les sept péchés capitaux.



— Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures. C'est un palliatif. La mort est le remède.

— La nature paraît se servir des hommes pour ses desseins, sans se soucier des instruments qu'elle emploie, à peu près comme les tyrans qui se défont de ceux dont ils se sont servis.

— Il y a deux choses auxquelles il faut se faire, sous peine de trouver la vie insupportable. Ce sont les injures du temps et les injustices des hommes.

— Je ne conçois pas de sagesse sans défiance. L'Écriture a dit que le commencement de la sagesse était la crainte de Dieu; moi, je crois que c'est la crainte des hommes.

— Il y a certains défauts qui préservent de quelques vices épidémiques, comme on voit, dans un temps de peste, les malades de fièvre quarte échapper à la contagion.

— Le grand malheur des passions n'est pas dans les tourments qu'elles causent, mais dans les fautes, dans les turpitudes qu'elles font commettre, et qui dégradent l'homme. Sans ces inconvénients, elles auraient trop d'avantage sur la froide raison, qui ne rend point heureux. Les passions font *vivre* l'homme, la sagesse le fait *durer*.

— Un homme sans élévation ne saurait avoir de bonté; il ne peut avoir que de la bonhomie.

— Il faudrait pouvoir unir les contraires, l'amour de la vertu avec l'indifférence pour l'opinion publique, le goût du travail avec l'indifférence pour la gloire, et le soin de sa santé avec l'indifférence pour la vie.

— Celui-là fait plus, pour un hydropique, qui le guérit de la soif, que celui qui lui donne un tonneau de vin. Appliquez cela aux richesses.

— Les méchants font quelquefois de bonnes actions. On



dirait qu'ils veulent voir s'il est vrai que cela fasse autant de plaisir que le prétendent les honnêtes gens.

— Si Diogène vivait de nos jours, il faudrait que sa lanterne fut une lanterne sourde.

— Il faut convenir que, pour être heureux en vivant dans le monde, il y a des côtés de son âme qu'il faut entièrement *paralyser*.

— La fortune et le costume qui l'entoure font de la vie une représentation au milieu de laquelle il faut qu'à la longue l'homme le plus honnête devienne comédien malgré lui.

— Dans les choses, tout est *affaires mêlées*, dans les hommes, tout est *pièces de rapport*. Au moral et au physique, tout est mixte. Rien n'est nu, rien n'est pur.

— Si les vérités cruelles, les fâcheuses découvertes, les secrets de la société, qui composent la science d'un homme du monde parvenu à l'âge de quarante ans, avaient été connues de ce même homme, à l'âge de vingt, ou il fut tombé dans le désespoir, ou il se serait corrompu, par lui-même, par projet ; et cependant on voit un petit nombre d'hommes sages parvenus à cet âge-là, instruits de toutes ces choses et très éclairés, n'être ni corrompus ni malheureux. La prudence dirige leurs vertus à travers la corruption publique ; et la force de leur caractère, jointe aux lumières d'un esprit étendu, les élève au-dessus du chagrin qu'inspire la perversité des hommes.

— Voulez-vous voir à quel point chaque état de la société corrompt les hommes ? Examinez ce qu'ils sont quand ils en ont éprouvé plus longtemps l'influence, c'est-à-dire, dans la vieillesse. Voyez ce que c'est qu'un vieux courtisan, un vieux prêtre, un vieux juge, un vieux procureur, un vieux chirurgien, etc.

— L'homme sans principe est aussi ordinairement un homme sans caractère, car s'il était né avec du caract-



tère, il aurait senti le besoin de se créer des principes.
— Il y a à parier que toute idée publique, toute convention reçue, est une sottise, car elle a convenu au plus grand nombre.

— L'estime vaut mieux que la célébrité, la considération vaut mieux que la renommée, et l'honneur vaut mieux que la gloire.

— C'est souvent le mobile de la vanité qui a engagé l'homme à montrer toute l'énergie de son âme. Du bois ajouté à un acier pointu fait un dard; deux plumes ajoutées au bois font une flèche (1).

— Les gens faibles sont les troupes légères de l'armée des méchants. Ils font plus de mal que l'armée même, ils infestent et ils ravagent.

— Il est plus facile de légaliser certaines choses que de les légitimer.

— Célébrité: l'avantage d'être connu de ceux qui ne vous connaissent pas (2).

— On partage avec plaisir l'amitié de ses amis pour des personnes auxquelles on s'intéresse peu soi-même; mais la haine, même celle qui est la plus juste, a de la peine à se faire respecter.

— Tel homme a été craint pour ses talents, haï pour ses vertus, et n'a rassuré que par son caractère. Mais combien de temps s'est passé avant que justice se fit!

— Dans l'ordre naturel comme dans l'ordre social, il ne faut pas vouloir être plus qu'on ne peut.

— La sottise ne serait pas tout à fait la sottise, si elle ne craignait pas l'esprit. Le vice ne serait pas tout à fait le vice, s'il ne haïssait pas la vertu.

— Il n'est pas vrai (ce qu'a dit Rousseau après Plutar-

(1) Variante: « Deux plumes attachées à un acier pointu font une flèche, de l'arme qui n'eût été qu'un dard. »

(2) Lescure met: «... de ceux que vous ne connaissez pas. »



que) que plus on pense, moins on sente ; mais il est vrai que plus on juge, moins on aime. Peu d'hommes vous mettent dans le cas de faire exception à cette règle. — Ceux qui rapportent tout à l'opinion ressemblent à ces comédiens qui jouent mal pour être applaudis, quand le goût du public est mauvais. Quelques-uns auraient le moyen de bien jouer si le goût du public était bon. L'honnête homme joue son rôle le mieux qu'il peut, sans songer à la galerie.

— Il y a une sorte de plaisir attaché au courage qui se met au-dessus de la fortune. Mépriser l'argent, c'est détrôner un roi. Il y a du ragoût.

— Il y a un genre d'indulgence pour ses ennemis, qui paraît une sottise plutôt que de la bonté ou de la grandeur d'âme. M. de C... me paraît ridicule par la sienne. Il me paraît ressembler à Arlequin, qui dit : tu me donnes un soufflet, eh bien ! je ne suis point encore fâché. Il faut avoir l'esprit de haïr ses ennemis.

— Robinson dans son île, privé de tout, et forcé aux plus pénibles travaux pour assurer sa subsistance journalière, supporte la vie, et même goûte, de son aveu, plusieurs moments de bonheur. Supposez qu'il soit dans une île enchantée, pourvue de tout ce qui est agréable à la vie, peut-être le désœuvrement lui eût-il rendu l'existence insupportable.

— Les idées des hommes sont comme les cartes et autres jeux. Des idées que j'ai vu autrefois regarder comme dangereuses et trop hardies, sont depuis devenues communes, et presque triviales, et ont descendu jusqu'à des hommes peu dignes d'elles. Quelques-unes de celles à qui nous donnons le nom d'audacieuses seront vues comme faibles et communes par nos descendants.

— J'ai souvent remarqué dans mes lectures, que le premier mouvement de ceux qui ont fait quelque action héroïque, qui se sont livrés à quelque impression géné-



reuse, qui ont sauvé des infortunés, couru quelque grand risque et procuré quelque grand avantage, soit au public, soit à des particuliers, j'ai, dis-je, remarqué que leur premier mouvement a été de refuser la récompense qu'on leur en offrait. Ce sentiment s'est trouvé dans le cœur des hommes les plus indignes et de la dernière classe du peuple. Quel est donc cet instinct moral qui apprend à l'homme sans éducation que la récompense de ces actions est dans le cœur de celui qui les a faites ? Il semble qu'en nous les payant, on nous les ôte.

— Un acte de vertu, un sacrifice ou de ses intérêts ou de soi-même, est le besoin d'une âme noble, l'amour-propre d'un cœur généreux, et, en quelque sorte, l'égoïsme d'un grand caractère.

— La concorde des frères est si rare que la fable ne cite que deux frères amis, et elle suppose qu'ils ne se voyaient jamais, puisqu'ils passaient tour à tour de la terre aux Champs-Élysées, ce qui ne laissait pas d'éloigner tout sujet de dispute et de rupture.

— Il y a plus de fous que de sages, et dans le sage même, il y a plus de folie que de sagesse.

— Les maximes générales sont, dans la conduite de la vie, ce que les routines sont dans les arts.

— La conviction est la conscience de l'esprit.

— On est heureux ou malheureux par une foule de choses qui ne paraissent pas, qu'on ne dit point et qu'on ne peut dire.

— Le plaisir peut s'appuyer sur l'illusion, mais le bonheur repose sur la vérité. Il n'y a qu'elle qui puisse nous donner celui dont la nature humaine est susceptible. L'homme heureux par l'illusion, a sa fortune en agiotage. L'homme heureux par la vérité, a sa fortune en fonds de terre, et en bonne constitution (1).

(1) Le fragment suivant semble se rapporter à cette pensée :



— Il y a dans le monde bien peu de choses sur lesquelles un honnête homme puisse reposer agréablement son âme ou sa pensée.

— Quand on soutient que les gens les moins sensibles sont, à tout prendre, les plus heureux, je me rappelle le proverbe indien : Il vaut mieux être assis que debout, être couché qu'assis ; mais il vaut mieux être mort que tout cela.

— L'habileté est à la ruse, ce que la dextérité est à la filouterie.

— L'entêtement représente le *caractère*, à peu près comme le tempérament représente l'*amour*.

— Amour, folie aimable ; ambition, sottise sérieuse.

— Préjugé, vanité, calcul, voilà ce qui gouverne le monde ; celui qui ne connaît pour règles de sa conduite, que raison, vérité, sentiment, n'a presque rien de commun avec la société. C'est en lui-même qu'il doit chercher et trouver presque tout son bonheur.

— Il faut être juste avant d'être généreux, comme on a des chemises avant d'avoir des dentelles.

— Les Hollandais n'ont aucune commisération de ceux qui font des dettes. Il pensent que tout homme endetté vit aux dépens de ses concitoyens, s'il est pauvre, et de ses héritiers, s'il est riche.

— La fortune est souvent comme les femmes riches et dépensières, qui ruinent les maisons où elles ont apporté une riche dot.

— Le changement de modes est l'impôt que l'industrie du pauvre met sur la vanité du riche.

— L'intérêt d'argent est la grande épreuve des petits caractères, mais ce n'est encore que la plus petite pour

« Son imagination fait naître une illusion au moment où il vient d'en perdre une, semblable à ces rosiers qui produisent des roses dans toutes les saisons. »



les caractères distingués ; et il y a loin de l'homme qui méprise l'argent à celui qui est véritablement honnête.

— Il y a une modestie d'un mauvais genre, fondée sur l'ignorance, qui nuit quelquefois à certains caractères supérieurs, qui les retient dans une sorte de médiocrité : ce qui me rappelle le mot que disait à déjeuner à des gens de la cour un homme d'un mérite reconnu : « Ah ! messieurs, que je regrette le temps que j'ai perdu à apprendre que je valais mieux que vous ! »

— Le plus riche des hommes, c'est l'économe. Le plus pauvre, c'est l'avare.

— Il y a quelquefois entre deux hommes de fausses ressemblances de caractère, qui les rapprochent et qui les unissent pour quelque temps. Mais la méprise cesse par degrés, et ils sont tout étonnés de se trouver très écartés l'un de l'autre, et repoussés, en quelque sorte, par tous leurs points de contact.

— N'est-ce pas une chose plaisante de considérer que la gloire de plusieurs grands hommes soit d'avoir employé leur vie entière à combattre des préjugés ou des sottises qui font pitié et qui semblaient ne devoir jamais entrer dans une tête humaine ? La gloire de Bayle (1), par exemple, est d'avoir montré ce qu'il y a d'absurde dans les subtilités philosophiques et scolastiques qui feraient lever les épaules à un paysan du Gâtinais, doué d'un grand sens naturel. Celle de Locke, d'avoir prouvé qu'on ne doit point parler sans s'entendre, ni croire entendre ce qu'on n'entend pas. Celle de plusieurs philosophes, d'avoir composé de gros livres contre des idées superstitieuses qui feraient fuir, avec mépris, un sauvage du Canada. Celle de Montesquieu, et de quelques auteurs avant lui, d'avoir (en respectant une foule de préjugés

(1) Lescure dit *Bayle* dans le texte et *Boyle* à l'Index.



misérables) laissé entrevoir que les gouvernants sont faits pour les gouvernés, et non les gouvernés pour les gouvernants. Si le rêve des philosophes qui croient au perfectionnement de la société, s'accomplit, que dira la postérité de voir qu'il ait fallu tant d'efforts pour arriver à des résultats si simples et si naturels ?

— Un homme sage en même temps qu'honnête se doit à lui-même de joindre à la pureté qui satisfait sa conscience, la prudence qui devine et prévient la calomnie.

— Le rôle de l'homme prévoyant est assez triste. Il afflige ses amis, en leur annonçant les malheurs auxquels les expose leur imprudence. On ne le croit pas ; et quand ces malheurs sont arrivés, ces mêmes amis lui savent mauvais gré du mal qu'il a prédit, et leur amour-propre baisse les yeux devant l'ami qui devait être leur consolateur, et qu'ils auraient choisi s'ils n'étaient pas humiliés en sa présence.

— Celui qui veut trop faire dépendre son bonheur de sa raison, qui le soumet à l'examen, qui chicane, pour ainsi dire, ses jouissances, et n'admet que des plaisirs délicats, finit par n'en plus avoir. C'est un homme qui, à force de faire carder son matelas, le voit diminuer, et finit par coucher sur la dure.

— Le temps diminue chez nous l'intensité des plaisirs *absolus*, comme parlent les métaphysiciens ; mais il paraît qu'il accroît les plaisirs *relatifs* ; et je soupçonne que c'est l'artifice par lequel la nature a su lier les hommes à la vie, après la perte des objets ou des plaisirs qui la rendaient le plus agréable.

— Quand on a été bien tourmenté, bien fatigué par sa propre sensibilité, on s'aperçoit qu'il faut vivre au jour le jour, oublier beaucoup, enfin, *éponger la vie*, à mesure qu'elle s'écoule.

— La fausse modestie est le plus décent de tous les mensonges.



— On dit qu'il faut s'efforcer de retrancher tous les jours de nos besoins. C'est surtout aux besoins de l'amour-propre qu'il faut appliquer cette maxime. Ce sont les plus tyranniques et qu'on doit le plus combattre.

— Il n'est pas rare de voir des âmes faibles qui, par la fréquentation avec des âmes d'une trempe plus vigoureuse, veulent s'élever au-dessus de leur caractère. Cela produit des disparates aussi plaisants que les prétentions d'un sot à l'esprit.

— La vertu, comme la santé, n'est pas le souverain bien. Elle est la place du bien plutôt que le bien même. Il est plus sûr que le vice rend malheureux qu'il ne l'est que la vertu donne le bonheur. La raison pour laquelle la vertu est le plus désirable, c'est parce qu'elle est ce qu'il y a de plus opposé au vice.



CHAPITRE III

DE LA SOCIÉTÉ, DES GRANDS, DES RICHES, DES GENS DU MONDE

— Jamais le monde n'est connu par les livres, on l'a dit autrefois, mais ce qu'on n'a pas dit, c'est la raison ; la voici. C'est que cette connaissance est un résultat de mille observations fines dont l'amour-propre n'ose faire confidence à personne, pas même au meilleur ami. On craint de se montrer comme un homme occupé de petites choses, quoique ces petites choses soient très importantes au succès des plus grandes affaires.

— En parcourant les mémoires et monuments du siècle de Louis XIV, on trouve, même dans la mauvaise compagnie de ce temps-là, quelque chose qui manque à la bonne d'aujourd'hui.

— Qu'est-ce que la société, quand la raison n'en forme pas les nœuds, quand le sentiment n'y jette pas d'intérêt, quand elle n'est pas un échange de pensées agréables et de vraie bienveillance? Une foire, un tripot, une auberge, un bois, un mauvais lieu et des petites maisons ; c'est tout ce qu'elle est tour à tour pour la plupart de ceux qui la composent.

— On peut considérer l'édifice métaphysique de la société comme un édifice matériel qui serait composé de différentes niches ou compartiments d'une grandeur plus ou moins considérable. Les places avec leurs prérogatives, leurs droits, etc., forment ces divers com-



partiments, ces différentes niches. Elles sont durables et les hommes passent. Ceux qui les occupent sont tantôt grands, tantôt petits, et aucun ou presque aucun n'est fait pour sa place. Là, c'est un géant, courbé ou accroupi dans sa niche ; là, c'est un nain sous une arcade : rarement la niche est faite pour la stature ; autour de l'édifice, circule une foule d'hommes de différentes tailles. Ils attendent tous qu'il y ait une niche de vide, afin de s'y placer, quelle qu'elle soit. Chacun fait valoir ses droits, c'est-à-dire sa naissance, ou ses protections, pour y être admis. On sifflerait celui qui, pour avoir la préférence, ferait valoir la proportion qui existe entre la niche et l'homme, entre l'instrument et l'écui. Les concurrents mêmes s'abstiennent d'objecter à leur adversaire cette disproportion.

— On ne peut vivre dans la société après l'âge des passions. Elle n'est tolérable que dans l'époque où l'on se sert de son estomac pour s'amuser, et de sa personne pour tuer le temps.

— Les gens de robe, les magistrats, connaissent la cour, les intérêts du moment, à peu près comme les écoliers qui ont obtenu un *exeat*, et qui ont diné hors du collège, connaissent le monde.

— Ce qui se dit dans les cercles, dans les salons, dans les soupers, dans les assemblées publiques, dans les livres, même ceux qui ont pour objet de faire connaître la société, tout cela est faux ou insuffisant. On peut dire sur cela le mot italien *per la predica* ou le mot latin *ad populum phaleras*. Ce qui est vrai, ce qui est instructif, c'est ce que la conscience d'un honnête homme qui a beaucoup vu et bien vu, dit à son ami au coin du feu : quelques-unes de ces conversations-là m'ont plus instruit que tous les livres et le commerce ordinaire de la société. C'est qu'elles me mettaient mieux sur la voie, et me faisaient réfléchir davantage.



— L'influence qu'exerce sur notre âme une idée morale, contrastante avec des objets physiques et matériels, se montre dans bien des occasions; mais on ne la voit jamais mieux que quand le passage est rapide et imprévu. Promenez-vous sur le boulevard, le soir: vous voyez un jardin charmant, au bout duquel est un salon, illuminé avec goût. Vous entrevoyez des groupes de jolies femmes, des bosquets, et, entr'autres, une allée fuyante, où vous entendez rire: ce sont des nymphes, vous en jugez par leur taille svelte, etc. Vous demandez quelle est cette femme, et on vous répond: c'est Madame de B....., la maîtresse de la maison. Il se trouve par malheur que vous la connaissez, et le charme a disparu.

— Vous rencontrez le baron de Breteuil, il vous entretient de ses bonnes fortunes, de ses amours grossières, etc. Il finit par vous montrer le portrait de la reine au milieu d'une rose garnie de diamants.

— Un sot, fier de quelque cordon, me paraît au-dessous de cet homme ridicule, qui, dans ses plaisirs, se faisait mettre des plumes de paon au derrière par ses maîtresses. Au moins, il y gagnait le plaisir de... Mais l'autre!... Le baron de Breteuil est fort au-dessous de Peixoto.

— On voit par l'exemple de Breteuil qu'on peut ballotter dans ses poches les portraits en diamants de douze ou quinze souverains, et n'être qu'un sot.

— C'est un sot, c'est un sot, c'est bientôt dit: voilà comme vous êtes extrême en tout. A quoi cela se réduit-il? Il prend sa place pour sa personne, son importance pour du mérite, et son crédit pour une vertu. Tout le monde n'est-il pas comme cela? Y a-t-il là de quoi tant crier?

— Quand les sots sortent de place, soit qu'ils aient été ministres ou premiers commis, ils conservent une morgue ou une importance ridicule.



— Ceux qui ont de l'esprit ont mille bons contes à faire sur les sottises et les valetages, dont ils ont été témoins, et c'est ce qu'on peut voir par cent exemples. Comme c'est un mal aussi ancien que la monarchie, rien ne prouve mieux combien il est irrémédiable. De mille traits que j'ai entendu raconter, je conclurais que, si les singes avaient le talent des perroquets, on en ferait volontiers des ministres.

— Rien de si difficile à faire tomber qu'une idée triviale ou un proverbe accrédité. Louis XV a fait banqueroute en détail trois ou quatre fois, et on n'en jure pas moins foi de gentilhomme. Celle de M. de Guéméné n'y réussira pas mieux.

— Les gens du monde ne sont pas plutôt attroupés, qu'ils se croient en société.

— J'ai vu des hommes trahir leur conscience pour complaire à un homme qui a un mortier ou une simarre. Étonnez-vous ensuite de ceux qui l'échangent pour le mortier, ou pour la simarre même. Tous également vils, et les premiers absurdes plus que les autres.

— La société est composée de deux grandes classes : ceux qui ont plus de diners que d'appétit, et ceux qui ont plus d'appétit que de diners.

— On donne des repas de dix louis ou de vingt à des gens en faveur de chacun desquels on ne donnerait pas un petit écu, pour qu'ils fissent une bonne digestion de ce même diner de vingt louis.

— C'est une règle excellente à adopter sur l'art de la raillerie et de la plaisanterie, que le plaisant et le railleur doivent être garants du succès de leur plaisanterie à l'égard de la personne plaisantée, et que, quand celle-ci se fâche, l'autre a tort.

— M... me disait que j'avais un grand malheur, c'était de ne pas me faire à la toute-puissance des sots. Il avait raison, et j'ai vu qu'en entrant dans le monde, un sot



avait de grands avantages, celui de se trouver parmi ses pairs. C'est comme frère Lourdis dans le temple de la Sottise.

Tout lui plaisait; même, et en arrivant,
Il crut encore être dans son couvent.

— En voyant quelquefois les friponneries des petits et les brigandages des hommes en place, on est tenté de regarder la société comme un bois rempli de voleurs, dont les plus dangereux sont les archers, préposés pour arrêter les autres.

— Les gens du monde et de la cour donnent aux hommes et aux choses une valeur conventionnelle dont ils s'étonnent de se trouver les dupes. Ils ressemblent à des calculateurs, qui, en faisant un compte, donneraient aux chiffres une valeur variable et arbitraire, et qui, ensuite, dans l'addition, leur rendant leur valeur réelle et réglée, seraient tout surpris de ne pas trouver leur compte.

— Il y a des moments où le monde paraît s'apprécier lui-même ce qu'il vaut. J'ai souvent démêlé qu'il estimait ceux qui n'en faisaient aucun cas; et il arrive souvent que c'est une recommandation auprès de lui que de le mépriser souverainement, pourvu que ce mépris soit vrai, sincère, naïf, sans affectation, sans jactance.

— Le monde est si méprisable que le peu de gens honnêtes qui s'y trouvent, estiment ceux qui le méprisent, et y sont déterminés par ce mépris même.

— Amitié de cour, foi de renards et société de loups.

— Je conseillerais à quelqu'un qui veut obtenir une grâce d'un ministre de l'aborder d'un air triste, plutôt que d'un air riant. On n'aime pas à voir plus heureux que soi.

— Une vérité cruelle, mais dont il faut convenir, c'est



que dans le monde, et surtout dans un monde choisi, tout est art, science, calcul, même l'apparence de la simplicité, de la facilité la plus aimable. J'ai vu des hommes dans lesquels ce qui paraissait la grâce d'un premier mouvement, était une combinaison, à la vérité très prompte, mais très fine et très savante. J'en ai vu associer le calcul le plus réfléchi à la naïveté apparente de l'abandon le plus étourdi. C'est le négligé savant d'une coquette, d'où l'art a banni tout ce qui ressemble à l'art. Cela est fâcheux, mais nécessaire. En général, malheur à l'homme, qui même dans l'amitié la plus intime laisse découvrir son faible et sa prise ! J'ai vu les plus intimes amis faire des blessures à l'amour-propre de ceux dont ils avaient surpris le secret. Il paraît impossible que dans l'état actuel de la société (je parle toujours du grand monde), il y ait un seul homme qui puisse montrer le fond de son âme et les détails de son caractère et surtout de ses faiblesses à son meilleur ami. Mais encore une fois, il faut porter (dans ce monde-là), le raffinement si loin qu'il ne puisse pas même y être suspect, ne fût-ce que pour ne pas être méprisé comme acteur dans une troupe d'excellents comédiens.

— Les gens qui croient aimer un prince, dans l'instant où ils viennent d'en être bien traités, me rappellent les enfants qui veulent être prêtres le lendemain d'une belle procession, ou soldats, le lendemain d'une revue à laquelle ils ont assisté.

— Les favoris, les hommes en place mettent quelquefois de l'intérêt à s'attacher des hommes de mérite, mais ils en exigent un avilissement préliminaire qui repousse loin d'eux tous ceux qui ont quelque pudéur. J'ai vu des hommes dont un favori ou un ministre aurait eu bon marché, aussi indignés de cette disposition qu'auraient pu l'être des hommes d'une vertu parfaite. L'un d'eux me disait : les grands veulent qu'on se dé-



grade, non pour un bienfait, mais pour une espérance. Ils prétendent vous acheter, non par un lot, mais par un billet de loterie; et je sais des fripons, en apparence bien traité par eux, qui dans le fait n'en ont pas tiré meilleur parti que ne l'auraient fait les plus honnêtes gens du monde.

— Les actions utiles, même avec éclat, les services réels et les plus grands qu'on puisse rendre à la nation et même à la cour, ne sont, quand on n'a pas la faveur de la cour, que des péchés splendides, comme disent les théologiens.

— On n'imagine pas combien il faut d'esprit pour n'être jamais ridicule.

— Tout homme qui vit beaucoup dans le monde me persuade qu'il est peu sensible; car je ne vois presque rien qui puisse y intéresser le cœur ou plutôt rien qui ne l'endurcisse; ne fût-ce que le spectacle de l'insensibilité, de la frivolité et de la vanité qui y règnent.

— Quand les princes sortent de leurs misérables étiquettes, ce n'est jamais en faveur d'un homme de mérite, mais d'une fille ou d'un bouffon. Quand les femmes s'affichent, ce n'est presque jamais pour un honnête homme; c'est pour une *espèce*. En tout, lorsqu'on brise le joug de l'opinion, c'est rarement pour s'élever au-dessus mais presque toujours pour descendre au-dessous.

— Il y a des fautes de conduite que de nos jours on ne fait plus guère, ou qu'on fait beaucoup moins. On est tellement raffiné que, mettant l'esprit à la place de l'âme, un homme vil, pour peu qu'il ait réfléchi, s'abstient de certaines platitudes, qui autrefois pouvaient réussir. J'ai vu des hommes malhonnêtes, avoir quelquefois une conduite fière et décente avec un prince, un ministre, ne point fléchir, etc. Cela trompe les jeunes gens novices qui ne savent pas, ou bien oublient, qu'il faut juger un



homme par l'ensemble de ses principes et de son caractère.

— A voir le soin que les conventions sociales paraissent avoir pris, d'écarter le mérite de toutes les places où il pourrait être utile à la société, en examinant la ligue des sots contre les gens d'esprit, on croirait voir une conjuration de valets pour écarter les maîtres.

— Que trouve un jeune homme, en entrant dans le monde? Des gens qui veulent le protéger, prétendent l'honorer, le gouverner, le conseiller. Je ne parle point de ceux qui veulent l'écarter, lui nuire, le perdre ou le tromper. S'il est d'un caractère assez élevé pour vouloir n'être protégé que par ses mœurs, ne s'honorer de rien, ni de personne, se gouverner par ses principes, se conseiller par ses lumières, par son caractère, et d'après sa position, qu'il connaît mieux que personne, on ne manque pas de dire qu'il est original, singulier, indomptable. Mais s'il a peu d'esprit, peu d'élévation, peu de principes, s'il ne s'aperçoit pas qu'on le protège, qu'on veut le gouverner, s'il est l'instrument des gens qui s'en emparent, on le trouve charmant et c'est comme on dit, le meilleur enfant du monde.

— La société, ce qu'on appelle le monde, n'est que la lutte de mille petits intérêts opposés, une lutte éternelle de toutes les vanités qui se croisent, se choquent, tour à tour blessées, humiliées l'une par l'autre, qui expient le lendemain, dans le dégoût d'une défaite, le triomphe de la veille. Vivre solitaire, ne point être froissé dans ce choc misérable, où l'on attire un instant les yeux pour être écrasé l'instant d'après, c'est ce qu'on appelle n'être rien, n'avoir pas d'existence. Pauvre humanité!

— Il y a une profonde insensibilité aux vertus qui surprend et scandalise beaucoup plus que le vice. Ceux que la bassesse publique appelle grands seigneurs, ou grands,



les hommes en place paraissent, pour la plupart, doués de cette insensibilité odieuse. Cela ne viendrait-il pas de l'idée vague et peu développée dans leur tête, que les hommes, doués de ces vertus, ne sont pas propres à être des instruments d'intrigue? Ils les négligent, ces hommes, comme inutiles à eux-mêmes et aux autres, dans un pays où sans l'intrigue, la fausseté et la ruse, on n'arrive à rien!

— Que voit-on dans le monde? Partout un respect naïf et sincère pour des conventions absurdes, pour une sottise (les sots saluent leur reine), ou bien des ménagements forcés, pour cette même sottise (les gens d'esprit craignent leur tyran).

— Les bourgeois, par une vanité ridicule, font de leurs filles un fumier pour les terres des gens de qualité.

— Supposez vingt hommes, même honnêtes, qui tous connaissent et estiment un homme d'un mérite reconnu, Dorilas, par exemple; louez, vantez ses talents et ses vertus; que tous conviennent de ses vertus et de ses talents; l'un des assistants ajoute: « C'est dommage qu'il soit si peu favorisé de la fortune. — Que dites-vous? reprend un autre; c'est que sa modestie l'oblige à vivre sans luxe. Savez-vous qu'il a vingt-cinq mille livres de rente? — Vraiment! — Soyez-en sûr, j'en ai la preuve. » Qu'alors cet homme de mérite paraisse, et qu'il compare l'accueil de la société et la manière plus ou moins froide, quoique distinguée, dont il était reçu précédemment. C'est ce qu'il a fait: il a comparé, et il a gémi. Mais dans cette société, il s'est trouvé un homme dont le maintien a été le même à son égard. « Un sur vingt, dit notre philosophe; je suis content. »

— Quelle vie que celle de la plupart des gens de la cour! Ils se laissent ennuyer, excéder, avilir, asservir, tourmenter pour des intérêts misérables. Ils attendent pour vivre, pour être heureux, la mort de leurs ennemis, de



leurs rivaux d'ambition, de ceux mêmes qu'ils appellent leurs amis ; et pendant que leurs vœux appellent cette mort, ils sèchent, ils dépérissent, meurent eux-mêmes, en demandant des nouvelles de la santé de M. tel, de M^{me} telle, qui s'obstinent à ne pas mourir.

— Quelques folies qu'aient écrites certains physionomistes de nos jours, il est certain que l'habitude de nos pensées peut déterminer quelques traits de notre physionomie. Nombre de courtisans ont l'œil faux, par la même raison que la plupart des tailleurs sont eagneux.

— Il n'est peut-être pas vrai que les grandes fortunes supposent toujours de l'esprit, comme je l'ai souvent ouï dire, même à des gens d'esprit ; mais il est bien plus vrai qu'il y a des doses d'esprit et d'habileté à qui la fortune ne saurait échapper, quand bien même celui qui les a posséderait l'honnêteté la plus pure, obstacle qui, comme on sait, est le plus grand de tous pour la fortune.

— Lorsque Montaigne a dit à propos de la grandeur : « Puisque nous ne pouvons y atteindre, vengeons-nous-en à en médire », il a dit une chose plaisante, souvent vraie, mais scandaleuse, et qui donne des armes aux sots que la fortune a favorisés. Souvent c'est par petitesse qu'on hait l'inégalité des conditions ; mais un vrai sage et un honnête homme pourraient la haïr comme la barrière qui sépare des âmes faites pour se rapprocher. Il est peu d'hommes d'un caractère distingué qui ne se soient refusés aux sentiments que leur inspirait tel ou tel homme d'un rang supérieur, qui n'aient repoussé, en s'affligeant eux-mêmes, telle ou telle amitié qui pouvait être pour eux une source de douceurs et de consolations. Ceux-là, au lieu de répéter le mot de Montaigne, peuvent dire : Je hais la grandeur qui m'a fait fuir ce que j'aimais ou ce que j'aurais aimé.

— Qui est-ce qui n'a que des liaisons entièrement hono-



rables ? qui est-ce qui ne voit pas quelqu'un dont il demande pardon à ses amis ? Quelle est la femme qui ne s'est pas vue forcée d'expliquer à la société la visite de telle ou telle femme qu'on a été surpris de voir chez elle ?

— Etes-vous l'ami d'un homme de la cour, d'un homme de qualité, comme on dit, et souhaitez-vous de lui inspirer le plus vif attachement dont le cœur humain soit susceptible ? Ne vous bornez pas à lui prodiguer les soins de la plus tendre amitié, à le soulager dans ses maux, à le consoler dans ses peines, à lui consacrer tous vos moments, à lui sauver dans l'occasion la vie ou l'honneur ; ne perdez point votre temps à des bagatelles. Faites plus, faites mieux ; faites sa généalogie.

— Vous croyez qu'un ministre, un homme en place, a tel ou tel principe, et vous le croyez parce que vous le lui avez entendu dire. En conséquence, vous vous abstenez de lui demander telle ou telle chose qui le mettrait en contradiction avec sa maxime favorite. Vous apprenez bientôt que vous avez été dupe, et vous lui voyez faire des choses qui vous prouvent qu'un ministre n'a point de principes, mais seulement l'habitude, le tic de dire telle ou telle chose.

— Plusieurs courtisans sont haïs sans profit, et pour le plaisir de l'être. Ce sont des lézards, qui, à ramper, n'ont gagné que de perdre leur queue.

— Cet homme n'est pas propre à avoir jamais de la considération : il faut qu'il fasse fortune, et vive avec de la canaille.

— Les corps (parlements, académies, assemblées) ont beau se dégrader, ils se soutiennent par leur masse, et on ne peut rien contre eux. Le déshonneur, le ridicule glissent sur eux comme les balles de fusil sur un sanglier, sur un crocodile.



— La plupart des règlements de police, arrêts du conseil portant défense, et même de lois plus importantes, ne sont guère que des spéculations de finance qui ont pour objet d'avoir de l'argent en vendant la permission d'enfreindre les lois.

— En voyant ce qui se passe dans le monde, l'homme le plus misanthrope finirait par s'égayer, et Héraclite par mourir de rire.

— Il me semble qu'à égalité d'esprit et de lumières, l'homme né riche ne doit jamais connaître aussi bien que le pauvre, la nature, le cœur humain et la société. C'est que dans le moment où l'autre plaçait une jouissance, le second se consolait par une réflexion.

— En voyant les princes faire de leur propre mouvement certaines choses honnêtes, on est tenté de reprocher à ceux qui les entourent la plus grande partie de leurs torts ou de leurs faiblesses; on se dit: quel malheur que ce prince ait pour amis Damis ou Aramont! On ne songe pas que si Damis ou Aramont avaient été des personnages qui eussent de la noblesse ou du caractère, ils n'auraient pas été les amis de ce prince.

— A mesure que la philosophie fait des progrès, la sottise redouble ses efforts pour établir l'empire des préjugés. Voyez la faveur que le gouvernement donne aux idées de gentilhommerie. Cela est venu au point qu'il n'y a plus que deux états pour les femmes: femmes de qualité ou filles; le reste n'est rien. Nulle vertu n'élève une femme au-dessus de son état; elle n'en sort que par le vice.

— Parvenir à la fortune, à la considération, malgré le désavantage d'être sans aïeux, et cela à travers tant de gens qui ont tout apporté en naissant, c'est gagner ou remettre une partie d'échecs, ayant donné la tour à son adversaire. Souvent aussi les autres ont sur vous trop d'avantages conventionnels, et alors il faut renoncer



à la partie. On peut bien céder une tour mais non la dame.
— Les gens qui élèvent les princes et qui prétendent leur donner une bonne éducation, après s'être soumis à leurs formalités et à leurs avilissantes étiquettes, ressemblent à des maîtres d'arithmétique, qui voudraient former de grands calculateurs, après avoir accordé à leurs élèves que trois et trois font huit.

— Quel est l'être le plus étranger à ceux qui l'environnent? Est-ce un Français à Pékin ou à Macao? est-ce un Japonais au Sénégal? ou ne serait-ce pas par hasard un homme de mérite sans or et sans parchemins, au milieu de ceux qui possèdent l'un de ces deux avantages, ou tous les deux réunis? N'est-ce pas une merveille que la société subsiste avec la convention tacite d'exclure du partage de ses droits les dix-neuf vingtièmes de la société?

— Le monde et la société ressemblent à une bibliothèque où au premier coup d'œil tout paraît en règle, parce que les livres y sont placés suivant les formats et la grandeur des volumes, mais où dans le fond tout est en désordre, parce que rien n'y est rangé suivant l'ordre des sciences, des matières, ni des auteurs.

— Avoir des liaisons considérables ou même illustres ne peut plus être un mérite pour personne, dans un pays où l'on plaît souvent par ses vices, et où l'on est souvent recherché pour ses ridicules.

— Il y a des hommes qui ne sont point aimables, mais qui n'empêchent point les autres de l'être. Leur commerce est quelquefois supportable; il y en a d'autres qui, n'étant point aimables, nuisent encore par leur seule présence au développement de l'amabilité d'autrui; ceux-là sont insupportables, c'est le grand inconvénient de la pédanterie.

— L'expérience qui éclaire les particuliers, corrompt les princes et les gens en place.



— Le public de ce moment-ci est comme la tragédie moderne, absurde, atroce et plat.

— L'état de *courtisan* est un métier dont on a voulu faire une science. Chacun cherche à se hausser.

— La plupart des liaisons de société, la camaraderie, etc., tout cela est à l'amitié ce que le sigisbéisme est à l'amour.

— L'art de la parenthèse est un des grands secrets de l'éloquence dans la société.

— A la cour tout est courtisan, le prince du sang, le chapelain de semaine, le chirurgien de quartier, l'apothicaire.

— Les magistrats chargés de veiller sur l'ordre public, tels que le lieutenant criminel, le lieutenant civil, le lieutenant de police, et tant d'autres finissent presque toujours par avoir une opinion horrible de la société. Ils croient connaître les hommes et n'en connaissent que le rebut. On ne juge pas d'une ville par ses égouts, et d'une maison par ses latrines. La plupart de ces magistrats me rappellent toujours le collègue où les correcteurs ont une cabane auprès des commodités, et n'en sortent que pour donner le fouet.

— C'est la plaisanterie qui doit faire justice de tous les travers des hommes et de la société. C'est par elle qu'on évite de se compromettre. C'est par elle qu'on met tout en place sans sortir de la sienne. C'est elle qui atteste notre supériorité sur les choses et sur les personnes dont nous nous moquons, sans que les personnes puissent s'en offenser, à moins qu'elles ne manquent de gaieté ou de mœurs. La réputation de savoir bien manier cette arme donne à l'homme d'un rang inférieur, dans le monde et dans la meilleure compagnie, cette sorte de considération que les militaires ont pour ceux qui manient supérieurement l'épée. J'ai entendu dire à un homme d'esprit : ôtez à la plaisanterie son empire



et je quitte demain la société. C'est une sorte de duel où il n'y a pas de sang versé, et qui, comme l'autre, rend les hommes plus mesurés et plus polis.

— On ne se doute pas au premier coup d'œil du mal que fait l'ambition de mériter cet éloge si commun : *M. un tel est très aimable*. Il arrive, je ne sais comment, qu'il y a un genre de facilité, d'insouciance, de faiblesse, de déraison, qui plaît beaucoup, quand ces qualités se trouvent mêlées avec de l'esprit ; que l'homme, dont on fait ce qu'on veut, qui appartient au moment, est plus agréable que celui qui a de la suite, du caractère, des principes, qui n'oublie pas son ami malade ou absent, qui sait quitter une partie de plaisir pour lui rendre service, etc. Ce serait une liste ennuyeuse que celle des défauts, des torts et des travers qui plaisent. Aussi, les gens du monde, qui ont réfléchi sur l'art de plaire ; plus qu'on ne croit et qu'ils ne croient eux-mêmes, ont la plupart de ces défauts, et cela vient de la nécessité de faire dire de soi : *M. un tel est très aimable*.

— Il y a des choses indevinables pour un jeune homme bien né. Comment se défierait-on, à vingt ans, d'un espion de police qui a le cordon rouge ?

— Les coutumes les plus absurdes, les étiquettes les plus ridicules, sont en France et ailleurs sous la protection de ce mot : *c'est l'usage*. C'est précisément ce même mot que répondent les Hottentots, quand les Européens leur demandent pourquoi ils mangent des sauterelles, pourquoi ils dévorent la vermine dont ils sont couverts. Ils disent aussi : *c'est l'usage*.

— La prétention la plus absurde et la plus injuste, qui serait sifflée dans une assemblée d'honnêtes gens, peut devenir la matière d'un procès, et dès lors être déclarée légitime ; car tout procès peut se perdre ou se gagner, de même que dans les corps, l'opinion la plus folle et la plus ridicule peut être admise et l'avis le plus sage



rejeté avec mépris. Il ne s'agit que de faire regarder l'un ou l'autre comme une affaire de parti, et rien n'est si facile entre les deux partis opposés qui divisent presque tous les corps (1).

— Qu'est-ce que c'est qu'un fat sans sa fatuité? Otez les ailes à un papillon, c'est une chenille.

— Les courtisans sont des pauvres enrichis par la mendicité.

— Il est aisé de réduire à des termes simples la valeur précise de la célébrité; celui qui se fait connaître par quelque talent ou quelque vertu, se dénonce à la bienveillance inactive de quelques honnêtes gens, et à l'active malveillance de tous les hommes malhonnêtes. Comptez les deux classes, et pesez les deux forces.

— Peu de personnes peuvent aimer un philosophe. C'est presque un ennemi public qu'un homme qui dans les différentes prétentions des hommes, et dans le mensonge des choses, dit à chaque homme et à chaque chose: je ne te prends que pour ce que tu es, je ne t'apprécie que ce que tu vaux; et ce n'est pas une petite entreprise de se faire aimer et estimer avec l'annoncé de ce ferme propos.

— Quand on est trop frappé des maux de la société universelle et des horreurs que présentent la capitale ou les grandes villes, il faut se dire: il pouvait naître de

(1) Variante: « La prétention la plus inique et la plus absurde en matière d'intérêt, qui serait condamnée avec mépris comme insoutenable dans une société d'honnêtes gens choisis pour arbitres, faites-en la matière d'un procès en justice réglée. Tout procès peut se perdre ou se gagner, et il n'y a pas plus à parier pour que contre; de même, toute opinion, toute assertion, quelque ridicule qu'elle soit, faites-en la matière d'un débat entre des partis différents: dans un corps, une assemblée, elle peut emporter la pluralité des suffrages. » Ginguéné en fait deux pensées différentes, met l'une aux premières pages du chapitre II et l'autre, ici même.



plus grands malheurs encore de la suite de combinaisons qui a soumis 25 millions d'hommes à un seul, et qui a réuni sept cent mille hommes sur un espace de deux lieues carrées.

— Des qualités trop supérieures rendent souvent un homme moins propre à la société. On ne va pas au marché avec des lingots; on y va avec de l'argent ou de la petite monnaie.

— La société, les cercles, les salons, ce qu'on appelle le monde, est une pièce misérable, un mauvais opéra, sans intérêt, qui se soutient un peu par les machines et les décorations.

— Il avait, par grandeur d'âme, fait quelques pas vers la fortune, et par grandeur d'âme il la méprisa.

— Pour avoir une idée juste des choses, il faut prendre les mots dans la signification opposée à celle qu'on leur donne dans le monde. Misanthrope, par exemple, cela veut dire philanthrope; mauvais Français, cela veut dire bon citoyen, qui indique certains abus monstrueux; philosophe, homme simple, qui sait que deux et deux font quatre, etc.

— De nos jours, un peintre fait votre portrait en sept minutes; un autre vous apprend à peindre en trois jours; un troisième vous enseigne l'anglais en 40 leçons. On veut vous apprendre huit langues avec des gravures, qui représentent les choses et leurs noms au-dessous, en huit langues. Enfin, si on pouvait mettre ensemble les plaisirs, les sentiments ou les idées de la vie entière, et les réunir dans l'espace de vingt-quatre heures, on le ferait; on vous ferait avaler cette pilule, et on vous dirait : allez-vous-en.

— Il ne faut pas regarder Burrhus comme un homme vertueux absolument. Il ne l'est qu'en opposition avec Narcisse. Sénèque et Burrhus sont les honnêtes gens d'un siècle où il n'y en avait pas.



— Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent.

— Les hommes qu'on ne connaît qu'à moitié, on ne les connaît pas; les choses qu'on ne sait qu'aux trois quarts, on ne les sait pas du tout. Ces deux réflexions suffisent pour faire apprécier presque tous les discours qui se tiennent dans le monde.

— Dans un pays où tout le monde cherche à *paraître*, beaucoup de gens doivent croire, et croient en effet, qu'il vaut mieux être banqueroutier que de n'être rien.

— La menace du *rhume négligé* est pour les médecins ce que le purgatoire est pour les prêtres, un *Pérou*.

— Les conversations ressemblent aux voyages qu'on fait sur l'eau: on s'écarte de la terre sans presque le sentir, et l'on ne s'aperçoit qu'on a quitté le bord que quand on est déjà bien loin.

— Un homme d'esprit prétendait, devant des millionnaires, qu'on pouvait être heureux avec 2000 écus de rente. Ils soutinrent le contraire avec aigreur, et même avec emportement. Au sortir de chez eux, il cherchait la cause de cette aigreur de la part de gens qui avaient de l'amitié pour lui. Il la trouva enfin. C'est que par là, il leur faisait entrevoir qu'il n'était pas dans leur dépendance. Tout homme qui a peu de besoins semble menacer les riches d'être toujours prêt à leur échapper. Les tyrans voient par là qu'ils perdent un esclave. On peut appliquer cette réflexion à toutes les passions en général. L'homme qui a vaincu le penchant à l'amour, montre une indifférence toujours odieuse aux femmes. Elles cessent aussitôt de s'intéresser à lui. C'est peut-être pour cela que personne ne s'intéresse à la fortune d'un philosophe: il n'a pas les passions qui émeuvent la société. On voit qu'on ne peut presque rien faire pour son bonheur, et on le laisse là.



— Il est dangereux pour un philosophe attaché à un grand (si jamais les grands ont eu auprès d'eux un philosophe) de montrer tout son désintéressement; on le prendrait au mot. Il se trouve dans la nécessité de cacher ses vrais sentiments, et c'est, pour ainsi dire, un hypocrite d'ambition.

— Il y avait dans les intrigues pour un évêché, pour un chapeau, des talents et des ressources admirables: ce sont des ruses et des subtilités dignes de Mascarille et de Sbrigani. Le peuple s'en doutait, mais il ignorait les détails réservés, comme de raison, à la bonne compagnie, qui a eu tort de n'en pas garder le secret. On avouera que si de certaines dignités, de certains honneurs paraissent tombés considérablement dans l'opinion, c'est un peu la faute de ceux qui en ont si maladroitement disposé, et qui les ont si follement avilis.

— La célèbre Madame de Tencin, sœur d'un prêtre convaincu de faux et de simonie en plein barreau, au moment où il levait la main pour faire un parjure, et depuis devenu cardinal; religieuse sortie de son cloître après un scandale odieux; intrigante, devenue maîtresse avouée du cardinal Dubois et longtemps arbitre des grâces: on l'a vue jouir à Paris, jusque dans sa vieillesse, d'une grande considération.

— Comme le sens de ce dernier mot va sûrement changer en assez peu d'années, il n'est pas mal de déterminer la signification qu'il a conservée jusqu'à ces derniers temps. D'abord, ce mot magique, *considération*, ne développait guère son influence que dans l'enceinte assez étroite d'un certain public, d'un public *choisi*, comme on disait. La personne *considérée* était, pour ce public, l'objet d'une attention marquée, d'un intérêt apparent et convenu. Il fallait la connaître, l'avoir vue, la voir plus ou moins. On la citait plus ou moins fré-



quemment, mais plus volontiers qu'une autre, il n'était pas nécessaire de savoir pourquoi. Le demander eût été de mauvais goût : il était réglé que cette existence n'appartenait de droit qu'à tel rang, telle position, telles circonstances, etc. C'était un *privilege* dont le brevet n'existait pas, mais était admis comme reconnu valable entre les initiés, les seuls intéressés à l'affaire. On eût ri d'un étranger qui eût attaché à ce mot *considération*, les idées d'estime, de bienveillance. Seulement elles n'étaient pas exclues : c'était beaucoup. A la vérité, ces nuances n'étaient pas très éclaircies dans toutes les têtes ; mais on s'entendait, ou l'on croyait s'entendre, ce qui, dans le fond, revenait à peu près au même ; d'ailleurs, il importait de ne pas trop simplifier cette belle science, dont le mystère faisait le piquant. Cet heureux temps n'est plus : la trace, et même le souvenir de ces minuties enfantines va disparaître dans une évaluation plus juste des hommes et des choses, presque impossible sous un gouvernement despotique, où presque tous les esprits, faute d'aliment solide, étaient réduits à se repaître de ces illusions (1).

(1) Ces trois derniers paragraphes, ainsi que beaucoup d'autres, intercalés çà et là, et que l'on prendra rarement la peine d'indiquer, sont réimprimés pour la première fois d'après les *Œuvres complètes* de Chamfort. Ce sont des fragments tirés d'articles de critique insérés au *Mercur de France* en 1790.



CHAPITRE IV

DU GOUT POUR LA RETRAITE ET DE LA DIGNITÉ DU CARACTÈRE

— Un philosophe regarde ce qu'on appelle *un état dans le monde*, comme les Tartares regardent les villes, c'est-à-dire, comme une prison. C'est un cercle où les idées se resserrent, se concentrent, en ôtant à l'âme et à l'esprit leur étendue et leur développement. Un homme qui a un grand état dans le monde a une prison plus grande et plus ornée. Celui qui n'y a qu'un petit état est dans un cachot. L'homme sans état est le seul homme libre, pourvu qu'il soit dans l'aisance, ou du moins qu'il n'ait aucun besoin des hommes.

— L'homme le plus modeste, en vivant dans le monde, doit, s'il est pauvre, avoir un maintien très assuré, et une certaine aisance qui empêche qu'on ne prenne quelque avantage sur lui. Il faut dans ce cas, parer sa modestie de sa fierté.

— La faiblesse de caractère ou le défaut d'idées, en un mot tout ce qui peut nous empêcher de vivre avec nous-mêmes, sont les choses qui préservent beaucoup de gens de la misanthropie.

— On est plus heureux dans la solitude que dans le monde. Cela ne viendrait-il pas de ce que dans la solitude on pense aux choses, et que dans le monde on est forcé de penser aux hommes ?



— Les pensées d'un solitaire, homme de sens, et fût-il d'ailleurs médiocre, seraient bien peu de chose, si elles ne valaient pas ce qui se dit et se fait dans le monde.

— Un homme qui s'obstine à ne laisser ployer ni sa raison ni sa probité, ou du moins sa délicatesse, sous le poids d'aucune des conventions absurdes ou malhonnêtes de la société, qui ne fléchit jamais dans les occasions où il a intérêt de fléchir, finit infailliblement par rester sans appui, n'ayant d'autre ami qu'un être abstrait qu'on appelle la vertu, qui vous laisse mourir de faim.

— Il ne faut pas ne savoir vivre qu'avec ceux qui peuvent nous apprécier : ce serait le besoin d'un amour-propre trop délicat et trop difficile à contenter ; mais il faut ne placer le fonds de sa vie habituelle qu'avec ceux qui peuvent sentir ce que nous valons. Le philosophe même ne blâme point ce genre d'amour-propre.

— On dit quelquefois d'un homme qui vit seul, il n'aime pas la société. C'est souvent comme si on disait d'un homme qu'il n'aime pas la promenade, sous prétexte qu'il ne se promène pas volontiers le soir dans la forêt de Bondy.

— Est-il bien sûr qu'un homme qui aurait une raison parfaitement droite, un sens moral parfaitement exquis, pût vivre avec quelqu'un ? Par vivre, je n'entends pas se trouver ensemble sans se battre : j'entends se plaire ensemble, s'aimer, commercer avec plaisir.

— Un homme d'esprit est perdu s'il ne joint pas à l'esprit l'énergie de caractère. Quand on a la lanterne de Diogène, il faut avoir son bâton.

— Il n'y a personne qui ait plus d'ennemis dans le monde qu'un homme droit, fier et sensible, disposé à laisser les personnes et les choses pour ce qu'elles sont, plutôt qu'à les prendre pour ce qu'elles ne sont pas.



dans toutes les occasions qui intéressent l'honnêteté, non seulement les fripons, mais les demi-honnêtes gens le décrient et l'évitent avec soin. Il y a plus, les gens honnêtes, persuadés que par un effet de ses principes ils le trouveront dans les rencontres où ils auront besoin de lui, se permettent de le négliger, pour s'assurer de ceux sur lesquels ils ont des doutes.

— Presque tous les hommes sont esclaves, par la raison que les Spartiates donnaient de la servitude des Perses, faute de savoir prononcer la syllabe *non*. Savoir prononcer ce mot et savoir vivre seul sont les deux seuls moyens de conserver sa liberté et son caractère.

— Quand on a pris le parti de ne voir que ceux qui sont capables de traiter avec vous aux termes de la morale, de la vertu, de la raison, de la vérité, en ne regardant les conventions, les vanités, les étiquettes, que comme les supports de la société civile ; quand, dis-je, on a pris ce parti (et il faut bien le prendre, sous peine d'être sot, faible ou vil), il arrive qu'on vit à peu près solitaire.

— Tout homme qui se connaît des sentiments élevés a le droit, pour se faire traiter comme il convient, de partir de son caractère, plutôt que de sa position.



CHAPITRE V

PENSÉES MORALES

Les philosophes reconnaissent quatre vertus principales dont ils font dériver toutes les autres. Ces vertus sont la justice, la tempérance, la force et la prudence. On peut dire que cette dernière renferme les deux premières, la justice et la tempérance, et qu'elle supplée, en quelque sorte, à la force, en sauvant à l'homme qui a le malheur d'en manquer, une grande partie des occasions où elle est nécessaire.

— Les moralistes, ainsi que les philosophes qui ont fait des systèmes en physique ou en métaphysique, ont trop généralisé, ont trop multiplié les maximes. Que devient, par exemple, le mot de Tacite : *Neque mulier, amissa pudicitia, alia abnuerit*, après l'exemple de tant de femmes qu'une faiblesse n'a pas empêchées de pratiquer plusieurs vertus ? J'ai vu madame de L...., après une jeunesse peu différente de celle de Manon Lescaut, avoir, dans l'âge mûr, une passion digne d'Héloïse. Mais ces exemples sont d'une morale dangereuse à établir dans les livres. Il faut seulement les observer, afin de n'être pas dupe de la charlatanerie des moralistes.

— On a, dans le monde, ôté des mauvaises mœurs tout ce qui choque le bon goût ; c'est une réforme qui date des dix dernières années.



— L'âme, lorsqu'elle est malade, fait précisément comme le corps ; elle se tourmente et s'agite en tout sens, mais finit par trouver un peu de calme. Elle s'arrête enfin sur le genre de sentiment et d'idées le plus nécessaire à son repos.

— Il y a des hommes à qui les illusions sur les choses qui les intéressent sont aussi nécessaires que la vie. Quelquefois cependant ils ont des aperçus qui feraient croire qu'ils sont près de la vérité ; mais ils s'en éloignent bien vite, et ressemblent aux enfants qui courent après un masque, et qui s'enfuient si le masque vient à se retourner.

— Le sentiment qu'on a pour la plupart des bienfaiteurs, ressemble à la reconnaissance qu'on a pour les arracheurs de dents. On se dit qu'ils vous ont fait du bien, qu'ils vous ont délivré d'un mal, mais on se rappelle la douleur qu'ils ont causée ; et on ne les aime guère avec tendresse.

— Un bienfaiteur délicat doit songer qu'il y a dans le bienfait une partie matérielle dont il faut dérober l'idée à celui qui est l'objet de sa bienfaisance. Il faut, pour ainsi dire, que cette idée se perde et s'enveloppe dans le sentiment qui a produit le bienfait, comme entre deux amants, l'idée de la jouissance s'enveloppe et s'ennoblit dans le charme de l'amour qui l'a fait naître.

— On a comparé les bienfaiteurs maladroits à la chèvre qui se laisse traire et qui, par étourderie, renverse d'un coup de pied la jatte qu'elle a remplie de son lait.

— Tout bienfait qui n'est pas cher au cœur est odieux. C'est une relique, ou un os de mort. Il faut l'enchâsser ou le fouler aux pieds.

— La plupart des bienfaiteurs qui prétendent être cachés, après vous avoir fait du bien, s'enfuient comme la Galatée de Virgile : *Et se cupit ante videri.*

— On dit communément qu'on s'attache par ses bien-



faits. C'est une bonté de la nature. Il est juste que la récompense de bien faire, soit d'aimer.

— La calomnie est comme la guêpe qui vous importune, et contre laquelle il ne faut faire aucun mouvement, à moins qu'on ne soit sûr de la tuer, sans quoi elle revient à la charge, plus furieuse que jamais.

— Les nouveaux amis que nous faisons après un certain âge, et par lesquels nous cherchons à remplacer ceux que nous avons perdus, sont à nos anciens amis ce que les yeux de verre, les dents postiches et les jambes de bois sont aux véritables yeux, aux dents naturelles et aux jambes de chair et d'os.

— Dans les naïvetés d'un enfant bien né, il y a quelquefois une philosophie bien aimable.

— La plupart des amitiés sont hérissées de *si* et de *mais*, et aboutissent à de simples liaisons, qui subsistent à force de *sous-entendus*.

— Il y a entre les mœurs anciennes et les nôtres le même rapport qui se trouve entre Aristide, contrôleur général des Athéniens, et l'abbé Terray (1).

— Le genre humain, mauvais de sa nature, est devenu plus mauvais par la société. Chaque homme y porte les défauts : 1^o de l'humanité, 2^o de l'individu, 3^o de la classe dont il fait partie dans l'ordre social. Ces défauts s'accroissent avec le temps ; et chaque homme, en avançant en âge, blessé de tous ces travers d'autrui, et malheureux par les siens mêmes, prend pour l'humanité et pour la société un mépris qui ne peut tourner que contre l'une et l'autre.

— Il en est du bonheur comme des montres. Les moins

(1) On trouve la même note rédigée en ces termes : « M..., vrai pédant grec, à qui un fait moderne rappelle un trait d'antiquité. Vous lui parlez de l'abbé Terray, et il vous cite Aristide, contrôleur général des Athéniens. »



compliquées sont celles qui se dérangent le moins. La montre à répétition est plus sujette aux variations. Si elle marque de plus les secondes, nouvelle cause d'inégalité; puis celle qui marque le jour de la semaine et le mois de l'année, toujours plus prête à se détraquer.

— Tout est également vain dans les hommes, leurs joies et leurs chagrins. Mais il vaut mieux que la bulle de savon soit d'or ou d'azur, que noire ou grisâtre.

— Celui qui déguise la tyrannie, la protection, ou même les bienfaits, sous l'air et sous le nom de l'amitié, me rappelle ce prêtre scélérat qui empoisonnait dans une hostie.

— Il y a peu de bienfaiteurs qui ne disent comme Satan: *Si cadens adoraveris me.*

— La pauvreté met le crime au rabais.

— Les stoiciens sont des espèces d'inspirés, qui portent dans la morale l'exaltation et l'enthousiasme poétiques.

— S'il était possible qu'une personne sans esprit, pût sentir la grâce, la finesse, l'étendue et les différentes qualités de l'esprit d'autrui, et montrer qu'elle le sent, la société d'une telle personne, quand même elle ne produirait rien d'elle-même, serait encore très recherchée. Même résultat de la même supposition, à l'égard des qualités de l'âme.

— En voyant ou en éprouvant les peines attachées aux sentiments extrêmes, en amour, en amitié, soit par la mort de ce qu'on aime, soit par les accidents de la vie, on est tenté de croire que la dissipation et la frivolité ne sont pas de si grandes sottises, et que la vie ne vaut guère que ce qu'en font les gens du monde.

— Dans de certaines amitiés passionnées, on a le bonheur des passions et l'aveu de la raison par dessus le marché.

— L'amitié extrême et délicate est souvent blessée du repli d'une rose.

— La générosité n'est que la pitié des âmes nobles.



— Louis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi, ni à personne, voilà, je crois, toute la morale.

— Un homme d'esprit disait de M. de son ancien ami, qui était revenu à lui dans la prospérité : « Non seulement il veut que ses amis soient heureux, mais il l'exige ».

— Pour les hommes vraiment honnêtes, et qui ont de certains principes, les commandements de Dieu ont été mis en abrégé sur le frontispice de l'abbaye de Thélème : *Kais ça que tu voudras*.

— L'éducation doit porter sur deux bases, la morale et la prudence ; la morale, pour appuyer la vertu ; la prudence, pour vous défendre contre les vices d'autrui. En faisant pencher la balance du côté de la morale, vous ne faites que des dupes ou des martyrs ; en la faisant pencher de l'autre côté, vous faites des calculateurs égoïstes. Le principe de toute société est de se rendre justice à soi-même et aux autres. Si l'on doit aimer son prochain comme soi-même, il est au moins aussi juste de s'aimer comme son prochain.

— Il n'y a que l'amitié entière qui développe toutes les qualités de l'âme et de l'esprit de certaines personnes. La société ordinaire ne leur laisse déployer que quelques agréments. Ce sont de beaux fruits, qui n'arrivent à leur maturité qu'au soleil, et qui, dans la serre chaude, n'eussent produit que quelques feuilles agréables et inutiles.

— Quand j'étais jeune, ayant les besoins des passions, et attiré par elles dans le monde, forcé de chercher dans la société et dans les plaisirs quelques distractions à des peines cruelles, on me prêchait l'amour de la retraite, du travail, et on m'assommait de sermons pédantesques sur ce sujet. Arrivé à quarante ans, ayant perdu les passions qui rendent la société supportable, n'en voyant plus que la misère et la futilité, n'ayant plus besoin du



monde pour échapper à des peines qui n'existent plus, le goût de la retraite et du travail est devenu très-vif chez moi, et a remplacé tout le reste. J'ai cessé d'aller dans le monde. Alors, on n'a cessé de me tourmenter pour que j'y revinsse. J'ai été accusé d'être un sautillorpe, etc. Que conclure de cette bizarre différence ? Le besoin que les hommes ont de tout blâmer.

— Je n'étudie que ce qui me plaît ; je n'occupe mon esprit que des idées qui m'intéressent. Elles seront utiles ou inutiles, soit à moi, soit aux autres. Le temps amènera ou n'amènera pas les circonstances qui me feront faire de mes acquisitions un emploi profitable. Dans tous les cas, j'aurai eu l'avantage inestimable de ne me pas contrarier, et d'avoir obéi à ma pensée et à mon caractère.

— J'ai détruit mes passions, à peu près comme un homme violent tue son cheval, ne pouvant le gouverner.

— Les premiers sujets de chagrin m'ont servi de cuirasse contre les autres.

— Je conserve pour M. de la Borde le sentiment qu'un honnête homme éprouve en passant devant le tombeau d'un ami.

— J'ai à me plaindre des choses, très certainement, et peut-être des hommes ; mais je me tais sur eux-ci ; je ne me plains que des choses, et si j'évite les hommes, c'est pour ne pas vivre avec ceux qui me font porter les poids des choses.

— La fortune, pour arriver à moi, passera par les conditions que lui impose mon caractère.

— Lorsque mon cœur a besoin d'attendrissement, je me rappelle la perte des amis que je n'ai plus, des femmes que la mort m'a ravies ; j'habite leur cercueil, j'envoie mon âme errer autour des leurs. Hélas ! je possède trois tombeaux.

— Quand j'ai fait quelque bien, et qu'on vient à le sa-



voir, je me crois puni, au lieu de me croire récompensé. — En renonçant au monde et à la fortune, j'ai trouvé le bonheur, le calme, la santé, même la richesse ; et en dépit du proverbe, je m'aperçois que qui quitte la partie la gagne.

— La célébrité est le châtimeut du mérite et la punition du talent. Le mien, quel qu'il soit, ne me paraît qu'un délateur, né pour troubler mon repos. J'éprouve, en le détruisant, la joie de triompher d'un ennemi. Ce sentiment a triomphé chez moi de l'amour-propre même, et la vanité littéraire a péri dans la destruction de l'intérêt que je prenais aux hommes.

— « Je suis bien dégoûté des hommes », disait M. de L... — « Vous n'êtes pas dégoûté », lui dit M. de N..., non pour lui nier ce qu'il disait, mais par misanthropie, pour lui dire : votre goût est bon.

— M..., vieillard dé trompé, me disait : « Le reste de ma vie me paraît une orange à demi sucée, que je presse je ne sais pas pourquoi, et dont le suc ne vaut pas la peine que je l'exprime. »

— L'amitié délicate et vraie ne souffre l'alliage d'aucun autre sentiment. Je regarde comme un grand bonheur que l'amitié fût déjà parfaite entre M. de Mirabeau et moi, avant que j'eusse occasion de lui rendre le service que je lui ai rendu et que je pouvais seul lui rendre. Si tout ce qu'il a fait pour moi avait pu être suspect d'avoir été dicté par l'intérêt de me trouver tel qu'il m'a trouvé dans cette circonstance, s'il eût été possible qu'il la prévît, le bonheur de ma vie était empoisonné pour jamais.

— Ma vie entière est un tissu de contrastes apparents avec mes principes. Je n'aime point les princes, et je suis attaché à une princesse et à un prince. On me connaît des maximes républicaines, et plusieurs de mes amis sont revêtus de décorations monarchiques. J'aime la



pauvreté volontaire, et je vis avec des gens riches. Je fais les honneurs, et quelques-uns sont venus à moi. Les lettres sont presque ma seule consolation, et je ne vois point de beaux esprits, et ne vais point à l'Académie. Ajoutez que je crois les illusions nécessaires à l'homme, et je vis sans illusion ; que je crois les passions plus utiles que la raison, et je ne sais plus ce que c'est que les passions, etc.

— Ce que j'ai appris, je ne le sais plus. Le peu que je sais encore, je l'ai deviné.

— Un des grands malheurs de l'homme, c'est que ses bonnes qualités même lui sont quelquefois inutiles, et que l'art de s'en servir et de les bien gouverner n'est souvent qu'un fruit tardif de l'expérience.

— L'indécision, l'anxiété est à l'esprit et à l'âme ce que la question est au corps.

— « Il était passionné et se croyait sage ; j'étais folle, mais je m'en doutais, et, sous ce point de vue, j'étais plus près que lui de la sagesse. »

— L'honnête homme, détrompé de toutes les illusions, est l'homme par excellence. Pour peu qu'il ait d'esprit, sa société est très aimable. Il ne saurait être pédant, ne mettant d'importance à rien. Il est indulgent, parce qu'il se souvient qu'il a eu des illusions, comme ceux qui en sont encore occupés. C'est un effet de son insouciance d'être sûr dans le commerce, de ne se permettre ni redites, ni tracasseries. Si on se les permet à son égard, il les oublie ou les dédaigne. Il doit être plus gai qu'un autre, parce qu'il est constamment en état d'épigramme contre son prochain. Il est dans le vrai et rit des faux pas de ceux qui marchent à tâtons dans le faux. C'est un homme qui, d'un endroit éclairé, voit dans une chambre obscure les gestes ridicules de ceux qui s'y promènent au hasard. Il brise, en riant, les faux poids et les fausses mesures qu'on applique aux hommes et aux choses.



— C'est un proverbe turc que ce beau mot : « O malheur ! je te rends grâce, si tu es seul ! »

— On s'effraie des partis violents, mais ils conviennent aux âmes fortes, et les caractères vigoureux se reposent dans l'extrême.

— Pour justifier la Providence, saint Augustin dit qu'elle laisse le méchant sur la terre pour qu'il devienne bon, ou que le bon devienne meilleur par lui.

— La vie contemplative est souvent misérable. Il faut agir davantage, penser moins, et ne pas se regarder vivre.

— L'homme peut aspirer à la vertu ; il ne peut raisonnablement prétendre de trouver la vérité.

— Le jansénisme des chrétiens, c'est le stoïcisme des païens, dégradé de figure et mis à la portée d'une populace chrétienne ; et cette secte a eu des Pascal et des Arnaud pour défenseurs !

— Telles sont la misère et la vanité de l'homme, qu'après s'être mis au-dessous de lui-même par ses vices, il veut ensuite s'élever au-dessus de sa nature par le simulacre imposant des vertus auxquelles il se condamne, et qu'il deviendrait, en réalisant les chimères de son orgueil, aussi méconnaissable, à lui-même par sa sagesse qu'il l'est en effet par sa folie. Mais, après tous ces vains efforts ; rendu à sa médiocrité naturelle, son cœur lui répète ce mot d'un vrai sage : que c'est une cruauté de vouloir élever l'homme à tant de perfection (1).

— Les hommes sont si pervers que le seul espoir et même le seul désir de les corriger, de les voir raisonnables et honnêtes, est une absurdité, une idée romanesque qui ne se pardonne qu'à la simplicité de la première jeunesse.

(1) Tiré de l'Éloge de La Fontaine,



CHAPITRE VI

DES FEMMES, DE L'AMOUR, DU MARIAGE
ET DE LA GALANTERIE

— Je suis honteux de l'opinion que vous avez de moi. Je n'ai pas toujours été aussi Céladon que vous me voyez. Si je vous contais trois ou quatre traits de ma jeunesse, vous verriez que cela n'est pas trop honnête, et que cela appartient à la meilleure compagnie.

— L'amour est un sentiment qui, pour paraître honnête, a besoin de n'être composé que de lui-même, de ne vivre et de ne subsister que par lui.

— Toutes les fois que je vois de l'engouement dans une femme, ou même dans un homme, je commence à me défier de sa sensibilité. Cette règle ne m'a jamais trompé.

— En fait de sentiments, ce qui peut être évalué n'a pas de valeur.

— L'amour est comme les maladies épidémiques. Plus on les craint, plus on y est exposé.

→ Un homme amoureux est un homme qui veut être plus aimable qu'il ne peut ; et voilà pourquoi presque tous les amoureux sont ridicules.

— Il y a telle femme qui s'est rendue malheureuse pour la vie, qui s'est perdue et déshonorée pour un amant qu'elle a cessé d'aimer parce qu'il a mal ôté sa poudre, ou mal coupé un de ses ongles, ou mis son bas à l'envers.

— Une âme fière et honnête, qui a connu les passions fortes, les fuit, les craint, dédaigne la galanterie ; comme



l'âme qui a senti l'amitié, dédaigne les liaisons communes et les petits intérêts.

— On demande pourquoi les femmes affichent les hommes ; on en donne plusieurs raisons dont la plupart sont offensantes pour les hommes. La véritable, c'est qu'elles ne peuvent jouir de leur empire sur eux que par ce moyen.

— Les femmes d'un état mitoyen, qui ont l'espérance ou la manie d'être quelque chose dans le monde, n'ont ni le bonheur de la nature, ni celui de l'opinion. Ce sont les plus malheureuses créatures que j'aie connues.

— La société, qui rapetisse beaucoup les hommes, réduit les femmes à rien.

— Une femme n'est rien par elle-même ; elle est ce qu'elle paraît à l'homme qui s'en occupe : voilà pourquoi elle est si fârieuse contre ceux à qui elle ne paraît pas ce qu'elle voudrait paraître. Elle y perd son existence. L'homme en est moins blessé parce qu'il reste ce qu'il est.

— Les femmes ont des fantaisies, des engouements, quelquefois des goûts. Elles peuvent même s'élever jusqu'aux passions ! Ce dont elles sont le moins susceptibles, c'est l'attachement. Elles sont faites pour commercer avec nos faiblesses, avec notre folie, mais non avec notre raison. Il existe entre elles et les hommes des sympathies d'épiderme, et très peu de sympathies d'esprit, d'âme et de caractère. C'est ce qui est prouvé par le peu de cas qu'elles font d'un homme de quarante ans. Je dis, même celles qui sont à peu près de cet âge. Observez que quand elles lui accordent une préférence, c'est toujours d'après quelques vues malhonnêtes, d'après un calcul d'intérêt ou de vanité, et alors l'exception prouve la règle, et même plus que la règle. Ajoutons que ce n'est pas ici le cas, de l'axiôme : qui prouve trop ne prouve rien.

— C'est par notre amour-propre que l'amour nous séduit ;

brûlé, nonnément résister à un sentiment qui s'achève à nos yeux ce que nous avons, nous rend ce que nous avons perdu et nous donne ce que nous n'avons pas. (10)

— Quand un homme et une femme ont l'un pour l'autre une passion violente, il me semble toujours que quels que soient les obstacles qui les séparent, un mari, des parents, etc., les deux amants sont l'un à l'autre, de par la nature, qu'ils s'appartiennent de droit divin, malgré les lois et les conventions humaines.

— Où l'amour propre de l'amour, il en reste trop peu de chose. Une fois purgé de vanité, c'est un chevaliercavalier affaibli qui peut à peine se traîner.

— L'amour, tel qu'il existe dans la société, n'est que l'échange de deux fantaisies et le contact de deux épidémies.

— On vous dit, quelquefois, pour vous engager à aller chez telle ou telle femme, elle est très aimable, mais si je n'aime pas l'aimer. Il vaudrait mieux dire, elle est très aimante, parce qu'il y a plus de gens qui veulent être aimés, que de gens qui veulent aimer eux-mêmes.

— Si l'on veut se faire une idée de l'amour propre des femmes, dans leur jeunesse, qu'on en juge par celui qui leur reste, après qu'elles ont passé l'âge de plaire.

— Il me semble, disait M. de La Fort, à propos des faveurs des femmes, qu'à la vérité, cela se dispute au concours, mais que cela ne se donne ni au sentiment, ni au mérite.

— Les jeunes femmes ont un malheur qui leur est commun avec les rois, celui de n'avoir point d'amis. Mais heureusement, elles ne sentent pas ce malheur plus que les rois eux-mêmes. La grandeur des uns et la vanité des autres leur en dérobe le sentiment.

— On dit, en politique, que les sages ne font point de conquêtes : cela peut aussi s'appliquer à la galanterie.

— Il est plaisant que le mot, connaître une femme, veuille dire, coucher avec une femme, et cela dans



plusieurs langues anciennes, dans les mœurs les plus simples, les plus approchantes de la nature, comme si on ne connaissait point une femme sans cela. Si les patriarches avaient fait cette découverte, ils étaient plus avancés qu'on ne croit.

— Les femmes font avec les hommes une guerre où ceux-ci ont un grand avantage, parce qu'ils ont les filles de leur côté.

— Il y a telle fille qui trouve à se vendre, et ne trouverait pas à se donner.

— L'amour le plus honnête ouvre l'âme aux petites passions. Le mariage ouvre votre âme aux petites passions de votre femme; à l'ambition, à la vanité, etc.

— Soyez aussi aimable, aussi honnête qu'il est possible; aimez la femme la plus parfaite qui se puisse imaginer; vous n'en serez pas moins dans le cas de lui pardonner ou votre prédécesseur, ou votre successeur.

— Peut-être faut-il avoir senti l'amour, pour bien connaître l'amitié.

— Le commerce des hommes avec les femmes ressemble à celui que les Européens font dans l'Inde; c'est un commerce guerrier.

— Pour qu'une liaison d'homme à femme soit vraiment intéressante, il faut qu'il y ait entre eux jouissance, mémoire ou désir.

— Une femme d'esprit m'a dit un jour un mot qui pourrait bien être le secret de son sexe; c'est que toute femme, en prenant un amant, tient plus de compte de la manière dont les autres femmes voient cet homme, que de la manière dont elle le voit elle-même.

— Madame de... a été rejointe son amant en Angleterre, pour faire preuve d'une grande tendresse, quoi qu'elle n'en eût guère. A présent, les scandales se donnent par respect humain.

— Je me souviens d'avoir vu un homme quitter les filles

d'Opéra, parce qu'il y avait vu, disait-il, autant de fausseté que dans les honnêtes femmes.

— Il y a des redites pour l'oreille et pour l'esprit ; il n'y en a point pour le cœur.

— Sentir fait penser. On en convient assez aisément ; on convient moins que penser fasse sentir ; mais cela n'est guère moins vrai.

— Qu'est-ce que c'est qu'une maîtresse ? Une femme près de laquelle on ne se souvient plus de ce qu'on sait par cœur, c'est-à-dire de tous les défauts de son sexe.

— Le temps a fait succéder dans la galanterie le piquant du scandale au piquant du mystère.

— Il semble que l'amour ne cherche pas les perfections réelles ; on dirait qu'il les craint. Il n'aime que celles qu'il crée, qu'il suppose ; il ressemble à ces rois qui ne reconnaissent de grandeurs que celles qu'ils ont faites.

— Les naturalistes disent que dans toutes les espèces animales, la dégénération commence par les femelles. Les philosophes peuvent appliquer au moral cette observation, dans la société civilisée.

— Ce qui rend le commerce des femmes si piquant, c'est qu'il y a toujours une foule de sous-entendus, et que les sous-entendus qui, entre hommes, sont gênants, ou du moins insipides, sont agréables d'un homme à une femme.

— On dit communément : la plus belle femme du monde ne peut donner que ce qu'elle a ; ce qui est très faux : elle donne précisément ce qu'on croit recevoir, puisqu'en ce genre, c'est l'imagination qui fait le prix de ce qu'on reçoit.

— L'amour, dit Plutarque, fait taire les autres passions : c'est le dictateur devant qui tous les autres pouvoirs s'évanouissent.

— M..., entendant prêcher contre l'amour moral, à cause des mauvais effets de l'imagination, disait : « Pour moi, j'en ne le crains pas. Quand une femme me convient et



qu'elle me rend heureux, je me livre aux sentiments qu'elle m'inspire, me réservant de n'être pas sa dupe si elle ne me convient. Mon imagination est le tapissier que j'envoie meubler mon appartement, quand je vois que j'y serai bien logé ; sinon, je ne lui donne aucun ordre, et voilà les frais d'un mémoire épargnés. »

— M. de L... m'a dit qu'au moment où il apprit l'infidélité de Madame de B..., il sentit au milieu de son chagrin qu'il n'aimerait plus, que l'amour disparaissait pour jamais, comme un homme qui, dans un champ, entend le bruit d'une perdrix qui lève et qui s'envole.

— Vous vous étonnez que M. de L... voie M. de D... ? Mais, monsieur, M. de L... est amoureux, je crois, de madame de D..., et vous savez qu'une femme a souvent été la nuance intermédiaire qui associe plutôt qu'elle n'assortit deux couleurs tranchantes et opposées.

— Madame de..., étant en Angleterre, voulait engager une jeune anglaise à ne pas épouser un homme trop inférieur à elle dans tous les sens du mot. La jeune personne écouta tout ce qu'on lui dit, et, d'un air fort tranquille : « Que voulez-vous ? dit-elle, en arrivant, il change l'air de ma chambre (1). »

— L'indécence, le défaut de pudeur sont absurdes dans tout système, dans la philosophie qui jouit, comme dans celle qui s'abstient.

— J'ai remarqué, en lisant l'Écriture, qu'en plusieurs passages, lorsqu'il s'agit de reprocher à l'humanité des fureurs ou des crimes, l'auteur dit les enfants des hommes, et quand il s'agit de sottises ou de faiblesses, il dit les enfants des femmes.

— On serait trop malheureux, si auprès des femmes on se souvenait, le moins du monde, de ce qu'on sait par cœur.

(1) Le mot fut dit à madame de Flahaut.



— Il semble que la nature, en donnant aux hommes un goût pour les femmes, entièrement indestructible, ait deviné que sans cette précaution, le mépris qu'inspirent les vices de leur sexe, principalement leur vanité, serait un grand obstacle au maintien et à la propagation de l'espèce humaine.

— Celui qui n'a pas vu beaucoup de filles, ne connaît point les femmes, me disait gravement un homme, grand admirateur de la sienne, qui le trompait.

— Le mariage et le célibat ont tous deux des inconvénients ; il faut préférer celui dont les inconvénients ne sont pas sans remède.

— En amour, il suffit de se plaire par ses qualités aimables et par ses agréments. Mais en mariage, pour être heureux, il faut s'aimer, ou du moins, se convenir par ses défauts.

— L'amour plaît plus que le mariage, par la raison que les romans sont plus amusants que l'histoire.

— L'hymen vient après l'amour, comme la fumée après la flamme.

— Le mot le plus raisonnable et le plus mesuré qui ait été dit sur la question du célibat et du mariage, est celui-ci : Quelque parti que tu prennes, tu t'en repentiras. Fontenelle se repentit, dans ses dernières années, de ne s'être pas marié. Il oubliait quatre-vingt-quinze ans, passés dans l'insouciance.

— En fait de mariages, il n'y a de reçu que ce qui est sensé, et il n'y a d'intéressant que ce qui est fou. Le reste est un vil calcul.

— On marie les femmes avant qu'elles soient riches et qu'elles puissent rien être. Un mari n'est qu'une espèce de manœuvre qui tracasse le corps de sa femme, ébauche son esprit et dégrossit son âme.

— Le mariage, tel qu'il se pratique chez les grands, est une indécence convenue.



— Nous avons vu des hommes, réputés honnêtes, des sociétés considérables, applaudir au bonheur de Mlle..., jeune personne, belle, spirituelle, vertueuse, qui obtenait l'avantage de devenir l'épouse de M....., vieillard malsain, repoussant, malhonnête, imbécile, mais riche. Si quelque chose caractérise un siècle infâme, c'est un pareil sujet de triomphe, c'est le ridicule d'une telle joie, c'est ce renversement de toutes les idées morales et naturelles.

— L'état de mari a cela de fâcheux, que le mari qui a le plus d'esprit, peut être de trop partout, même chez lui, ennuyeux, sans ouvrir la bouche, et ridicule, en disant la chose la plus simple. Être aimé de sa femme, sauve une partie de ces travers. De là vient que M..... disait à sa femme: Ma chère amie, aidez-moi à n'être pas ridicule.

— Le divorce est si naturel, que dans plusieurs maisons, il couche toutes les nuits entre les deux époux.

— Grâce à la passion des femmes, il faut que l'homme le plus honnête soit ou un mari, ou un sigisbée; ou un crapuleux, ou un impuissant.

— La pire de toutes les mésalliances est celle du cœur.

— Ce n'est pas tout d'être aimé, il faut être apprécié, et on ne peut l'être que par ce qui nous ressemble. De là vient que l'amour n'existe pas, ou du moins ne dure pas, entre des êtres dont l'un est trop inférieur à l'autre; et ce n'est point là l'effet de la vanité, c'est celui d'un juste amour-propre dont il serait absurde et impossible de vouloir dépouiller la nature humaine. La vanité n'appartient qu'à la nature faible ou corrompue; mais l'amour-propre, bien connu, appartient à la nature bien ordonnée.

— Les femmes ne donnent à l'amitié que ce qu'elles empruntent à l'amour.

— Une laide, impérieuse, et qui veut plaire, est un pauvre qui commande qu'on lui fasse la charité.

— L'amant, trop aimé de sa maîtresse, semble l'aimer



moins, et *vice versa*. En serait-il des sentiments du cœur comme des bienfaits ? Quand on n'espère plus pouvoir les payer, on tombe dans l'ingratitude.

— La femme qui s'estime plus pour les qualités de son âme ou de son esprit, que pour sa beauté, est supérieure à son sexe. Celle qui s'estime plus pour sa beauté que pour son esprit ou pour les qualités de son âme, est de son sexe. Mais celle qui s'estime plus pour sa naissance ou pour son rang, que pour sa beauté, est hors de son sexe, et au-dessous de son sexe.

— Il paraît qu'il y a dans le cerveau des femmes une case de moins, et dans leur cœur une fibre de plus, que chez les hommes. Il fallait une organisation particulière, pour les rendre capables de supporter, soigner, caresser des enfants.

— C'est à l'amour maternel que la nature a confié la conservation de tous les êtres ; et pour assurer aux mères leur récompense, elle l'a mise dans les plaisirs, et même dans les peines attachées à ce délicieux sentiment.

— En amour, tout est vrai, tout est faux ; et c'est la seule chose sur laquelle on ne puisse pas dire une absurdité.

— Un homme amoureux, qui plaint l'homme raisonnable, me paraît ressembler à un homme qui lit des contes de fées, et qui raille ceux qui lisent l'histoire.

— L'amour est un commerce orageux, qui finit toujours par une banqueroute ; et c'est la personne à qui on fait banqueroute qui est déshonorée.

— Une des meilleures raisons qu'on puisse avoir de ne se marier jamais, c'est qu'on n'est pas tout à fait la dupe d'une femme, tant qu'elle n'est point la vôtre.

— Avez-vous jamais connu une femme qui voyant un de ses amis assidu auprès d'une autre femme, ait supposé que cette femme lui fût cruelle ? On voit par là l'opinion qu'elles ont les unes des autres. Tirez vos conclusions.

— Quelque mal qu'un homme puisse penser des femmes,



il n'y a pas de femme qui n'en pense encore plus mal que lui.

— Quelques hommes avaient ce qu'il faut pour s'élever au-dessus des misérables considérations qui rabaisent les hommes au-dessous de leur mérite. Mais le mariage, les liaisons des femmes, les ont mis au niveau de ceux qui n'approchaient pas d'eux. Le mariage, la galanterie sont une sorte de conducteur qui fait arriver ces petites passions jusqu'à eux.

— J'ai vu, dans le monde, quelques hommes et quelques femmes qui ne demandent pas l'échange du sentiment contre le sentiment, mais du procédé contre le procédé, et qui abandonneraient ce dernier marché, s'il pouvait conduire à l'autre.

— Les Italiens disent : *Sotto umbilicone religione ne verità.*



CHAPITRE VII

DES SAVANTS ET DES GENS DE LETTRES

— Il y a une certaine énergie ardente, mère ou compagne nécessaire de telle espèce de talents, laquelle pour l'ordinaire condamne ceux qui les possèdent au malheur, non pas d'être sans morale, de n'avoir pas de très beaux mouvements, mais de se livrer fréquemment à des écarts qui supposeraient l'absence de toute morale. C'est une âpreté dévorante dont ils ne sont pas maîtres et qui les rend très odieux. On s'afflige, en songeant que Pope et Swift en Angleterre, Voltaire et Rousseau, en France, jugés non par la haine, non par la jalousie, mais par l'équité, par la bienveillance, sur la foi des faits attestés ou avoués par leurs amis et par leurs admirateurs seraient atteints et convaincus d'actions très condamnables, de sentiments quelquefois très pervers.

O altitudo !

— On a observé que les écrivains en physique, histoire naturelle, physiologie, chimie, étaient ordinairement des hommes d'un caractère doux, égal, et en général heureux ; qu'au contraire les écrivains de politique, de législation, même de morale, étaient d'une humeur triste, mélancolique, etc. Rien de plus simple, les uns



étudient la nature, les autres, la société. Les uns contemplent l'ouvrage du grand Être, les autres arrêtent leurs regards sur l'ouvrage de l'homme. Les résultats doivent être différents.

— Si l'on examinait avec soin l'assemblage de qualités rares de l'esprit et de l'âme qu'il faut pour juger, sentir et apprécier les bons vers, le tact, la délicatesse des organes, de l'oreille et de l'intelligence, etc., on se convaincrerait que malgré les prétentions de toutes les classes de la société, à juger les ouvrages d'agrément, les poètes ont dans le fait encore moins de vrais juges que les géomètres. Alors les poètes, comptant le public pour rien, et ne s'occupant que des connaisseurs, feraient à l'égard de leurs ouvrages ce que le fameux mathématicien Viète faisait à l'égard des siens dans un temps où l'étude des mathématiques était moins répandue qu'aujourd'hui. Il n'en tirait qu'un petit nombre d'exemplaires qu'il faisait distribuer à ceux qui pouvaient l'entendre et jouir de son livre ou s'en aider. Quant aux autres, il n'y pensait pas. Mais Viète était riche, et la plupart des poètes sont pauvres. Puis un géomètre a peut-être moins de vanité qu'un poète, ou s'il en a autant, il doit la calculer mieux.

— Il y a des hommes chez qui l'*esprit* (cet instrument applicable à tout) n'est qu'un *talent*, par lequel ils semblent dominer, qu'ils ne gouvernent pas, et qui n'est point aux ordres de leur raison.

— Je dirais volontiers des métaphysiciens ce que Scaliger disait des Basques : on dit qu'ils s'entendent, mais je n'en erois rien.

— Le philosophe qui fait tout pour la vanité, a-t-il droit de mépriser le courtisan qui fait tout pour l'intérêt ? Il me semble que l'un emporte les louis d'or et que l'autre se retire content, après en avoir entendu le bruit. D'Alembert, courtisan de Voltaire par un intérêt



de vanité, est-il bien au-dessus de tel ou tel courtisan de Louis XIV, qui voulait une pension ou un gouvernement ?

— Quand un homme aimable ambitionne le petit avantage de plaire à d'autres qu'à ses amis, comme le font tant d'hommes, surtout de gens de lettres, pour qui plaire est comme un métier, il est clair qu'ils ne peuvent y être portés que par un motif d'intérêt ou de vanité. Il faut qu'ils choisissent entre le rôle d'une courtisane et celui d'une coquette, ou si l'on veut d'un comédien. L'homme qui se rend aimable pour une société, parce qu'il s'y plaît, est le seul qui joue le rôle d'un honnête homme.

— Quelqu'un a dit que de prendre sur les anciens, c'était pirater au delà de la ligne ; mais que de piller les modernes, c'était filouter au coin des rues.

— Les vers ajoutent de l'esprit à la pensée de l'homme qui en a quelquefois assez peu ; et c'est ce qu'on appelle talent. Souvent ils ôtent de l'esprit à la pensée de celui qui a beaucoup d'esprit, et c'est la meilleure preuve de l'absence du talent pour les vers.

— La plupart des livres d'à présent ont l'air d'avoir été faits en un jour avec des livres lus de la veille.

— Le bon goût, le tact et le bon ton, ont plus de rapport que n'affectent de le croire les gens de lettres. Le tact, c'est le bon goût appliqué aux discours et à la conversation.

— C'est une remarque excellente d'Aristote, dans sa rhétorique, que toute métaphore fondée sur l'analogie doit être également juste dans le sens renversé. Ainsi, l'on a dit de la vieillesse qu'elle est l'hiver de la vie ; renversez la métaphore et vous la trouverez également juste, en disant que l'hiver est la vieillesse de l'année.

— Pour être un grand homme dans les lettres, ou du moins opérer une révolution sensible, il faut, comme



dans l'ordre politique, trouver tout préparé et naître à propos.

— Les grands seigneurs et les beaux esprits, deux classes qui se recherchent mutuellement, veulent unir deux espèces d'hommes dont les uns font un peu plus de poussière et les autres un peu plus de bruit.

— Les gens de lettres aiment ceux qu'ils amusent, comme les voyageurs aiment ceux qu'ils étonnent.

— Qu'est-ce que c'est qu'un homme de lettres qui n'est pas rehaussé par son caractère, par le mérite de ses amis, et par un peu d'aisance? Si ce dernier avantage lui manque au point qu'il soit hors d'état de vivre convenablement dans la société où son mérite l'appelle, qu'a-t-il besoin du monde? Son seul parti n'est-il pas de se choisir une retraite où il puisse cultiver en paix son âme, son caractère et sa raison? Faut-il qu'il porte le poids de la société, sans recueillir un seul des avantages qu'elle procure aux autres classes de citoyens? Plus d'un homme de lettres, forcé de prendre ce parti, y a trouvé le bonheur qu'il eût cherché ailleurs vainement. C'est celui-là qui peut dire qu'en lui refusant tout, on lui a tout donné. Dans combien d'occasions ne peut-on par répéter le mot de Thémistocle : Hélas ! nous périssions si nous n'eussions péri !

— On dit et on répète, après avoir lu quelque ouvrage qui respire la vertu : c'est dommage que les auteurs ne se peignent pas dans leurs écrits, et qu'on ne puisse pas conclure d'un pareil ouvrage que l'auteur est ce qu'il paraît être. Il est vrai que beaucoup d'exemples autorisent cette pensée ; mais j'ai remarqué qu'on fait souvent cette réflexion pour se dispenser d'honorer les vertus dont on trouve l'image dans les écrits d'un honnête homme.

— Un auteur homme de goût est parmi le public blâmé ce qu'une jeune femme est au milieu d'un cercle de vieux libertins.



— Peu de philosophie mène à mépriser l'érudition ; beaucoup de philosophie mène à l'estimer.

— Le travail du poète, et souvent de l'homme de lettres, lui sont bien peu fructueux à lui-même ; et de la part du public, il se trouve placé entre le *grand merci* et le *va te promener*. Sa fortune se réduit à jouir de lui-même et du temps.

— Le repos d'un écrivain qui a fait de bons ouvrages, est plus respecté du public que la fécondité active d'un auteur qui multiplie les ouvrages médiocres. C'est ainsi que le silence d'un homme, connu pour bien parler, impose beaucoup plus que le bavardage d'un homme qui ne parle pas mal.

— Ce qui fait le succès de quantité d'ouvrages est le rapport qui se trouve entre la médiocrité des idées de l'auteur et la médiocrité des idées du public.

— A voir la composition de l'Académie française, on croirait qu'elle a pris pour devise ce vers de Lucrèce :

Certare ingenio, contendere nobilitate.

— L'honneur d'être de l'Académie française est comme la croix de Saint-Louis, qu'on voit également aux soupers de Marly et dans les auberges à vingt-deux sols.

— L'Académie Française est comme l'Opéra qui se soutient par des choses étrangères à lui, les pensions qu'on exige pour lui des opéra-comiques de province, la permission d'aller du parterre aux foyers, etc. De même, l'Académie se soutient par tous les avantages qu'elle procure. Elle ressemble à la Cidalise de Gresset :

Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez,

Et vous l'estimerez après, si vous pouvez.

— Il en est un peu des réputations littéraires, et surtout des réputations de théâtre, comme des fortunes qu'on faisait autrefois dans les îles. Il suffisait presque autrefois d'y passer, pour parvenir à une grande richesse,



mais ces grandes fortunes mêmes ont nui à celles de la génération suivante : les terres épuisées n'ont plus rendu si abondamment.

— De nos jours, les succès de théâtre et de littérature ne sont guère que des ridicules.

— C'est la philosophie qui découvre les vertus utiles de la morale et de la politique. C'est l'éloquence qui les rend populaires. C'est la poésie qui les rend pour ainsi dire proverbiales.

— Un sophiste éloquent, mais dénué de logique, est à un orateur philosophe ce qu'un faiseur de tours de passe-passe est à un mathématicien, ce que Pinetti est à Archimède.

— On n'est pas un homme d'esprit pour avoir beaucoup d'idées, comme on n'est pas un bon général pour avoir beaucoup de soldats.

— On se fâche souvent contre les gens de lettres qui se retirent du monde. On veut qu'ils prennent intérêt à la société dont ils ne tirent presque point d'avantage. On veut les forcer d'assister éternellement aux tirages d'une loterie où ils n'ont point de billet.

— Ce que j'admire dans les anciens philosophes, c'est le désir de conformer leurs mœurs à leurs écrits : c'est ce que l'on remarque dans Platon, Théophraste et plusieurs autres. La morale pratique était si bien la partie essentielle de leur philosophie, que plusieurs furent mis à la tête des écoles, sans avoir rien écrit ; tels que Xénocrate, Polémon, Héusippe, etc. Socrate, sans avoir donné un seul ouvrage et sans avoir étudié aucune autre science que la morale, n'en fut pas moins le premier philosophe de son siècle.

— Ce qu'on sait le mieux, c'est : 1° ce qu'on a deviné ; 2° ce qu'on a appris par l'expérience des hommes et des choses ; 3° ce qu'on a appris, non dans les livres, mais par les livres, c'est-à-dire par les réflexions qu'ils



font faire ; 4° ce qu'on a appris dans les livres ou avec des maîtres.

— Les gens de lettres, surtout les poètes, sont comme les paons à qui on jette mesquinement quelques graines dans leur loge, et qu'on en tire quelquefois pour les voir étaler leur queue, tandis que les coqs, les poules, les canards et les dindons se promènent librement dans la basse-cour, et remplissent leur jabot tout à leur aise.

— Les succès produisent les succès, comme l'argent produit l'argent.

— Il y a des livres que l'homme qui a le plus d'esprit ne saurait faire sans un carrosse de remise, c'est-à-dire sans aller consulter les hommes, les choses, les bibliothèques, les manuscrits, etc.

— Il est presque impossible qu'un philosophe, qu'un poète ne soient pas misanthropes : 1° parce que leur goût et leur talent les portent à l'observation de la société, étude qui afflige constamment le cœur ; 2° parce que leur talent n'étant presque jamais récompensé par la société (heureux même s'il n'est pas puni), ce sujet d'affliction ne fait que redoubler leur penchant à la mélancolie.

— Les mémoires que les gens en place ou les gens de lettres, même ceux qui ont passé pour les plus modestes, laissent pour servir à l'histoire de leur vie, trahissent leur vanité secrète et rappellent l'histoire de ce saint qui avait laissé cent mille écus pour servir à sa canonisation.

— C'est un grand malheur de perdre par notre caractère les droits que nos talents nous donnent sur la société.

— C'est après l'âge des passions que les grands hommes ont produit leurs chefs-d'œuvre, comme c'est après les éruptions des volcans que la terre est plus fertile.

— Notre langue est, dit-on, amie de la clarté. C'est donc, observe M..., parce qu'on aime le plus ce dont



on a le plus besoin ; car, si elle n'est maniée très adroitement, elle est toujours prête à tomber dans l'obscurité.

— Il faut que l'homme à imagination, que le poète, croie en Dieu :

Ab Jove principium Musis,

Ou :

Ab Jove Musarum primordia.

— Les vers, disait M..., sont comme les olives, qui gagnent toujours à être pochetées.

— Les sots, les ignorants, les gens malhonnêtes, vont prendre dans les livres des idées, de la raison, des sentiments nobles et élevés, comme une femme riche va chez un marchand d'étoffes s'assortir pour son argent.

— M..., disait què les érudits sont les paveurs du temple de la Gloire.

— On offrait à un homme de lettres la collection du *Mercur* à trois sols le volume. « J'attends le rabais », répondit-il (1).

— La vanité des gens du monde se sert habilement de la vanité des gens de lettres. Ceux-ci ont fait plus d'une réputation qui a mené à de grandes places. D'abord, de part et d'autre, ce n'est que du vent, mais les intriguants adroits enflent de ce vent les voiles de leur fortune.

— Les économistes sont des chirurgiens qui ont un excellent scalpel et un bistouri ébréché, opérant à merveille sur le mort et martyrisant le vif.

— Les gens de lettres sont rarement jaloux des réputations quelquefois exagérées qu'ont certains ouvrages de

(1). Plus tard, en 1790-91, Chamfort collabora très activement au *Mercur*.



gens de la cour ; ils regardent ces succès comme les honnêtes femmes regardent les fortunes des filles.

— Le théâtre renforce les mœurs ou les change. Il faut de nécessité qu'il corrige le ridicule ou qu'il le propage. On l'a vu en France opérer tour à tour ces deux effets (1)

— Plusieurs gens de lettres croient aimer la gloire et n'aiment que la vanité. Ce sont deux choses bien différentes et même opposées ; car l'une est une petite passion, l'autre en est une grande. Il y a, entre la vanité et la gloire, la différence qu'il y a entre un fat et un amateur.

— La postérité ne considère les gens de lettres que par leurs ouvrages, et non par leurs places. *Plutôt ce qu'ils ont fait que ce qu'ils ont été*, semble être sa devise.

— Sperone-Speroni explique très bien comment un auteur qui s'énonce très clairement pour lui-même est quelquefois obscur pour son lecteur : c'est, dit-il, que l'auteur va de la pensée à l'expression, et que le lecteur va de l'expression à la pensée.

— Les ouvrages qu'un auteur fait avec plaisir, sont souvent les meilleurs ; comme les enfants de l'amour sont les plus beaux.

— En fait de beaux-arts, et même en beaucoup d'autres choses, on ne sait bien que ce que l'on n'a point appris.

— Le peintre donne une âme à une figure, et le poète prête une figure à un sentiment et à une idée.

— Quand La Fontaine est mauvais, c'est qu'il a été négligé ; quand Lamotte l'est, c'est qu'il est recherché.

— La perfection d'une comédie de caractère consisterait à disposer l'intrigue, de façon que cette intrigue ne pût servir à aucune autre pièce. Peut-être n'y a-t-il au théâtre que celle du *Tartufe* qui pût supporter cette épreuve.

(1) Voir à la fin du chapitre, page 90, une variante de cette pensée, développée plus longuement et dans un tout autre esprit.



— Il y aurait une manière plaisante de prouver qu'en France les philosophes sont les plus mauvais citoyens du monde. La preuve, la voici : C'est qu'ayant imprimé une grande quantité de vérités importantes dans l'ordre politique et économique, ayant donné plusieurs conseils utiles, consignés dans leurs livres, ces conseils ont été suivis par presque tous les souverains de l'Europe, presque partout, hors en France ; dont il suit que la prospérité des étrangers augmentant leur puissance, tandis que la France reste aux mêmes termes, conserve ses abus, etc., elle finira par être dans l'état d'infériorité, relativement aux autres puissances ; et c'est évidemment la faute des philosophes. On sait à ce sujet la réponse du duc de Toscane à un Français, à propos des heureuses innovations, faites par lui dans ses États. Vous me louez trop à cet égard, disait-il : j'ai pris toutes mes idées dans vos livres français.

— J'ai vu à Anvers, dans une des principales églises, le tombeau du célèbre imprimeur Plantin, orné de tableaux superbes, ouvrages de Rubens, et consacrés à sa mémoire. Je me suis rappelé à cette vue que les Estienne, Henri et Robert, qui par leur érudition grecque et latine ont rendu les plus grands services aux lettres, traînèrent en France une vieillesse misérable, et que Charles Estienne, leur successeur, mourut à l'hôpital, après avoir contribué presque autant qu'eux aux progrès de la littérature. Je me suis rappelé qu'André Duchêne, qu'on peut regarder comme le père de l'histoire de France, fut chassé de Paris par la misère, et réduit à se réfugier dans une petite ferme qu'il avait en Champagne. Il se tua en tombant d'une charrette, chargée de foin, à une hauteur immense. Adrien de Valois, créateur de l'histoire métallique, n'eut guère une meilleure destinée. Samson, le père de la géographie, allait à 70 ans faire des leçons, à pied, pour vivre. Tout le monde sait la destinée des Duryer,



Tristan, Maynard, et de tant d'autres. Corneille manquait de bouillon, à sa dernière maladie. La Fontaine n'était guère mieux. Si Racine, Boileau, Molière et Quinault eurent un sort plus heureux, c'est que leurs talents étaient consacrés au roi plus particulièrement. L'abbé de Longuerue, qui rapporte et rapproche plusieurs de ces anecdotes sur le triste sort des hommes de lettres illustres en France, ajoute : « C'est ainsi qu'on en a toujours usé dans ce misérable pays. Cette liste si célèbre, des gens de lettres que le roi voulait pensionner, et qui fut présentée à Colbert, était l'ouvrage de Chapelain, Perrault, Tallemant, l'abbé Gallois, qui omirent ceux de leurs confrères qu'ils haïssaient, tandis qu'ils y placèrent les noms de plusieurs savants étrangers, sachant très bien que le roi et le ministre seraient plus flattés de se faire louer à 400 lieues de Paris. »

— Le voyage d'Italie, de Duclos, fut fait et écrit en 1767, et 1768, dans un temps où Duclos se trouvait en quelque sorte contraint de sortir de France, pour échapper à la persécution dont il était menacé, pour la liberté de ses propos, dans l'affaire de M. de La Chalotais. Il était de la classe de ceux qu'on cherche à faire taire sans les mettre à la Bastille ; les ministres d'alors avaient des idées très précises sur ce qui leur convenait, en calculant la position, les entours, les appuis, le degré de célébrité, et ce qu'on appelait la considération de ceux qu'ils étaient tentés de prendre pour victimes. Duclos n'était point en position de braver un ministre, mais il pouvait l'inquiéter. Une absence, un voyage, était une sorte de transaction qui arrangeait à la fois le philosophe et le ministre (1).

— Croirait-on que le despotisme a des partisans, sous

(1) Tiré du *Mercure de France* et réimprimé pour la première fois, depuis 1825, ainsi que tout le reste du chapitre.



le rapport de la nécessité d'encouragement pour les Beaux-Arts? On ne saurait croire combien l'éclat du siècle de Louis XIV a multiplié le nombre de ceux qui pensent ainsi. Selon eux, le dernier terme de toute société humaine, est d'avoir de belles tragédies, de belles comédies, etc. Ce sont des gens qui pardonnent à tout le mal qu'ont fait les prêtres, en considérant que sans les prêtres nous n'aurions pas la comédie de Tartufe.

— Les *Mémoires* de Duclos sont écrits, sinon dans les principes qui ont prévalu, au moins dans les idées de liberté qui ont préparé la victoire de ces principes. Duclos mérite à cet égard une place distinguée parmi les gens de lettres de la génération précédente. Il pensait et s'exprimait en homme libre: c'est ce ton qui a fait en partie le succès de son livre des *Considérations sur les mœurs*. On le retrouve dans ces *Mémoires*. Louis XIV, son règne, ses ministres, ses courtisans y sont jugés d'une manière qui eût semblé bien étrange, bien audacieuse, si ce morceau eût paru à l'époque où il fut composé. On eût, pour le moins, trouvé qu'un historiographe prenait un peu trop le ton d'un historien. Il y avait là de quoi faire tort à sa place: Voltaire qui l'avait quittée sans doute pour exercer plus librement l'emploi d'historien, n'use point de ses droits dans son *Siècle de Louis XIV*, aussi librement que Duclos dans ses *Mémoires*. Il est aisé de sentir les raisons de cette différence. Voltaire voulait faire jouir le public d'un ouvrage utile, et jouir lui-même de sa gloire, sans compromettre sa tranquillité. Duclos s'étant déterminé à ne point imprimer ses *Mémoires* de son vivant, ne se crut pas obligé à couvrir d'un voile, encore moins à rendre respectable les faiblesses d'un grand roi. Le mérite d'avoir protégé les Beaux-Arts était pour Voltaire le premier mérite, et couvrait à ses yeux une partie des fautes de Louis XIV:



indulgence bien pardonnable dans un homme aussi passionné pour les arts, seul besoin de son âme, seul intérêt de sa vie, seule source de ses plaisirs et de sa gloire. Ne voyons-nous pas, en ce moment même, d'excellents citoyens, d'ailleurs zélés pour la révolution, mettre en balance avec l'intérêt qu'ils y prennent, l'intérêt des Beaux-Arts et surtout de l'art dramatique, dont la ruine leur paraît inévitable ? Il serait bon de songer à tout ; et d'ailleurs il faudrait considérer qu'acheter de belles tragédies, de bonnes comédies au prix de tous les maux qui suivent l'esclavage civil et politique, c'est payer un peu cher sa place au spectacle.

— Le duc de Richelieu, revenu de Vienne, se rendit à tous les goûts de sa jeunesse. Il redevint le héros de toutes les aventures galantes. Il ne put plus faire un pas à la Cour, sans trouver quelque-une de ses maîtresses anciennes ou nouvelles. Ce fut alors qu'il acheva de mériter la gloire qu'on lui a depuis accordée, celle d'avoir perfectionné les mauvaises mœurs. Les femmes de la ville furent aussi l'objet de ses soins ; et là, parmi les hommes, la classe de ceux à qui leur fortune permettait de vivre avec la classe supérieure, le prit pour modèle. L'imitation descendit même dans les rangs inférieurs, et y produisit de ridicules copies dignes d'être jouées sur le théâtre, et qui, en effet, y ont été jouées. Mais la représentation de ces ridicules, reproduits sur la scène, loin de les corriger, a semblé quelque temps les multiplier dans le monde et dans la société. C'est ce qui, plusieurs années après, a fait dire à J.-J. Rousseau, que le théâtre renforçait les mœurs, au lieu de les réformer. Observation juste et profonde d'un phénomène bizarre, qui ne peut avoir lieu que dans une nation entièrement dégradée, où la dépravation de tous a corrompu le jugement de tous, où par le renversement de toutes les idées naturelles, et par l'oubli complet de toute morale,



la peinture du vice est prise naïvement pour son éloge ; enfin, où l'on accepte, comme modèle présenté à l'imitation, ce qui est offert au mépris et à l'indignation publique.

— S'il pouvait exister un spectacle plus affligeant et plus odieux, ce serait de voir ce même peuple, assemblé au théâtre, se réjouir et rire aux éclats de sa propre dégradation, en applaudissant sur la scène à des traits qui l'avilissent lui-même, dans la personne d'un bourgeois ou d'une bourgeoise insultés par un M. le comte, ou une madame la marquise, dont les insolences étaient, à coup sûr, honorées de la faveur du parterre. Des pièces entières roulent sur ce fond, et sont dirigées vers ce but méprisable. Certes, on peut presque pardonner à ceux qui, méconnaissant l'influence des lumières régénératrices des empires, ont cru la Révolution impossible, ou ont pensé du moins qu'on ne pouvait longtemps tenir soulevé hors de la fange un peuple qui semblait s'y complaire et s'y enfoncer avec délices. Il est à croire que lorsque la génération actuelle aura disparu et fait place à d'autres Français, à des hommes vraiment dignes de la liberté, ces turpitudes dramatiques, bannies du théâtre qui ne pourra plus les supporter, mais conservées dans les bibliothèques comme tant de mauvais ouvrages, accuseront la bassesse inconcevable qui faisait de l'avilissement national le divertissement de tous les jours.



CHAPITRE VIII

DE L'ESCLAVAGE ET DE LA LIBERTÉ DE LA FRANCE AVANT ET DEPUIS LA RÉVOLUTION

— On s'est beaucoup moqué de ceux qui parlaient avec enthousiasme de l'état sauvage, en opposition à l'état social. Cependant je voudrais savoir ce qu'on peut répondre à ces trois objections. Il est sans exemple que chez les sauvages on ait vu : 1° un fou, 2° un suicide, 3° un sauvage qui ait voulu embrasser la vie sociale ; tandis qu'un grand nombre d'Européens, tant au Cap que dans les deux Amériques, après avoir vécu chez les sauvages, se trouvant ramenés chez leurs compatriotes, sont retournés dans les bois. Qu'on réplique à cela sans verbiage, sans sophisme.

— Le malheur de l'humanité, considérée dans l'état social, c'est que quoique en morale et en politique on puisse donner comme définition que *le mal est ce qui nuit*, on ne peut pas dire que le bien est ce qui sert ; car ce qui sert un moment peut nuire longtemps ou toujours.

— Lorsque l'on considère que le produit du travail et des lumières de trente ou quarante siècles, a été de livrer trois cents millions d'hommes, répandus sur le globe, à une trentaine de despotes, la plupart ignorants et imbéciles, dont chacun est gouverné par trois ou quatre scélérats, quelquefois stupides, que penser de l'humanité, et qu'attendre d'elle à l'avenir ?

— Les conquérants passeront toujours pour les premiers



des hommes, comme on dira toujours que le lion est le roi des animaux.

— Presque toute l'histoire n'est qu'une suite d'horreurs. Si les tyrans la détestent, tandis qu'ils vivent, il semble que leurs successeurs souffrent qu'on transmette à la postérité les crimes de leurs devanciers, pour faire diversion à l'horreur qu'ils inspirent eux-mêmes. En effet, il ne reste guère, pour consoler les peuples, que de leur apprendre que leurs ancêtres ont été aussi malheureux, ou plus malheureux.

— Le caractère naturel du Français est composé des qualités du singe et du chien couchant. Drôle et gambadant comme le singe, et dans le fond, très malfaisant comme lui, il est comme le chien de chasse, né bas, caressant, léchant son maître qui le frappe, se laissant mettre à la chaîne, puis bondissant de joie quand on le délie pour aller à la chasse.

— Autrefois, le trésor royal s'appelait l'épargne. On a rougi de ce nom qui semblait une contre-vérité, depuis qu'on a prodigué les trésors de l'Etat, et on l'a tout simplement appelé le trésor royal.

— Le titre le plus respectable de la noblesse française, c'est de descendre immédiatement de quelques-uns de ces trente mille hommes casqués, cuirassés, brassardés, euissardés, qui sur de grands chevaux bardés de fer, foulaient aux pieds huit ou neuf millions d'hommes nus, qui sont les ancêtres de la nation actuelle. Voilà un droit bien avéré à l'amour et au respect de leurs descendants ! et pour achever de rendre cette noblesse respectable, elle se recrute et se régénère par l'adoption de ces hommes qui ont accru leur fortune en dépouillant la cabane du pauvre, hors d'état de payer les impositions Misérables institutions humaines qui, faites pour inspirer le mépris et l'horreur, exigent qu'on les respecte et qu'on les révère !



— La nécessité d'être gentilhomme pour être capitaine de vaisseau, est tout aussi raisonnable que celle d'être secrétaire du roi pour être matelot ou mousse.

— Cette impossibilité d'arriver aux grandes places, à moins que d'être gentilhomme, est une des absurdités les plus funestes, dans presque tous les pays. Il me semble voir des ânes défendre les carrousels et les tournois aux chevaux.

— La nature, pour faire un homme vertueux ou un homme de génie, ne va pas consulter Chérin.

— Qu'importe qu'il y ait sur le trône ou un Tibère ou un Titus, s'il a des Séjan pour ministres ?

— Si un historien, tel que Tacite, eût écrit l'histoire de nos meilleurs rois, en faisant un relevé exact de tous les actes tyranniques, de tous les abus d'autorité dont la plupart sont ensevelis dans l'obscurité la plus profonde, il y a peu de règnes qui ne nous inspirassent la même horreur que celui de Tibère.

— On peut dire qu'il n'y eut plus de gouvernement civil à Rome, après la mort de Tiberius Gracchus ; et Scipion Nasica, en partant du Sénat pour employer la violence contre le Tribun, apprit aux Romains que la force seule donnerait des lois dans le Forum. Ce fut lui qui avait révélé avant Sylla ce mystère funeste.

— Ce qui fait l'intérêt secret qui attache si fort à la lecture de Tacite, c'est le contraste continu et toujours nouveau de l'ancienne liberté républicaine, avec les vils esclaves que peint l'auteur. C'est la comparaison des anciens Scarus, Scipion, etc., avec les lâchetés de leurs descendants. En un mot, ce qui contribue à l'effet de Tacite, c'est Tite-Live.

— Les rois et les prêtres, en proscrivant la doctrine du suicide, ont voulu assurer la durée de notre esclavage. Ils veulent nous tenir enfermés dans un cachot sans issue ; semblables à ce scélérat, dans le Dante, qui fait



murer la porte de la prison où était renfermé le malheureux Ugolin.

— On a fait des livres sur les intérêts des princes ; on parle d'étudier les intérêts des princes ; quelqu'un a-t-il jamais parlé d'étudier les intérêts des peuples ?

— Il n'y a d'histoire digne d'attention que celles des peuples libres. L'histoire des peuples soumis au despotisme n'est qu'un recueil d'anecdotes.

— La vraie Turquie d'Europe, c'était la France. On trouve dans vingt écrivains anglais : *Les pays despotiques, tels que la France et la Turquie.*

— Les ministres ne sont que des gens d'affaires, et ils ne sont si importants que parce que la terre du gentilhomme, leur maître, est très considérable.

— Un ministre, en faisant faire à ses maîtres des fautes et des sottises nuisibles au public ne fait souvent que s'affermir dans sa place : on dirait qu'il se lie davantage avec eux par les liens de cette espèce de complicité.

— Pourquoi arrive-t-il qu'en France un ministre reste placé, après cent mauvaises opérations, et pourquoi est-il chassé pour la seule bonne qu'il ait faite ?

— En France, le mérite et la réputation ne donnent pas plus de droits aux places que le chapeau de rosière ne donne à une villageoise le droit d'être présentée à la Cour.

— La France, pays où il est souvent utile de montrer ses vices, et toujours dangereux de montrer ses vertus.

— Paris, singulier pays, où il faut 30 sols pour dîner, quatre francs pour prendre l'air, 100 louis pour le superflu dans le nécessaire, et 400 louis pour n'avoir que le nécessaire dans le superflu.

— Paris, ville d'amusements, de plaisirs, etc., où les quatre cinquièmes des habitants meurent de chagrin.



— On pourrait appliquer à la ville de Paris les propres termes de sainte Thérèse, pour définir l'enfer : l'endroit où il pue et où on n'aime point.

— C'est une chose remarquable que la multitude des étiquettes dans une nation aussi vive et aussi gaie que la nôtre. On peut s'étonner aussi de l'esprit pédantesque et de la gravité des corps et des compagnies ; il semble que le législateur ait cherché à mettre un contre-poids qui arrêât la légèreté du Français.

— C'est une chose avérée qu'au moment où M. de Guibert fut nommé gouverneur des Invalides, il se trouva aux Invalides 600 prétendus soldats qui n'étaient point blessés et qui, presque tous, n'avaient jamais assisté à aucun siège, à aucune bataille, mais qui, en récompense, avaient été cochers ou laquais de grands seigneurs ou de gens en place. Quel texte et quelle matière à réflexions !

— En France on laisse en repos ceux qui mettent le feu, et on persécute ceux qui sonnent le tocsin.

— Presque toutes les femmes, soit de Versailles, soit de Paris, quand ces dernières sont d'un état un peu considérable, ne sont autre chose que des bourgeoises de qualité, des madame Naquart, présentées, ou non présentées.

— En France, il n'y a plus de public ni de nation, par la raison que de la charpie n'est pas du linge.

— Le public est gouverné comme il raisonne. Son droit est de dire des sottises, comme celui des ministres est d'en faire.

— Quand il se fait quelque sottise publique, je songe à un petit nombre d'étrangers qui peuvent se trouver à Paris, et je suis prêt à m'affliger, car j'aime toujours ma patrie.

— Les Anglais sont le seul peuple qui ait trouvé le moyen de limiter la puissance d'un homme dont la figure est sur un petit écu.



— Un ordre de chose où le supérieur est vil et l'inférieur avili.

— Comment se fait-il que sous le despotisme le plus affreux, on puisse se résoudre à se reproduire? C'est que la nature a ses lois plus douces mais plus impérieuses que celle des tyrans; c'est que l'enfant sourit à sa mère sous Domitien comme sous Titus.

— Un philosophe disait: Je ne sais pas comment un Français qui a été une fois dans l'antichambre du roi, ou dans l'œil-de-bœuf, peut dire de qui que ce puisse être: C'est un grand seigneur.

— Les flatteurs des princes ont dit que la chasse était une image de la guerre; et en effet, les paysans dont elle vient de ravager les champs, doivent trouver qu'elle la représente assez bien.

— Il est malheureux pour les hommes, heureux peut-être pour les tyrans, que les pauvres, les malheureux, n'aient pas l'instinct ou la fierté de l'éléphant qui ne se reproduit point dans la servitude.

— Dans la lutte éternelle que la société mène entre le pauvre et le riche, le noble et le plébéien, l'homme accredité et l'homme inconnu, il y a deux observations à faire, la première est que leurs actions, leurs discours sont évalués à des mesures différentes, à des poids différents, l'une d'une livre, l'autre de dix ou de cent, disproportion convenue, et dont on part comme d'une chose arrêtée; et cela même est horrible. Cette acception de personne, autorisée par la loi et par l'usage, est un des vices énormes de la société, qui suffirait seul pour expliquer tous ses vices.

— L'autre observation est qu'en partant même de cette inégalité, il se fait ensuite une autre malversation; c'est qu'on diminue la livre du pauvre, du plébéien, qu'on la réduit à un quart, tandis qu'on porte à cent livres les dix livres du riche ou du noble, à mille ses cent livres, etc.



C'est l'effet naturel et nécessaire de leur position respective ; le pauvre et le plébéien ayant pour envieux tous leurs égaux, et le riche, le noble, ayant pour appui, et pour complices le petit nombre des siens qui le secondent pour partager ses avantages et en obtenir de pareils.

— C'est une vérité incontestable qu'il y a en France sept millions d'hommes qui demandent l'aumône, et douze millions hors d'état de la leur faire.

— C'est en vain que la philosophie semble dédaigner les détails anecdotiques ou du moins réclame contre les plaisirs qu'elle trouve à s'y arrêter. Un intérêt involontaire nous attache malgré nous à ces contrastes de la grandeur des choses et de la petitesse des personnes, du bonheur apparent et du malheur réel. Tant de moyens de gloire véritable réduits en vanité de cour, tant de sources de vrais plaisirs ne produisent que des amusements futiles, et quelquefois des amertumes douloureuses : voilà les idées qui, plus puissantes, quoi qu'on en dise, que cette malignité humaine si souvent rebattue, ramènent les regards sur les faiblesses des cours. Le philosophe et l'homme du peuple trouvent presque également à penser, du moins à sentir, en voyant un Dauphin de France, âgé de quarante ans, honoré de quelques succès à la guerre, élève de Bossuet et de Montauzier, né avec d'heureuses dispositions, mais d'un caractère faible, conduit par degrés et retenu dans une sorte d'anéantissement à la Cour; un fils du roi de France, père d'un roi d'Espagne, n'osant prétendre à la plus petite grâce pour lui ni pour les autres; et découragé par le sévère despotisme du roi, passant des journées entières, appuyé sur ses coudes, se bouchant les oreilles, les yeux fixés sur une table nue, ou assis sur une chaise, frappant ses pieds du bout d'une canne pendant toute une après-dîner; enfin mourant à Meudon, presque



oublié de la Cour, abandonné de ses officiers, enseveli même sans le cérémonial de son rang, et recouvert après sa mort du poêle banal qui servait aux paysans du village (1).

— La noblesse, disent les nobles, est un intermédiaire entre le roi et le peuple... Oui, comme le chien de chasse est un intermédiaire entre le chasseur et les lièvres.

— Qu'est-ce que c'est qu'un cardinal? C'est un prêtre habillé de rouge, qui a cent mille écus du roi, pour se moquer de lui au nom du pape.

— La plupart des institutions sociales paraissent avoir pour objet de maintenir l'homme dans une médiocrité d'idées et de sentiments qui le rendent plus propre à gouverner ou à être gouverné.

— Ce qu'on redoute le plus à Rome, dit Duclos, dans son *Voyage d'Italie*, ce sont les écrivains français, et même la nation française, qui, avec ses incommodes libertés et son habile obstination à ne point se séparer de l'Église romaine, la rend plus dangereuse que ne le seraient des hérétiques déclarés. Ces mots, écrits en 1768, sont devenus par circonstance tout à fait dignes d'attention en 1791.

— Un citoyen de Virginie, possesseur de cinquante acres de terre fertile, paye quarante-deux sols de notre monnaie pour jouir en paix, sous des lois justes et douces, de la protection du gouvernement, de la sûreté de sa personne et de sa propriété, de la liberté civile et religieuse, du droit de voter aux élections, d'être membre du congrès, et par conséquent législateur, etc. Tel paysan français, de l'Auvergne ou du Limousin, est écrasé de tailles, de vingtièmes, de corvées de toute espèce, pour être insulté par le caprice d'un subdélégué, emprisonné arbitrairement, etc., et transmettre à une

(1) Tiré du *Mercur de France*,



famille dépouillée et héritage d'infortune et d'avilissement.

— L'Amérique septentrionale est l'endroit de l'univers où les droits de l'homme sont les mieux connus. Les Américains sont les dignes descendants de ces fameux républicains qui se sont expatriés pour fuir la tyrannie. C'est là que se sont formés des hommes dignes de combattre et de vaincre les Anglais mêmes, à l'époque où ceux-ci avaient recouvré leur liberté et étaient parvenus à se former le plus beau gouvernement qui fut jamais. La révolution de l'Amérique sera utile à l'Angleterre même, en la forçant à faire un examen nouveau de sa constitution, et à en bannir les abus. Qu'arrivera-t-il? Les Anglais, chassés du continent de l'Amérique septentrionale, se jetteront sur les îles et sur les possessions françaises et espagnoles, leur donneront leur gouvernement qui est fondé sur l'amour naturel que les hommes ont pour la liberté, et qui augmente cet amour même. Il se formera dans ces îles espagnoles et françaises, et surtout dans le continent de l'Amérique espagnole, alors devenue anglaise, il se formera de nouvelles constitutions dont la liberté sera le principe et la base. Ainsi les Anglais auront la gloire unique d'avoir formé presque les seuls des peuples libres de l'univers, les seuls, à proprement parler, dignes du nom d'hommes, puisqu'ils seront les seuls qui aient su connaître et conserver les droits des hommes. Mais combien d'années ne faut-il pas pour opérer cette révolution? Il faut avoir purgé de Français et d'Espagnols ces terres immenses où il ne pourrait se former que des esclaves, y avoir transplanté des Anglais pour y porter les premiers germes de la liberté. Ces germes se développeront et, produisant des fruits nouveaux, opéreront la révolution, qui chassera les Anglais eux-mêmes des deux Amériques et de toutes les îles.



— L'Anglais respecte la loi et repousse ou méprise l'autorité. Le Français, au contraire, respecte l'autorité et méprise la loi. Il faut lui enseigner à faire le contraire, et peut-être la chose est-elle impossible, vu l'ignorance dans laquelle on tient la nation, ignorance qu'il ne faut pas contester en jugeant d'après les lumières répandues dans les capitales.

— Moi, tout; le reste, rien. Voilà le despotisme, l'aristocratie et leurs partisans. — Moi, c'est un autre; un autre, c'est moi: voilà le régime populaire et ses partisans. Après cela, décidez.

— Tout ce qui sort de la classe du peuple, s'arme contre lui, pour l'opprimer; depuis le milicien, le négociant devenu secrétaire du roi, le prédicateur sorti d'un village pour prêcher la soumission au pouvoir arbitraire, l'historiographe, fils d'un bourgeois, etc. Ce sont les soldats de Cadmus, les premiers armés se tournent contre leurs frères, et se précipitent sur eux.

— Les pauvres sont les nègres de l'Europe.

— Semblable aux animaux qui ne peuvent respirer l'air à une certaine hauteur sans périr, l'esclave meurt dans l'atmosphère de la liberté.

— On gouverne les hommes avec la tête. On ne joue pas aux échecs avec un bon cœur.

— Il faut recommencer la société humaine, comme Bacon disait qu'il faut recommencer l'entendement humain.

— Diminuez les maux du peuple, vous diminuez sa férocité, comme vous guérissez ses maladies avec du bouillon.

— J'observe que les hommes les plus extraordinaires et qui ont fait des révolutions, lesquelles semblent être le produit de leur seul génie, ont été secondés par les circonstances les plus favorables et par l'esprit de leur temps. On sait toutes les tentatives faites avant le grand



voyage de Vasco de Gama aux Indes Occidentales. On n'ignore pas que plusieurs navigateurs étaient persuadés qu'il y avait de grandes îles, et sans doute un continent à l'ouest, avant que Colomb l'eût découvert, et il avait lui-même entre les mains les papiers d'un célèbre pilote avec qui il avait été en liaison. Philippe avait tout préparé pour la guerre de Perse, avant sa mort. Plusieurs sectes d'hérétiques, déchaînées contre les abus de la communion romaine, précédèrent Luther et Calvin, et même Wiclef.

— On croit communément que Pierre le Grand se réveilla un jour avec l'idée de tout créer en Russie; M. de Voltaire avoue lui-même que son père Alexis forma le dessein d'y transporter les arts. Il y a dans tout une maturité qu'il faut attendre. Heureux l'homme qui arrive dans le moment de cette maturité!

— L'Assemblée nationale de 1789 a donné au peuple français une constitution plus forte que lui. Il faut qu'elle se hâte d'élever la nation à cette hauteur par une bonne éducation publique. Les législateurs doivent faire comme ces médecins habiles qui, traitant un malade épuisé, font passer les restaurants à l'aide des stomachiques.

— En voyant le grand nombre des députés à l'Assemblée nationale de 1789, et tous les préjugés dont la plupart étaient remplis, on eût dit qu'ils ne les avaient détruits que pour les prendre, comme ces gens qui abattent un édifice pour s'approprier les décombres.

— Une des raisons pour lesquelles les corps et les assemblées ne peuvent guère faire autre chose que des sottises, c'est que dans une délibération publique, la meilleure chose qu'il y ait à dire pour ou contre l'affaire ou la personne dont il s'agit, ne peut presque jamais se dire tout haut, sans de grands dangers ou d'extrêmes inconvénients,



— Diderot, ayant vu en Russie une classe de paysans esclaves appelés moujiks, qui sont d'une pauvreté affreuse, rongés de vermine, etc., en fit une peinture horrible à l'impératrice, qui lui dit : « Comment voulez-vous qu'ils aient soin de la maison, ils n'en sont que locataires ? » L'esclave russe, en effet, n'est point propriétaire de sa personne.

— Dans l'instant où Dieu créa le monde, le mouvement du chaos dut faire trouver le chaos plus désordonné que lorsqu'il reposait dans un désordre paisible. C'est ainsi que chez nous l'embarras d'une société qui se réorganise doit paraître l'excès du désordre.

— Les courtisans et ceux qui vivaient des abus monstrueux qui écrasaient la France, sont sans cesse à dire qu'on pouvait réformer les abus sans détruire comme on a détruit. Ils auraient bien voulu qu'on nettoiyât l'étable d'Augias avec un plumeau.

— Dans l'ancien régime, un philosophe écrivait des vérités hardies. Un de ces hommes que la naissance ou des circonstances favorables appelaient aux places, lisait ces vérités, les affaiblissait, les modifiait, en prenait un vingtième, passait pour un homme inquietant, mais pour un homme d'esprit. Il tempérant son zèle et parvenait à tout. Le philosophe était mis à la Bastille. Dans le régime nouveau, c'est le philosophe qui parvient à tout; ses idées lui servent non plus à se faire enfermer, non plus à déboucher l'esprit d'un sot, à le placer, mais à parvenir lui-même aux places. Jugez comme la foule de ceux qu'il écarte peuvent s'accoutumer à ce nouvel état de choses.

— N'est-il pas trop plaisant de voir le marquis de Bièvre, petit-fils du chirurgien Maréchal, se croire obligé de fuir en Angleterre, ainsi que M. de Luxembourg et les grands aristocrates, fugitifs après la catastrophe du 14 juillet 1789.



— Les théologiens, toujours fidèles au projet d'aveugler les hommes, les suppôts des gouvernements, toujours fidèles à celui de les opprimer, supposent gratuitement que la grande majorité des hommes est condamnée à la stupidité qu'entraînent les travaux purement mécaniques ou manuels : ils supposent que les artisans ne peuvent s'élever aux connaissances nécessaires pour faire valoir les droits d'hommes et de citoyens. Ne dirait-on pas que ces connaissances sont bien compliquées? Supposons qu'on eût employé, pour éclairer les dernières classes, le quart du temps et des soins qu'on a mis à les abrutir; supposons qu'au lieu de mettre dans leurs mains un catéchisme de métaphysique absurde et inintelligible, on en eût fait un qui eût contenu les premiers principes des droits des hommes et de leurs devoirs, fondés sur leurs droits, on serait étonné du terme où ils seraient parvenus en suivant cette route, tracée dans un bon ouvrage élémentaire. Supposez qu'au lieu de leur prêcher cette doctrine de patience, de souffrance, d'abnégation de soi-même et d'avilissement, si commode aux usurpateurs, on leur eût prêché celle de connaître leurs droits et le devoir de les défendre, on eût vu que la nature qui a formé les hommes pour la société leur a donné tout le bon sens nécessaire pour former une société raisonnable.

— Que d'hommes ont maudit les abus de l'autorité jusqu'au moment qui les en a rendus les dépositaires, et leur a donné les moyens d'en abuser à leur tour!



SECONDE PARTIE

CARACTÈRES ET ANECDOTES

CHAPITRE PREMIER

— Notre siècle a produit huit grandes comédiennes ; quatre du théâtre et quatre de la société. Les quatre premières sont mademoiselle d'Angeville, mademoiselle Duménil, mademoiselle Clairon et madame Saint-Huberti ; les quatre autres sont madame de Montesson, madame de Genlis, madame Necker, et madame d'Angivilliers.

— M... me disait : Je me suis réduit à trouver tous mes plaisirs en moi-même, c'est-à-dire dans le seul exercice de mon intelligence. La nature a mis dans le cerveau de l'homme une petite glande appelée cervelet, laquelle fait office d'un miroir ; on se représente, tant bien que mal, en petit et en grand, en gros et en détail tous les objets de l'univers, et même les produits de sa propre pensée. C'est une lanterne magique dont l'homme est propriétaire et devant laquelle se passent des scènes où il est acteur et spectateur. C'est là proprement l'homme ; là se borne son empire. Tout le reste lui est étranger.

— Aujourd'hui, 15 mars 1782, j'ai fait, disait M. de.....



une bonne œuvre d'une espèce assez rare. J'ai consolé un homme honnête, plein de vertus, riche de cent mille livres de rente, d'un très grand nom, de beaucoup d'esprit, d'une très bonne santé, etc. Et moi je suis pauvre, obscur et malade.

— On sait le discours fanatique que l'évêque de Dol a tenu au roi, au sujet du rappel des protestants. Il parla au nom du clergé. L'évêque de Saint-Pol lui ayant demandé pourquoi il avait parlé au nom de ses confrères, sans les consulter, J'ai consulté, dit-il, mon crucifix. En ce cas, répliqua l'évêque de Saint-Pol, il fallait répéter exactement ce que votre crucifix vous avait répondu.

— C'est un fait avéré que Madame, fille du roi, jouant avec une de ses bonnes, regarda à sa main, et après avoir compté ses doigts : « Comment, dit l'enfant avec surprise, vous avez cinq doigts aussi, comme moi ? » Et elle recompta pour s'en assurer.

— Le maréchal de Richelieu, ayant proposé pour maîtresse à Louis XV une grande dame, j'ai oublié laquelle, le roi n'en voulut pas, disant qu'elle coûterait trop cher à renvoyer.

— M. de Tressan avait fait en 1738 des couplets contre M. le duc de Nivernois, et sollicita l'Académie en 1780. Il alla chez M. de Nivernois, qui le reçut à merveille, lui parla du succès de ses derniers ouvrages, et le renvoyait comblé d'espérances, lorsque, voyant M. de Tressan prêt à remonter en voiture, il lui dit : Adieu, Monsieur le comte, je vous félicite de n'avoir pas plus de mémoire.

— Le maréchal de Biron eut une maladie très dangereuse. Il voulut se confesser, et dit devant plusieurs de ses amis : Ce que je dois à Dieu, ce que je dois au roi, ce que je dois à l'État... Un de ses amis l'interrompit. Tais-toi, dit-il, tu mourras insolvable,



— Duolos avait l'habitude de prononcer sans cesse, en pleine Académie, des b... des f... L'abbé de Resnel, qui à cause de sa longue figure était appelé un grand serpent sans venin, lui dit : Monsieur, sachez qu'on ne doit prononcer dans l'Académie que des mots qui se trouvent dans le dictionnaire.

— M. de L.... parlait à son ami M. de B..., homme très respectable, et cependant très peu ménagé par le public ; il lui avouait les bruits et les faux jugements qui couraient sur son compte. Celui-ci répondit froidement : C'est bien à une bête et à un coquin comme le public actuel à juger un caractère de ma trempe.

— M... me disait : J'ai vu des femmes de tous les pays ; l'Italienne ne croit être aimée de son amant que quand il est capable de commettre un crime pour elle ; l'Anglaise, une folie, et la Française, une sottise.

— Duolos disait de je ne sais quel bas coquin qui avait fait fortune : on lui crache au visage, on le lui essuye avec le pied et il remercie.

— D'Alembert, jouissant déjà de la plus grande réputation, se trouvait chez madame du Deffand, où étaient M. le président Hénault et M. de Pont de Veyle. Arrive un médecin, nommé Fournier, qui en entrant, dit à madame du Deffand : Madame, j'ai l'honneur de vous présenter mon très humble respect ; à M. le président Hénault : Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer ; à M. de Pont de Veyle : Monsieur, je suis votre très humble serviteur ; et à d'Alembert : Bonjour, Monsieur.

— Un homme allait, depuis trente ans, passer toutes les soirées chez madame de.... ; il perdit sa femme, on crut qu'il épouserait l'autre, et on l'y encourageait. Il refusa : Je ne saurais plus, dit-il, où aller passer mes soirées (1).

(1) Pont de Veyle et madame du Deffand.



— Madame de Tencin, avec des manières douces, était une femme sans principes, et capable de tout, exactement. Un jour, on louait sa douceur : Oui, dit l'abbé Trublet, si elle eût eu intérêt de vous empoisonner, elle eût ehoisi le poison le plus doux.

— M. de Broglie, qui n'admire que le mérite militaire, disait un jour : Ce Voltaire qu'on vante tant, et dont je fais peu de cas, il a pourtant fait un beau vers :

Le premier qui fut roi fut un soldat heureux.

— On réfutait je ne sais quelle opinion de M.... sur un ouvrage, en lui parlant du public qui en jugeait autrement. Le public, le public, dit-il, combien faut-il de sots pour faire un public ?

— M. d'Argenson disait à M. le comte de Sebourg, qui était l'amant de sa femme : Il y a deux places qui vous conviendraient également ; le gouvernement de la Bastille et celui des Invalides. Si je vous donne la Bastille, tout le monde dira que je vous y ai envoyé ; si je vous donne les Invalides, on croira que c'est ma femme.

— Il existe une médaille que M. le prince de Condé m'a dit avoir possédée, et que je lui ai vu regretter. Cette médaille représente d'un côté Louis XIII, avec les mots ordinaires : *Rex Franc. et Nav.*, et de l'autre le cardinal de Richelieu, avec ces mots autour : *Nil sine consilio.*

— M.... ayant lu la lettre de saint Jérôme, où il peint avec la plus grande énergie la violence de ses passions, disait : « La force de ses tentations me fait plus d'envie que sa pénitence ne me fait peur. »

— M.... disait : Les femmes n'ont de bon que ce qu'elles ont de meilleur.

— Madame la princesse de Marsan, maintenant si dévote, vivait autrefois avec M. de Bissy. Elle avait loué une petite maison, rue Plumet, où elle alla, tandis que M. de Bissy y était avec des filles. Il lui fit refuser la



porte ; les fruitières de la rue de Sèvres s'assemblèrent autour de son carrosse, disant : C'est bien vilain de refuser la maison à la princesse qui paye, pour y donner à souper à des filles de joie !

— Un homme épris des charmes de l'état de prêtrise, disait : Quand je devrais être damné, il faut que je me fasse prêtre.

— Un homme était en deuil, de la tête aux pieds : grandes pleureuses, perruque noire, figure allongée. Un de ses amis l'aborde tristement. Eh ! Bon Dieu, qui est-ce donc que vous avez perdu ? Moi, dit-il, je n'ai rien perdu ; c'est que je suis veuf.

— Madame de Bassompierre, vivant à la Cour du roi Stanislas, était la maîtresse connue de M. de La Galaisière, chancelier du roi de Pologne. Le roi alla un jour chez elle, et prit avec elle quelques libertés qui ne réussirent pas. Je me tais, dit Stanislas, mon chancelier vous dira le reste.

— Autrefois on tirait le gâteau des rois avant le repas. M. de Fontenelle fut roi, et comme il négligeait de servir d'un excellent plat qu'il avait devant lui, on lui dit : Le roi oublie ses sujets. A quoi il répondit : Voilà comme nous sommes, nous autres.

— Quinze jours avant l'attentat de Damiens, un négociant provençal, passant dans une petite ville, à six lieues de Lyon, et étant à l'auberge, entendit dire dans une chambre qui n'était séparée de la sienne que par une cloison, qu'un nommé Damiens devait assassiner le roi. Ce négociant venait à Paris ; il alla se présenter chez M. Berryer, ne le trouva point, lui écrivit ce qu'il avait entendu, retourna voir M. Berryer, et il lui dit qui il était. Il repartit pour sa province ; comme il était en route, arriva l'attentat de Damiens. M. Berryer, qui comprit que ce négociant conterait son histoire et que cette négligence le perdrait, lui Berryer, envoie un



exempt de police et des gardes sur la route de Lyon ; on saisit l'homme, on le bâillonne, on l'amène à Paris, on le met à la Bastille, où il est resté pendant 18 ans. M. de Malesherbes, qui en délivra plusieurs prisonniers en 1775, conta cette histoire dans le premier moment de son indignation.

— Le cardinal de Rohan, qui a été arrêté pour dettes, dans son ambassade de Vienne, alla en qualité de grand aumônier, délivrer des prisonniers du Châtelet, à l'occasion de la naissance du Dauphin. Un homme voyant un grand tumulte autour de la prison, en demanda la cause ; on lui répondit que c'était pour M. le cardinal de Rohan, qui, ce jour-là, venait au Châtelet. Comment, dit-il, naïvement, est-ce qu'il est arrêté ?

— M. de Roquemont, dont la femme était très galante, couchait une fois par mois dans la chambre de Madame, pour prévenir les mauvais propos si elle devenait grosse, et s'en allait en disant : Me voilà net, arrive qui plante.

— M. de....., que des chagrins amers empêchaient de reprendre sa santé, me disait : Qu'on me montre le fleuve d'Oubli et je trouverai la fontaine de Jouvence.

— Un jeune homme sensible, et portant l'honnêteté dans l'amour, était basonné par des libertins, qui se moquaient de sa tournure sentimentale. Il leur répondit avec naïveté : Est-ce ma faute à moi, si j'aime mieux les femmes que j'aime, que les femmes que je n'aime pas ?

— On faisait une quête à l'Académie française ; il manquait un écu de six francs ou un louis d'or : un des membres, connu par son avarice, fut soupçonné de n'avoir pas contribué. Il soutint qu'il avait mis : celui qui faisait la collecte, dit : Je ne l'ai pas vu, je le crois. M. de Fontenelle termina la discussion, en disant : Je l'ai vu, moi, mais je ne le crois pas.

— L'abbé Maury, allant chez le cardinal de La Roche-



Aymon, le rencontra, revenant de l'assemblée du clergé. Il lui trouva de l'humeur, et lui en demanda la raison. J'en ai de bien bonnes, dit le vieux cardinal ; on m'a engagé à présider cette assemblée du clergé, où tout s'est passé on ne saurait plus mal. Il n'y a pas jusqu'à ces jeunes agents du clergé, cet abbé de La Luzerne, qui ne veulent pas se payer de mauvaises raisons.

— L'abbé Raynal, jeune et pauvre, accepta une messe à dire tous les jours, pour vingt sols ; quand il fut plus riche, il la céda à l'abbé de La Porte, en retenant huit sols dessus ; celui-ci, devenu moins gueux, la sous-loua à l'abbé Dinouart, en retenant quatre sols dessus, outre la portion de l'abbé Raynal ; si bien que cette pauvre messe, grevée de deux pensions, ne valait que huit sols à l'abbé Dinouart.

— Un évêque de Saint-Brieuc, dans une oraison funèbre de Marie-Thérèse, se tira d'affaire, fort simplement, sur le partage de la Pologne : La France, dit-il, n'ayant rien dit sur ce partage, je prendrai le parti de faire comme la France, et de n'en rien dire non plus.

— Lord Marlborough, étant à la tranchée, avec un de ses amis et un de ses neveux, un coup de canon fit sauter la cervelle à cet ami, et en couvrit le visage du jeune homme, qui recule avec effroi. Marlborough lui dit intrépidement : Eh ! quoi, Monsieur, vous paraissez étonné. Oui, dit le jeune homme, en s'essuyant la figure, je le suis qu'un homme qui a tant de cervelle restât exposé gratuitement à un danger si inutile.

— Madame la duchesse du Maine, dont la santé allait mal, grondait son médecin, et lui disait : Était-ce la peine de m'imposer tant de privations, et de me faire vivre en mon particulier ? — Mais V. A. a maintenant quarante personnes au château. — Eh bien ! ne savez-vous pas que quarante ou cinquante personnes sont le particulier d'une princesse ?



— Le duc de Chartres (1), apprenant l'insulte faite à Madame la duchesse de Bourbon, sa sœur, par M. le comte d'Artois, dit : On est bien heureux de n'être ni père ni mari.

— Un jour que l'on ne s'entendait pas dans une dispute, à l'Académie, M. de Mairan dit : Messieurs, si nous ne parlions que quatre à la fois.

— Le comte de Mirabeau, très laid de figure, mais plein d'esprit, ayant été mis en cause pour un prétendu rapt de séduction, fut lui-même son avocat. Messieurs, dit-il, je suis accusé de séduction : pour toute réponse et pour toute défense, je demande que mon portrait soit mis au greffe. Le commissaire n'entendait pas : Bête, dit le juge, regarde donc la figure de Monsieur.

— M..... me disait : C'est faute de pouvoir placer un sentiment vrai, que j'ai pris le parti de traiter l'amour comme tout le monde. Cette ressource a été mon pis aller, comme un homme qui, voulant aller au spectacle, et n'ayant pas trouvé de place à *Iphigénie*, s'en va aux Variétés amusantes.

— Madame de Brionne rompit avec le cardinal de Rohan, à l'occasion du duc de Choiseul, que le cardinal voulait faire renvoyer. Il y eut entre eux une scène violente, que madame de Brionne termina en menaçant de le faire jeter par la fenêtre. Je puis bien descendre, dit-il, par où je suis monté si souvent.

— M. le duc de Choiseul était du jeu de Louis XV, quand il fut exilé. M. de Chauvelin, qui en était aussi, dit au roi qu'il ne pouvait le continuer, parce que le duc en était de moitié. Le roi dit à M. de Chauvelin : Demandez-lui s'il veut continuer. M. de Chauvelin écrivit à Chanteloup ; M. de Choiseul accepta. Au bout du mois, le roi demanda si le partage des gains était

(1) Qui devint Philippe-Egalité.



fait. Oui, dit M. de Chauvelin, M. de Choiseul gagne trois mille louis. Ah! j'en suis bien aise, dit le roi, mandez-le lui bien vite.

— L'amour, disait M..., devrait n'être le plaisir que des âmes délicates. Quand je vois des hommes grossiers se mêler d'amour, je suis tenté de dire : De quoi vous mêlez-vous ? Du jeu, de la table, de l'ambition à cette canaille.

— Ne me vantez point le caractère de N..... ; c'est un homme dur, inébranlable, appuyé sur une philosophie froide, comme une statue de bronze sur du marbre.

— Savez-vous pourquoi, me disait M. de....., on est plus honnête en France, dans la jeunesse, et jusqu'à trente ans, que passé cet âge ? C'est que ce n'est qu'après cet âge qu'on s'est détrompé ; que, chez nous, il faut être enclume ou marteau ; que l'on voit clairement que les maux dont gémit la nation, sont irrémédiables. Jusqu'alors, on avait ressemblé au chien qui défend le dîner de son maître contre les autres chiens. Après cette époque, on fait comme le même chien, qui en prend sa part avec les autres.

— Madame de B....., ne pouvant, malgré son grand crédit, rien faire pour M. de D....., son amant, homme par trop médiocre, l'a épousé. En fait d'amants, il n'est pas de ceux que l'on montre ; en fait de maris, on montre tout.

— M. le comte d'Orsay, fils d'un fermier général, et si connu par sa manie d'être homme de qualité, se trouva avec M. de Choiseul-Gouffier, chez le prévôt des marchands. Celui-ci venait chez ce magistrat, pour faire diminuer sa capitation, considérablement augmentée. L'autre y venait porter ses plaintes de ce qu'on avait diminué la sienne, et croyait que cette diminution supposait quelque atteinte portée à ses titres de noblesse.

— On disait de M. l'abbé Arnaud, qui ne conte jamais :



Il parle beaucoup, non qu'il soit bavard, mais c'est qu'en parlant on ne conte pas.

— M. d'Autrey disait de M. de Ximenez : C'est un homme qui aime mieux la pluie que le beau temps, et qui, entendant chanter le rossignol, dit : Ah ! la vilaine bête !

— Le czar Pierre I^{er}, étant à Spithead, voulut savoir ce que c'était que le châtement de la cale qu'on inflige aux matelots. Il ne se trouva pour lors aucun coupable. Pierre dit : Qu'on prenne un de mes gens. Prince, lui répondit-on, vos gens sont en Angleterre et par conséquent sous la protection des lois.

— M. de Vaucanson s'était trouvé l'objet principal des attentions d'un prince étranger, quoique M. de Voltaire fût présent. Embarrassé et honteux que ce prince n'eût rien dit à Voltaire, il s'approche de ce dernier et lui dit : Le prince vient de me dire telle chose (un compliment très flatteur pour Voltaire). Celui-ci vit bien que c'était une politesse de Vaucanson et lui dit : Je reconnais tout votre talent dans la manière dont vous faites parler le prince.



CHAPITRE II

— A l'époque de l'assassinat de Louis XV, par Damiens, M. d'Argenson était en rupture ouverte avec madame de Pompadour. Le lendemain de cette catastrophe le roi le fit venir pour lui donner l'ordre de renvoyer madame de Pompadour. Il se conduisit en homme consommé dans l'art des cours. Sachant bien que la blessure du roi n'était pas considérable, il crut que le roi, après s'être rassuré, rappellerait madame de Pompadour. En conséquence, il fit observer au roi, qu'ayant eu le malheur de déplaire à la reine, il serait barbare de lui faire porter cet ordre par une bouche ennemie, et il engagea le roi à donner cette commission à M. de Machault, qui était des amis de madame de Pompadour, et qui adoucirait cet ordre par toutes les consolations de l'amitié. Ce fut cette commission qui perdit M. de Machault. Mais ce même homme que cette conduite savante avait réconcilié avec madame de Pompadour, fit une faute d'écolier, et abusa de sa victoire en la chargeant d'invectives, lorsque, revenue à lui, elle allait mettre la France à ses pieds.

— Lorsque madame du Barry et le duc d'Aiguillon firent renvoyer M. de Choiseul, les places que sa retraite laissait vacantes n'étaient point encore données. Le roi ne voulait point de M. d'Aiguillon pour ministre des affaires étrangères ; M. le prince de Condé portait M. de Vergennes, qu'il avait connu en Bourgogne ; madame du Barry portait le cardinal de Rohan, qui s'était attaché à elle. M. d'Aiguillon, alors son amant, voulut les



écarter l'un et l'autre, et c'est ce qui fit donner l'ambassade de Suède à M. de Vergennes, alors oublié et retiré dans ses terres, et l'ambassade de Vienne au cardinal de Rohan, alors le prince Louis.

— Mes idées, mes principes, disait M..., ne conviennent pas à tout le monde ; c'est comme les poudres d'Ailhaut et certaines drogues qui ont fait grand tort à des tempéraments faibles, et ont été très profitables à des gens robustes. Il donnait cette raison pour se dispenser de se lier avec M. de J., jeune homme de la Cour, avec qui on voulait le mettre en liaison.

— J'ai vu M. de Foncecagne jouir dans sa vieillesse d'une grande considération. Cependant, ayant eu occasion de soupçonner un moment sa droiture, je demandai à M. Saurin, s'il l'avait connu particulièrement. Il me répondit qu'oui. J'insistai pour savoir s'il n'avait jamais rien eu contre lui. M. Saurin, après un moment de réflexion, me répondit : Il y a longtemps qu'il est honnête homme. Je ne pus en tirer rien de positif, sinon qu'autrefois M. de Foncecagne avait tenu une conduite oblique et rusée dans plusieurs affaires d'intérêts.

— M. d'Argenson apprenant, à la bataille de Raucoux, qu'un valet d'armée avait été blessé d'un coup de canon, derrière l'endroit où il était lui-même avec le roi, disait : Ce drôle-là ne nous fera pas l'honneur d'en mourir.

— Dans les malheurs de la fin du règne de Louis XIV, après la perte des batailles de Turin, d'Oudenarde, de Malplaquet, de Ramillies, d'Hoehstedt, les plus honnêtes gens de la Cour disaient : Au moins le roi se porte bien, c'est le principal.

— Quand M. le comte d'Estaing, après sa campagne de la Grenade, vint faire sa cour à la reine, pour la première fois, il arriva porté sur ses béquilles, et accompagné de plusieurs officiers, blessés comme lui; la reine



ne sut lui dire autre chose, sinon : Monsieur le Comte, avez-vous été content du petit Laborde ?

— Je n'ai vu dans le monde, disait M..., que des dîners sans digestion, des soupers sans plaisirs, des conversations sans confiance, des liaisons sans amitié, et des coucheries sans amour.

— Le curé de Saint-Sulpice étant allé voir madame de Mazarin, pendant sa dernière maladie, pour lui faire quelques petites exhortations, elle lui dit en l'apercevant : Ah ! M. le curé, je suis enchantée de vous voir, j'ai à vous dire que le beurre de l'Enfant-Jésus n'est plus à beaucoup près si bon ; c'est à vous d'y mettre ordre, puisque l'Enfant-Jésus est une dépendance de votre Eglise.

— Je disais à M. R..., misanthrope plaisant qui n'avait présenté un jeune homme de sa connaissance : Votre ami n'a aucun usage du monde, ne sait rien de rien. Oui, dit-il, et il est déjà triste comme s'il savait tout.

— M... disait qu'un esprit sage, pénétrant et qui verrait la société telle qu'elle est, ne trouverait partout que de l'amertume. Il faut absolument diriger sa vue vers le côté plaisant, et s'accoutumer à ne regarder l'homme que comme un pantin, et la société comme la planche sur laquelle il saute. Dès lors, tout change : l'esprit des différents états, la vanité particulière à chacun d'eux, les différentes nuances dans les individus, les friponeries, etc., tout devient divertissant, et on conserve sa santé.

— Ce n'est qu'avec beaucoup de peine, disait M..., qu'un homme de mérite se soutient dans le monde sans l'appui d'un nom, d'un rang, d'une fortune ; l'homme qui a ces avantages y est au contraire soutenu comme malgré lui-même. Il y a entre ces deux hommes la différence qu'il y a du scaphandrier au nageur.

— M... me disait : J'ai renoncé à l'amitié de deux



hommes, l'un parce qu'il ne m'a jamais parlé de lui, l'autre parce qu'il ne m'a jamais parlé de moi.

— On demandait au même pourquoi les gouverneurs de province avaient plus de faste que le roi. C'est, dit-il, que les comédiens de campagne chargent plus que ceux de Paris.

— Un prédicateur de la Ligue avait pris pour texte de son sermon : *Eripe nos, Domine, a luto fœcis*, qu'il traduisait ainsi : Seigneur, débourbonnez-nous.

— M..., intendant de province, homme fort ridicule, avait plusieurs personnes dans son salon, tandis qu'il était dans son cabinet dont la porte était ouverte. Il prend un air affairé, et tenant des papiers à la main, il dicte gravement à son secrétaire : Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre. A tous ceux qui ces présentes lettres verront (verront un *t* à la fin), Salut. Le reste est de forme, dit-il, en remettant les papiers, et il passe dans la salle d'audience pour livrer au public le grand homme de tant de grandes affaires.

— M. de Montesquiou priait M. de Maurepas de s'intéresser à la prompté décision de son affaire et de ses prétentions sur le nom de Fezenzac. M. de Maurepas lui dit : Rien ne presse, M. le comte d'Artois a des enfants. C'était avant la naissance du dauphin.

— Le régent envoya demander au président Daron la démission de sa place de premier président du Parlement de Bordeaux. Celui-ci répondit qu'on ne pouvait lui ôter sa place sans lui faire son procès. Le régent ayant reçu la lettre, mit au bas : *Qu'à cela ne tienne*, et la renvoya pour réponse. Le président, connaissant le prince auquel il avait à faire, envoya sa démission.

— Un homme de lettres menait de front un poème et une affaire d'où dépendait sa fortune. On lui demandait comment allait son poème. Demandez-moi plutôt, dit-il, comment va mon affaire. Je ne ressemble pas mal à ce



gentilhomme qui, ayant une affaire criminelle, laissait croître sa barbe, ne voulant pas, disait-il, la faire faire, avant de savoir si sa tête lui appartiendrait. Avant d'être immortel, je veux savoir si je vivrai.

— M. de La Reynière, obligé de choisir entre la place d'administrateur des postes et celle de fermier général, après avoir possédé ces deux places, dans lesquelles il avait été maintenu par le crédit des grands seigneurs qui soupaient chez lui, se plaignit à eux de l'alternative qu'on lui proposait et qui diminuait de beaucoup son revenu. Un d'eux lui dit naïvement : Eh ! mon Dieu, cela ne fait pas une grande différence dans votre fortune. C'est un million à mettre à fond perdu ; et nous n'en viendrons pas moins souper chez vous.

— M..., provençal, qui a des idées assez plaisantes, me disait à propos de rois et même de ministres, que la machine étant bien montée, le choix des uns et des autres était indifférent. Ce sont, disait-il, des chiens dans un tourne-broche : il suffit qu'ils renuent les pattes pour que tout aille bien. Que le chien soit beau, qu'il ait de l'intelligence, ou du nez, ou rien de tout cela, la broche tourne et le souper sera toujours à peu près bon.

— On faisait une procession avec la châsse de sainte Geneviève, pour obtenir de la sécheresse. A peine la procession fut-elle en route, qu'il commença à pleuvoir ; sur quoi l'évêque de Castres dit plaisamment : La sainte se trompe ; elle croit qu'on lui demande de la pluie.

— Au ton qui règne depuis dix ans dans la littérature, disait M..., la célébrité littéraire me paraît une espèce de diffamation qui n'a pas encore tout à fait autant de mauvais effets que le carcan ; mais cela viendra.

— On venait de citer quelques traits de la gourmandise de plusieurs souverains. Que voulez-vous, dit le bonhomme M. de Bréquigny, que voulez-vous que fassent ces pauvres rois ? Il faut bien qu'ils mangent.



— On demandait à une duchesse de Rohan, à quelle époque elle comptait accoucher. Je me flatte, dit-elle, d'avoir cet honneur dans deux mois. L'honneur était d'accoucher d'un Rohan.

— Un plaisant, ayant vu exécuter en ballet, à l'Opéra, le fameux *Qu'il mourût*, de Corneille, pria Noverre de faire danser les *Maximes* de La Rochefoucauld.

— M. de Malesherbes disait à M. de Maurepas qu'il fallait engager le roi à aller voir la Bastille. Il faut bien s'en garder, lui répondit M. de Maurepas ; il ne voudrait plus y faire mettre personne.

— Pendant un siège, un porteur d'eau criait dans la ville : A six sols la voie d'eau. Une bombe vient et emporte un des seaux. A douze sols le seau d'eau, s'écrie le porteur, sans s'étonner.

— L'abbé de Molière était un homme simple et pauvre, étranger à tout, hors à ses travaux sur le système de Descartes ; il n'avait point de valet et travaillait dans son lit, faute de bois, sa culotte sur sa tête, par-dessus son bonnet, les deux côtés pendant à droite et à gauche. Un matin, il entend frapper à sa porte. — Qui va là ?

— Ouvrez. — Il tire un cordon et la porte s'ouvre, l'abbé de Molière ne regardant point. — Qui êtes-vous ?

— Donnez-moi de l'argent. — De l'argent ? — Oui, de l'argent. — Ah ! j'entends, vous êtes un voleur. — Voleur ou non, il me faut de l'argent. — Vraiment oui, il vous en faut. Eh bien ! cherchez là-dedans (il tend le cou et présente un des côtés de la culotte). Le voleur fouille.

— Eh bien, il n'y a point d'argent. — Vraiment non, mais il y a ma clé. — Eh bien, cette clé ? — Cette clé, prenez-la. — Je la tiens. — Allez-vous-en à ce secrétaire ; ouvrez. — Le voleur met la clé à un autre tiroir.

— Laissez donc, ne dérangez pas, ce sont mes papiers. — Ventrebleu, finirez-vous ? ce sont mes papiers. A l'autre tiroir, vous trouverez de l'argent. — Le voilà. — Et



bien, prenez. Fermez donc le tiroir. Le voleur s'enfuit. — Monsieur le voleur, fermez donc la porte. Morbleu ! il laisse la porte ouverte ... ! Quel chien de voleur ! Il faut que je me lève par le froid qu'il fait ; maudit voleur. L'abbé saute en pied, va fermer la porte, et revient se remettre à son travail.

— M..., à propos des six mille ans que Moïse donne au monde, disait en considérant la lenteur des progrès des arts et l'état actuel de la civilisation : Que veut-il qu'on fasse de ses six mille ans ? Il en a fallu plus que cela pour savoir battre le briquet et pour inventer les allumettes.

— La comtesse de Boufflers disait au prince de Conti qu'il était le meilleur des tyrans.

— Madame de Montmorin disait à son fils : Vous entrez dans le monde, je n'ai qu'un conseil à vous donner, c'est d'être amoureux de toutes les femmes.

— Une femme disait à M... qu'elle le soupçonnait de n'avoir jamais *perdu terre* avec les femmes. Jamais, lui dit-il, si ce n'est dans le ciel. En effet, son amour s'accroissait toujours par la jouissance, après avoir commencé assez tranquillement.

— Du temps de M. de Machault, on présenta au roi le projet d'une Cour plénière, telle qu'on a voulu l'exécuter depuis. Tout fut réglé entre le roi, madame de Pompadour et les ministres. On dicta au roi les réponses qu'il ferait au premier président. Tout fut expliqué dans un mémoire dans lequel on disait : Ici, le roi prendra un air sévère ; ici, le front du roi s'adoucirait ; ici, le roi fera tel geste, etc. Le mémoire existe.

— Il faut, disait M..., flatter l'intérêt ou effrayer l'amour-propre des hommes ; ce sont des singes qui ne sautent que pour des noix, ou bien dans la crainte du coup de fouet.

— Madame de Créqui, parlant à la duchesse de Chaulnes de son mariage avec M. de Giac, après les suites désagréa-



bles qu'il a eues, lui dit qu'elle aurait dû les prévoir, et insista sur la distance des âges. Madame, lui dit Madame de Giac, apprenez qu'une femme de la Cour n'est jamais vieille, et qu'un homme de robe est toujours vieux.

— M. de Saint-Julien, le père, ayant ordonné à son fils de lui donner la liste de ses dettes, celui-ci mit à la tête de son bilan soixante mille livres pour une charge de conseiller au Parlement de Bordeaux. Le père, indigné, crut que c'était une raillerie, et lui en fit des reproches amers. Le fils soutint qu'il avait payé cette charge. C'était, dit-il, lorsque je fis connaissance avec madame Tilaurier. Elle souhaitait d'avoir une charge de conseiller au Parlement de Bordeaux pour son mari; et jamais, sans cela, elle n'aurait eu d'amitié pour moi; j'ai payé la place, et vous voyez, mon père, qu'il n'y a pas de quoi être en colère contre moi, et que je ne suis pas un mauvais plaisant.

— Le comte d'Argenson, homme d'esprit, mais dépravé, et se jouant de sa propre honte, disait : Mes ennemis ont beau faire, ils ne me culbuteront pas. Il n'y a ici personne plus valet que moi.

— M. de Boulainvilliers, homme sans esprit, très vain, et fier d'un cordon bleu par charge, disait à un homme, en mettant ce cordon, pour lequel il avait acheté une place de cinquante mille écus : Ne seriez-vous pas bien aise d'avoir un pareil ornement ? Non, dit l'autre, mais je voudrais avoir ce qu'il vous coûte.

— Le marquis de Chastellux (1), amoureux comme à vingt ans, ayant vu sa femme occupée pendant tout un dîner d'un étranger, jeune et beau, l'aborda au sortir de table et lui adressait d'humbles reproches. Le marquis

(1) Ginguéné met : Chatelux. C'est la prononciation, mais non l'orthographe.



de Genlis lui dit : Passez, passez, bonhomme, on vous a donné.

— M..., connu par son usage du monde, me disait que ce qui l'avait le plus formé, c'était d'avoir su coucher, dans l'occasion, avec des femmes de quarante ans, et écouter des vieillards de quatre-vingts.

— M... disait que de courir après la fortune avec de l'ennui, des soins, des assiduités auprès des grands, en négligeant la culture de son esprit et de son âme, c'est pêcher au goujon avec un hameçon d'or.

— Le duc de Choiseul et le duc de Praslin avaient eu une dispute pour savoir lequel était le plus bête du roi ou de M. de La Vrillière; le duc de Praslin soutenait que c'était M. de La Vrillière; l'autre, en fidèle sujet, pariait pour le roi. Un jour, au conseil, le roi dit une grosse bêtise. Eh bien! Monsieur de Praslin, dit le duc de Choiseul, qu'en pensez-vous?

— M. de Buffon s'environne de flatteurs et de sots, qui le louent sans pudeur. Un homme avait dîné chez lui avec l'abbé Leblanc, M. de Juvigny et deux autres hommes de cette force. Le soir, il dit à souper qu'il avait vu, dans le cœur de Paris, quatre huîtres attachées à un rocher. On chercha longtemps le sens de cette énigme dont il donna enfin le mot.

— Pendant la dernière maladie de Louis XV, qui, dès les premiers jours, se présenta comme mortelle, Lorry, qui fut mandé avec Bordeu, employa, dans le détail des conseils qu'il donnait, le mot : *Il faut*. Le roi, choqué de ce mot, répétait tout bas et d'une voix mourante : *Il faut, il faut!*

— Voici une anecdote que j'ai ouï conter à M. de Clermont-Tonnerre sur le baron de Breteuil. Le baron, qui s'intéressait à M. de Clermont-Tonnerre, le grondait de ce qu'il ne se montrait pas assez dans le monde. J'ai trop peu de fortune, répondit M. de Clermont. — Il



faut emprunter. Vous paierez avec votre nom. — Mais si je meurs ? — Vous ne mourrez pas. — Je l'espère ; mais, enfin, si cela arrivait ? — Eh bien, vous mourriez avec des dettes, comme tant d'autres. — Je ne veux pas mourir banqueroutier. — Monsieur, il faut aller dans le monde ; avec votre nom, vous devez arriver à tout. Ah ! si j'avais eu votre nom. — Voyez à quoi il me sert. — C'est votre faute. Moi, j'ai emprunté. Vous voyez le chemin que j'ai fait, moi qui ne suis qu'un *piéd plat*. Ce mot fut répété deux ou trois fois, à la grande surprise de l'auditeur, qui ne pouvait comprendre qu'on parlât ainsi de soi-même.

— Cailhava, qui, pendant toute la révolution, ne songeait qu'aux sujets de plaintes des auteurs contre les comédiens, se plaignait à un homme de lettres, lié avec plusieurs membres de l'Assemblée nationale, que le décret n'arrivait pas. Celui-ci lui dit : Mais pensez-vous qu'il ne s'agisse ici que de représentations d'ouvrages dramatiques ? Non, répondit Cailhava, je sais bien qu'il s'agit aussi d'impression.

— Quelque temps avant que Louis XV fût arrangé avec madame de Pompadour, elle courait avec lui aux chasses. Le roi eut la complaisance d'envoyer à M. d'Étioles une ramure de cerf. Celui-ci la fit mettre dans la-salle à manger, avec ces mots : Présent fait par le roi à M. d'Étioles.

— Madame de Genlis vivait avec M. de Senevoi. Un jour qu'elle avait son mari à sa toilette, un soldat arriva, et lui demande sa protection auprès de M. de Senevoi, son colonel, auquel il demandait un congé. Madame de Genlis se fâche contre cet impertinent, dit qu'elle ne connaît M. de Senevoi que comme tout le monde, en un mot refuse. M. de Genlis retient le soldat, et lui dit : Va demander ton congé en mon nom ; et si Senevoi te le refuse, dis-lui que je lui ferai donner le sien.



— M... débitait souvent des maximes de roué, en fait d'amour; mais, dans le fond, il était sensible, et fait pour les passions. Aussi quelqu'un disait-il de lui: Il a fait semblant d'être malhonnête, afin que les femmes ne le rebutent pas.

— M. de Richelieu disait, au sujet du siège de Mahon par le duc de Crillon: J'ai pris Mahon par une étourderie et, dans ce genre, M. de Crillon paraît en savoir plus que moi.

— A la bataille de Raucoux ou de Lawfeld, le jeune M. de Thiange eut son cheval tué sous lui, et lui-même fut jeté fort loin. Cependant il n'en fut point blessé. Le maréchal de Saxe lui dit: Petit Thiange, tu as eu une belle peur. Oui, monsieur le maréchal, dit celui-ci, j'ai craint que vous ne fussiez blessé.

— Voltaire disait, à propos de l'*Anti-Machiavel* du roi de Prusse: Il crache au plat pour en déguster les autres.

— On faisait compliment à madame Denis de la façon dont elle venait de jouer *Zaïre*. Il faudrait, dit-elle, être belle et jeune. Ah! Madame, reprit le complimenteur, naïvement, vous êtes bien la preuve du contraire.

— M. Poissonnier, le médecin, après son retour de Russie, alla à Ferney, et parlant à M. de Voltaire de tout ce qu'il avait dit de faux et d'exagéré sur ce pays-là: Mon ami, répondit naïvement Voltaire, au lieu de s'amuser à contredire, ils m'ont donné de bonnes pelisses, et je suis très frileux.

— Madame de Tencin disait que les gens d'esprit faisaient beaucoup de fautes en conduite, parce qu'ils ne croyaient jamais le monde assez bête, aussi bête qu'il l'est.



CHAPITRE III

— Une femme avait un procès au Parlement de Dijon. Elle vint à Paris, sollicita M. le garde des sceaux (1784) de vouloir bien écrire en sa faveur un mot qui lui faisait gagner un procès très juste. Le garde des sceaux la refusa. La comtesse de Talleyrand prenait intérêt à cette femme. Elle en parla au garde des sceaux : nouveau refus. Madame de Talleyrand en fit parler par la reine : autre refus. Madame de Talleyrand se souvint que le garde des sceaux caressait beaucoup l'abbé de Périgord son fils. Elle fit écrire par lui ; refus très bien tourné. Cette femme, désespérée, résolut de faire une tentative et d'aller à Versailles. Le lendemain, elle part. L'incommodité de la voiture publique l'engage à descendre à Sèvres et à faire le reste de la route à pied. Un homme lui offre de la mener par un chemin plus agréable et qui abrège. Elle accepte, et lui conte son histoire. Cet homme lui dit : Vous aurez demain ce que vous demandez. Elle le regarde et reste confondue. Elle va chez le garde des sceaux, est refusée encore, veut partir. L'homme s'engage à coucher à Versailles, et, le lendemain matin, lui apporte le papier qu'elle demandait. C'était le commis d'un commis, nommé M. Etienne.

— Le duc de LaVallière voyant, à l'Opéra, la petite Lacour sans diamants, s'approche d'elle, et lui demande comment cela se fait. C'est, lui dit-elle, que les diamants sont la croix de Saint-Louis de notre état. Sur ce



mot, il devint amoureux fou d'elle. Il a vécu avec elle longtemps : elle le subjuguait par les mêmes moyens qui réussirent à madame du Barry près de Louis XV. Elle lui ôtait son cordon bleu, le mettait à terre, et lui disait : mets-toi à genoux là-dessus, vieille ducaille.

— Un joueur fameux, nommé Sablière, venait d'être arrêté. Il était au désespoir, et disait à Beaumarchais qui voulait l'empêcher de se tuer : Moi, arrêté pour deux cents louis, abandonné par tous mes amis ! C'est moi qui les ai formés, qui leur ai appris à friponner sans moi, que serait B., D., N.. (ils vivent tous) ? Enfin, Monsieur, jugez de l'exès de mon avilissement ; pour vivre, je suis espion de police.

— Un banquier anglais, nommé Ser ou Sair, fut accusé d'avoir fait une conspiration pour enlever le roi (Georges III) et le transporter à Philadelphie. Amené devant ses juges, il leur dit : Je sais très bien ce qu'un roi peut faire d'un banquier, mais j'ignore ce qu'un banquier peut faire d'un roi.

— On disait au satirique anglais Donne : Tonnez sur les vices, mais ménagez les vicieux. Comment, dit-il, condamner les cartes, et pardonner aux escrocs ?

— On demandait à M. de Lauzun ce qu'il répondrait à sa femme (qu'il n'avait pas vue depuis dix ans), si elle lui écrivait : Je viens de découvrir que je suis grosse. Il réfléchit, et répondit : « Je lui écrirais, je suis charmé d'apprendre que le ciel ait enfin béni notre union. Soignez votre santé ; j'irai vous faire ma cour ce soir. »

— Madame de H.... me racontait la mort de M. le duc d'Aumont. Cela a tourné bien court, disait-elle ; deux jours auparavant, M. Bouvard lui avait permis de manger ; et le jour même de sa mort, deux heures avant la récurrence de sa paralysie, il était comme à trente ans, comme il avait été toute sa vie ; il avait demandé son perroquet, avait dit : Brossez ce fauteuil, voyons mes



deux broderies nouvelles ; enfin, toute sa tête, ses idées, comme à l'ordinaire.

— M... qui, après avoir connu le monde, prit le parti de la solitude, disait pour ses raisons, qu'après avoir examiné les conventions de la société dans le rapport qu'il y a de l'homme de qualité à l'homme vulgaire, il avait trouvé que c'était un marché d'imbécile et de dupe. J'ai ressemblé, ajoutait-il, à un grand joueur d'échecs, qui se lasse de jouer avec des gens auxquels il faut donner la dame. On joue divinement, on se casse la tête, et on finit par gagner un petit écu.

— Un courtisan disait, à la mort de Louis XIV : Après la mort du roi, on peut tout croire.

— J.-J. Rousseau passe pour avoir eu madame la comtesse de Boufflers, et même (qu'on me passe ce terme), pour l'avoir manquée, ce qui leur donna beaucoup d'humeur l'un contre l'autre. Un jour on disait devant eux que l'amour du genre humain éteignait l'amour de la patrie. Pour moi, dit-elle, je sais, par mon exemple, et je sens que cela n'est pas vrai ; je suis très bonne Française, et je ne m'intéresse pas moins au bonheur de tous les peuples. Oui, je vous entends, dit Rousseau, vous êtes Française par votre buste, et cosmopolite du reste de votre personne.

— La maréchale de Noailles, actuellement vivante (1780), est une mystique, comme madame Guyon, à l'esprit près. Sa tête s'était montée au point d'écrire à la Vierge. Sa lettre fut mise dans le trône de l'église Saint-Roch, et la réponse à cette lettre fut faite par un prêtre de cette paroisse. Ce manège dura longtemps. Le prêtre fut découvert et inquiété ; mais on assoupit cette affaire.

— Un jeune homme avait offensé le complaisant d'un ministre. Un ami, témoin de la scène, lui dit, après le départ de l'offensé : Apprenez qu'il vaudrait mieux



avoir offensé le ministre même que l'homme qui le suit dans sa garde-robe.

— Une des maîtresses de M. le Régent lui ayant parlé d'affaires dans un rendez-vous, il parut l'écouter avec attention. Croyez-vous, lui répondit-il, que le chancelier soit une bonne jouissance ?

— M. de... qui avait vécu avec des princesses d'Allemagne, me disait : Croyez-vous que M. de L... ait madame de S... ? Je lui répondis : Il n'en a pas même la prétention. Il se donne pour ce qu'il est, pour un libertin, un homme qui aime les filles par-dessus tout. Jeune homme, me répondit-il, n'en soyez pas la dupe ; c'est avec cela que l'on a des reines.

— M. de Stainville, lieutenant-général, venait de faire enfermer sa femme. M. de Vaubecourt, maréchal de camp, sollicitait un ordre pour faire enfermer la sienne. Il venait d'obtenir l'ordre, et sortait de chez le ministre avec un air triomphant. M. de Stainville, qui crut qu'il venait d'être nommé lieutenant-général, lui dit devant beaucoup de monde : Je vous félicite, vous êtes sûrement des nôtres.

— L'Ecluse, celui qui a été à la tête des *Variétés amusantes*, racontait que, tout jeune et sans fortune, il arriva à Lunéville, où il obtint la place de dentiste du roi Stanislas, précisément le jour où le roi perdit sa dernière dent.

— On assure que madame de Montpensier, ayant été quelquefois obligée, pendant l'absence de ses dames, de se faire remettre un soulier par quelqu'un de ses pages, lui demandait s'il n'avait pas eu quelque tentation. Le page répondait qu'oui. La princesse, trop honnête pour profiter de cet aveu, lui donnait quelques louis pour le mettre en état d'aller chez quelque fille perdre la tentation dont elle était la cause.

— M. de Marville disait qu'il ne pouvait y avoir d'hon-



nête homme à la police, que le lieutenant de police tout au plus.

— Quand le duc de Choiseul était content d'un maître de poste, par lequel il avait été bien mené, ou dont les enfants étaient jolis, il lui disait : Combien paie-t-on ? Est-ce poste ou poste et demie, de votre demeure à tel endroit ? — Poste, Monseigneur. — Eh bien, il y aura désormais poste et demie. La fortune du maître de poste était faite.

— Madame de Prie, maîtresse du régent, dirigée par son père, un traitant, nommé, je crois, Pléneuf, avait fait un accaparement de blé, qui avait mis le peuple au désespoir, et enfin causé un soulèvement. Une compagnie de mousquetaires reçut ordre d'aller apaiser le tumulte : et leur chef, M. d'Avejan, avait dans ses instructions de tirer sur la canaille : c'est ainsi qu'on désignait le peuple en France. Cet honnête homme se fit une peine de faire feu sur ses concitoyens, et voici comment il s'y prit pour remplir sa commission. Il fit faire tous les apprêts d'une salve de mousqueterie ; et avant de dire : tirez, il s'avança vers la foule, tenant d'une main son chapeau, et de l'autre l'ordre de la Cour : Messieurs, dit-il, mes ordres portent de tirer sur la canaille. Je prie tous les honnêtes gens de se retirer avant que j'ordonne de faire feu. Tout s'enfuit et disparut.

— C'est un fait connu que la lettre du roi, envoyée à M. de Maurepas, avait été écrite pour M. de Machault. On sait quel intérêt particulier fit changer cette disposition ; mais ce qu'on ne sait point, c'est que M. de Maurepas escamota, pour ainsi dire, la place qu'on croit qui lui avait été offerte. Le roi ne voulait que causer avec lui ; et à la fin de la conversation, M. de Maurepas lui dit : Je développerai mes idées demain au conseil. On assure aussi que, dans cette même conversation, il avait dit au roi : V. M. me fait donc premier



ministre. Non, dit le roi, ce n'est point du tout mon intention. J'entends, dit M. de Maurepas, V. M. veut que je lui apprenne à s'en passer.

— On disputait chez madame de Luxembourg sur ce vers de l'abbé Dëlille :

Et ces deux grands débris se consolent entre eux.

On annonce le bailli de Breteuil et madame de La Reymière. Le vers est bon, dit la maréchale.

— M... m'ayant développé ses principes sur la société, sur le gouvernement, sa manière de voir les hommes et les choses, qui me sembla triste et affligeante, je lui en fis la remarque, et j'ajoutai qu'il devait être malheureux; il me répondit qu'en effet il l'avait été assez longtemps, mais que ces mêmes idées n'avaient plus rien d'effrayant pour lui. Je ressemble, continua-t-il, aux Spartiates à qui l'on donnait pour lit des jones épineux, dont il ne leur était permis de briser les épines qu'avec leur corps, opération après laquelle leur lit leur paraissait très supportable.

— Un homme de qualité se marie, sans aimer sa femme, prend une fille d'opéra qu'il quitte en disant : C'est comme ma femme; prend une femme honnête pour varier, et quitte celle-ci en disant : C'est comme une telle; ainsi de suite.

— Des jeunes gens de la cour soupaient chez M. de Conflans. On débute par une chanson libre, mais sans excès d'indécence. M. de Fronsac (1), sur le champ, se met à chanter des couplets abominables qui étonnèrent même la bande joyeuse. M. de Conflans interrompt le silence universel en disant : Que diable ! Fronsac, il y a dix bouteilles de vin de champagne entre cette chanson et la première.

(1) Le fils du maréchal de Richelieu.



— Madame du Deffand, étant petite fille, et au couvent, y prêchait l'irrégion à ses petites camarades. L'abbesse fit venir Massillon, à qui la petite exposa ses raisons. Massillon se retira, en disant : Elle est charmante. L'abbesse, qui mettait de l'importance à tout cela, demanda à l'évêque quel livre il fallait faire lire à cette enfant. Il réfléchit une minute, et répondit : Un catéchisme de 5 sols. On ne put en tirer autre chose.

— L'abbé Baudeau disait de M. Turgot que c'était un instrument d'une trempe excellente, mais qui n'avait pas de manche.

— Le prétendant, retiré à Rome, vieux et tourmenté de la goutte, criait dans ses accès : *Pauvre roi, pauvre roi !* Un Français voyageur qui allait souvent chez lui, lui dit qu'il s'étonnait de n'y pas voir d'Anglais. Je sais pourquoi, répondit-il. Ils s'imaginent que je me ressouviens de ce qui s'est passé. Je les verrais encore avec plaisir. J'aime mes sujets, moi.

— M. de Barbançon qui avait été très beau, possédait un très joli jardin que madame la duchesse de La Vallière, alla voir. Le propriétaire, alors très vieux et très goutteux, lui dit qu'il avait été amoureux d'elle à la folie. Madame de La Vallière lui répondit : Hélas ! mon Dieu, que ne parliez-vous ? vous m'auriez eue comme les autres.

— L'abbé Fraguier perdit un procès qui avait duré 20 ans. On lui faisait remarquer toutes les peines que lui avait causées un procès qu'il avait fini par perdre. Oh ! dit-il, je l'ai gagné tous les soirs, pendant vingt ans. Ce mot est très philosophique, et peut s'appliquer à tout. Il explique comment on aime la coquette. Elle vous fait gagner votre procès pendant six mois, pour un jour où elle vous le fait perdre.

— Madame du Barry, étant à Luciennes, eut la fantaisie de voir le Val, maison de M. de Beauveau. Elle fit demander à celui-ci si cela ne déplairait pas à madame



de Beauveau. Madame de Beauveau crut plaisant de s'y trouver et d'en faire les honneurs. On parla de ce qui s'était passé sous Louis XV. Madame du Barry se plaignit de différentes choses qui semblaient faire voir qu'on haïssait sa personne. Point du tout, dit madame de Beauveau, nous n'en voulions qu'à votre place. Après cet aveu naïf, on demanda à madame du Barry si Louis XV ne disait pas beaucoup de mal d'elle (madame de Beauveau), et de madame de Gramont. — Oh ! beaucoup. — Eh bien ! quel mal, de moi, par exemple ? — De vous, madame, que vous étiez hautaine, intrigante ; que vous meniez votre mari par le nez. M. de Beauveau était présent ; on se hâta de changer de conversation.

— M. de Maurepas et M. de Saint-Florentin, tous deux ministres, dans le temps de madame de Pompadour, firent un jour, par plaisanterie, la répétition du compliment de renvoi qu'ils prévoyaient que l'un ferait un jour à l'autre. Quinze jours après cette facétie, M. de Maurepas entre un jour chez M. de Saint-Florentin, prend un air triste et grave, et vient lui demander sa démission. M. de Saint-Florentin paraissait en être la dupe, lors qu'il fut rassuré par un éclat de rire de M. de Maurepas. Trois semaines après, arriva le tour de celui-ci, mais sérieusement. M. de Saint-Florentin entre chez lui, et se rappelant le commencement de la harangue de Maurepas, le jour de sa facétie, il répéta ses propres mots. M. de Maurepas crut d'abord que c'était une plaisanterie ; mais voyant que l'autre parlait tout de bon : Allons, dit-il, je vois bien que vous ne me persiflez pas. Vous êtes un honnête homme. Je vais vous donner ma démission.

— L'abbé Maury, tâchant de faire conter à l'abbé de Beaumont, vieux et paralytique, les détails de sa jeunesse et de sa vie : L'abbé, lui dit celui-ci, vous me pre-



nez mesure; indiquant qu'il cherchait des matériaux pour son éloge à l'Académie.

— D'Alembert se trouva chez Voltaire avec un célèbre professeur de droit à Genève. Celui-ci admirant l'universalité de Voltaire, dit à M. d'Alembert: Il n'y a qu'en droit public que je le trouve un peu faible. Et moi, dit d'Alembert, je ne le trouve un peu faible qu'en géométrie.

— Madame de Maurepas avait de l'amitié pour le comte de Lowendal (fils du maréchal), et celui-ci, à son retour de Saint-Domingue, bien fatigué du voyage, descendit chez elle. Ah! vous voilà, cher comte, dit-elle, vous arrivez bien à propos, il nous manque un danseur; et vous nous êtes nécessaire. Celui-ci n'eut que le temps de faire une courte toilette et dansa.

— M. de Calonne, au moment où il fut renvoyé, apprit qu'on offrait sa place à M. de Fourqueux, mais que celui-ci balançait à l'accepter. Je voudrais qu'il la prit, dit l'ex-ministre; il était ami de M. Turgot, il entrerait dans mes plans. Cela est vrai, dit Dupont, lequel était fort ami de M. de Fourqueux; et il s'offrit pour aller l'engager à accepter la place. M. de Calonne l'y envoya. Dupont revient une heure après, criant: Victoire! victoire! nous le tenons, il accepte. M. de Calonne pensa crever de rire.

— L'archevêque de Toulouse a fait avoir à M. de Cadignan quarante mille livres de gratification pour les services qu'il avait rendus à la province. Le plus grand était d'avoir eu sa mère, vieille et laide, madame de Loménie.

— Le comte de Saint-Priest, envoyé en Hollande, est retenu à Anvers, huit ou quinze jours, après lesquels il est revenu à Paris, a eu pour son voyage quatre-vingt mille livres, dans le moment même où l'on multipliait les suppressions de places, d'emplois, de pensions, etc.



— Le vicomte de Saint-Priest, intendant de Languedoc, pendant quelque temps, voulut se retirer, et demanda à M. de Calonne une pension de dix mille livres. Que voulez-vous faire de dix mille livres, dit celui-ci ? et il fit porter la pension à vingt mille. Elle est du petit nombre de celles qui ont été respectées à l'époque du retranchement des pensions par l'archevêque de Toulouse, qui avait fait plusieurs parties de filles avec le vicomte de Saint-Priest.

— M... disait, à propos de madame de... : J'ai cru qu'elle me demandait un fou, et j'étais près de le lui donner ; mais elle me demandait un sot, et je le lui ai refusé net.

— M... disait, à propos de sottises ministérielles et ridicules : Sans le gouvernement, on ne rirait plus en France.

— En France, disait M..., il faut purger l'humeur mélancolique et l'esprit patriotique. Ce sont deux maladies contre nature, dans le pays qui se trouve entre le Rhin et les Pyrénées ; et quand un Français se trouve atteint de l'un de ces deux maux, il y a tout à craindre pour lui.

— Il a plu un moment à madame la duchesse de Grammont de dire que M. de Liancourt avait autant d'esprit que M. de Lauzun. M. de Créqui rencontre celui-ci, et lui dit : Tu dînes aujourd'hui chez moi ? — Mon ami, cela m'est impossible. — Il le faut ; et d'ailleurs tu y es intéressé. — Comment ? — Liancourt y dîne : on lui donne ton esprit ; il ne s'en sert point, il te le rendra.

— On disait de J.-J. Rousseau : C'est un hibou. Oni, dit quelqu'un, mais c'est celui de Minerve ; et quand je sors du *Devin du village*, j'ajouterais : déniché par les grâces.

— Deux femmes de la cour, passant sur le Pont-Neuf, virent en deux minutes, un moine et un cheval blanc ; une des deux, poussant l'autre du coude, lui dit : pour



la catin, vous et moi nous n'en sommes pas en peine (1). — Le prince de Conti actuel s'affligeait de ce que le comte d'Artois venait d'acquérir une terre auprès de ses cantons de classes ; on lui fit entendre que les limites étaient bien marquées, qu'il n'y avait rien à craindre pour lui, etc. Le prince de Conti interrompit le harangueur, en lui disant : Vous ne savez pas ce que c'est que les princes.

— M... disait que la goutte ressemblait aux bâtards des princes, qu'on baptise le plus tard qu'on peut.

— M... disait à M. de Vaudreuil, dont l'esprit est droit et juste, mais encore livré à quelques illusions : Vous n'avez pas de taie dans l'œil, mais il y a un peu de poussière sur votre lunette.

— M. de B... disait qu'on ne dit point à une femme à trois heures, ce qu'on lui dit à six ; à six, ce qu'on lui dit à neuf ; à minuit, etc. Il ajoutait que le plein midi a une sorte de sévérité. Il prétendait que son ton de conversation avec madame de... était changé depuis qu'elle avait changé en cramoisi le meuble de son cabinet qui était bleu.

— J.-J. Rousseau, étant à Fontainebleau, à la représentation de son *Devin du village*, un courtisan l'aborda, et lui dit poliment : Monsieur, permettez-vous que je vous fasse mon compliment ? — Oui, monsieur, dit Rousseau, s'il est bien. Le courtisan s'en alla ; on dit à Rousseau : Mais y songez-vous ? quelle réponse vous venez de faire ! — Fort bonne, dit Rousseau. Connaissez-vous rien de pire qu'un compliment mal fait ?

— M. de Voltaire, étant à Potsdam, un soir après souper, fit un portrait d'un bon roi, en contraste avec celui d'un

(1) Allusion à l'ancien proverbe populaire : On ne passe jamais sur le Pont-Neuf sans y voir un moine, un cheval blanc et une catin.



tyran, et s'échauffant par degrés, il fit une description épouvantable des malheurs dont l'humanité était accablée sous un roi despotique, conquérant, etc. Le roi de Prusse ému, laisse tomber quelques larmes. Voyez, voyez ! s'écria M. de Voltaire, il pleure, le tigre.

— On sait que M. de Luynes, ayant quitté le service pour un soufflet, qu'il avait reçu sans en tirer vengeance, fut fait bientôt après archevêque de Sens. Un jour qu'il avait officié pontificalement, un mauvais plaisant prit sa mitre et l'écartant des deux côtés, c'est singulier, dit-il, comme cette mitre ressemble à un soufflet.

— Fonténelle avait été refusé trois fois de l'Académie, et le racontait souvent. Il ajoutait : J'ai fait cette histoire à tous ceux que j'ai vu s'affliger d'un refus de l'Académie, et je n'ai consolé personne.

— A propos des choses de ce bas monde, qui vont de mal en pis, M... disait : J'ai lu quelque part qu'en politique il n'y avait rien de si malheureux pour les peuples que les règnes trop longs. J'entends dire que Dieu est éternel ; tout est dit.

— C'est une remarque très fine et très judicieuse de M... que quelque importuns, quelque insupportables que nous soient les défauts des gens avec qui nous vivons, nous ne laissons pas d'en prendre une partie ; être la victime de ces défauts étrangers à notre caractère, n'est pas même un préservatif contre eux.

— J'ai assisté hier à une conversation philosophique entre M. D... et M. L..., où un mot m'a frappé. M. D... disait : Peu de personnes et peu de choses m'intéressent, mais rien ne m'intéresse moins que moi. M. L... lui répondit : N'est-ce point par la même raison ; et l'un n'explique-t-il pas l'autre ? Cela est très bien, ce que vous dites là, reprit froidement M. D..., mais je vous dis le fait : J'ai été amené là par degrés : en vivant et en voyant les hommes, il faut que le cœur se brise ou se bronze.



— C'est une anecdote connue en Espagne, que le comte d'Aranda reçut un soufflet du prince des Asturies (aujourd'hui roi). Ce fait se passa à l'époque où il fut envoyé ambassadeur en France.

— Dans ma première jeunesse, j'eus occasion d'aller voir dans la même journée M. Marmontel et M. d'Alembert. J'allai le matin chez M. Marmontel, qui demeurait alors chez madame Geoffrin; je frappe en me trompant de porte; je demande M. Marmontel. Le Suisse me répond: *M. de Montmartel* ne demeure plus dans ces quartiers-ci; et il me donne son adresse. Le soir je vais chez M. d'Alembert, rue Saint-Dominique. Je demande l'adresse à un Suisse qui me dit: *M. de Staremborg*, ambassadeur de Venise? La troisième porte... — Non, M. d'Alembert de l'Académie française. — Je ne connais pas.



CHAPITRE IV

— M. Helvétius dans sa jeunesse était beau comme l'amour. Un soir qu'il était assis dans le foyer et fort tranquille, quoique auprès de mademoiselle Gaussin, un célèbre financier vint dire à l'oreille de cette actrice, assez haut pour qu'Helvétius l'entendît : Mademoiselle, vous serait-il agréable d'accepter six cents louis en échange de quelques complaisances ? Monsieur, répondit-elle (assez haut pour être entendue aussi, et en montrant Helvétius), je vous en donnerai deux cents si vous voulez venir demain matin chez moi avec cette figure-là.

— La duchesse de Fronsac, jeune et jolie, n'avait point eu d'amants et l'on s'en étonnait ; une autre femme, voulant rappeler qu'elle était rousse et que cette raison avait pu contribuer à la maintenir dans sa tranquille sagesse, dit : Elle est comme Samson ; sa force est dans ses cheveux.

— Madame Brisard, célèbre par ses galanteries, étant à Plombières, plusieurs femmes de la Cour ne voulaient point la voir. La duchesse de Gisors était du nombre, et comme elle était très dévote, les amis de madame Brisard comprirent que si madame de Gisors la recevait, les autres n'en feraient aucune difficulté. Ils entreprirent cette négociation et réussirent. Comme madame Brisard était aimable, elle plut bientôt à la dévote, et elles en vinrent à l'intimité. Un jour madame de Gisors lui fit entendre que tout en concevant très bien qu'on eût une faiblesse, elle ne comprenait pas qu'une femme vint à multiplier à un certain point le nombre de ses



amants. Hélas ! lui dit madame Brisard, c'est qu'à chaque fois, j'ai cru que celui-là serait le dernier.

— C'est une chose remarquable que Molière, qui n'épargnait rien, n'a pas lancé un seul trait contre les gens de finance. On dit que Molière et les auteurs comiques du temps eurent là-dessus des ordres de Colbert.

— Le régent voulait aller au bal, et n'y pas être reconnu. J'en sais un moyen, dit l'abbé Dubois ; et, dans le bal, il lui donna des coups de pied dans le derrière. Le régent qui les trouva trop forts, lui dit : L'abbé, tu me déguises trop.

— Un énergomène de gentilhomme, ayant observé que le contour du château de Versailles était empuanti d'urine, ordonna à ses domestiques et à ses vassaux de venir lâcher de l'eau autour de son château.

— La Fontaine entendant plaindre le sort des damnés, au milieu du feu de l'enfer, dit : Je me flatte qu'ils s'y accoutument, et qu'à la fin, ils sont là comme le poisson dans l'eau.

— Madame de Nesle avait M. de Soubise. M. de Nesle, qui méprisait sa femme, eut un jour une dispute avec elle, en présence de son amant. Il lui dit : Madame, on sait bien que je vous passe tout. Je dois pourtant vous dire que vous avez des fantaisies trop dégradantes, que je ne vous passerai pas. Telle est celle que vous avez pour le perruquier de mes gens, avec lequel je vous ai vu sortir et rentrer chez vous. Après quelques menaces, il sortit et la laissa avec M. de Soubise, qui la souffleta, quoi qu'elle pût dire. Le mari alla ensuite conter ce bel exploit, ajoutant que l'histoire du perruquier était fautive, se moquant de M. de Soubise qui l'avait cru, et de sa femme qui avait été souffletée.

— On a dit, sur le résultat du conseil de guerre, tenu à Lorient, pour juger l'affaire de M. de Grasse : *L'armée innocentée, le général innocent, le ministre hors de Cour,*



le roi condamné aux dépens. Il faut savoir que ce Conseil coûta au roi quatre millions, et qu'on prévoyait la chute de M. de Castries. On répétait cette plaisanterie devant une assemblée de jeunes gens de la cour. Un d'eux, enchanté jusqu'à l'ivresse, dit, en levant les mains après un instant de silence, et avec un air profond : Comment ne serait-on pas charmé des événements, des bouleversements même qui font dire de si jolis mots ? On suivit cette idée, on repassa les mots, les chansons faites sur tous les désastres de la France. La chanson sur la bataille d'Hoehstedt fut trouvée mauvaise, et quelques-uns dirent à ce sujet : Je suis fâché de la perte de cette bataille ; la chanson ne vaut rien.

— Il s'agissait de corriger Louis XV, jeune encore, de l'habitude de déchirer les dentelles de ses courtisans. M. de Maurepas s'en chargea. Il parut devant le roi avec les plus belles dentelles du monde. Le roi s'approche, et lui en déchire une. M. de Maurepas froidement, déchire celle de l'autre main, et dit simplement : Cela ne m'a fait nul plaisir. Le roi surpris devint rouge, et depuis ce temps ne déchira plus de dentelles.

— Beaumarchais, qui s'était laissé maltraiter par le duc de Chaulnes, sans se battre avec lui, reçut un défi de M. de La Blache. Il lui répondit : J'ai refusé mieux.

— M..., pour peindre d'un seul mot la rareté des honnêtes gens, me disait que, dans la société, l'honnête homme est une variété de l'espèce humaine.

— Louis XV pensait qu'il fallait changer l'esprit de la nation, et causait sur les moyens d'opérer ce grand effet avec M. Bertin (le petit ministre), lequel demanda gravement du temps pour y rêver. Le résultat de son rêve, c'est-à-dire, de ses réflexions, fut qu'il serait à souhaiter que la nation fût animée de l'esprit qui règne à la Chine. Et c'est cette belle idée qui a valu au public la collection intitulée : *Histoire de la Chine ou Annales des Chinois.*



— M. de Sourches, petit fat, hideux, le teint noir, et ressemblant à un hibou, dit un jour en se retirant : Voilà la première fois, depuis deux ans, que je vais coucher chez moi. L'évêque d'Agde se retournant, et voyant cette figure, lui dit en le regardant : Monsieur perche apparemment.

— M. de R. venait de lire dans une société trois ou quatre épigrammes contre autant de personnes dont aucune n'était vivante. On se tourna vers M. de..., comme pour lui demander s'il n'en avait pas quelques-unes dont il pût régaler l'assemblée : Moi, dit-il naïvement, tout mon monde vit, je ne puis vous rien dire.

— Plusieurs femmes s'élèvent dans le monde au-dessus de leur rang, donnent à souper aux grands seigneurs, aux grandes dames, reçoivent des princes, des princesses, qui doivent cette considération à la galanterie. Ce sont, en quelque sorte, des filles avouées par les honnêtes gens, et chez lesquelles on va, comme en vertu de cette convention tacite, sans que cela signifie quelque chose et tire le moins du monde à conséquence. Telles ont été de nos jours, madame Brisard, madame Caze, et tant d'autres.

— M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, venant de dire à madame Helvétius, jeune, belle et nouvellement mariée, mille choses aimables et galantes, passa devant elle pour se mettre à table, ne l'ayant pas aperçue. Voyez, lui dit madame Helvétius, le cas que je dois faire de vos galanteries ; vous passez devant moi sans me regarder. Madame, dit le vieillard, si je vous eusse regardée, je n'aurais pas passé.

— Dans les dernières années du règne de Louis XV, le roi étant à la chasse, et ayant peut-être de l'humeur contre madame du Barry, s'avisa de dire un mot contre les femmes ; le maréchal de Noailles se répandit en invectives contre elles, et dit que quand on avait fait d'elles



ce qu'il faut en faire, elles n'étaient bonnes qu'à renvoyer. Après la chasse, le maître et le valet se retrouvèrent chez madame du Barry, à qui M. de Noailles dit mille jolies choses. Ne le croyez pas, dit le roi, et alors il répéta ce qu'avait dit le maréchal à la chasse. Madame du Barry se mit en colère, et le maréchal lui répondit : Madame, à la vérité, j'ai dit cela au roi, mais c'était à propos des dames de Saint-Germain, et non pas de celles de Versailles. Les dames de Saint-Germain étaient sa femme, madame de Tessé, madame de Duras, etc. Cette anecdote m'a été contée par le maréchal de Duras, témoin oculaire.

— Le duc de Lauzun disait : J'ai souvent de vives disputes avec M. de Calonne ; mais comme ni l'un ni l'autre nous n'avons de caractère, c'est à qui se dépêchera de céder, et celui de nous deux qui trouve la plus jolie tournure pour battre en retraite est celui qui se retire le premier.

— Le roi Stanislas venait d'accorder des pensions à plusieurs ex-jésuites ; M. de Tressan lui dit : Sire, Votre Majesté ne fera-t-elle rien pour la famille de Damiens, qui est dans la plus profonde misère ?

— Fontenelle, âgé de quatre-vingts ans, s'empressa de relever l'éventail d'une femme, jeune et belle, mais mal élevée, qui reçut sa politesse dédaigneusement. Ah ! madame, lui dit-il, vous prodiguez bien vos rigueurs.

— M. de Brissac, ivre de gentilhommerie, désignait souvent Dieu par cette phrase : Le gentilhomme d'en haut.

— M... disait que d'obliger, rendre service, sans y mettre toute la délicatesse possible, était presque peine perdue. Ceux qui y manquent n'obtiennent jamais le cœur, et c'est lui qu'il faut conquérir. Ces bienfaiteurs maladroits ressemblent à ces généraux qui prennent une ville, en laissant la garnison se retirer dans la citadelle, et qui rendent ainsi leur conquête presque inutile.



— M. Lorry, médecin, racontait que madame de Sully étant indisposée, l'avait appelé et lui avait conté une insolence de Bordeu, lequel lui avait dit : Votre maladie vient de vos besoins, voilà un homme ; et en même temps il se présenta dans un état peu décent. Lorry excusa son confrère, et dit à madame de Sully force galanteries respectueuses. Il ajoutait : Je ne sais ce qui est arrivé depuis, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'après m'avoir rappelé une fois, elle reprit Bordeu.

— L'abbé Arnaud avait tenu autrefois sur ses genoux une petite fille, devenue depuis madame du Barry. Un jour, elle lui dit qu'elle voulait lui faire du bien, elle ajouta : Donnez-moi un mémoire. Un mémoire ! lui dit-il ; il est tout fait. Le voici ; je suis l'abbé Arnaud.

— Le curé de Bray ayant passé trois ou quatre fois de la religion catholique à la religion protestante, et ses amis s'étonnant de cette indifférence : — Moi, indifférent ! dit le curé, moi inconstant ! Rien de tout cela, au contraire, je ne change point, je veux être curé de Bray.

— On sait quelle familiarité le roi de Prusse permettait à quelques-uns de ceux qui vivaient avec lui. Le général Quintus Icilius (1) était celui qui en profitait le plus librement. Le roi de Prusse, avant la bataille de Rosbach, lui dit que s'il la perdait, il se rendrait à Venise, où il vivrait en exerçant la médecine. Quintus lui répondit : *Toujours assassin.*

— Le chevalier de Montbarey avait vécu dans je ne sais quelle ville de province, et à son retour, ses amis le plaignaient de la société qu'il avait eue. C'est ce qui vous trompe, répondit-il, la bonne compagnie de cette ville

(1) C'était un sieur Guichard, né de réfugiés français à Magdebourg. De professeur, le caprice de Frédéric en fit un général, l'affublant de ce nom romain.



y est comme partout, et la mauvaise y est excellente.

— Un paysan partagea le peu de bien qu'il avait entre ses quatre fils et alla vivre, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre. On lui dit, à son retour d'un de ses voyages chez ses enfants : Eh bien ! comment vous ont-ils traité ? Ils m'ont traité, dit-il, comme leur enfant. Ce mot paraît sublime dans la bouche d'un père tel que celui-ci.

— Dans une société où se trouvait M. de Schwalow, ancien amant de l'impératrice Elisabeth, on voulait savoir quelque fait relatif à la Russie. Le bailli de Chabrilan dit : M. de Schwalow, dites-nous cette histoire : vous devez la savoir, vous qui étiez le Pompador de ce pays-là.

— Le comte d'Artois, le jour de ses noces, prêt à se mettre à table, et environné de tous ses grands officiers et de ceux de madame la comtesse d'Artois, dit à sa femme, de façon que plusieurs personnes l'entendirent : Tout ce monde que vous voyez, ce sont nos gens. Ce mot a couru, mais c'est le millième ; et cent mille autres parçils n'empêcheront jamais la noblesse française de briguer en foule des emplois où on fait exactement la fonction de valet.

— Pour juger de ce que c'est que la noblesse, disait M..., il suffit d'observer que M. le prince de Turenne, actuellement vivant, est plus noble que M. de Turenne, et que le marquis de Laval est plus noble que le connétable de Montmorency.

— M. de..., qui voyait la source de la dégradation de l'espèce humaine dans l'établissement de la secte Nazaréenne et dans la féodalité, disait que pour valoir quelque chose, il fallait se défranciser et se débaptiser, et redevenir grec ou romain par l'âme.

— Le roi de Prusse demandait à d'Alembert s'il avait vu le roi de France. Oui, sire, dit celui-ci ; en lui présentant mon discours de réception à l'Académie française.



Eh bien ! reprit le roi de Prusse, que vous a-t-il dit ? Il ne m'a pas parlé, sire. A qui donc parle-t-il ? poursuivit Frédéric.

— M. Amelot, ministre de Paris, homme excessivement borné, disait à M. Bignon : Achetez beaucoup de livres pour la bibliothèque du roi, que nous ruinions ce Necker. Il croyait que trente ou quarante mille francs de plus feraient une grande affaire.

— C'est un fait certain et connu des amis de M. d'Aiguillon, que le roi ne l'a jamais nommé ministre des affaires étrangères ; ce fut madame du Barry qui lui dit : Il faut que tout ceci finisse, et je veux que vous alliez demain matin remercier le roi de vous avoir nommé à la place. Elle dit au roi : M. d'Aiguillon ira demain vous remercier de sa nomination à la place de secrétaire d'Etat des affaires étrangères ; le roi ne dit mot. M. d'Aiguillon n'osait pas y aller, madame Dubarry le lui ordonna, il y alla, le roi ne lui dit rien, et M. d'Aiguillon entra en fonction sur-le-champ.

— M..., faisant sa cour au prince Henri, à Neufchâtel, lui dit que les Neufchâtelois adoraient le roi de Prusse. Il est fort simple, dit le prince, que les sujets aiment un maître qui est à trois cents lieues d'eux.

— L'abbé Raynal, dînant à Neufchâtel avec le prince Henri, s'empara de la conversation et ne laissa point au prince le moment de placer un mot. Celui-ci, pour obtenir audience, fit semblant de croire que quelque chose tombait du plancher, et profita du silence pour parler à son tour.

— Le roi de Prusse causant avec d'Alembert, il entra chez le roi un de ses gens du service domestique, homme de la plus belle figure qu'on pût voir. D'Alembert en parut frappé. C'est, dit le roi, le plus bel homme de mes états ; il a été quelque temps mon cocher, et j'ai eu une tentation bien violente de l'envoyer ambassadeur en Russie.



— Quelqu'un disait que la goutte est la seule maladie qui donne de la considération dans le monde. Je le crois bien, répondit M..., c'est la croix de Saint-Louis de la galanterie.

— M. de La Reynière devait épouser mademoiselle de Jarinte, jeune et aimable. Il revenait de la voir, enchanté du bonheur qui l'attendait, et disait à M. de Malesherbes, son beau-frère : Ne pensez-vous pas en effet que mon bonheur sera parfait ? — Cela dépend de quelques circonstances. — Comment, que voulez-vous dire ? — Cela dépend du premier amant qu'elle aura.

— Diderot était lié avec un mauvais sujet qui, par je ne sais quelle mauvaise action récente, venait de perdre l'amitié d'un oncle, riche chanoine, qui voulait le priver de sa succession. Diderot va voir l'oncle, prend un air grave et philosophique, prêche en faveur du neveu, et essaie de remuer la passion et de prendre le ton pathétique. L'oncle prend la parole et lui conte deux ou trois indignités de son neveu. — Il a fait pis que tout cela, reprend Diderot. Et quoi ? dit l'oncle. — Il a voulu vous assassiner un jour dans la sacristie, au sortir de votre messe ; et c'est l'arrivée de deux ou trois personnes qui l'en a empêché. — Cela n'est pas vrai, s'écria l'oncle ; c'est une calomnie. — Soit, dit Diderot ; mais quand cela serait vrai, il faudrait encore pardonner à la vérité de son repentir, à sa position et aux malheurs qui l'attendent, si vous l'abandonnez.

— Parmi cette classe d'hommes nés avec une imagination vive et une sensibilité délicate qui fait regarder les femmes avec un vif intérêt, plusieurs m'ont dit qu'ils avaient été frappés de voir combien peu de femmes avaient de goût pour les arts, et particulièrement pour la poésie. Un poète connu par des ouvrages très agréables me peignait un jour la surprise qu'il avait éprouvée en voyant une femme pleine d'esprit, de grâces, de sen-



timent, de goût dans sa parure, bonne musicienne, et jouant de plusieurs instruments, qui n'avait pas l'idée de la mesure d'un vers, du mélange des rimes ; qui substituait à un mot heureux et de génie un autre mot trivial et qui même rompait la mesure du vers. Il m'ajoutait qu'il avait éprouvé plusieurs fois ce qu'il appelait un petit malheur, mais qui en était un très grand pour un poète érotique, lequel avait sollicité toute sa vie le suffrage des femmes.

— M. de Voltaire se trouvant avec madame la duchesse de Chaulnes, celle-ci, parmi les éloges qu'elle lui donna, insista principalement sur l'harmonie de sa prose. Tout d'un coup, voilà M. de Voltaire qui se jette à ses pieds. Ah ! Madame, je vis avec un cochon qui n'a pas d'organes, qui ne sait ce que c'est qu'harmonie, mesure, etc. Le cochon dont il parlait, c'était madame du Châtelet, son Emilie.

— M... disait que le grand monde est un mauvais lieu que l'on avoue.

— Je demandais à M... pourquoi aucun des plaisirs ne paraissait avoir prise sur lui ; il me répondit : ce n'est pas que j'y sois insensible : mais il n'y en a pas un qui ne m'ait paru surpayé. La gloire expose à la calomnie ; la considération demande des soins continuels ; les plaisirs, du mouvement, de la fatigue corporelle. La société entraîne mille inconvénients : tout est vu, revu et jugé. Le monde ne m'a rien offert de tel qu'en descendant en moi-même, je n'aie trouvé encore mieux chez moi. Il est résulté de ces expériences répétées cent fois, que sans être apathique ni indifférent, je suis devenu comme immobile, et que ma position actuelle me paraît toujours la meilleure, parce que sa bonté même résulte de son immobilité et s'accroît avec elle. L'amour est une source de peines ; la volupté sans



amour est un plaisir de quelques minutes; le mariage est jugé encore pire que le reste; l'honneur d'être père amène une suite de calamités; tenir maison est le métier d'un aubergiste. Les misérables motifs qui font que l'on recherche un homme ou qu'on le considère, sont transparents et ne peuvent tromper qu'un sot, ni flatter qu'un homme ridiculement vain. J'en ai conclu que le repos, l'amitié et la pensée étaient les seuls biens qui convinssent à un homme qui a passé l'âge de la folie.

— Le marquis de Villequier était des amis du grand Condé. Au moment où ce prince fut arrêté par ordre de la cour, le marquis de Villequier, capitaine des gardes, était chez madame de Motteville, lorsqu'on annonça cette nouvelle. Ah! mon Dieu, s'écria le marquis, je suis perdu. Madame de Motteville, surprise de cette exclamation, lui dit: Je savais bien que vous étiez des amis de M. le Prince, mais j'ignorais que vous fussiez son ami à ce point. Comment, dit le marquis de Villequier, ne voyez-vous pas que cette exécution me regardait, et puisqu'on ne m'a point employé, n'est-il pas clair qu'on n'a nulle confiance en moi? Madame de Motteville, indignée, lui répondit: Il me semble que n'ayant point donné lieu à la Cour de soupçonner votre fidélité, vous devriez n'avoir pas cette inquiétude, et jouir tranquillement du plaisir de n'avoir pas mis votre ami en prison. Villequier fut honteux du premier mouvement qui avait trahi la bassesse de son âme.

— On annonça dans une maison où soupait madame d'Egmont, un homme qui s'appelait du Gueselin. A ce nom son imagination s'allume. Elle fait mettre cet homme à table à côté d'elle, lui fait mille politesses et enfin lui offre du plat qu'elle avait devant elle. C'étaient des truffes. Madame, répond le sot, il n'en faut pas à côté



de vous. A ce ton, dit-elle en contant cette histoire, j'eus grand regret à mes honnêtetés. Je fis comme ce dauphin qui, dans le naufrage d'un vaisseau, crut sauver un homme et le rejeta dans la mer, en voyant que c'était un singe.



CHAPITRE V

— Marmontel dans sa jeunesse recherchait beaucoup le vieux Boindin, célèbre par son esprit et son incrédulité. Le vicillard lui dit : Trouvez-vous au café Procope. — Mais nous ne pourrons pas parler de matières philosophiques. — Si fait, en convenant d'une langue particulière, d'un argot. Alors ils firent leur dictionnaire. L'âme s'appelait Margot; la religion, Javotte; la liberté Jeanneton, et le père éternel, M. de l'Être. Les voilà disputant et s'entendant très bien. Un homme en habit noir, avec une fort mauvaise mine, se mêlant à la conversation, dit à Boindin : Monsieur, oserais-je vous demander ce que c'était que ce M. de l'Être qui s'est si souvent mal conduit et dont vous êtes si mécontent ? Monsieur, reprit Boindin, c'était un espion de police. On peut juger de l'éclat de rire, cet homme étant lui-même du métier.

— Le lord Bolingbroke donna à Louis XIV mille preuves de sensibilité pendant une maladie très dangereuse. Le roi étonné lui dit : J'en suis d'autant plus touché, que vous autres Anglais vous n'aimez pas les rois. Sire, dit Bolingbroke, nous ressemblons aux maris qui, n'aimant pas leurs femmes, n'en sont que plus empressés à plaire à celles de leurs voisins.

— Dans une dispute que les représentants de Genève eurent avec le chevalier de Boutteville, l'un d'eux s'échauffant, le chevalier lui dit : Savez-vous que je suis le représentant du roi mon maître ? Savez-vous, lui dit le Genevois, que je suis le représentant de mes égaux ?



— La comtesse d'Egmont, ayant trouvé un homme du premier mérite à mettre à la tête de l'éducation de M. de Chinon, son neveu, n'osa pas le présenter en son nom. Elle était pour M. de Fronsac, son frère, un personnage trop grave. Elle pria le poète Bernard de passer chez elle. Il y alla, elle le mit au fait. Bernard lui dit: Madame, l'auteur de l'art d'aimer n'est pas un personnage bien imposant; mais je le suis encore un peu trop pour cette occasion; je pourrais vous dire que mademoiselle Arnould serait un passeport beaucoup meilleur auprès de M. votre frère... Eh bien! dit madame d'Egmont en riant, arrangez le souper chez mademoiselle Arnould. Le souper s'arrangea, Bernard y proposa l'abbé Lapdant pour précepteur, il fut agréé. C'est celui qui a depuis achevé l'éducation du duc d'Enghien.

— Un philosophe à qui on reprochait son extrême amour pour la retraite, répondit: Dans le monde tout tend à me faire descendre, dans la solitude tout tend à me faire monter.

— M. de B. est un de ces sots qui regardent de bonne foi l'échelle des conditions comme celle du mérite, qui le plus naïvement du monde ne conçoit pas qu'un honnête homme non décoré ou au-dessous de lui soit plus estimé que lui. Le rencontre-t-il dans une de ces maisons où l'on sait encore honorer le mérite, M. de B. ouvre de grands yeux, montre un étonnement stupide, il croit que cet homme vient de gagner un quaterne à la loterie, il l'appelle mon cher un tel, quand la société la plus distinguée vient de le traiter avec la plus grande considération. J'ai vu plusieurs de ces scènes dignes du pinceau de la Bruyère.

— J'ai bien examiné M.... et son caractère m'a paru piquant; très aimable et nulle envie de plaire, si ce n'est à ses amis ou à ceux qu'il estime. En récompense une grande crainte de déplaire. Ce sentiment est juste et



accorde ce qu'on doit à l'amitié et ce qu'on doit à la société. On peut faire plus de bien que lui, nul ne fera moins de mal. On sera plus empressé, jamais moins importun. On caressera davantage, on ne choquera jamais moins.

— L'abbé Delille devait lire des vers à l'Académie pour la réception d'un de ses amis. Sur quoi il disait : Je voudrais bien qu'on ne le sût pas d'avance, mais je crains bien de le dire à tout le monde.

— Madame Beauzée couchait avec un maître de langue allemande. M. Beauzée les surprit, au retour de l'Académie. L'Allemand dit à la femme : Quand je vous disais qu'il était temps que je m'en aille. M. Beauzée toujours puriste lui dit : Que je m'en *allasse*, Monsieur.

— M. Dubreuil, pendant la maladie dont il mourut, disait à son ami M. Pechméja : Mon ami, pourquoi tout ce monde dans ma chambre ? il ne devrait y avoir que toi ; ma maladie est contagieuse.

— On demandait à Pechméja quelle était sa fortune ? — quinze cents livres de rente. — C'est bien peu. — Oh ! reprit Pechméja, Dubreuil est riche.

— Madame la comtesse de Tessé disait après la mort de M. Dubreuil : Il était trop inflexible, trop inabordable aux présents et j'avais un accès de fièvre toutes les fois que je songeais à lui en faire. Et moi aussi, lui répondit madame de Champagne qui avait placé trente-six mille livres sur sa tête ; voilà pourquoi j'ai mieux aimé me donner tout de suite une bonne maladie que d'avoir tous ces petits accès de fièvre dont vous parlez.

— L'abbé Maury, étant pauvre, avait enseigné le latin à un vieux conseiller de grand-chambre qui voulait entendre les *Institutes* de Justinien. Quelques années se passent, et il rencontre ce conseiller, étonné de le voir dans une maison honnête. Ah l'abbé, vous voilà ! lui dit-il lestement : par quel hasard vous trouvez-vous dans



cette maison-ci ? — Je m'y trouve comme vous vous y trouvez — Oh ce n'est pas la même chose : vous êtes donc mieux dans vos affaires ? Avez-vous fait quelque chose dans votre métier de prêtre ? — Je suis grand vicaire de M. de Lombez. — Diable ! c'est quelque chose : et combien cela vaut-il ? — Mille francs. — C'est bien peu ; et il reprend le ton leste et léger. — Mais j'ai eu un prieuré de mille écus. — Mille écus ! bonnes affaires (*avec l'air de la considération*). — Et j'ai fait la rencontre du maître de cette maison-ci chez M. le cardinal de Rohan. — Peste ! vous allez chez le cardinal de Rohan ! — Oui, il m'a fait avoir une abbaye. — Une abbaye ! Ah ! cela posé, Monsieur l'Abbé, faites moi l'honneur de venir dîner chez moi.

— M. de La Popelinière se déchaussait un soir devant ses complaisants et se chauffait les pieds. Un petit chien les lui léchait. Pendant ce temps-là la société parlait d'amitié, d'amis. Un ami, dit M. de la Popelinière, montrant son chien, le voilà.

— Jamais Bossuet ne put apprendre au grand dauphin à écrire une lettre. Ce prince était très indolent. On raconte que ses billets à la comtesse du Roure finissaient tous par ces mots : Le roi me fait mander pour le conseil. Le jour que cette comtesse fut exilée, un des courtisans lui demanda s'il n'était pas bien affligé. Sans doute, dit le dauphin ; mais cependant me voilà délivré de la nécessité d'écrire le petit billet.

— L'archevêque de Toulouse (Brienne) disait à M. de Saint-Priest, grand-père de M. d'Enragues : Il n'y a eu en France, sous aucun roi, aucun ministre qui ait poussé ses vues et son ambition jusqu'où elles pouvaient aller. M. de Saint-Priest lui dit : Et le cardinal de Richelieu ? Arrêté à moitié chemin, répondit l'archevêque. Ce mot peint tout un caractère.

— Le maréchal de Broglic avait épousé la fille d'un né-



goeiant. Il eut deux filles. On lui proposait, en présence de madame de Broglie, de faire entrer l'une dans un chapitre: Je me suis fermé, dit-il, en épousant madame, l'entrée de tous les chapitres... — Et de l'hôpital, ajouta-t-elle.

— La maréchale de Luxembourg arrivant à l'église un peu trop tard, demanda où en était la messe, et dans cet instant la sonnette du lever-Dieu sonna. Le comte de Chabot lui dit en bégayant: Madame la maréchale,

J'entends la petite clochette,
Le petit mouton n'est pas loin.

Ce sont deux vers d'un opéra comique.

— La jeune madame de M... étant quittée par le vicomte de Noailles, était au désespoir et disait: J'aurai vraisemblablement beaucoup d'amants; mais je n'en aimerai aucun autant que j'aime le vicomte de Noailles.

— Le duc de Choiseul à qui on parlait de son étoile, qu'on regardait comme sans exemple, répondit: elle l'est pour le mal autant que pour le bien. — Comment? —

— Le voici. J'ai toujours très bien traité les filles; il y en a une que je néglige: elle devient reine de France ou à peu près. J'ai traité à merveille tous les inspecteurs; je leur ai prodigué l'or et les honneurs; il y en a un extrêmement méprisé que je traite légèrement: il devient ministre de la guerre, c'est M. de Monteynard. Les ambassadeurs, on sait ce que j'ai fait pour eux sans exception, hormis une seule. Mais il y en a un qui a le travail lent et lourd, que tous les autres méprisent, qu'ils ne veulent plus voir à cause d'un ridicule mariage: c'est M. de Vergennes, et il devient ministre des affaires étrangères. Convenez que j'ai des raisons de dire que mon étoile est aussi extraordinaire en mal qu'en bien.

— M. le président de Montesquieu avait un caractère



fort au-dessous de son génie. On connaît ses faiblesses sur la gentilhommerie, sa petite ambition, etc. Lorsque l'*Esprit des lois* parut, il s'en fit plusieurs critiques mauvaises ou médiocres qu'il méprisa fortement. Mais un homme de lettres connu en fit une dont M. du Pin voulut bien se reconnaître l'auteur et qui contenait d'excellentes choses. M. de Montesquieu en eut connaissance et en fut au désespoir. On la fit imprimer, et elle allait paraître, lorsque M. de Montesquieu alla trouver madame de Pompadour qui, sur sa prière, fit venir l'imprimeur et l'édition tout entière. Elle fut hachée et on n'en sauva que cinq exemplaires.

— Le maréchal de Noailles disait beaucoup de mal d'une tragédie nouvelle. On lui dit : Mais M. d'Aumont, dans la loge duquel vous l'avez entendue, prétend qu'elle vous a fait pleurer. Moi ! dit le maréchal, point du tout ; mais comme il pleurait lui-même dès la première scène, j'ai cru honnête de prendre part à sa douleur.

— M. Th... me disait un jour, qu'en général dans la société, lorsqu'on avait fait quelque action honnête et courageuse, par un motif digne d'elle, c'est-à-dire très noble, il fallait que celui qui avait fait cette action lui prêtât, pour adoucir l'envie, quelque motif moins honnête et plus vulgaire.

— Louis XV demanda au duc d'Ayen (depuis maréchal de Noailles) s'il avait envoyé sa vaisselle à la monnaie. Le duc répondit que non. Moi, dit le roi, j'ai envoyé la mienne. Ah, Sire ! dit M. d'Ayen, quand Jésus-Christ mourut le vendredi saint, il savait bien qu'il ressusciterait le dimanche.

— Dans le temps qu'il y avait des jansénistes, on les distinguait à la longueur du collet de leur manteau. L'archevêque de Lyon avait fait plusieurs enfants ; mais à chaque équipée de cette espèce, il avait soin de faire allonger d'un pouce le collet de son manteau. Enfin le



collet s'allongea tellement qu'il a passé pendant quelque temps pour janséniste et a été suspect à la Cour.

— Un Français avait été admis à voir le cabinet du roi d'Espagne. Arrivé devant son fauteuil et son bureau : C'est donc ici, dit-il, que ce grand roi travaille. Comment, travaille ! dit le conducteur : quelle insolence ! Ce grand roi travailler ! Vous venez chez lui pour insulter Sa Majesté ! Il s'engagea une querelle où le Français eut beaucoup de peine à faire entendre à l'Espagnol qu'on n'avait pas eu l'intention d'offenser la majesté de son maître.

— M. de..... ayant aperçu que M. Barthe était jaloux (de sa femme), lui dit : Vous jaloux ! Mais vous savez que c'est une prétention ? C'est bien de l'honneur que vous vous faites. Je m'explique. N'est pas cocu qui veut : savez-vous que pour l'être, il faut savoir tenir une maison, être poli, sociable, honnête. Commencez par acquérir toutes ces qualités, et puis les honnêtes gens verront ce qu'ils auront à faire pour vous. Tel que vous êtes, qui pourrait vous faire cocu ? Une espèce. Quand il sera temps de vous effrayer, je vous en ferai mon compliment.

— Madame de Crequi me disait du baron de Breteuil : Ce n'est morbleu pas une bête que le baron, c'est un sot.

— Un homme d'esprit me disait un jour que le gouvernement de France était une monarchie absolue, tempérée par des chansons.

— L'abbé Delille, entrant dans le cabinet de M. Turgot, le vit lisant un manuscrit ; c'était celui des mois de M. Rouher. L'abbé Delille s'en douta et dit en plaisantant : Odeur de vers se sentait à la ronde. Vous êtes trop parfumé, lui dit M. Turgot, pour sentir les odeurs.

— M. de Fleury, procureur général, disait devant quelques gens de lettres : Il n'y a que depuis ces derniers temps que j'entends parler du peuple dans les conver-



sations où il s'agit de gouvernement. C'est un fruit de la philosophie nouvelle. Est-ce que l'on ignore que *le tiers n'est qu'adventice dans la Constitution?* (cela veut dire en d'autres termes, que 23.900.000 hommes ne sont qu'un hasard et un accessoire dans la totalité de 24 millions d'hommes).

— Milord Hervey, voyageant dans l'Italie et se trouvant non loin de la mer, traversa une lagune dans l'eau de laquelle il trempa son doigt. Ah, ah! dit-il, l'eau est salée : ceci est à nous.

— Duclos disait à un homme ennuyé d'un sermon prêché à Versailles : Pourquoi avez-vous entendu ce sermon jusqu'au bout? — J'ai craint de déranger l'auditoire et de le scandaliser. — Ma foi, reprit Duclos, plutôt que d'entendre ce sermon, je me serais converti au premier point.

— M. d'Aiguillon, dans le temps qu'il avait madame du Barry, prit ailleurs une galanterie (1) : il se crut perdu, s'imaginant l'avoir donnée à la comtesse. Heureusement, il n'en était rien. Pendant le traitement, qui lui paraissait très long et qui l'obligeait à s'abstenir de madame du Barry, il disait au médecin : Ceci me perdra, si vous ne me dépêchez. Ce médecin était M. Busson, qui l'avait guéri en Bretagne d'une maladie mortelle et dont les autres médecins avaient désespéré. Le souvenir de ce mauvais service rendu à la province avait fait ôter à M. Busson toutes ses places, après la ruine de M. d'Aiguillon. Celui-ci, devenu ministre, fut très longtemps sans rien faire pour M. Busson, qui en voyant la manière dont le duc en usait avec Linguet, disait : M. d'Aiguillon ne néglige rien, hors ceux qui lui ont sauvé l'honneur et la vie.

— M. de Turenne, voyant un enfant passer derrière un

(1) Maladie.



cheval, de façon à pouvoir être estropié par une ruade, l'appela et lui dit : Mon bel enfant, ne passez jamais derrière un cheval sans laisser entre lui et vous l'intervalle nécessaire pour que vous ne puissiez en être blessé. Je vous promets que cela ne vous fera pas faire une demi-lieue de plus dans le cours de votre vie entière ; et souvenez-vous que c'est M. de Turenne qui vous l'a dit.

— On demandait à Diderot, quel homme était M. d'Epinau. C'est un homme, dit-il, qui a mangé deux millions sans dire un bon mot et sans faire une bonne action.

— M. de Th..., pour exprimer l'insipidité des bergeries de M. de Florian, disait : Je les aimerais assez, s'il y mettait des loups.

— M. de Fronsac alla voir une mappemonde que montrait l'artiste qui l'avait imaginée. Cet homme ne le connaissant pas, et lui voyant une croix de Saint-Louis, ne l'appela que le chevalier. La vanité de M. de Fronsac, blessé de ne pas être appelé duc, lui fit inventer une histoire, dont un des interlocuteurs, un de ses gens, l'appela Monseigneur. M. de Genlis l'arrête à ce mot et lui dit : Qu'est-ce que tu dis là ? Monseigneur ? On va te prendre pour un évêque.

— M. de Lassay, homme très doux, mais qui avait une grande connaissance de la société, disait qu'il faudrait avaler un erapaud tous les matins, pour ne trouver plus rien de dégoûtant le reste de la journée, quand on devait la passer dans le monde.

— M. d'Alembert eut occasion de voir madame Denis, le lendemain de son mariage avec M. du Vivier. On lui demanda si elle avait l'air d'être heureuse. Heureuse ! dit-il, je vous en réponds ; heureuse à faire mal au cœur.

— Quelqu'un ayant entendu la traduction des *Géorgiques* de l'abbé Delille, lui dit : Cela est excellent ; je ne



doute pas que vous n'avez le premier bénéfice qui sera à la nomination de Virgile.

— M. de B... et M. de C... sont intimes amis, au point d'être cités pour modèles. M. de B... disait un jour à M. de C... : Ne t'est-il point arrivé de trouver, parmi les femmes que tu as eues, quelque étourdie qui t'ait demandé si tu renoncerais à moi pour elle ; si tu m'aimais mieux qu'elle ? — Oui, répondit celui-ci. — Qui donc ? — Madame de M... C'était la maîtresse de son ami.

— M... meracontait, avec indignation, une malversation de vivriers. Il en coûta, me dit-il, la vie à cinq mille hommes, qui moururent exactement de faim ; *et voilà, Monsieur, comme le roi est servi.*

— M. de Voltaire, voyant la religion tomber tous les jours, disait une fois : Cela est pourtant fâcheux, car de quoi nous moquerons-nous ? Oh ! lui dit M. Sabatier de Castres, consolez-vous, les occasions ne vous manqueront pas plus que les moyens. Ah Monsieur ! reprit douloureusement M. de Voltaire, hors de l'église point de salut.

— Le prince de Conti disait dans sa dernière maladie à Beaumarchais, qu'il ne pourrait s'en tirer vu l'état de sa personne, épuisée par les fatigues de la guerre, du vin et de la jouissance. A l'égard de la guerre, dit celui-ci, le prince a fait vingt-une campagnes et il est mort à soixante-dix-huit ans ; quant au vin, le marquis de Brancas buvait chaque jour six bouteilles de vin de champagne, et il est mort à quatre-vingt-quatre ans. Oùi, mais le coût ? reprit le prince. — Madame votre mère, répondit Beaumarchais, la princesse, était morte à soixante-dix-neuf ans. Tu as raison, dit le prince, il n'est pas impossible que j'en revienne.

— M. le régent avait promis de faire *quelque chose* du jeune Arouet, c'est-à-dire d'en faire un important et de le plaacer. Le jeune poète attendit le prince au sortir



du conseil, au moment où il était suivi des quatre secrétaires d'Etat. Le régent le vit et lui dit : Arouet, je ne t'ai pas oublié et je te destine le département des niaiseries. Monseigneur, dit le jeune Arouet, j'aurais trop de rivaux, en voilà quatre. Le prince pensa étouffer de rire. — Quand le maréchal de Richelieu vint faire sa cour à Louis XV, après la prise de Mahon, la première chose ou plutôt la seule que lui dit le roi fut celle-ci : Maréchal, savez-vous la mort de ce pauvre Lansmatt ? Lansmatt était un vieux garçon de la chambre.

— Quelqu'un ayant lu une lettre très sottée de M. Blanchard sur le ballon, dans le *Journal de Paris* : Avec cet esprit-là, dit-il, ce M. Blanchard doit bien s'ennuyer en l'air.

— Un bon trait de prêtre de Cour, c'est la ruse dont s'avisait l'évêque d'Autun, Montazet, depuis archevêque de Lyon. Sachant bien qu'il y avait de bonnes frasques à lui reprocher, et qu'il était facile de le perdre auprès de l'évêque de Mirepoix, le théatin Boyer, il écrivit contre lui-même une lettre anonyme pleine de calomnies absurdes et faciles à convaincre d'absurdité. Il l'adressa à l'évêque de Narbonne ; il entra ensuite en explication avec lui, et fit voir l'atrocité de ses ennemis prétendus. Arrivèrent ensuite les lettres anonymes écrites en effet par eux, et contenant des inculpations réelles. Ces lettres furent méprisées. Le résultat des premières avait mené le théatin à l'incrédulité sur les secondes.

— Louis XV se fit peindre par La Tour. Le peintre, tout en travaillant, causait avec le roi, qui paraissait le trouver bon. La Tour, encouragé et naturellement indiscret, poussa la témérité jusqu'à lui dire : Au fait, sire, vous n'avez point de marine. Le roi répondit sèchement : Que dites-vous là ? Et Vernet, donc ?

— On dit à la duchesse de Chaulnes, mourante et sé-



parée de son mari : Les sacrements sont là. — Un petit moment. — M. le duc de Chaulnes voudrait vous revoir. — Est-il là ? — Oui. — Qu'il attende : il entrera avec les sacrements.

— Je me promenais un jour avec un de mes amis qui fut salué par un homme d'assez mauvaise mine. Je lui demandai ce que c'était que cet homme ; il me répondit que c'était un homme qui faisait pour sa patrie ce que Brutus n'aurait pas fait pour la sienne. Je le priai de mettre cette grande idée à mon niveau. J'appris que son homme était un espion de police.

— M. Lemièrre a mieux dit qu'il ne voulait, en disant qu'entre sa *Veuve de Malabar*, jouée en 1770, et sa *Veuve de Malabar*, jouée en 1781, il y avait la différence d'une falourde à une voie de bois. C'est en effet le bûcher perfectionné qui a fait le succès de la pièce.

— Un philosophe retiré du monde m'écrivait une lettre pleine de vertu et de raison. Elle finissait par ces mots : Adieu, mon ami ; conservez, si vous pouvez, les intérêts qui vous attachent à la société, mais cultivez les sentiments qui vous en séparent.

— Diderot, âgé de soixante-deux ans, et amoureux de toutes les femmes, disait à un de ses amis : Je me dis souvent à moi-même : vieux fou, vieux gueux, quand cesseras-tu donc de t'exposer à l'affront d'un refus ou d'un ridicule ?

— M. de G..., parlant un jour du gouvernement d'Angleterre et de ses avantages, dans une assemblée où se trouvaient quelques évêques, quelques abbés, un d'eux, nommé l'abbé de Seguerand, lui dit : Monsieur, sur le peu que je sais de ce pays-là, je ne suis nullement tenté d'y vivre, et je sens que je m'y trouverais très mal. M. l'abbé, lui répondit naïvement M. de G..., c'est parce que vous y seriez mal, que le pays est excellent.

— Plusieurs officiers français étant allés à Berlin, l'un



d'eux parut devant le roi, sans uniforme et en bas blancs. Le roi s'approcha de lui, et lui demanda son nom. — Le marquis de Beaucour. — De quel régiment ? — De Champagne. — Ah oui, ce régiment où l'on se f... de l'ordre ; et il parla ensuite aux officiers qui étaient en uniforme et en bottes.

— M. de Chaulnes avait fait peindre sa femme en Hébé; il ne savait comment se faire peindre pour faire pendant mademoiselle Quinaut, à qui il disait son embarras, lui dit: Faites-vous peindre en hébété.

— Le médecin Bouvard avait sur le visage une balafre, en forme de C..., qui le défigurait beaucoup. Diderot disait que c'était un coup qu'il s'était donné, en tenant maladroitement la faux de la mort.



CHAPITRE VI

— L'Empereur, passant à Trieste incognito, selon sa coutume, entra dans une auberge; il demanda s'il y avait une bonne chambre. On lui dit qu'un évêque d'Allemagne venait de prendre la dernière, et qu'il ne restait plus que deux petits bouges. Il demanda à souper. On lui dit qu'il n'y avait plus que des œufs et des légumes, parce que l'évêque et sa suite avaient demandé toute la volaille. L'Empereur fit demander à l'évêque si un étranger pouvait souper avec lui. L'évêque refusa. L'Empereur soupa avec un aumônier de l'évêque, qui ne mangeait point avec son maître. Il demanda à cet aumônier ce qu'il allait faire à Rome. Monseigneur, dit celui-ci, va solliciter un bénéfice de cinquante mille livres de rente, avant que l'Empereur soit informé qu'il est vacant. On change de conversation. L'Empereur écrit une lettre au cardinal dataire, et une autre à son ambassadeur. Il fait promettre à l'aumônier de remettre ces deux lettres à leur adresse, en arrivant à Rome. Celui-ci tient sa promesse. Le cardinal dataire fait expédier les provisions à l'aumônier surpris. Il va conter son histoire à son évêque qui veut partir. L'autre, ayant à faire à Rome, voulut rester, et apprit à son évêque que cette aventure était l'effet d'une lettre écrite au cardinal dataire et à l'ambassadeur de l'empire, par l'Empereur, lequel était cet étranger avec lequel Monseigneur n'avait pas voulu souper à Trieste.

— Le comte de... et marquis de... me demandant quelle différence je faisais entre eux, en fait de principes, je ré-



pondis : La différence qu'il y a entre vous, est que l'un lécherait l'écumoire, et que l'autre l'avalerait.

— Le baron de Breteuil, après son départ du ministère, en 1788, blâmait la conduite de l'archevêque de Sens. Il le qualifiait de despote, et disait : Moi, je veux que la puissance royale ne dégénère point en despotisme, et je veux qu'elle se renferme dans les limites où elle était resserrée sous Louis XIV. Il croyait, en tenant ce discours, faire acte de citoyen, et risquer de se perdre à la Cour.

— Madame d'Esparbès, couchant avec Louis XV, le roi lui dit : Tu as couché avec tous mes sujets. — Ah, sire!

— Tu as eu le duc de Choiseul. — Il est si puissant!

— Le maréchal de Richelieu. — Il a tant d'esprit! —

Monville. — Il a une si belle jambe! — A la bonne

heure; mais le duc d'Aumont, qui n'a rien de tout cela. — Ah, sire! il est si attaché à Votre Majesté!

— Madame de Maintenon et madame de Caylus se promenaient autour de la pièce d'eau de Marly. L'eau était très transparente, et on y voyait des carpes dont les mouvements étaient lents, et qui paraissaient aussi tristes qu'elles étaient maigres. Madame de Caylus le fit remarquer à madame de Maintenon, qui répondit : Elles sont comme moi, elles regrettent leur bourbe.

— Collé avait placé une somme d'argent considérable, à fonds perdus, et à dix pour cent chez un financier, qui, à la seconde année, ne lui avait pas encore donné un sou. Monsieur, lui dit Collé, dans une visite qu'il lui fit, quand je place mon argent en viager, c'est pour être payé de mon vivant.

— Un ambassadeur anglais à Naples avait donné une fête charmante, mais qui n'avait pas coûté bien cher. On le sut, et on partit de là pour dénigrer sa fête, qui avait d'abord beaucoup réussi. Il s'en vengea, en véritable Anglais et en homme à qui les guinées ne coûtaient



pas grand'chose. Il annonça une autre fête. On crut que c'était pour prendre sa revanche, et que la fête serait superbe. On accourt. Grande affluence. Point d'appâts. Enfin, on apporte un réchaud à l'esprit de vin. On s'attendait à quelque miracle. Messieurs, dit-il, c'est les dépenses, et non l'agrément d'une fête, que vous cherchez. Regardez bien, dit-il; et il entr'ouvre son habit dont il montre la doublure. C'est un tableau du Dominiquin, qui vaut cinq mille guinées. Mais ce n'est pas tout: Voyez ces dix billets; ils sont de mille guinées chacun, payables à vue sur la banque d'Amsterdam. Il en fait un rouleau, et les met sur le réchaud allumé. Je ne doute pas, Messieurs, que cette fête ne vous satisfassé, et que vous ne vous retiriez tous contents de moi. Adieu, Messieurs, la fête est finie.

— La postérité, disait M. de B..., n'est pas autre chose qu'un public qui succède à un autre; or, vous voyez ce que c'est que le public d'à présent.

— Trois choses, disait N..., m'importent, tant au moral qu'au physique, au sens figuré comme au sens propre: le bruit, le vent et la fumée.

— A propos d'une fille qui avait fait un mariage avec un homme jusqu'alors réputé assez honnête, madame de L... disait: Si j'étais une catin, je serais encore une fort honnête femme, car je ne voudrais point prendre pour amant un homme qui serait capable de m'épouser.

— Madame de G..., disait M..., a trop d'esprit et d'habileté pour être jamais méprisée autant que beaucoup de femmes moins méprisables.

— Feue madame la duchesse d'Orléans était fort éprise de son mari, dans les commencements de son mariage; et il y avait peu de réduits dans le Palais-Royal qui n'en eussent été témoins. Un jour, les deux époux allèrent faire une visite à la duchesse douairière, qui était malade. Pendant la conversation, elle s'endormit; et le duc



et la jeune duchesse trouvèrent plaisant de se divertir sur le pied du lit de la malade. Elle s'en aperçut, et dit à sa belle-fille : Il vous était réservé, Madame, de faire rougir du mariage.

— Le maréchal de Duras, mécontent d'un de ses fils, lui dit : Misérable, si tu continues, je te ferai souper avec le roi. C'est que le jeune homme avait soupé deux fois à Marly, où il s'était ennuyé à périr.

— Duclos, qui disait sans cesse des injures à l'abbé d'Olivet, disait de lui : C'est un si grand coquin, que malgré les duretés dont je l'accable, il ne me hait pas plus qu'un autre.

— Duclos parlait un jour du paradis que chacun se fait à sa manière. Madame de Rochefort lui dit : Pour vous, Duclos, voici de quoi composer le vôtre : du pain, du vin, du fromage et la première venue.

— Je ne sais quel homme disait : Je voudrais voir le dernier des rois étranglé avec le boyau du dernier des prêtres (1).

— C'était l'usage chez madame de Luchet que l'on achetât une bonne histoire à celui qui la faisait... Combien en voulez-vous?... Tant. Il arriva que madame de Luchet, demandant à sa femme de chambre l'emploi de cent écus, celle-ci parvint à rendre ce compte, à l'exception de trente-six livres, lorsque tout à coup elle s'écria : Ah ! Madame, et cette histoire pour laquelle vous m'avez sonnée, que vous avez achetée à M. Coqueley, et que j'ai payée trente-six livres !

— M. de Bissy, voulant quitter la présidente d'Aligre, trouva, sur sa cheminée, une lettre dans laquelle elle disait à un homme avec qui elle était en intrigue, qu'elle voulait ménager M. de Bissy, et s'arranger pour qu'il la quittât le premier. Elle avait même laissé cette lettre à

(1) C'est Diderot.



desscin. Mais M. de Bissy ne fit semblant de rien, et la garda six mois, en l'importunant de ses assiduités.

— M. de R... a beaucoup d'esprit, mais tant de sottise dans l'esprit, que beaucoup de gens pourraient le croire un sot.

— M. d'Espreménil vivait depuis longtemps avec madame Tilaurier. Celle-ci voulait l'épouser. Elle se servit de Cagliostro, qui faisait espérer la découverte de la pierre philosophale. On sait que Cagliostro mêlait le fanatisme et la superstition aux sottises de l'alchimie. D'Espreménil se plaignait de ce que cette pierre philosophale n'arrivait pas, et une certaine formule n'ayant point eu d'effet, Cagliostro lui fit entendre que cela venait de ce qu'il vivait dans un commerce criminel avec madame Tilaurier. Il faut, pour réussir, que vous soyez en harmonie avec les puissances invisibles, et avec leur chef, l'Être suprême. Epousez ou quittez madame Tilaurier. Celle-ci redoubla de coquetterie; d'Espreménil épousa, et il n'y eut que sa femme qui trouva la pierre philosophale.

— On disait à Louis XV qu'un de ses gardes qu'on lui nommait allait mourir sur-le-champ, pour avoir fait la mauvaise plaisanterie d'avaler un écu de six livres. Ah, bon Dieu! dit le roi, qu'on aille chercher Andouillet, Lamartinière, Lassone. Sire, dit le duc de Noailles, ce ne sont point là les gens qu'il faut. — Et qui donc? — Sire, c'est l'abbé Terray. — L'abbé Terray, comment? Il arrivera, il mettra sur ce gros écu un premier dixième, un second dixième, un premier vingtième, un second vingtième; le gros écu sera réduit à 36 sols, comme les nôtres; il s'en ira par les voies ordinaires, et voilà le malade guéri. Cette plaisanterie fut la seule qui ait fait de la peine à l'abbé Terray. C'est la seule dont il eût conservé le souvenir; il le dit lui-même au marquis de Sesmaisons.



— M. d'Ormesson, étant contrôleur général, disait devant vingt personnes qu'il avait longtemps cherché à quoi pouvaient avoir été utiles des gens comme Cornille, Boileau, La Fontaine, et qu'il ne l'avait jamais pu trouver. Cela passait ; car, quand on est contrôleur général, tout passe. M. Pelletier de Morfontaine, son beau-père, lui dit avec douceur : Je sais que c'est votre façon de penser ; mais ayez pour moi le ménagement de ne la pas dire. Je voudrais bien obtenir que vous ne vous vantassiez point de ce qui vous manque. Vous occupez la place d'un homme qui s'enfermait souvent avec Racine et Boileau, qui les menait à sa maison de campagne, et disait, en apprenant l'arrivée de plusieurs évêques : qu'on leur montre le château, les jardins, tout excepté moi.

— La source des mauvais procédés du cardinal de Fleury à l'égard de la reine, femme de Louis XV, fut le refus qu'elle fit d'écouter ses propositions galantes. On en a eu la preuve depuis la mort de la reine, par une lettre du roi Stanislas, en réponse à celle où elle lui demandait conseil sur la conduite qu'elle devait tenir. Le cardinal avait pourtant soixante-seize ans. Mais quelques mois auparavant, il avait violé deux femmes. Madame la maréchale de Mouchy et une autre femme ont vu la lettre de Stanislas.

— De toutes les violences exercées à la fin du règne de Louis XIV, on ne se souvient guère que des dragonnades, des persécutions contre les huguenots qu'on tourmentait en France et qu'on y retenait par force, des lettres de cachet prodiguées contre Port-Royal, les jansénistes, le molinisme et le quiétisme. C'est bien assez ; mais on oublie l'inquisition secrète, et quelquefois déclarée, que la bigoterie de Louis XIV exerça contre ceux qui faisaient gras les jours maigres, les recherches à Paris et dans les provinces que faisaient les évêques



et les intendants sur les hommes et les femmes qui étaient soupçonnés de vivre ensemble, recherches qui firent déclarer plusieurs mariages secrets. On aimait mieux s'exposer aux inconvénients d'un mariage déclaré avant le temps, qu'aux effets de la persécution du roi ou des prêtres. N'était-ee pas une ruse de madame de Maintenon qui voulait par là faire deviner qu'elle était reine ?

— On appela à la Cour le célèbre Levret, pour accoucher la feue dauphine. M. le dauphin lui dit : Vous êtes bien content, Monsieur Levret, d'accoucher madame la dauphine; cela va vous faire de la réputation. Si ma réputation n'était pas faite, dit tranquillement l'accoucheur, je ne serais pas ici.

— Duclos disait un jour à madame de Rochefort et à Madame de Mircepoix, que les courtisanes devenaient bégueules, et ne voulaient plus entendre le moindre conte un peu trop vif. Elles étaient, disait-il, plus timorées que les femmes honnêtes; et, là-dessus, il cnfile une histoire fort gaie, puis une autre encore plus forte; enfin, à une troisième qui commençait encore plus vivement, madame de Rochefort l'arrête, et lui dit: Prenez donc garde, Duclos, vous nous croyez aussi par trop honnêtes femmes.

— Le cocher du roi de Prusse l'ayant renversé, le roi entra dans une colère épouvantable. Eh bien ! dit le cocher, c'est un malheur; et vous, n'avez-vous jamais perdu une bataille ?

— M. de Choiseul-Gouffier, voulant faire, à ses frais, couvrir de tuiles les maisons de ses paysans, exposées à des incendies, ils le remercièrent de sa bonté, et le prièrent de laisser leurs maisons comme elles étaient, disant que, si leurs maisons étaient couvertes de tuiles au lieu de chaume, les subdélégués augmenteraient leurs tailles.



— Le maréchal de Villars fut adonné au vin, même dans sa vieillesse. Allant en Italie, pour se mettre à la tête de l'armée, dans la guerre de 1734, il alla faire sa cour au roi de Sardaigne, tellement pris de vin, qu'il ne pouvait se soutenir, et qu'il tomba à terre. Dans cet état, il n'avait pourtant pas perdu la tête, et il dit au roi : Me voilà porté tout naturellement aux pieds de Votre Majesté.

— Madame Geoffrin disait de madame de La Ferté-Imbault, sa fille : Quand je la considère, je suis étonnée comme une poule qui a couvé un œuf de cane.

— Le lord Rochester avait fait, dans une pièce de vers, l'éloge de la poltronnerie. Il était dans un café ; arrive un homme qui avait reçu des coups de bâton sans se plaindre. Milord Rochester, après beaucoup de compliments, lui dit : Monsieur, si vous étiez homme à recevoir des coups de bâton si patiemment, que ne le disiez-vous ? je vous les aurais donnés, moi, pour me remettre en crédit.

— Louis XIV, se plaignait chez madame de Maintenon du chagrin que lui causait la division des évêques. Si l'on pouvait, disait-il, ramener les neuf opposants, on éviterait ainsi un schisme ; mais cela ne sera pas facile. Eh bien ! sire, dit en riant madame de Caylus, que ne dites-vous aux quarante de revenir à l'avis des neuf ? ils ne vous refuseront pas.

— Le roi, quelque temps après la mort de Louis XV, fit terminer, avant le temps ordinaire un concert qui l'ennuyait, et dit : Voilà assez de musique. Les concertants le surent, et l'un d'eux dit à l'autre : Mon ami, quel règne se prépare !

— Ce fut le comte de Grammont lui-même qui vendit quinze cents livres le manuscrit des mémoires où il est si clairement traité de fripon. Fontenelle, censeur de l'ouvrage, refusait de l'approuver, par égard pour le



comte. Celui-ci s'en plaignit au chancelier, à qui Fontenelle dit les raisons de son refus. Le comte, ne voulant pas perdre les quinze cents livres, força Fontenelle d'approuver le livre d'Hamilton.

— M. de L., misanthrope à la manière de Timon, venait d'avoir une conversation un peu mélancolique avec M. de B., misanthrope moins sombre, et quelquefois même très gai. M. de L. parlait de M. de B. avec beaucoup d'intérêt, et disait qu'il voulait se lier avec lui. Quelqu'un lui dit: Prenez garde, malgré son air grave, il est quelquefois très gai; ne vous y fiez pas.

— Le maréchal de Belle-Isle, voyant que M. de Choiseul prenait trop d'ascendant, fit faire contre lui un mémoire pour le roi, par le jésuite Neuville. Il mourut sans avoir présenté ce mémoire, et le portefeuille fut porté à M. le duc de Choiseul, qui y trouva le mémoire fait contre lui. Il fit l'impossible pour reconnaître l'écriture. Il n'y songeait plus, lorsqu'un jésuite considérable lui fit demander la permission de lui lire l'éloge qu'on faisait de lui, dans l'oraison funèbre du maréchal de Belle-Isle, composée par le P. de Neuville. La lecture se fit sur le manuscrit de l'auteur, et M. de Choiseul reconnut alors l'écriture. La seule vengeance qu'il en tira ce fut de faire dire au P. de Neuville qu'il réussissait mieux dans le genre de l'oraison funèbre, que dans celui des mémoires au roi.

— M. d'Invault étant contrôleur général, demanda au roi la permission de se marier. Le roi instruit du nom de la demoiselle lui dit: Vous n'êtes pas assez riche. Celui-ci parla de sa place, comme d'une chose qui suppléait à la richesse. Oh! dit le roi, la place peut s'en aller, et la femme reste.

— Des députés de Bretagne soupèrent chez M. de Choiseul. Un d'eux, d'une mine très grave, ne dit pas un mot. Le duc de Grammont, qui avait été frappé de sa figure,



dit au chevalier de Court, colonel des Suisses : Je voudrais bien savoir de quelle couleur sont les paroles de cet homme. Le chevalier lui adresse la parole. — Monsieur, de quelle ville êtes-vous? — De Saint-Malo. — De Saint-Malo! par quelle bizarrerie la ville est-elle gardée par des chiens? — Quelle bizarrerie y a-t-il là? répondit le grave personnage; le roi est bien gardé par des Suisses.

— Pendant la guerre d'Amérique, un Écossais disait à un Français, en lui montrant quelques prisonniers américains : Vous vous êtes battus pour votre maître, moi pour le mien; mais ces gens-ci, pour qui se battent-ils? Ce trait vaut bien celui du roi de Pégu, qui pensa mourir de rire, en apprenant que les Vénitiens n'avaient pas de rois.

— Un vieillard me trouvant trop sensible à je ne sais quelle injustice, me dit : Mon cher enfant, il faut apprendre de la vie à souffrir la vie.

— L'abbé de La Galaisière était fort lié avec M. Orry, avant qu'il fût contrôleur général. Quand il fut nommé à cette place, son portier, devenu suisse, semblait ne pas le connaître. Mon ami, lui dit l'abbé de La Galaisière, vous êtes insolent beaucoup trop tôt : votre maître ne l'est pas encore.

— Une femme de quatre-vingt-dix ans disait à M. de Fontenelle, âgé de quatre-vingt-quinze : la mort nous a oubliés. Chut, lui répondit M. de Fontenelle, en mettant le doigt sur sa bouche.

— M. de Vendôme disait de madame de Nemours, qui avait un long nez courbé, sur des lèvres vermeilles : Elle a l'air d'un perroquet, qui mange une cerise.

— M. le prince de Charolais ayant surpris M. de Brissac chez sa maîtresse, lui dit : Sortez. M. de Brissac lui répondit : Monseigneur, vos ancêtres auraient dit : Sortons.



— M. de Castries, dans le temps de la querelle de Diderot et de Rousseau, dit avec impatience à M. de R., qui me l'a répété: *Cela est incroyable; on ne parle que de ces gens-là, gens sans état, qui n'ont point de maison, logés dans un grenier: on ne s'accoutume point à cela.*

— M. de Voltaire, étant chez madame du Châtelet, et même dans sa chambre, s'amusait avec l'abbé Mignon, encore enfant, et qu'il tenait sur ses genoux. Il se mit à jaser avec lui, et à lui donner des instructions. Mon ami, lui dit-il, pour réussir avec les hommes, il faut avoir les femmes pour soi; pour avoir les femmes pour soi, il faut les connaître. Vous saurez donc que toutes les femmes sont fausses et catins... Comment toutes les femmes? que dites-vous là, Monsieur, dit madame du Châtelet, en colère? — Madame, dit M. de Voltaire, il ne faut pas tromper l'enfance.

— M. de Turenne dînant chez M. de Lamoignon, celui-ci lui demanda si son intrépidité n'était pas ébranlée, au commencement d'une bataille. Oui, dit M. de Turenne, j'éprouve une grande agitation; mais il y a dans l'armée plusieurs officiers subalternes et un grand nombre de soldats qui n'en éprouvent aucune.

— Diderot, voulant faire un ouvrage qui pouvait compromettre son repos, confiait son secret à un ami qui, le connaissant bien, lui dit: Mais vous-même me garderez-vous bien le secret? Et en effet ce fut Diderot qui le trahit.

— C'est M. de Maugiron qui a commis cette action horrible que j'ai entendu conter, et qui me parut une fable. Etant à l'armée, son cuisinier fut pris comme un maraudeur. On vient le lui dire. Je suis très content de mon cuisinier, répondit-il; mais j'ai un mauvais marmiton. Il fait venir ce dernier, lui donne une lettre pour le grand prévôt. Le malheureux y va, est saisi, proteste de son innocence, et est pendu.



— Je proposais à M. de L. un mariage qui semblait avantageux. Il me répondit : Pourquoi me marierais-je ? le mieux qui puisse m'arriver, en me mariant, est de n'être pas coeu, ce que j'obtiendrai encore plus sûrement en ne me mariant pas.

— Fontenelle avait fait un opéra où il y avait un chœur de prêtres, qui scandalisa les dévots. L'archevêque de Paris voulut le faire supprimer. Je ne me mêle point de son clergé, dit Fontenelle ; qu'il ne se mêle pas du mien.

— M. d'Alembert a entendu dire au roi de Prusse, qu'à la bataille de Minden, si M. de Broglie eût attaqué les ennemis et secondé M. de Contades, le prince Ferdinand était battu. Les Broglie ont fait demander à M. d'Alembert s'il était vrai qu'il eût entendu dire ce fait au roi de Prusse, et il a répondu que oui.

— Un courtisan disait : Ne se brouille pas avec moi qui veut.

— On demandait à M. de Fontenelle mourant : Comment cela va-t-il ? Cela ne va pas, dit-il ; cela s'en va.

— Le roi de Pologne Stanislas avait des bontés pour l'abbé Porquet, et n'avait encore rien fait pour lui. L'abbé lui en faisait l'observation : Mais, mon cher abbé, dit le roi, il y a beaucoup de votre faute, vous tenez des discours très libres ; on prétend que vous ne croyez pas en Dieu ; il faut vous modérer ; tâchez d'y croire. Je vous donne un an pour cela.

— M. Turgot, qu'un de ses amis ne voyait plus depuis longtemps, dit à cet ami, en le retrouvant : Depuis que je suis ministre, vous m'avez disgracié.

— Louis XV ayant refusé vingt-cinq mille francs de sa cassette à Lebel, son valet de chambre, pour la dépense de ses appartements, et lui disant de s'adresser au trésor royal, Lebel lui répondit : Pourquoi m'exposerais-je aux refus et aux tracasseries de ces gens-là, tandis que vous avez là plusieurs millions ? Le roi lui répondit : Je



n'aime point à me dessaisir, il faut toujours avoir de quoi vivre. (*Anecdote contée par Lebel à M. Buscher*).

— Le feu roi était, comme on sait, en correspondance secrète avec le comte de Broglie. Il s'agissait de nommer un ambassadeur en Suède. Le comte de Broglie proposa M. de Vergennes, alors retiré dans ses terres, à son retour de Constantinople. Le roi ne voulait pas. Le comte insistait. Il était dans l'usage d'écrire au roi à mi-marge, et le roi mettait la réponse à côté. Sur la dernière lettre, le roi écrivit : Je n'approuve point le choix de Vergennes ; c'est vous qui m'y forcez ; soit, qu'il parte, mais je défends qu'il emmène sa vilaine femme avec lui. (*Anecdote contée par Favier qui avait vu la réponse du roi dans les mains du comte de Broglie*).



CHAPITRE VII

— On s'étonnait de voir le duc de Choiseul se soutenir aussi longtemps contre madame du Barry. Son secret était simple ; au moment où il paraissait le plus chanceler, il se procurait une audience ou un travail avec le roi, et lui demandait ses ordres relativement à cinq ou six millions d'économie qu'il avait faite dans le département de la guerre, observant qu'il n'était pas convenable de les envoyer au trésor royal. Le roi entendait ce que cela voulait dire, et lui répondait : Parlez à Bertin ; donnez-lui trois millions en tels effets : je vous fais présent du reste. Le roi partageait ainsi avec le ministre, et n'étant pas sûr que son successeur lui offrît les mêmes facilités, gardait M. de Choiseul, malgré les intrigues de madame du Barry.

— M. Harris, fameux négociant de Londres, se trouvant à Paris, dans le cours de l'année 1786, à l'époque de la signature du traité de commerce, disait à des Français : Je crois que la France n'y perdra un million sterling par an que pendant les vingt-cinq ou trente premières années, mais qu'ensuite la balance sera parfaitement égale.

— On sait que M. de Maurepas se jouait de tout ; en voici une preuve nouvelle. M. Francis avait été instruit par une voie sûre, mais sous le secret, que l'Espagne ne se déclarerait, dans la guerre d'Amérique, que pendant l'année 1780. Il l'avait affirmé à M. de Maurepas ; et une année s'étant passée, sans que l'Espagne se déclarât, le prophète avait pris du crédit. M. de Vergennes fit venir



M. Francis, et lui demanda pourquoi il répandait ce bruit. Celui-ci répondait: C'est que j'en suis sûr. Le ministre prenant la morgue ministérielle, lui ordonna de lui dire sur quoi il fondait cette opinion. M. Francis répondit que c'était son secret, et que, n'étant pas en activité, il ne devait rien au gouvernement. Il ajouta que M. le comte de Maurepas savait, sinon son secret, au moins tout ce qu'il pouvait dire là-dessus. M. de Vergennes fut étonné; il en parle à M. de Maurepas, qui lui dit: Je le savais, j'ai oublié de vous le dire.

— M de Tressan, autrefois amant de madame de Genlis et père de ses deux enfants, alla, dans sa vieillesse, les voir à Sillery, une de leurs terres. Ils l'accompagnèrent dans sa chambre à coucher, et ouvrirent les rideaux de son lit, dans lequel ils avaient fait mettre le portrait de leur défunte mère. Il les embrassa, s'attendrit. Ils partagèrent sa sensibilité: et cela produisit une scène de sentiment la plus ridicule du monde.

— Le duc de Choiseul avait grande envie de ravoir les lettres qu'il avait écrites à M. de Calonne, dans l'affaire de La Chalotais; mais il était dangereux de manifester ce désir. Cela produisit une scène plaisante entre lui et M. de Calonne, qui tirait ses lettres d'un portefeuille, bien numérotées, les parcourait, et disait à chaque fois: En voilà une bonne à brûler, ou telle autre plaisanterie. M. de Choiseul dissimulant toujours l'importance qu'il y mettait, et M. de Calonne se divertissant de son embarras, et lui disant: Si je ne fais pas une chose dangereuse pour moi, cela m'ôte tout le piquant de la scène. Mais ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que M. d'Aiguillon, l'ayant su, écrivit à M. de Calonne: Je sais, Monsieur, que vous avez brûlé les lettres de M. de Choiseul relatives à l'affaire de M. de La Chalotais, je vous prie de garder toutes les miennes.

— Un homme très pauvre qui avait fait un livre contre



le gouvernement, disait : Morbleu, la Bastille n'arrive point ; et voilà qu'il faut tout à l'heure payer mon terme.

— Quand l'archevêque de Lyon, Montazet, alla prendre possession de son siège, une vieille chanoinesse de..., sœur du cardinal de Tencin, lui fit compliment de ses succès auprès des femmes, et entr'autres, de l'enfant qu'il avait eu de madame de Mazarin. Le prélat nia tout, et ajouta : Madame, vous savez que la calomnie ne vous a pas ménagée vous-même. Mon histoire avec madame de Mazarin n'est pas plus vraie que celle qu'on vous prête avec M. le Cardinal. — En ce cas, dit la chanoinesse tranquillement, l'enfant est de vous.

— Le roi et la reine de Portugal étaient à Belem pour aller voir un combat de taureaux, le jour du tremblement de terre de Lisbonne. C'est ce qui les sauva ; et une chose avérée, et qui m'a été garantie par plusieurs Français, alors en Portugal, c'est que le roi n'a jamais su l'énormité du désastre. On lui parla d'abord de quelques maisons tombées, ensuite de quelques églises ; et n'étant jamais revenu à Lisbonne, on peut dire qu'il est le seul homme de l'Europe, qui ne se soit pas fait une véritable idée du désastre arrivé à une lieue de lui.

— Madame de C... disait à M. B... : J'aime en vous... — Ah, madame ! dit-il avec feu, si vous savez quoi, je suis perdu.

— J'ai connu un misanthrope, qui avait des instants de bonhomie, dans lesquels il disait : Je ne serais pas étonné qu'il y eût quelque honnête homme caché dans quelque coin, et que personne ne connaisse.

— Le maréchal de Broglie, affrontant un danger inutile, et ne voulant pas se retirer, tous ses amis faisaient de vains efforts pour lui en faire sentir la nécessité. Enfin, l'un d'entre eux, M. de Jaucour, s'approcha, et lui dit à l'oreille : Monsieur le maréchal, songez que si vous êtes



tué, c'est M. de Routhe qui commandera. C'était le plus sot des lieutenants-généraux. M. de Broglie, frappé du danger que courait l'armée, se retira.

— Le prince de Conti pensait et parlait mal de M. de Silhouette, Louis XV lui dit un jour : On songe pourtant à le faire contrôleur général. — Je le sais, dit le prince ; et s'il arrive à cette place, je supplie Votre Majesté de me garder le secret. Le roi, quand M. de Silhouette fut nommé, en apprit la nouvelle au prince et lui ajouta : Je n'oublie point la promesse que je vous ai faite, d'autant plus que vous avez une affaire qui doit se rapporter au Conseil. (*Anecdote contée par madame de Boufflers*).

— Le jour de la mort de madame de Châteauroux, Louis XV paraissait accablé de chagrin ; mais ce qui est extraordinaire, c'est le mot par lequel il le témoigna. *Etre malheureux pendant quatre-vingt-dix ans ! car je suis sûr que je vivrai jusque là.* Je l'ai ouï raconter par Madame de Luxembourg, qui l'entendit elle-même, et qui ajoutait : Je n'ai raconté ce trait que depuis la mort de Louis XV. Ce trait méritait pourtant d'être su pour le singulier mélange qu'il contient, d'amour et d'égoïsme.

— Un homme buvait à table d'excellent vin ; sans le louer. Le maître de la maison lui en fit servir de très médiocre. Voilà de bon vin, dit le buveur silencieux. — C'est du vin à dix sols, dit le maître, et l'autre est un vin des Dieux. — Je le sais, reprit le convive ; aussi ne l'ai-je pas loué. C'est celui-ci qui a besoin de recommandation.

— Duclos disait, pour ne pas profaner le nom de Romain, en parlant des Romains modernes, *un Italien de Rome.*

— Dans ma jeunesse même, me disait M..., j'aimais à intéresser, j'aimais assez peu à séduire, et j'ai toujours détesté de corrompre.

— M... me disait : Toutes les fois que je vais chez quelqu'un, c'est une préférence que je lui donne sur moi ;



je ne suis pas assez désœuvré pour y être conduit par un autre motif.

— Malgré toutes les plaisanteries qu'on rebat sur le mariage, disait M..., je ne vois pas ce qu'on peut dire contre un homme de soixante ans, qui épouse une femme de cinquante-cinq.

— M. de L..., me disait de M. de R... : C'est l'entrepôt du venin de toute la société. Il le rassemble comme les crapauds, et le darde comme les vipères.

— On disait de M. de Calonne, chassé après la déclaration du déficit : On l'a laissé tranquille, quand il a mis le feu, et on l'a puni quand il a sonné le tocsin.

— Je causais un jour avec M. de V..., qui paraît vivre sans illusion dans un âge où l'on en est encore susceptible. Je lui en témoignais la surprise qu'on avait de son indifférence. Il me répondit gravement : On ne peut pas être et avoir été. J'ai été dans mon temps, tout comme un autre, l'amant d'une femme galante, le jouet d'une coquette, le passe-temps d'une femme frivole, l'instrument d'une intrigante. Que peut-on être de plus ? L'ami d'une femme sensible... Ah ! nous voilà dans les romans.

— Je vous prie de croire, disait M... à un homme très riche, que je n'ai pas besoin de ce qui me manque.

— M... à qui on offrait une place dont quelques fonctions blessaient sa délicatesse, répondit : Cette place ne convient ni à l'amour-propre que je me permets, ni à celui que je me commande.

— Un homme d'esprit ayant lu les petits traités de M. d'Alembert sur l'élocution oratoire, sur la poésie, sur l'ode, on lui demanda ce qu'il en pensait. Il répondit : Tout le monde ne peut pas être sec.

— Je repousse, disait M..., les bienfaits de la protection ; je pourrais peut-être recevoir et honorer ceux de l'estime, mais je ne chéris que ceux de l'amitié.

— M... qui avait une collection des discours de récep-



tion à l'Académie française, me disait : Lorsque j'y jette les yeux, il me semble voir des carcasses de feu d'artifice après la Saint-Jean.

— On demandait à M... : Qu'est-ce qui rend plus aimable dans la société ? Il répondit : C'est de plaire.

— On disait à un homme que M..., autrefois son bien-faiteur, le haïssait. Je demande, répondit-il, la permission d'avoir un peu d'incrédulité à cet égard, j'espère qu'il ne me forcera pas à changer en respect pour moi le seul sentiment que j'ai besoin de lui conserver.

— M... tient à ses idées. Il aurait de la suite dans l'esprit, s'il avait de l'esprit. On en ferait quelque chose, si l'on pouvait changer ses préjugés en principes.

— Une jeune personne, dont la mère était jalouse et à qui les treize ans de sa fille déplaisaient infiniment, me disait un jour : J'ai toujours envie de lui demander pardon d'être née.

— M..., homme de lettres connu, n'avait fait aucune démarche pour voir tous ces princes voyageurs, qui, dans l'espace de trois ans, sont venus en France l'un après l'autre. Je lui demandai la raison de ce peu d'empressement. Il me répondit : Je n'aime, dans les scènes de la vie, que ce qui met les hommes dans un rapport simple et vrai les uns avec les autres. Je sais, par exemple, ce que c'est qu'un père et un fils, un amant et une maîtresse, un ami et un ami, un protecteur et un protégé, et même un acheteur et un vendeur, etc., mais ces visites produisant des scènes sans objet, où tout est comme réglé par l'étiquette, dont le dialogue est comme écrit d'avance, je n'en fais aucun cas, j'aime mieux un canevas italien qui a du moins le mérite d'être joué à l'impromptu.

— M... voyant, dans ces derniers temps, jusqu'à quel point l'opinion publique influait sur les grandes affaires, sur les places, sur le choix des ministres, disait à M. de



L..., en faveur d'un homme qu'il voulait voir arriver : Faites-nous en sa faveur un peu d'opinion publique.

— Je demandais à M. N... pourquoi il n'allait plus dans le monde ? il me répondit : C'est que je n'aime plus les femmes, et que je connais les hommes.

— M... disait de Sainte-Foix, homme indifférent au mal et au bien, dénué de tout instinct moral : C'est un chien placé entre une pastille et un excrément, et ne trouvant d'odeur ni à l'une ni à l'autre.

— M... avait montré beaucoup d'insolence et de vanité, après une espèce de succès au théâtre ; c'était son premier ouvrage. Un de ses amis lui dit : Mon ami, tu sèmes les ronces devant toi, tu les trouveras en repassant.

— La manière dont je vois distribuer l'éloge et le blâme, disait M. de B..., donnerait à un plus honnête homme du monde l'envie d'être diffamé.

— Une mère, après un trait d'entêtement de son fils, disait que les enfants étaient très égoïstes. — Oui, dit M..., en attendant qu'ils soient polis.

— On disait à M... : Vous aimez beaucoup la considération. Il répondit ce mot qui me frappa : Non, j'en ai pour moi, ce qui m'attire quelquefois celle des autres.

— On compte cinquante-six violations de la foi publique, depuis Henri IV jusqu'au ministère du cardinal de Loménie inclusivement. M. D... appliquait aux fréquentes banqueroutes de nos rois ces deux vers de Racine :

Et d'un trône si saint la moitié n'est fondée
Que sur la foi promise et rarement gardée.

— On disait à M..., académicien : Vous vous marierez quelque jour. Il répondit : J'ai tant plaisanté l'Académie, et j'en suis ; j'ai toujours peur qu'il ne m'arrive la même chose pour le mariage.

— M... disait de mademoiselle... (qui n'était point vénale,



n'écoutait que son cœur et restait fidèle à l'objet de son choix) : C'est une personne charmante, et qui vit le plus honnêtement qu'il est possible hors du mariage et du célibat.

— Un mari disait à sa femme : Madame, cet homme a des droits sur vous, il vous a manqué devant moi, je ne le souffrirai pas. Qu'il vous maltraite quand vous êtes seule, mais en ma présence, c'est me manquer à moi-même.

— J'étais à table à côté d'un homme qui me demanda si la femme qu'il avait devant lui n'était pas la femme de celui qui était à côté d'elle. J'avais remarqué que celui-ci ne lui avait pas dit un mot; c'est ce qui me fit répondre à mon voisin : Monsieur, ou il ne la connaît pas, ou c'est sa femme.

— Je demandais à M. de... s'il se marierait. — Je ne le crois pas, me disait-il; et il ajouta en riant : La femme qu'il me faudrait, je ne la cherche point, je ne l'évite même pas.

— Je demandais à M. de T... pourquoi il négligeait son talent, et paraissait si complètement insensible à la gloire; il me répondit ces propres paroles : Mon amour-propre a péri dans le naufrage de l'intérêt que je prenais aux hommes.

— On disait à un homme modeste : Il y a quelquefois des fentes au boisseau, sous lequel se cachent les vertus.

— M..., qu'on voulait faire parler sur différents abus publics ou particuliers, répondit froidement : Tous les jours j'accrois la liste des choses dont je ne parle plus. Le plus philosophe est celui dont la liste est la plus longue.

— Je proposerais volontiers, disait M. D..., je proposerais aux calomnieurs et aux méchants le traité que voici. Je dirais aux premiers : je veux bien que l'on me calomnie, pourvu que, par une action ou indifférente ou



même louable, j'aie fourni le fond de la calomnie, pourvu que son travail ne soit que la broderie du canevas, pourvu qu'on n'invente pas les faits en même temps que les circonstances ; en un mot pourvu que la calomnie ne fasse pas les frais à la fois et du fond et de la forme. Je dirais aux méchants : je trouve simple qu'on me nuise, pourvu que celui qui me nuit y ait quelque intérêt personnel ; en un mot, qu'on ne me fasse pas du mal trop gratuitement, comme il arrive.

— On disait d'un escrimeur adroit, mais poltron, spirituel et galant auprès des femmes, mais impuissant : Il manie très bien le fleuret et la fleurette, mais le duel et la jouissance lui font peur.

— C'est bien mal fait, disait M..., d'avoir laissé tomber le cocuage, c'est-à-dire, de s'être arrangé pour que ce ne soit plus rien. Autrefois, c'était un état dans le monde, comme de nos jours celui de joueur. A présent ce n'est plus rien du tout.

— M. de L..., connu pour misanthrope, me disait un jour, à propos de son goût pour la solitude : Il faut diablement aimer quelqu'un pour le voir.

— M... aime qu'on dise qu'il est méchant à peu près comme les Jésuites n'étaient pas fâchés qu'on dit qu'ils assassinaient les rois. C'est l'orgueil qui veut régner par la crainte sur la faiblesse.

— Un célibataire qu'on pressait de se marier répondit plaisamment : Je prie Dieu de me préserver des femmes aussi bien que je me préserverai du mariage.

— Un homme parlait du respect que mérite le public. Oui, dit M..., le respect qu'il obtient de la prudence. Tout le monde méprise les harangères. Cependant qui oserait risquer de les offenser en traversant la halle ?

— Je demandais à M. R..., homme plein d'esprit et de talents, pourquoi il ne s'était nullement montré pendant la Révolution de 1789, il me répondit : C'est que depuis



trente ans, j'ai trouvé les hommes si méchants, en particulier et pris un à un, que je n'ai osé espérer rien de bon d'eux, en public et pris collectivement.

— Il faut que ce qu'on appelle *la police* soit une chose bien terrible, disait plaisamment madame de..., puisque les Anglais aiment mieux les voleurs et les assassins, et que les Turcs aiment mieux la peste.

— Ce qui rend le monde désagréable, me disait M. de L..., ce sont les fripons, et puis les honnêtes gens ; de sorte que, pour que tout fût passable, il faudrait anéantir les uns, et corriger les autres. Il faudrait détruire l'Enfer et recomposer le Paradis.

— D... s'étonnait de voir M. de L..., homme très accredité, échouer dans tout ce qu'il essayait de faire pour un de ses amis. C'est que la faiblesse de son caractère anéantit la puissance de sa position. Celui qui ne sait pas ajouter sa volonté à sa force, n'a point de force.

— Quand madame de F... a dit joliment une chose bien pensée, elle croit avoir tout fait ; de façon que si une de ses amies faisait à sa place ce qu'elle a dit qu'il fallait faire, cela ferait à elles deux un philosophe. M. de... disait d'elle, que quand elle a dit une jolie chose sur l'émétique, elle est toute surprise de n'être point purgée.

— Un homme d'esprit définissait Versailles, un pays où, en descendant, il faut toujours paraître monter ; c'est-à-dire, s'honorer de fréquenter ce qu'on méprise.

— M... me disait qu'il s'était toujours bien trouvé des maximes suivantes sur les femmes : Parler bien toujours du sexe en général ; louer celles qui sont aimables ; se taire sur les autres ; les voir peu ; ne s'y fier jamais ; et ne jamais laisser dépendre son bonheur d'une femme, quelle qu'elle soit.

— Un philosophe me disait qu'après avoir examiné l'ordre civil et politique des sociétés, il n'étudiait plus que les



sauvages, dans les livres des voyageurs, et les enfants dans la vie ordinaire.

— Madame de ... disait de M. B... : Il est honnête, mais médiocre et d'un caractère épineux ; c'est comme la perche, blanche, saine, mais insipide et pleine d'arêtes.

— M... étouffe plutôt ses passions qu'il ne sait les conduire. Il me disait là-dessus : Je ressemble à un homme qui, étant à cheval, et ne sachant pas gouverner sa bête qui l'emporte, la tue d'un coup de pistolet et se précipite avec elle.

— Je demandai à M... pourquoi il avait refusé plusieurs places ; il me répondit : Je ne veux rien de ce qui met un rôle à la place d'un homme.

— Ne voyez-vous pas, me disait M..., que je ne suis rien que par l'opinion qu'on a de moi ; que lorsque je m'abaisse je perds de ma force, et que je tombe lorsque je descends ?



CHAPITRE VIII

— C'est une chose bien extraordinaire que deux auteurs pénétrés et panégyristes, l'un en vers, l'autre en prose, de l'amour immoral et libertin, Crébillon et Bernard, soient morts épris passionnément de deux filles. Si quelque chose est plus étonnant, c'est de voir l'amour sentimental posséder madame de Voyer jusqu'au dernier moment, et la passionner pour le vicomte de Noailles, tandis que de son côté, M. de Voyer a laissé deux cassettes pleines de lettres céladoniques copiées deux fois de sa main. Cela rappelle les poltrons, qui chantent pour déguiser leur peur.

— Qu'un homme d'esprit (disait en riant M. de...) ait des doutes sur sa maîtresse, cela se conçoit ; mais sur sa femme ! il faut être bien bête.

— C'est un caractère curieux que celui de M. L... ; son esprit est plaisant et profond ; son cœur est fier et calme ; son imagination est douce, vive, et même passionnée.

— Dans le monde, disait M..., vous avez trois sortes d'amis : vos amis qui vous aiment ; vos amis qui ne se soucient pas de vous, et vos amis qui vous haïssent.

— M... disait : Je ne sais pourquoi madame de L... désire tant que j'aïlle chez elle ; car quand j'ai été quelque temps sans y aller, je la méprise moins. On pourrait dire cela du monde en général.

— D..., misanthrope plaisant, me disait, à propos de la méchanceté des hommes : Il n'y a que l'inutilité du premier déluge qui empêche Dieu d'en envoyer un second.



— On attribuait à la philosophie moderne le tort d'avoir multiplié le nombre des célibataires, sur quoi M... dit : Tant qu'on ne me prouvera pas que ce sont les philosophes qui se sont cotisés pour faire les fonds de mademoiselle Bertin, et pour élever sa boutique, je croirai que le célibat pourrait bien avoir une autre cause.

— N... disait qu'il fallait toujours examiner si la liaison d'une femme et d'un homme est d'âme à âme, ou de corps à corps ; si celle d'un particulier et d'un homme en place ou d'un homme de la Cour, est de sentiment à sentiment, ou de position à position, etc.

— M. de... disait qu'il ne fallait rien lire dans les séances publiques de l'Académie française, par delà ce qui est imposé par les statuts, et il motivait son avis en disant : En fait d'inutilités, il ne faut que le nécessaire.

— M... disait que le désavantage d'être au-dessous des princes est richement compensé par l'avantage d'en être loin.

— On proposait un mariage à M... ; il répondit : Il y a deux choses que j'ai toujours aimées à la folie, ce sont les femmes et le célibat. J'ai perdu ma première passion, il faut que je conserve la seconde.

— La rareté d'un sentiment vrai fait que je m'arrête quelquefois dans les rues, à regarder un chien ronger un os ; c'est au retour de Versailles, Marly, Fontainebleau (disait M. de...) que je suis plus curieux de ce spectacle.

— M. Thomas me disait un jour : Je n'ai pas besoin de mes contemporains, mais j'ai besoin de la postérité. Il aimait beaucoup la gloire. Beau résultat de philosophie, lui dis-je, de pouvoir se passer des vivants, pour avoir besoin de ceux qui ne sont pas nés !

— N... disait à M. Barthe : Depuis dix ans que je vous connais, j'ai toujours cru qu'il était impossible d'être votre ami ; mais je me suis trompé, il y en aurait un



moyen. — Et lequel ? — Celui de faire une parfaite abnégation de soi, et d'adorer sans cesse votre égoïsme.

— M. de R... était autrefois moins dur et moins dénigrant qu'aujourd'hui ; il a usé toute son indulgence, et le peu qu'il lui en reste, il le garde pour lui (1).

— On proposait à un célibataire de se marier ; il répondit par de la plaisanterie ; et, comme il y avait mis beaucoup d'esprit, on lui dit : Votre femme ne s'ennuierait pas ; sur quoi il répondit : Si elle était jolie, sûrement elle s'amuserait tout comme une autre.

— On accusait M... d'être misanthrope. Moi, dit-il, je ne le suis pas ; mais j'ai bien pensé l'être, et j'ai vraiment bien fait d'y mettre ordre. — Qu'avez-vous fait pour l'empêcher ? — Je me suis fait solitaire.

— Il est temps, disait M..., que la philosophie ait aussi son index, comme l'inquisition de Rome et de Madrid. Il faut qu'elle fasse une liste des livres qu'elle proscribit, et cette proscription sera plus considérable que celle de sa rivale. Dans les livres mêmes qu'elle approuve en général, combien d'idées particulières ne condamnerait-elle pas, comme contraires à la morale, et même au bon sens ?

— Ce jour-là je fus très aimable, point brutal, me disait M. S..., qui était en effet l'un et l'autre.

— M... me dit un jour plaisamment, à propos des femmes et de leurs défauts : Il faut choisir, d'aimer les femmes ou de les connaître ; il n'y a pas de milieu.

— M..., qui venait de publier un ouvrage qui avait beaucoup réussi, était sollicité d'en publier un second, dont ses amis faisaient grand cas. Non, dit-il, il faut laisser à l'envie le temps d'essuyer son écume.

— M..., jeune homme, me demandait pourquoi madame

(1) Ce M. de R., dont il a déjà été question plusieurs fois, semble être quelquefois Rivarol. Chamfort et lui se détestaient.



de B... avait refusé son hommage, qu'il lui offrait, pour courir après celui de M. de L..., qui semblait se refuser à ses avances. Je lui dis : Mon cher ami, Gênes, riche et puissante, a offert sa souveraineté à plusieurs rois, qui l'ont refusée, et on a fait la guerre pour la Corse, qui ne produit que des châtaignes, mais qui était fière et indépendante.

— Un des parents de M. de Vergennes lui demandait pourquoi il avait laissé arriver au ministère de Paris le baron de Breteuil, qui était dans le cas de lui succéder. C'est que, dit-il, c'est un homme qui, ayant toujours vécu dans le pays étranger, n'est pas connu ici ; c'est qu'il a une réputation usurpée ; que quantité de gens le croient digne du ministère. Il faut les détromper, le mettre en évidence, et faire voir ce que c'est que le baron de Breteuil.

— On reprochait à M. L..., homme de lettres, de ne plus rien donner au public. Que voulez-vous qu'on imprime, dit-il, dans un pays où l'almanach de Liège est défendu de temps en temps.

M... disait de M. de La Reynière, chez qui tout le monde va pour sa table, et qu'on trouve très ennuyeux : On le mange, mais on ne le digère pas.

— M. de F..., qui avait vu à sa femme plusieurs amants, et qui avait toujours joui de temps en temps de ses droits d'époux, s'avisa un soir de vouloir en profiter. Sa femme s'y refuse. Et quoi, lui dit-elle, ne savez-vous pas que je suis en affaire avec M... ? — Belle raison, dit-il ; ne m'avez-vous pas laissé mes droits quand vous aviez L..., S..., N..., B..., T... ? — Oh ! quelle différence ! Était-ce de l'amour que j'avais pour eux ! Rien, pures fantaisies ; mais avec M..., c'est un sentiment ; c'est à la vie et à la mort. — Ah ! je ne savais pas cela ; n'en parlons plus ; et, en effet, tout fut dit. M. de R..., qui entendait conter cette histoire, s'écria : Mon Dieu ! que je vous re-



mercie d'avoir amené le mariage à produire de pareilles gentillesses !

— Mes ennemis ne peuvent rien contre moi, disait M..., car ils ne peuvent m'ôter la faculté de bien penser, ni celle de bien faire.

— Je demandais à M... s'il se marierait. Il me répondit : Pourquoi faire ? Pour payer au roi de France la capitation et les trois vingtièmes après ma mort ?

— M. de... demandait à l'évêque de... une maison de campagne où il n'allait jamais ; celui-ci lui répondit : Ne savez-vous pas qu'il faut toujours avoir un endroit où l'on n'aille point et où l'on croie que l'on serait heureux si on y allait ? M. de..., après un instant de silence, répondit : Cela est vrai, et c'est ce qui a fait la fortune du paradis.

— Milton, après le rétablissement de Charles II, était dans le cas de reprendre une place très lucrative qu'il avait perdue ; sa femme l'y exhortait ; il lui répondit : Vous êtes femme et vous voulez avoir un carrosse ; moi, je veux vivre et mourir en honnête homme.

— Je pressais M. de L... d'oublier les torts de M. de B... (qui l'avait autrefois obligé) ; il me répondit : Dieu a recommandé le pardon des injures ; il n'a point recommandé celui des bienfaits.

— M... me disait : Je ne regarde le roi de France que comme le roi d'environ cent mille hommes, auxquels il partage et sacrifie la sueur, le sang et les dépouilles de vingt-quatre millions neuf cent mille hommes, dans des proportions déterminées par les idées féodales, militaires, anti-morales et anti-politiques qui avilissent l'Europe depuis vingt siècles.

— M. de Calonne voulant introduire des femmes dans son cabinet, trouva que la clé n'entrait point dans la serrure. Il lâcha un f.... d'impatience, et sentant sa faute : Pardon, Mesdames, dit-il, j'ai fait bien des affai-



res dans ma vie, et j'ai vu qu'il n'y a qu'un mot qui serve. En effet, la clé entra tout de suite.

— Je demandais à M... pourquoi, en se condamnant à l'obscurité, il se dérobaît au bien qu'on pouvait lui faire. Les hommes, me dit-il, ne peuvent rien faire pour moi qui vaille leur oubli.

— M. de... promettait je ne sais quoi à M. L..., et jurait foi de gentilhomme; celui-ci lui dit: Si cela vous est égal, ne pourriez-vous pas dire foi d'honnête homme?

— Le fameux Ben Johnson disait que tous ceux qui avaient pris les Muses pour femmes étaient morts de faim, et que ceux qui les avaient prises pour maîtresses s'en étaient fort bien trouvés. Cela revient assez à ce que j'ai ouï dire à Diderot, qu'un homme de lettres sensé pouvait être l'amant d'une femme qui fait un livre, mais ne devait être le mari que de celle qui sait faire une chemise. Il y a mieux que tout cela, c'est de n'être ni l'amant de celle qui fait un livre, ni le mari d'aucune.

— J'espère qu'un jour, disait M..., au sortir de l'Assemblée nationale, présidée par un juif, j'assisterai au mariage d'un catholique séparé par divorce de sa première femme luthérienne, et épousant une jeune anabaptiste; qu'ensuite nous irons dîner chez le curé, qui nous présentera sa femme, jeune personne de la religion anglicane, qu'il aura lui-même épousée en secondes noces, étant veuf d'une calviniste.

— Ce n'est pas, me disait M. de M..., un homme très vulgaire, que celui qui dit à la Fortune: Je ne veux de toi qu'à telle condition; tu subiras le joug que je veux t'imposer; et qui dit à la Gloire: Tu n'es qu'une fille à qui je veux bien faire quelques caresses, mais que je repousserai si tu en risques avec moi de trop familières et qui ne me conviennent pas. C'était lui-même qu'il peignait, et tel est en effet son caractère.



— On disait d'un courtisan léger, mais non corrompu : Il a pris de la poussière dans le tourbillon, mais il n'a pas pris de tache dans la boue.

— M... disait qu'il fallait qu'un philosophe commençât par avoir le bonheur des morts, celui de ne pas souffrir et d'être tranquille; puis celui des vivants, de penser, sentir et s'amuser.

— M. de Vergennes n'aimait point les gens de lettres, et on remarqua qu'aucun écrivain distingué n'avait fait des vers sur la paix de 1783; sur quoi quelqu'un disait: Il y en a deux raisons; il ne donne rien aux poètes et ne prête pas à la poésie.

— Je demandais à M... quelle était sa raison de refuser un mariage avantageux. Je ne veux point me marier, dit-il, dans la crainte d'avoir un fils qui me ressemble. Comme j'étais surpris, vu que c'est un très honnête homme; oui, dit-il, oui, dans la crainte d'avoir un fils qui, étant pauvre comme moi, ne sache ni mentir, ni flatter, ni ramper, et ait à subir les mêmes épreuves que moi.

— Une femme parlait emphatiquement de sa vertu, et ne voulait plus, disait-elle, entendre parler d'amour. Un homme d'esprit dit là-dessus : A quoi bon toute cette forfanterie? Ne peut-on pas trouver un amant sans dire tout cela?

— Dans le temps de l'Assemblée des notables, un homme voulait faire parler le perroquet de madame de... Ne vous fatiguez pas, lui dit-elle, il n'ouvre jamais le bec. — Convenez-vous un perroquet qui ne dit mot? Ayez-en un qui dise au moins : Vive le roi ! Dieu m'en préserve, dit-elle, un perroquet disant : Vive le roi ! Je ne l'aurais plus. On en aurait fait un notable.

— Un malheureux portier, à qui les enfants de son maître refusèrent de payer un legs de mille livres; qu'il pouvait réclamer par justice, me dit : Voulez-vous,



Monsieur, que j'aïlle plaider contre les enfants d'un homme que j'ai servi vingt-cinq ans, et que je sers eux-mêmes depuis quinze ? Il se faisait de leur injustice même, une raison d'être généreux à leur égard.

— On demandait à M..., pourquoi la nature avait rendu l'amour indépendant de notre raison. C'est, dit-il, parce que la nature ne songe qu'au maintien de l'espèce, et, pour la perpétuer, elle n'a que faire de notre sottise. Qu'étant ivre, je m'adresse à une servante de cabaret ou à une fille, le but de la nature peut être aussi bien rempli, que si j'eusse obtenu Clarisse après deux ans de soins ; au lieu que ma raison me sauverait de la servante, de la fille et de Clarisse même peut-être. A ne consulter que la raison, quel est l'homme qui voudrait être père et se préparer tant de soucis pour un long avenir ? Quelle femme, pour une épilepsie de quelques minutes, se donnerait une maladie d'une année entière ? La nature, en nous dérobant à notre raison, assure mieux son empire ; et voilà pourquoi elle a mis de niveau sur ce point Zénobie et sa fille de basse-cour, Mare-Aurèle et son palefrenier.

— M... est un homme immobile, dont l'âme est ouverte à toutes les impressions dépendant de ce qu'il voit, de ce qu'il entend, ayant une larme prête pour la bonne action qu'on lui raconte, et un sourire pour le ridicule qu'un sot essaye de jeter sur elle.



CHAPITRE IX

— M... prétend que le monde le plus choisi est entièrement conforme à la description qui lui fut faite d'un mauvais lieu, par une jeune personne qui y logeait. Il la rencontre au vauxhall, il s'approche d'elle, et lui demande en quel endroit on pourrait la voir seule pour lui confier quelques petits secrets. Monsieur, dit-elle, je demeure chez madame..., c'est un lieu très honnête, où il ne va que des gens comme il faut, la plupart en carrosse ; une porte cochère, un joli salon où il y a des glaces et un beau lustre. On y soupe quelquefois et on est servi en vaisselle plate. — Comment donc, mademoiselle ! j'ai vécu en bonne compagnie, et je n'ai rien vu de mieux que cela. — Ni moi non plus, qui ai pourtant habité presque toutes ces sortes de maisons. M... reprenait toutes les circonstances, et faisait voir qu'il n'y en avait pas une qui ne s'appliquât au monde tel qu'il est.

— M... jouit excessivement des ridicules qu'il peut saisir et apercevoir dans le monde. Il paraît même charmé lorsqu'il voit quelque injustice absurde ; des places données à contresens, des contradictions ridicules dans la conduite de ceux qui gouvernent, des scandales de toute espèce que la société offre trop souvent. D'abord j'ai cru qu'il était méchant ; mais, en le fréquentant davantage, j'ai démêlé à quel principe appartient cette étrange manière de voir. C'est un sentiment honnête, une indignation vertueuse qui l'a rendu longtemps malheureux, et à laquelle il a substitué une habitude de plaisanterie,



qui voudrait n'être que gaie, mais qui, devenant quelquefois amère et sarcastique, dénonce la source dont elle part.

— Les amitiés de N... ne sont autre chose que le rapport de ses intérêts avec ceux de ses prétendus amis. Ses amours ne sont que le produit de quelques bonnes digestions. Tout ce qui est au-dessus ou au delà n'existe point pour lui. Un mouvement noble et désintéressé en amitié, un sentiment délicat lui paraît une folie non moins absurde que celle qui fait mettre un homme aux petites maisons.

— M. de Ségur, ayant publié une ordonnance qui obligeait à ne recevoir dans le corps de l'artillerie que des gentilshommes, et, d'une autre part, cette fonction n'admettant que des gens instruits, il arriva une chose plaisante. C'est que l'abbé Bossut, examinateur des élèves, ne donna d'attestation qu'à des roturiers, et Cherin, qu'à des gentilshommes. Sur une centaine d'élèves, il n'y en eut que quatre ou cinq qui remplirent les deux conditions.

— M. de L... me disait relativement au plaisir des femmes, que lorsqu'on cesse de pouvoir être prodigue, il faut devenir avare, et qu'en ce genre, celui qui cesse d'être riche commence à être pauvre. Pour moi, dit-il, aussitôt que j'ai été obligé de distinguer entre la lettre de change payable à vue et la lettre payable à échéance, j'ai quitté la banque.

— Un homme de lettres, à qui un grand seigneur faisait sentir la supériorité de son rang, lui dit : Monsieur le duc, je n'ignore pas ce que je dois savoir, mais je sais aussi qu'il est plus aisé d'être au-dessus qu'à côté.

— Madame de L... est coquette avec illusion, en se trompant elle-même. Madame de B... l'est sans illusion, et il ne faut pas la chercher parmi les dupes qu'elle fait.

— Le maréchal de Noailles avait un procès au Parlement



avec un de ses fermiers. Huit à neuf conseillers se récusèrent, disant tous : En qualité de parents de M. de Noailles; et ils l'étaient en effet au *huitantième* degré. Un conseiller, nommé M. Hurson, trouvant cette vanité ridicule, se leva, disant : Je me récusé aussi. Le premier président lui demanda en quelle qualité. Il répondit : Comme parent du fermier.

— Madame de..., âgée de soixante-cinq ans, ayant épousé M... âgé de vingt-deux, quelqu'un dit que c'était le mariage de Pyrame et de Baucis.

— M..., à qui on reprochait son indifférence pour les femmes, disait : Je puis dire sur elles, ce que madame de C... disait sur les enfants. J'ai dans la tête un fils dont je n'ai jamais pu accoucher. J'ai dans l'esprit une femme *comme il y en a peu*, qui me préserve des femmes comme il en a beaucoup. J'ai bien des obligations à cette femme-là.

— Ce qui me paraît le plus comique dans le monde civil, disait M..., c'est le mariage, c'est l'état de mari ; ce qui me paraît le plus ridicule dans le monde politique, c'est la royauté, c'est le métier de roi. Voilà les deux choses qui m'égayent le plus ; ce sont les deux sources intarissables de mes plaisanteries. Ainsi, qui me marierait et me ferait roi m'ôterait à la fois une partie de mon esprit et de ma gaieté.

— On avisait, dans une société, aux moyens de déplacer un mauvais ministre déshonoré par vingt turpitudes. Un de ses ennemis connus dit tout à coup : Ne pourrait-on pas lui faire faire quelque opération raisonnable, quelque chose d'honnête, pour le faire chasser ?

— Que peuvent pour moi, disait M..., les grands et les princesses ? Peuvent-ils me rendre ma jeunesse ou m'ôter ma pensée, dont l'usage me console de tout ?

— Madame de.... disait un jour à M... : Je ne saurais être à ma place dans votre esprit, parce que j'ai beaucoup vu



pendant quelque temps M. d'Ur... Je vais vous en dire la raison, qui est en même temps ma meilleure excuse. Je couchais avec lui ; et je hais si fort la mauvaise compagnie, qu'il n'y avait qu'une pareille raison qui pût me justifier à mes yeux, et je m'imagine, aux vôtres.

— M. de B... voyait madame de L... tous les jours ; le bruit courut qu'il allait l'épouser. Sur quoi il dit à l'un de ses amis : Il y a peu d'hommes qu'elle n'épousât pas plus volontiers que moi et réciproquement. Il serait bien étrange, que dans quinze ans d'amitié, nous n'eussions pas vu combien nous sommes antipathiques l'un à l'autre.

— L'illusion, disait M..., ne fait d'effet sur moi, relativement aux personnes que j'aime, que celui d'un verre sur un pastel. Il adoucit les traits sans changer les rapports ni les proportions.

— On agitait dans une société la question, lequel était plus agréable, de donner ou de recevoir. Les uns prétendaient que c'était de donner ; d'autres, que quand l'amitié était parfaite, le plaisir de recevoir était peut-être aussi délicat et plus vif. Un homme d'esprit à qui on demanda son avis dit : Je ne demanderai pas lequel des deux plaisirs est le plus vif, mais je préférerais celui de donner ; il m'a semblé qu'au moins il était le plus durable, et j'ai toujours vu que c'était celui des deux dont on se souvenait plus longtemps.

— Les amis de M... voulaient plier son caractère à leurs fantaisies, et le trouvant toujours le même, disaient qu'il était incorrigible, il leur répondit : Si je n'étais pas incorrigible, il y a bien longtemps que je serais corrompu.

— Je me refuse, disait M..., aux avances de M. de B..., parce que j'estime assez peu les qualités pour lesquelles il me recherche, et que s'il savait quelles sont les qualités pour lesquelles je m'estime, il me fermerait sa porte.



— On reprochait à M. de.... d'être le médecin tant pis. Cela vient, répondit-il, de ce que j'ai vu enterrer tous les malades du médecin tant mieux. Au moins si les miens meurent, on n'a point à me reprocher d'être un sot.

— Un homme qui avait refusé d'avoir madame de S..., disait : A quoi sert l'esprit, s'il ne sert pas à n'avoir point madame de.... ?

— M. Joly de Fleury, contrôleur général en 1781, a dit à mon ami M. B... : vous parlez toujours de nation. Il n'y a point de nation. Il faut dire le peuple; le peuple que nos plus anciens publicistes définissent, *peuple serf, corvéable et taillable à merci et miséricorde.*

— On offrait à M.... une place lucrative qui ne lui convenait pas, il répondit : Je sais qu'on vit avec de l'argent, mais je sais aussi qu'il ne faut pas vivre pour de l'argent.

— Quelqu'un disait d'un homme très personnel : Il brûlerait votre maison pour se faire cuire deux œufs.

— Le duc de...., qui avait autrefois de l'esprit, qui recherchait la conversation des honnêtes gens, s'est mis, à cinquante ans, à mener la vie d'un courtisan ordinaire. Ce métier et la vie de Versailles lui conviennent dans la décadence de son esprit, comme le jeu convient aux vieilles femmes.

— Un homme dont la santé s'était rétablie en assez peu de temps et à qui on demandait la raison, répondit : C'est que je compte avec moi, au lieu qu'auparavant je comptais sur moi.

— Je crois, disait M..., sur le duc de...., que son nom est son plus grand mérite, et qu'il a toutes les vertus qui se font dans une parcheminerie.

— On accusait un jeune homme de la cour d'aimer les filles avec fureur. Il y avait là plusieurs femmes honnêtes et considérables avec qui cela pouvait le brouiller.



Un de ses amis qui était présent, répondit : Exagération, méchanceté, il a aussi des femmes.

— M... qui aimait beaucoup les femmes, me disait que leur commerce lui était nécessaire, pour tempérer la sévérité de ses pensées, et occuper la sensibilité de son âme. J'ai, disait-il, du Tacite dans la tête, et du Tibulle dans le cœur.

— M. de L... disait qu'on aurait dû appliquer au mariage, la police relative aux maisons qu'on loue par un bail, pour trois, six et neuf ans, avec pouvoir d'acheter la maison, si elle vous convient.

— La différence qu'il y a de vous à moi, me disait M..., c'est que vous avez dit à tous les masques : Je vous connais ; et moi je leur ai laissé l'espérance de me tromper. Voilà pourquoi le monde m'est plus favorable qu'à vous. C'est un bal dont vous avez détruit l'intérêt pour les autres, et l'amusement pour vous-même.

— Quand M. de R... a passé une journée sans écrire, il répète le mot de Titus : J'ai perdu un jour.

— L'homme, disait M..., est un sot animal, si j'en juge par moi.

— M... avait, pour exprimer le mépris, une formule favorite : C'est l'avant-dernier des hommes. — Pourquoi l'avant-dernier, lui demandait-on ? Pour ne décourager personne, car il y a presse.

— Au physique, disait M..., homme d'une santé délicate et d'un caractère très fort, je suis le roseau qui plie et ne rompt pas ; au moral, je suis au contraire le chêne qui rompt et ne plie point. *Homo interior, totus nervus*, dit Van Helmont.

— J'ai connu, me disait M. de L..., âgé de quatre-vingt-onze ans, des hommes qui avaient un caractère grand, mais sans pureté, d'autres qui avaient un caractère pur, mais sans grandeur.

— M. de Condorcet avait reçu un bienfait de M. d'An-



ville, celui-ci avait recommandé le secret. Il fut gardé. Plusieurs années après ils se brouillèrent, alors M. de Condorect révéla le secret du bienfait qu'il avait reçu. M. T..., leur ami commun, instruit, demanda à M. de Condorect, la raison de cette apparente bizarrerie. Celui-ci répondit : J'ai tu son bienfait tant que je l'ai aimé. Je parle, parce que je ne l'aime plus. C'était alors son secret, à présent, c'est le mien.

— M... disait du prince de Beauveau, grand puriste : Quand je le rencontré dans ses promenades du matin, et que je passe dans l'ombre de son cheval (il se promène souvent à cheval pour sa santé) j'ai remarqué que je ne fais pas une faute de français de toute la journée.

— N... disait qu'il s'étonnait toujours de ces festins meurtriers qu'on se donne dans le monde. Cela se concevrait entre parents qui héritent les uns des autres, mais entre amis qui n'héritent pas, quel peut en être l'objet ?

— J'ai vu, disait M..., peu de fiertés, dont j'aie été content. Ce que je connais de mieux en ce genre, c'est celle de Satan dans le *Paradis perdu*.

— Le bonheur, disait M..., n'est pas chose aisée. Il est très difficile de le trouver en nous, et impossible de le trouver ailleurs..

— On engageait M. de... à quitter une place, dont le titre seul faisait sa sûreté contre des hommes puissants ; il répondit : On peut couper à Samson sa chevelure ; mais il ne faut pas lui conseiller de prendre perruque.

— On disait que M... était peu sociable : Oui, dit un de ses amis, il est choqué de plusieurs choses qui, dans la société, choquent la nature.

— On faisait la guerre à M..., sur son goût pour la solitude, il répondit : C'est que je suis plus accoutumé à mes défauts qu'à ceux d'autrui.



— M. de..., se prétendant ami de M. Turgot, alla faire compliment à M. de Maurepas, d'être délivré de M. Turgot. Ce même ami de M. Turgot fut un an sans le voir après sa disgrâce, et M. Turgot ayant eu besoin de le voir, il lui donna un rendez-vous, non chez M. Turgot, non chez lui-même, mais chez Duplessis, au moment où il se faisait peindre. Il eut depuis la hardiesse de dire à M. Bertin, qui n'était parti de Paris que huit jours après la mort de M. Turgot: moi qui ai vu M. Turgot dans tous les moments de sa vie, moi son ami intime, et qui lui ai fermé les yeux. Il n'a commencé à braver M. Necker, que quand celui-ci fut très mal avec M. de Maurepas, et à sa chute, il alla dîner chez Sainte-Foix avec Bourboulon, ennemis de Necker, qu'il méprisait tous les deux. Il a passé sa vie à médire de M. de Calonne, qu'il a fini par loger; de M. de Vergennes, qu'il n'a cessé de capter, par le moyen d'Hérin, qu'il a ensuite mis à l'écart; il lui a substitué dans son amitié Ruynet, dont il s'est servi pour faire faire un traitement très considérable à M. d'Ornano, nommé pour présider à la démarcation des limites de France et d'Espagne. Incrédule, il fait maigre les vendredi et samedi à tout hasard, il s'est fait donner cent mille livres du roi, pour payer les dettes de son frère, et a eu l'air de faire de son propre argent tout ce qu'il a fait pour lui, comme frais de son logement du Louvre, etc. Nommé tuteur du petit Bart..., à qui sa mère avait donné cent mille écus par testament, au préjudice de sa sœur, Madame de Verg... il a fait une assemblée de famille, dans laquelle il a engagé le jeune homme à renoncer à son legs, à déchirer le testament. Et à la première faute de jeune homme qu'a faite son pupille, il s'est débarrassé de la tutelle.



CHAPITRE X

— On se souvient encore de la ridicule et excessive vanité de l'archevêque de Reims, Le Tellier-Louvois, sur son rang et sur sa naissance. On sait combien, de son temps, elle était célèbre dans toute la France. Voici une des occasions où elle se montra toute entière le plus plaisamment. Le duc d'A..., absent de la Cour depuis plusieurs années, revenu de son gouvernement de Berry, allait à Versailles. Sa voiture versa et se rompit. Il faisait un froid très aigu. On lui dit qu'il fallait deux heures pour la remettre en état. Il vit un relais et demanda pour qui c'était ; on lui dit que c'était pour l'archevêque de Reims qui allait à Versailles aussi. Il envoya ses gens devant lui, n'en réservant qu'un, auquel il recommanda de ne point paraître sans son ordre. L'archevêque arrive. Pendant qu'on attelait, le duc charge un des gens de l'archevêque de lui demander une place pour un honnête homme, dont la voiture vient de se briser, et qui est condamné à attendre deux heures qu'elle soit rétablie. Le domestique va et fait la commission. — Quel homme est-ce ? dit l'archevêque. Est-ce quelqu'un comme il faut. — Je le crois, Monseigneur ; il a un air bien honnête. — Qu'appelles-tu honnête ? est-il bien mis ? — Monseigneur, simplement, mais bien. — A-t-il des gens ? — Monseigneur, je l'imagine. — Va-t'en le savoir. Le domestique va et revient : Monseigneur il les a envoyés devant à Versailles. — Ah ! c'est quelque chose. Mais ce n'est pas tout. Demande-lui s'il est gentilhomme. Le laquais va et revient. Oui, Mon-



seigneur, il est gentilhomme. — A la bonne heure; qu'il vienne, nous verrons ce que c'est. Le due arrive, salue. L'archevêque fait un signe de tête, se range à peine pour faire une petite place dans sa voiture. Il voit une croix de Saint-Louis. Monsieur, dit-il au duc, je suis fâché de vous avoir fait attendre, mais je ne pouvais donner une place dans ma voiture à un homme de rien, vous en conviendrez. Je sais que vous êtes gentilhomme. Vous avez servi, à ce que je vois? — Oui, Monseigneur. — Et vous allez à Versailles? — Oui, Monseigneur. — Dans les bureaux apparemment? — Non, je n'ai rien à faire dans les bureaux. Je vais remercier. — Qui? M. de Louvois? — Non, Monseigneur, le roi. — Le roi? (ici l'archevêque se recule et fait un peu de place). Le roi vient donc de vous faire quelque grâce toute récente? — Non, Monseigneur, c'est une longue histoire. — ConteZ toujours. — C'est qu'il y a deux ans j'ai marié ma fille à un homme peu riche (l'archevêque reprend un peu de l'espace qu'il a cédé dans la voiture), mais d'un très grand nom (l'archevêque recède la place). Le due continue: Sa Majesté avait bien voulu s'intéresser à ce mariage... (l'archevêque fait beaucoup de place) et avait même promis à mon gendre le premier gouvernement qui vaquerait. — Comment donc! Un petit gouvernement sans doute! De quelle ville? — Ce n'est pas d'une ville, Monseigneur, c'est d'une province. — D'une province, Monsieur! crie l'archevêque en reculant dans l'angle de sa voiture; d'une province! — Oui, et il va y en avoir un de vacant. — Lequel donc? — Le mien, celui de Berry, que je veux faire passer à mon gendre. — Quoi! Monsieur... Vous êtes Gouverneur de... Vous êtes donc le due de... Et il veut descendre de sa voiture... Mais, monsieur le Duc, que ne parliez-vous? Mais cela est incroyable. Mais à quoi m'exposez-vous? Pardon de



vous avoir fait attendre... Ce maraud de laquais qui ne me dit pas... Je suis bien heureux encore d'avoir eru, sur votre parole, que vous étiez gentilhomme : tant de gens le disent sans l'être ! et puis ce d'Hosier est un fripon. Ah ! monsieur le Duc, je suis confus. — Remettez-vous, Monseigneur. Pardonnez à votre laquais, qui s'est contenté de vous dire que j'étais un honnête homme. Pardonnez à d'Hozier, qui vous exposait à recevoir dans votre voiture, un vieux militaire non titré ; et pardonnez-moi aussi, de n'avoir pas commencé par faire mes preuves pour monter dans votre carrosse.

— M. et madame d'Angivilliers, M. et madame Necker paraissent deux couples uniques, chacun dans son genre. On croirait que chacun d'eux convenait à l'autre exclusivement, et que l'amour ne peut aller plus loin. Je les ai étudiés, et j'ai trouvé qu'ils se tenaient très peu par le cœur ; et que, quant au caractère, ils ne se tenaient que par des contrastes.

— Un homme, attaquant une femme sans être prêt, lui dit : Madame, s'il vous était égal d'avoir encore un quart d'heure de vertu ?

— M... disait que ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était paix, silence, obscurité. On lui répondit : C'est la chambre d'un malade.

— J'ai entendu parler d'un fou de cour apparemment très sage, et qui disait : Je ne sais comment cela se fait, mais il ne me vient jamais de bons mots que contre les gens disgraciés.

— Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, avait pris pour son modèle dans la guerre Annibal, qu'il citait sans cesse. Après la bataille de Morat, où ce prince fut battu, le fou de cour qui l'accompagnait dans sa fuite disait de temps en temps : « Nous voilà bien annibalés ! »

— Le roi de Prusse comblait un officier de bontés, et



Oublia toutefois dans une promotion d'infanterie. Cet officier se plaignit, et ses plaintes furent rendues au roi par un délateur, auquel le roi répondit : Il a raison de se plaindre, mais il ne sait pas ce que je veux faire pour lui. Allez lui dire que je sais tout, que je lui pardonne, mais que je ne lui ordonne pas de vous pardonner. En effet, cette histoire fut sue de l'officier intéressé, ce qui occasionna un duel au pistolet où le délateur fut tué. Le roi donna ensuite un régiment à l'officier oublié dans la précédente promotion.

— Le roi de Prusse trouva, à la prise de Dresde, beaucoup de bottes et de perruques chez le comte de Brühl. Voilà bien des bottes, dit-il, pour un homme qui n'allait jamais à cheval, et bien des perruques pour un homme qui n'avait point de tête !

— Les habitants de Berlin ayant fait trois arcs de triomphe pour leur roi à son retour de la dernière campagne de la guerre de Sept ans, il publia sous le premier arc l'abolition d'un impôt, sous le deuxième l'abolition d'un second impôt, enfin sous le troisième l'abolition de tous les impôts.

— Le roi de Prusse, ayant fait faire de la fausse monnaie par des juifs, leur paya la somme convenue avec la monnaie qu'ils venaient de fabriquer.

— La gabelle n'est connue que de nom en basse Bretagne, mais très redoutée des paysans. Un seigneur fit présent à un curé de village d'une pendule. Les paysans ne savaient ce que c'était. Un d'eux s'avisa de dire que c'était la gabelle. Ils ramassaient déjà des pierres pour la détruire, lorsque le curé survint et leur dit que ce n'était pas la gabelle, mais le jubilé que le pape lui envoyait. Ils s'apaisèrent sur-le-champ.

— Un grand seigneur russe prit pour instituteur de ses enfants un Gascon, qui n'apprit à ses élèves que le basque, la seule langue qu'il possédât. Cela fit une



scène plaisante la première fois qu'ils se trouvèrent avec des Français.

— Un Gaseon, ayant à la cour je ne sais quelle place subalterne, promit sa protection à un vieux militaire, son compatriote. Il le fit trouver sur le chemin du roi, et, le lui présentant, dit au roi que son compatriote et lui avaient servi Sa Majesté quarante-six ans. — Comment ! quarante-six ans ? dit le roi. — Oui, sire, lui quarante-cinq ans, et moi un an... Cela fait bien quarante-six ans complets.

— Mademoiselle, étant à Toulouse, disait à un homme de distinction de la même ville : Je m'étonne que, Toulouse étant entre la Provence et la Gascogne, vous soyez d'aussi bonnes gens que vous êtes. — Votre Altesse, répondit le Toulousain, ne nous a pas encore creusés. En nous creusant bien, elle trouverait que nous valons à peu près les Provençaux et les Gascons ensemble.

— Un ivrogne, buvant un verre de vin au commencement d'un repas, lui dit : Arrange-toi bien, tu seras foulé.

— Un ivrogne, tenant son camarade sous le bras, la nuit, dans l'obscurité, disait : Voyez comme la police est faite ici ! On nous fait payer les boues et lanternes... Les boues, oh ! il y en a, il n'y a rien à dire ; mais les lanternes, où sont-elles ? Quelle friponnerie !

— Discours d'un homme condamné à la hâte par la Cour des monnaies (Paris, 1775 ou 1776) à être pendu : Messieurs, je vous remercie. En vous dépêchant de me faire pendre pour exercer votre juridiction, vous me servez et m'obligez infiniment. J'ai commis vingt vols, quatre assassinats. Je méritais pis que ce qui m'arrive. Je suis innocent, mais je vous remercie.

— Le maréchal de Luxembourg, retenu deux ans à la Bastille, sous le prétexte d'une accusation de magie, en sortit pour aller commander les armées. On a encore besoin de magie, dit-il en plaisantant.



— M. de..., menteur connu, venait de raconter je ne sais quel fait peu croyable. — Monsieur, lui dit quelqu'un, je vous crois ; mais convenez que la vérité a bien tort de ne pas daigner se rendre plus vraisemblable.

— Un abbé demandait une abbaye au régent. Allez-vous faire f... ! répondit le prince sans détourner la tête. — Encore faut-il de l'argent pour cela, dit l'abbé, et Votre Altesse en conviendra si elle daigne me regarder. Il était fort laid. Le prince éclata de rire et donna l'abbaye.

— Un Hollandais, sachant mal le français, était en usage de conjuguer tout bas les verbes qui échappaient à ceux qui causaient avec lui. Un homme grossier lui dit : Mais vous vous moquez de moi ! Il se mit à conjuguer ce verbe. Sortons ! dit l'autre. — Je sors, tu sors, etc. — Mettez-vous en garde ! — Je me mets en garde. Ils se battent. Vous en tenez. — J'en tiens, tu en tiens, il en tient, etc.

Un homme qui parlait mal, entendant conter cette histoire, dit au conteurs : Monsieur, je vous la prends, et je la conterai plus d'une fois. — Volontiers, dit l'autre ; je vous la cède, mais à condition que vous changerez souvent les verbes, afin que cela vous apprenne à conjuguer.

— Un homme, ayant été voir jouer *Phèdre* par de mauvais acteurs, disait, pour s'excuser, qu'il avait été à la Comédie pour s'épargner la peine de lire et ménager ses yeux. — Eh ! monsieur, lui dit quelqu'un, voir jouer Racine par ces drôles-là, c'est lire Pradon !

— M. le maréchal de Saxe disait : Je sais que tel bon bourgeois de Paris, logé entre son boulanger et son rôtisseur, s'étonne que je ne fasse pas faire dix lieues par jour à mon armée.

— Mademoiselle Pitt disait à quelqu'un dont la figure



l'intéressait : Monsieur, je vous connais depuis trois jours : mais je vous donne trois ans de connaissance.

— Un curé d'Hémon, paroisse d'une terre du marquis de Créqui, dit à ses paroissiens : Messieurs, priez Dieu pour le marquis de Créqui, qui a perdu au service du roi son corps et son âme.

— Histoire de M. de Villars, qui, le jour de Noël, entend trois messes, et se persuade que les deux dernières sont pour lui. Il envoie trois louis au prêtre, qui répond : Je dis la messe pour mon plaisir.

— Un soldat qui ne se souvenait plus de quelle religion il était, se trouvant blessé à mort dans une armée composée de catholiques, calvinistes et luthériens, demanda à un de ses camarades quelle était la meilleure religion. Celui-ci, qui ne s'en était pas plus occupé, dit qu'il n'en savait rien, et qu'il fallait consulter le capitaine. Celui-ci, consulté, répondit qu'il donnerait bien cent écus pour le savoir.

— On vola à un soldat son cheval. Il attroupe ses camarades, et déclare que, si on ne le lui rend pas d'ici à deux heures, il prendra le parti que prit son père en pareil cas. L'air menaçant dont il parlait effraya le voleur, qui lâcha sa prise. Le cheval revint à son maître. On le félicite ; on lui demande ce qu'il aurait fait et ce que fit son père. — Mon père, dit-il, ayant perdu son cheval, le fit erier et chercher partout. Il ne se retrouva point. Alors il prend sa selle, la charge sur son dos, prend son fouet, met ses bottes, ses éperons, et dit tout haut à ses camarades : Vous voyez, je suis venu à cheval, et je m'en retourne à pied.

— Musson et Rousseau, deux bouffons de société, ayant été invités à dîner dans une maison considérable, buvaient, mangeaient à l'envi l'un de l'autre, sans s'occuper des convives. On commençait à le trouver mauvais, lorsque Rousseau dit à Musson : Ah ça, mon



ami, il est temps de commencer à faire notre état. Ce mot répara tout, mais valut mieux que tout ce qu'ils dirent ensuite.

— Un chef de sauvages aux ordres de M. de Montcalm, ayant avec lui un entretien dans lequel le général se fâcha, lui dit d'un grand sang-froid : Tu commandes, et tu te fâches ?

— M. de Mesmes, ayant acheté l'hôtel de Montmorency, y fit mettre : *Hôtel de Mesmes*. On écrivit au-dessous : *Pas de même*.

— Un vieillard que j'ai connu dans ma jeunesse me disait, à propos de la fortune de M. le duc de... : J'ai presque toujours vu le bonheur des ministres et des favoris se terminer de façon à leur faire porter envie à leurs commis ou à leurs secrétaires.

— Madame la duchesse du Maine, ayant un jour besoin de l'abbé de Vaubrun, ordonna à un de ses valets de chambre de le trouver, quelque part qu'il fût. Cet homme va et apprend, à sa grande surprise, que l'abbé de Vaubrun dit la messe dans telle église. Il prend l'abbé descendant de l'autel et lui dit sa commission, après lui avoir témoigné sa surprise de le voir dire la messe. Celui-ci, qui était fort libertin, lui dit : « Je vous supplie de ne pas dire à la princesse l'état dans lequel vous m'avez trouvé. »

— Il y avait à la Cour une intrigue pour marier Louis XV, qui dépérissait par une suite de l'onanisme. Pendant ce temps, le cardinal de Fleury se déterminait en faveur de la fille du roi de Pologne ; mais le cas était urgent : chacun intriguait pour faire marier le roi le plus vite qu'il était possible. Ceux qui voulaient écarter mademoiselle de Beaumont-les-Tours gagnèrent les médecins, qui dirent qu'il fallait au roi une femme d'un âge fait pour réparer le mal que lui avait fait l'onanisme et pour donner des enfants. Pendant ce temps-là, toutes



les puissances se remuèrent, et il y eut peu de princesses dont les chauffoirs n'aient été envoyés au cardinal. On avait envoyé à la reine une espèce de traité qu'on lui faisait signer de ne jamais parler au roi d'affaires d'Etat, etc.

— Scène de l'abbé Maury et du cardinal de La Roche-Aymon, qui lui fait faire un discours pour le mariage de Madame Clotilde, tout en le grondant : Surtout n'allez pas me faire ici des phrases ; je ne suis pas un bel esprit. Il n'en faut trois tout au plus, à mon âge... etc. — Monseigneur, mais ne faudrait-il pas... ? — Ne faudrait-il pas... Qu'est-ce que cette question ? Prétendez-vous me faire faire mon discours ? — Monseigneur, je demande s'il ne faut pas parler de Louis XV. — Belle demande ! Et là-dessus le cardinal enfile Péloge du roi, puis celui de la reine. — Monseigneur, ne serait-il pas à propos d'y joindre celui de M. le dauphin ? — Quelle question ! Me prenez-vous pour un philosophe qui refuse de rendre aux rois et aux enfants des rois ce qui leur est dû ? — Mesdames ? Nouvelle colère du cardinal et des propos de valet. Enfin l'abbé prend la plume et écrit trois ou quatre phrases. Le secrétaire du cardinal arrive. — Voilà l'abbé, dit le cardinal, qui voulait me faire faire de l'esprit, des phrases, etc. Je viens de lui dieter ceci, qui vaut mieux que toute la rhétorique de l'Académie. Adieu, l'abbé ; au revoir. Une autre fois, soyez moins phrasier et moins verbeux.

— Le cardinal disait à un vieil évêque : Je traiterai votre neveu comme le mien, au cas que vous veniez à mourir. — L'évêque, encore moins vieux que le cardinal, lui dit : Eh bien, Monseigneur, je le recommande à Votre Eternité.

— On contait un jour des histoires incroyables devant Louis XV. Le duc d'Ayen se mit à conter celle d'un certain prieur de capucins qui, tous les jours, tuait d'un



coup de fusil un capucin au sortir de matines, en attendant son homme à un certain passage. Le bruit s'en répand ; le provincial vient au couvent. Par bonheur, il se trouva qu'en faisant le dénombrement des capucins, il trouva qu'il n'en manquait pas un seul.

— Mademoiselle de..., petite fille de neuf ans, disait à sa mère, désolée d'avoir perdu une place à la cour : Maman, quel plaisir trouvez-vous donc à mourir d'ennui ?

— Un petit garçon demandait des confitures à sa mère. — Donne-m'en trop, lui dit-il.

— Un homme devait à un fossoyeur quelque argent pour avoir enterré sa fille. Il le rencontre, il veut le payer. Celui-ci lui dit : Bon, Monsieur, cela se trouvera avec autre chose. Vous avez une servante malade, et votre femme ne se porte pas trop bien.

— Un soldat irlandais prétendait dans un combat tenir un prisonnier. Il ne veut pas me suivre ! disait-il en appelant un de ses camarades. — Eh bien ! lui dit celui-ci, laisse-le, si tu ne peux l'emmener. Mais, reprit l'autre, il ne veut pas me lâcher.

— Le marquis de C..., voulant passer et faire passer ses amis dans une maison royale gardée par un suisse, range la foule, et, les prenant pour témoins, dit au suisse : Rangez-vous. Ces messieurs sont de ma compagnie ; je vous avertis que les autres n'en sont pas. Le suisse se range et laisse passer ; mais quelqu'un vit les trois jeunes gens rire et se moquer du suisse. On l'avertit ; il court à eux, demande au marquis : « Monsieur, votre billet ? — As-tu un crayon ? — Non, Monsieur. — En voici un, dit un des jeunes gens. Le marquis écrit, et, tout en écrivant, dit au suisse : J'aime qu'on fasse son devoir et qu'on garde sa consigne. En même temps, il lui remet le billet, où était écrit : Laissez passer le marquis de C... et sa compagnie. Le suisse



prend le billet, et, tout triomphant, dit à ceux qui l'avaient averti : J'ai le billet !

— Un juge disait naïvement à quelques-uns de ses amis : Nous avons aujourd'hui condamné trois hommes à mort ; il y en avait deux qui le méritaient bien !

— M..., à qui je disais : Votre gouvernante est bien jeune et bien jolie, me répondit naïvement : Les rapports d'âge ne sont pas nécessaires ; celui des caractères suffit.

— Un docteur de Sorbonne, furieux contre le *Système de la Nature*, disait : C'est un livre exécrationnable, abominable ! C'est l'athéisme démontré !

— Il y a une chanson qui roule sur Hercule, vainqueur de cinquante pucelles. Le couplet finit par ces mots :

Comme lui je les aurai,
Lorsque je les trouverai.

— On disait à M..., homme brillant dans la société : Vous n'avez pas fait grande dépense d'esprit hier soir avec MM... Il répondit : Souvenez-vous du proverbe hollandais : *Sans petite monnaie, point d'économie*.

— M..., vieux célibataire, disait plaisamment que le mariage est un état trop parfait pour l'imperfection de l'homme.

— Madame de Fourq... disait à une demoiselle de compagnie qu'elle avait : Vous n'êtes jamais au fait des choses qu'il y a à me dire sur les circonstances où je me trouve, de ce qui convient à mon caractère, etc., par exemple dans tel temps il est très vraisemblable que je perdrai mon mari. J'en serai inconsolable. Alors il faudra me dire, etc....

— M. d'Osmond jouait dans une société deux ou trois jours après la mort de sa femme, morte en province. Mais, d'Osmond, lui dit quelqu'un, il n'est pas décent que tu joues le lendemain de la mort de ta femme. —



Oh ! dit-il, la nouvelle ne m'en a pas été notifiée. — C'est égal, cela n'est pas bien. — Oh ! oh ! dit-il, je ne fais que carotter.

— Un homme de lettres, disait Diderot, peut avoir une maîtresse qui fasse des livres ; mais il faut que sa femme fasse des chemises.

— Il y avait dans Marchiennes qu'assiégeait Villars, une Italienne d'une beauté rare et célèbre. Le maréchal jugea cette conquête digne d'exciter l'émulation des assiégeants, et de doubler le zèle de ses aides de camp et des jeunes colonels. C'est en effet à quoi il réussit. Marchiennes fut prise. Mais la belle Italienne s'était sauvée la veille.

— Un médecin avait conseillé un cautère à M. de... Celui-ci n'en voulut point. Quelques mois se passèrent, et la santé du malade revint. Le médecin, qui le rencontra et le vit mieux portant, lui demanda quel remède il avait fait. Aucun, lui dit le malade. J'ai fait bonne chère tout l'été ; j'ai une maîtresse, et je me suis réjoui. Mais voilà l'hiver qui approche : je crains le retour de l'humeur qui afflige mes yeux. Ne me conseillez-vous pas le cautère ? — Non, lui dit gravement le médecin ; vous avez une maîtresse : cela suffit. Il serait plus sage de la quitter et de mettre un cautère ; mais vous pouvez peut-être vous en passer, et je crois que ce cautère suffit.

— Un homme d'une grande indifférence sur la vie disait en mourant : Le docteur Bouvard sera bien attrapé !

— C'est une chose curieuse de voir l'empire de la mode. M. de La Trémoille, séparé de sa femme, qu'il n'aimait ni n'estimait, apprend qu'elle a la petite vérole... Il s'enferme avec elle, prend la même maladie, meurt et lui laisse une grande fortune avec le droit de convoler.

— M... disait plaisamment qu'à Paris chaque honnête homme contribue à faire vivre les espions de police



comme Pope dit que les poètes nourrissent les critiques et les journalistes.

— *Il pastor romano non vuole pecora senza lana* (1).

— M..., ayant voyagé en Sicile, combattait le préjugé où l'on est que l'intérieur des terres est rempli de voleurs. Pour le prouver, il ajoutait que partout où il avait été on lui avait dit : Les brigands sont ailleurs. M. de B..., misanthrope gai, lui dit : Voilà, par exemple, ce qu'on ne vous dirait pas à Paris.

— On sait qu'il y a dans Paris des voleurs connus de la police, presque avoués par elle et qui sont à ses ordres, s'ils ne sont pas les délateurs de leurs camarades. Un jour, le lieutenant de police en manda quelques-uns et leur dit : Il a été volé tel effet, tel jour, en tel quartier. — Monsieur, à quelle heure ? — A deux heures après midi. — Monsieur, ce n'est pas nous, nous ne pouvons en répondre ; il faut que cela ait été volé par des *forains*

— M. D... L... vint conter à M. D... un procédé horrible qu'on avait eu pour lui, et ajoutait : Que feriez-vous à ma place ? Celui-ci, homme devenu indifférent à force d'avoir souffert des injustices, et égoïste par misanthropie, lui répondit froidement : Moi, Monsieur ! dans ces cas-là je soigne mon estomac, et je tiens ma langue vermeille.

— Un provincial, à la messe du roi, pressait de questions son voisin : Quelle est cette dame ? — C'est la reine. — Celle-ci ? — Madame. — Celle-là, là ? — La comtesse d'Artois. — Cette autre ? L'habitant de Versailles, impatienté, lui répondit : C'est la feuë reine.

— Au Pérou, il n'était permis qu'aux nobles d'étudier. Les nôtres pensent différemment.

(1) Le pasteur romain n'aime pas les brebis sans laine.



CHAPITRE XI

— Louis XIV, voulant envoyer en Espagne un portrait du duc de Bourgogne, le fit faire par Coypel ; et, voulant en retenir un pour lui-même, chargea Coypel d'en faire faire une copie. Les deux tableaux furent exposés en même temps dans la galerie : il était impossible de les distinguer. Louis XIV, prévoyant qu'il allait se trouver dans cet embarras, prit Coypel à part et lui dit : Il n'est pas décent que je me trompe en cette occasion ; dites-moi de quel côté est le tableau original. Coypelle lui indiqua ; et Louis XIV, repassant, dit : La copie et l'original sont si semblables qu'on pourrait s'y méprendre ; cependant on peut voir avec un peu d'attention que celui-ci est l'original.

— M... disait d'un sot sur lequel il n'y a pas de prise : C'est une cruche sans anse.

— Henri IV fut un grand roi : Louis XIV fut le roi d'un beau règne. Ce mot de Voisenon passe sa portée ordinaire.

— Le feu prince de Conti, ayant été très maltraité de paroles par Louis XIV, conta cette scène désagréable à son ami le lord Tyrconnel, à qui il demandait conseil. Celui-ci, après avoir rêvé, lui dit naïvement : Monseigneur, il ne serait pas impossible de vous venger, si vous aviez de l'argent et de la considération.

— Le roi de Prusse, qui ne laisse pas d'avoir employé son temps, dit qu'il n'y a peut-être pas d'homme qui ait fait la moitié de ce qu'il aurait pu faire.

— MM. Montgolfier, après leur superbe découverte des



acrostats, sollicitaient à Paris un bureau de tabac pour un de leurs parents ; leur demande éprouvait mille difficultés de la part de plusieurs personnes, et entre autres de M. de Colonia, de qui dépendait le succès de l'affaire. Le comte d'Antraigues, ami des Montgolfier, dit à M. de Colonia : Monsieur, s'ils n'obtiennent pas ce qu'ils demandent, j'imprimerai ce qui s'est passé à leur égard en Angleterre, et ce qui, grâce à vous, leur arrive en France dans ce moment-ci. — Et que s'est-il passé en Angleterre ? — Le voici, écoutez : M. Etienne Montgolfier est allé en Angleterre l'année dernière ; il a été présenté au roi, qui lui a fait un grand accueil, et l'a invité à lui demander quelque grâce. M. Montgolfier répondit au lord Sidney que, étant étranger, il ne voyait pas ce qu'il pouvait demander. Le lord le pressa de faire une demande quelconque. Alors M. Montgolfier se rappela qu'il avait à Québec un frère prêtre et pauvre ; il dit qu'il souhaiterait bien qu'on lui fit avoir un petit bénéfice de cinquante guinées. Le lord répondit que cette demande n'était digne ni de MM. Montgolfier, ni du roi, ni du ministre. Quelque temps après, l'évêché de Québec vint à vaquer ; le lord Sidney le demanda au roi, qui l'accorda, en ordonnant au duc de Gloucester de cesser la sollicitation qu'il faisait pour un autre. Ce ne fut point sans peine que MM. Montgolfier obtinrent que cette bonté du roi n'eût de moins grands effets. Il y a loin de là au bureau de tabac refusé en France (1).

— On parlait de la dispute sur la préférence qu'on devait donner, pour les inscriptions, à la langue latine ou à la langue française. Comment peut-il y avoir une dis-

(1) L'esprit de dénigrement de Chamfort s'exerce ici, comme ailleurs, bien mal à propos. Les Montgolfier furent comblés de aveurs par Louis XVI : Noblesse, cordon de Saint-Michel, argent, etc.



pute sur cela, dit M. B...? — Vous avez bien raison, dit M. T... — Sans doute, reprit M. B..., c'est la langue latine, n'est-il pas vrai? — Point du tout, dit M. T..., c'est la langue française.

— Comment trouvez-vous M. de...? — Je le trouve très aimable; je ne l'aime point du tout. L'accent dont le dernier mot fut dit, marquait très bien la différence de l'homme aimable et de l'homme digne d'être aimé.

— Le moment où j'ai renoncé à l'amour, disait M..., le voici : c'est lorsque les femmes ont commencé à dire : M..., je l'aime beaucoup, je l'aime de tout mon cœur, etc. Autrefois, ajoutait-il, quand j'étais jeune, elles disaient : M..., je l'estime infiniment, c'est un jeune homme bien honnête.

— Je hais si fort le despotisme, disait M..., que je ne puis souffrir le mot *ordonnance* du médecin.

— Un homme était abandonné des médecins; on demanda à M. Tronchin s'il fallait lui donner le viatique. Cela est bien collant, répondit-il.

— Quand l'abbé de Saint-Pierre approuvait quelque chose, il disait : Ceci est bon, pour moi, quant à présent. Rien ne peint mieux la variété des jugements humains et la mobilité du jugement de chaque homme.

— Avant que M^{lle} Clairon eût établi le costume au Théâtre-Français, on ne connaissait, pour le théâtre tragique, qu'un seul habit qu'on appelait l'habit à la romaine, et avec lequel on jouait les pièces grecques, américaines, espagnoles, etc. Lekain fut le premier à se soumettre au costume, et fit faire un habit grec pour jouer Oreste d'*Andromaque*. Dauberval arrive dans la loge de Lekain, au moment où le tailleur de la Comédie, apportait l'habit d'Oreste. La nouveauté de cet habit frappa Dauberval, qui demanda ce que c'était. Cela s'appelle un habit à la grecque, dit Lekain. — Ah! qu'il est beau! reprend Dauberval; le premier habit



à la romaine dont j'aurai besoin, je le ferai faire à la grecque.

— L'abbé de Tencin était accusé d'un marché simoniaque. Aubry, avocat adverse, ayant paru faiblir dans ses allégations, l'avocat redoubla ses clameurs. Aubry joua l'embarras. L'abbé, qui était présent, crut faire merveille de saisir ce moment pour achever de confondre la calomnie, offrant de s'en purger par serment. Alors Aubry l'arrêta, dit qu'il n'en était pas besoin, et produisit le marché en original. Huées, clameurs, etc. L'abbé parvint à s'évader et partit pour l'ambassade de Rome.

— M. de Silhouette, renvoyé, était accablé de sa disgrâce, et surtout des suites qu'elle pouvait avoir. Ce qu'il redoutait le plus, c'était les chansons. Un jour, après dîner (et il n'avait rien dit à table), il s'approche tremblant d'une femme en qui il avait confiance, et lui dit : Parlez-moi vrai, n'y a-t-il pas de chansons ?

— Louis XIV avait joué avec le maréchal d'Estrées, qui, ayant beaucoup perdu, se retirait. Le roi lui dit : Est-ce que vous n'avez pas une terre ?

— Fox, célèbre joueur, disait : Il y a deux grands plaisirs dans le jeu : celui de gagner et celui de perdre.

— Un joueur voulait sous-louer un reste de bail. On lui demanda s'il faisait bien clair dans son appartement. Hélas ! dit-il, je n'en sais rien : je sors si matin, et je rentre si tard !

— Le petit père André, s'étant avisé de promettre au prince de Condé de prêcher impromptu sur tel sujet qu'on lui donnerait sur-le-champ, le prince, le lendemain, lui envoya un Priape pour texte de son sermon. Le prédicateur reçut ce beau sujet étant dans sa sacristie, et, montant en chaire, il commença ainsi : Un grand vit dans l'opulence, et les frères de Jésus-Christ, expirent de misère, etc...



— Madame du Deffand disait à l'abbé d'Aydie : Avouez que je suis maintenant la femme que vous aimez le plus. L'abbé, ayant réfléchi un moment, lui dit : Je vous dirais bien cela si vous n'alliez pas en conelure que je n'aime rien.

— Un Anglais alla consulter un avocat pour savoir comment il pourrait être à couvert de la loi en enlevant une riche héritière. L'avocat lui demanda si elle était consentante. Oui. — Eh bien ! dit-il, prenez un cheval, qu'elle monte dessus, vous en eroupe, et en passant eriez par le premier village : *Mademoiselle X... m'enlève !* La chose fut ainsi exécutée, et au dénouement il se trouva que c'était la fille de l'avocat qui avait été enlevée.

— Un Anglais condamné à être pendu reçut la grâce du roi. La loi est pour moi, dit-il : qu'on me pendre.

— Néricault Destouches vivait dans sa terre et y faisait ses pièces. Il les apportait à Paris, et s'en allait la veille de la première représentation.

— Le duc d'York, depuis Jacques II, proposait à Charles II, son frère, je ne sais qu'elle action qui devait inquiéter les communes. Le roi lui répondit : Mon frère, je suis las de voyager en Europe. Après moi, vous pourrez vous mettre dans le cas de voyager tant qu'il vous plaira. Celui-ci put se rappeler ce mot de son frère dans le long séjour qu'il fit à Saint-Germain.

— Jules César, ayant entendu un orateur qui déclamait mal, lui dit : Si vous avez voulu parler, vous avez chanté ; si vous avez voulu chanter, vous avez chanté très mal.

— Un curé écrivait à madame de Créqui sur la mort de M. de Créqui-Canaples, incrédule bizarre : Je suis bien inquiet du salut de son âme ; mais, comme les jugements de Dieu sont impénétrables et que le défunt avait l'honneur d'être de votre maison, etc...



— Le pape Clément XI disait, en pleurant d'avoir donné la constitution : Si le P. Le Tellier ne m'eût pas persuadé du pouvoir absolu du roi, jamais je n'aurais basardé cette constitution : Le P. Le Tellier a dit au roi qu'il y avait dans le livre condamné plus de cent propositions censurables ; il n'a pas voulu passer pour un menteur. On m'a tenu le pied sur la gorge pour en mettre plus de cent ; je n'en ai mis qu'une de plus.

— M... disait que, quand il voyait un homme de qualité faire une lâcheté, il était toujours tenté de crier, comme le cardinal de Retz à l'homme qui le couchait en joue : Malheureux ! ton père te regarde !... Mais, ajoutait-il, il faudrait crier : Tes pères te regardent, car souvent le père ne vaut pas mieux.

— Laval, le maître de ballet, était sur le théâtre à une répétition d'opéra. L'auteur, ou quelqu'un de ses amis, lui cria à deux fois : Monsieur de Laval, monsieur de Laval ! Laval, s'avançant, lui dit : Monsieur, voilà deux fois que vous m'appellez M. de Laval. La première fois, je n'ai rien dit, mais cela est trop fort. Me prenez-vous pour un de ces deux ou trois MM. de Laval qui ne savent pas faire un pas de menuet ?

— M. le comte de Charolais avait été quatre ans sans payer sa maison, même ses premiers officiers. Un M. de Laval et un M. de Choiseul, qui étaient du nombre, lui présentèrent un jour leurs gens, en lui disant : Monseigneur, si Votre Altesse ne nous paie point, qu'elle nous dise au moins comment nous pourrions satisfaire ces gens-ci. Le prince fit appeler son trésorier et, montrant M. de Laval, M. de Choiseul et leur livrée : Qu'on paie ces Messieurs ! dit-il.

— M. de Lauraguais écrivait à M. le marquis de Villette : Je ne méprise point du tout la bourgeoisie, monsieur le marquis ; je n'ai point ce travers, et vous êtes bien sûr, etc.

— On venait de dire que M. de... était chicané sur ses



preuves de noblesse, qui devaient venir de la Martinique et qui n'arrivaient point, ce qui pouvait bien lui faire perdre la place qu'il a à la Cour. On lut ensuite une pièce de vers de sa composition, et les huit premiers vers se trouvèrent très mauvais. M. de T... dit tout haut : Les preuves arriveront, ces vers ne valent rien. — C'est une source de comique neuf qu'un mot dit pour faire un effet et qui en produit un autre. C'est surtout à la Cour et dans le grand monde qu'on voit cet effet se produire fréquemment.

— Deux jeunes gens viennent à Paris dans une voiture publique. L'un raconte qu'il vient pour épouser la fille de M. de..., dit ses liaisons, l'état de son père, etc. Ils vont coucher à la même auberge. Le lendemain, l'époux meurt à sept heures du matin, avant d'avoir fait sa visite. L'autre, qui était un plaisant de profession, s'en va chez le beau-père futur, se donne pour le gendre, se conduit en homme d'esprit et charme toute la famille, jusqu'au moment de son départ, qu'il précipitait, disait-il, parce qu'il avait rendez-vous à six heures pour se faire enterrer. C'était en effet l'heure où le jeune homme mort le matin devait être enterré. Le domestique qui alla à l'auberge du prétendu gendre étonna beaucoup le beau-père et la famille, qui crut avoir vu l'âme du revenant.

— Dans le temps des farces de la foire Saint-Laurent, il parut sur le théâtre un polichinelle bossu par devant et par derrière. On lui demandait ce qu'il y avait dans sa bosse de devant. Des ordres, dit-il. — Et dans ta bosse de derrière ? — Des contre-ordres.

— M. de La Briffe, avocat général au grand Conseil, étant mort le lundi gras, fut enterré le mardi et, le corbillard ayant passé au milieu des masques, il fut pris pour une mascarade. Plus on voulait expliquer tout cet appareil à la populace, plus elle criait : *A la chienlit !*

— M... disait qu'il y avait tels ou tels principes excel-



lents pour tel ou tel caractère ferme et vigoureux, et qui ne vaudraient rien pour des caractères d'un ordre inférieur. Ce sont les armes d'Achille, qui ne peuvent convenir qu'à lui et sous lesquelles Patrocle lui-même est opprimé.

— Après le crime et le mal faits à dessein, il faut mettre les mauvais effets des bonnes intentions, les bonnes actions nuisibles à la société publique, comme le bien fait aux méchants, les sottises de la bonhomie, les abus de la philosophie appliquée mal à propos, la maladresse en servant ses amis, les fausses applications des maximes utiles ou honnêtes, etc.

— La nature, en nous accablant de tant de misère et en nous donnant un attachement invincible pour la vie, semble en avoir agi avec l'homme comme un incendiaire qui mettrait le feu à notre maison, après avoir posé des sentinelles à notre porte. Il faut que le danger soit bien grand pour nous obliger à sauter par la fenêtre.

— Les ministres en place s'avisent quelquefois lorsque par hasard ils ont de l'esprit, de parler du temps où ils ne seront plus rien. On en est communément la dupe, et l'on s'imagine qu'ils croient ce qu'ils disent. Ce n'est de leur part qu'un trait d'esprit. Ils sont comme les malades qui parlent souvent de leur mort, et qui n'y croient pas, comme on peut le voir par d'autres mots, qui leur échappent.

— On disait à Delon, médecin mesmérisme : Eh bien ! M. de B... est mort, malgré la promesse que vous aviez faite de le guérir. — Vous avez, dit-il, été absent ; vous n'avez pas suivi les progrès de la cure : il est mort guéri.

— On disait de M..., qui se créait des chimères tristes et qui voyait tout en noir : Il fait des cachots en Espagne.

— L'abbé Dangeau, de l'Académie française, grand puriste, travaillait à une grammaire et ne parlait d'autre chose. Un jour, on se lamentait devant lui sur les mal-



heurs de la dernière campagne (c'était pendant les dernières années de Louis XIV). Tout cela n'empêche pas, dit-il, que je n'aie dans ma cassette deux mille verbes français bien conjugués.

— Un gazetier mit dans sa gazette : Les uns disent le cardinal Mazarin mort, les autres vivant ; moi, je ne crois ni l'un ni l'autre.

— Le vieux d'Arnoncourt avait fait un contrat de douze cents livres de rente à une fille, pour tout le temps qu'il en serait aimé. Elle se sépara de lui étourdiement, et se lia avec un jeune homme qui, ayant vu ce contrat, se mit en tête de le faire revivre. Elle réclama en conséquence les quartiers échus depuis le dernier paiement, en lui faisant signifier, sur papier timbré, qu'elle l'aimait toujours.

— Un marchand d'estampes voulait (le 25 juin) vendre cher le portrait de madame de La Motte (fouettée et marquée le 21), et donnait pour raison que l'estampe était avant la lettre.

— Massillon était fort galant. Il devint amoureux de madame de Simiane, petite-fille de madame de Sévigné. Cette dame aimait beaucoup le style soigné, et ce fut pour lui plaire qu'il mit tant de soin à composer ses *Synodes*, un de ses meilleurs ouvrages. Il logeait à l'Oratoire et devait être rentré à neuf heures ; madame de Simiane soupa à sept par complaisance pour lui. Ce fut à un de ces soupers tête-à-tête qu'il fit une chanson très jolie, dont j'ai retenu la moitié d'un couplet :

Aimons-nous tendrement, Elvire ;
Ceci n'est qu'une chanson,
Pour qui voudrait en médire ;
Mais, pour nous, c'est tout de bon.

— On demandait à madame de Rochefort, si elle aurait



envie de connaître l'avenir : Non, dit-elle, il ressemble trop au passé.

— On pressait l'abbé Vatry de solliciter une place vacante au Collège royal. Nous verrons cela, dit-il, et ne sollicite point. La place fut donnée à un autre. Un ami de l'abbé court chez lui : Eh bien, voilà comme vous êtes ! vous n'avez pas voulu solliciter la place, elle est donnée. — Elle est donnée, reprit-il, eh bien, je vais la demander. — Etes-vous fou ? — Parbleu ! non ; j'avais cent concurrents, je n'en ai plus qu'un. Il demanda la place et l'obtint.

— Madame..., tenant un bureau d'esprit, disait de L... : Je n'en fais pas grand cas ; il ne vient pas chez moi.

— L'abbé de Fleury avait été amoureux de madame la maréchale de Noailles, qui le traita avec mépris. Il devint premier ministre ; elle eut besoin de lui ; et il lui rappela ses rigueurs. Ah ! monseigneur, lui dit naïvement la maréchale, qui l'aurait pu prévoir ?

— M. le duc de Chabot ayant fait peindre une renommée sur son carrosse, on lui appliqua ces vers :

Votre prudence est endormie,
De loger magnifiquement
Et de traiter superbement
Votre plus cruelle ennemie.

— Un médecin de village allait visiter un malade au village prochain. Il prit avec lui un fusil pour chasser en chemin et se désennuyer. Un paysan le rencontra, et lui demanda où il allait. Voir un malade. — Avez-vous peur de le manquer ?

— Une fille, étant à confesse, dit : Je m'accuse d'avoir estimé un jeune homme. — Estimé ! combien de fois ? demanda le père.

— Un homme étant à l'extrémité, un confesseur alla le voir, et il lui dit : Je viens vous exhorter à mourir. —



— Et moi, répondit l'autre, je vous exhorte à me laisser mourir.

— On parlait à l'abbé Terrasson d'une certaine édition de la *Bible*, et on la vantait beaucoup. Oui, dit-il, le scandale du texte y est conservé dans toute sa pureté.

— Une femme causant avec M. de M..., lui dit : Allez, vous ne savez que dire des sottises. — Madame, répondit-il, j'en entends quelquefois, et vous me prenez sur le fait.

— Vous bâillez, disait une femme à son mari. — Ma chère amie, lui dit celui-ci, le mari et la femme ne sont qu'un, et quand je suis seul, je m'ennuie.

— Maupertuis, étendu dans son fauteuil et bâillant, dit un jour : Je voudrais, dans ce moment-ci, résoudre un beau problème qui ne fût pas difficile. Ce mot le peint tout entier.

— M^{lle} d'Entragues, piquée de la façon dont Bassompierre refusait de l'épouser, lui dit : Vous êtes le plus sot homme de la Cour. — Vous voyez bien le contraire, répondit-il.

— Le roi nomma M. de Navailles gouverneur de M. le duc de Chartres, depuis régent ; M. de Navailles mourut au bout de huit jours. Le roi nomma M. d'Estrade pour lui succéder ; il mourut au bout du même terme. Sur quoi Benserade dit : On ne peut pas élever un gouverneur pour M. le duc de Chartres.

— Un entrepreneur de spectacles ayant prié M. de Villars d'ôter l'entrée *gratis* aux pages, lui dit : Monseigneur, observez que plusieurs pages font un volume.

— Diderot, s'étant aperçu qu'un homme à qui il prenait quelque intérêt avait le vice de voler et l'avait volé lui-même, lui conseilla de quitter ce pays-ci. L'autre profita du conseil, et Diderot n'en entendit plus parler pendant dix ans. Après dix ans, un jour il entend tirer sa sonnette avec violence. Il va ouvrir lui-même, reconnaît son



homme et, d'un air étonné, il s'écrie : Ha ! ha ! c'est vous ! Celui-ci lui répond : Ma foi, il ne s'en est guère fallu. Il avait démêlé que Diderot s'étonnait qu'il ne fût pas pendu.

— M. de..., fort adonné au jeu, perdit en un seul coup de dé son revenu d'une année ; c'était mille écus. Il les envoya demander à M..., son ami, qui connaissait sa passion pour le jeu et qui voulait l'en guérir. Il lui envoya la lettre de change suivante : Je prie M..., banquier, de donner à M... ce qu'il lui demandera, à la concurrence de ma fortune. Cette leçon terrible et généreuse produisit son effet.

— On faisait l'éloge de Louis XIV devant le roi de Prusse. Il lui contestait toutes ses vertus et ses talents. Au moins, Votre Majesté accordera qu'il faisait bien le roi. — Pas si bien que Baron, dit le roi de Prusse avec humeur.

— Une femme était à une représentation de *Méropé*, et ne pleurait point ; on était surpris. Je pleurerais bien, dit-elle ; mais je dois souper en ville.

— Un pape causant avec un étranger de toutes les merveilles de l'Italie, celui-ci dit gauchement : J'ai tout vu, hors un conclave, que je voudrais bien voir.



CHAPITRE XII

— Henri IV s'y prit singulièrement pour faire connaître à un ambassadeur d'Espagne le caractère de ses trois ministres, Villeroi, le président Jeannin et Sully. Il fit appeler d'abord Villeroi : Voyez-vous cette poutre qui menace ruine ? — Sans doute, dit Villeroi, sans lever la tête, il faut la faire raccommo-der, je vais donner des ordres. Il appela ensuite le président Jeannin : Il faudra s'en assurer, dit celui-ci. On fait venir Sully, qui regarde la poutre : Eh ! sire, y pensez-vous ? dit-il, cette poutre durera plus que vous et moi.

— J'ai entendu un dévôt, parlant contre des gens qui diseutent des articles de foi, dire naïvement : Messieurs, un vrai chrétien n'examine point ce qu'on lui ordonne de croire. Tenez, il en est de cela comme d'une pilule amère, si vous la mâchez, jamais vous ne pourrez l'avaler.

— M. le régent disait à madame de Parabère, dévote, qui, pour lui plaire, tenait quelques discours peu chrétiens : Tu as beau faire, tu seras sauvée.

— Un prédicateur disait : Quand le P. Bourdaloue prêchait à Rouen, il y causait bien du désordre ; les artisans quittaient leurs boutiques, les médecins leurs malades, etc. J'y prêchai l'année d'après, ajoutait-il, j'y remis tout dans l'ordre.

— Les papiers anglais rendirent compte ainsi d'une opération de finances de M. l'abbé Terray : Le roi vient de réduire les actions des fermes à la moitié. Le reste à l'ordinaire prochain.



— Quand M. de B... lisait, ou voyait, ou entendait conter quelque action bien infâme ou très criminelle, il s'écriait : Oh ! comme je voudrais qu'il m'en eût coûté un petit écu, et qu'il y eût un Dieu.

— Bachelier avait fait un mauvais portrait de Jésus ; un de ses amis lui dit : Ce portrait ne vaut rien, je lui trouve une figure basse et niaise. — Qu'est-ce que vous dites ? répondit naïvement Bachelier ; d'Alembert et Diderot, qui sortent d'ici, l'ont trouvé très ressemblant.

— M. de Saint-Germain demandait à M. de Malesherbes quelques renseignements sur sa conduite, sur les affaires qu'il devait proposer au conseil : Décidez les grandes vous-même, lui dit M. de Malesherbes, et portez les autres au conseil.

— Le chanoine Recupero, célèbre physicien, ayant publié une savante dissertation sur le mont Étua, où il prouvait, d'après les dates des éruptions et la nature de leurs laves, que le monde ne pouvait pas avoir moins de quatorze mille ans, la cour lui fit dire de se taire, et que l'arche sainte avait aussi ses éruptions. Il se le tint pour dit. C'est lui-même qui a conté cette anecdote au chevalier de La Tremblaye.

— Marivaux disait que le style a un sexe, et qu'on reconnaissait les femmes à une phrase.

— On avait dit à un roi de Sardaigne que la noblesse de Savoie était très pauvre. Un jour, plusieurs gentilshommes, apprenant que le roi passait par je ne sais quelle ville, vinrent lui faire leur cour en habits de gala magnifiques. Le roi leur fit entendre qu'ils n'étaient pas aussi pauvres qu'on le disait. Sire, répondirent-ils, nous avons appris l'arrivée de Votre Majesté ; nous avons fait tout ce que nous devons, mais nous devons tout ce que nous avons fait.

— On condamna en même temps le livre de l'*Esprit* et le poème de la *Pucelle*. Ils furent tous les deux défendus



en Suisse. Un magistrat de Berne, après une grande recherche de ces deux ouvrages, écrivit au Sénat : Nous n'avons trouvé dans tout le canton, ni *Esprit* ni *Pucelle*.

— J'appelle un honnête homme celui à qui le récit d'une bonne action rafraîchit le sang, et un malhonnête celui qui cherche chicane à une bonne action. C'est un mot de M. de Mairan.

— La Gabrielli, célèbre chanteuse, ayant demandé cinq mille ducats à l'impératrice, pour chanter deux mois à Pétersbourg, l'impératrice répondit : Je ne paye sur ce pied-là aucun de mes feld-maréchaux. — En ce cas, dit la Gabrielli, Votre Majesté n'a qu'à faire chanter ses feld-maréchaux. L'impératrice paya les cinq mille ducats.

— Madame de Deffand disait de M... qu'il était aux petits soins pour déplaire.

— Les athées sont meilleure compagnie pour moi, disait M. D..., que ceux qui croient en Dieu. A la vue d'un athée, toutes les demi-preuves de l'existence de Dieu me viennent à l'esprit ; et à la vue d'un croyant, toutes les demi-preuves contre son existence se présentent à moi en foule.

— M... disait : On m'a dit du mal de M. de..., j'aurais cru cela il y a six mois, mais nous sommes réconciliés.

— Un jour que quelques conseillers parlaient un peu trop haut à l'audience, M. de Harlay, premier président, dit : Si ces messieurs qui causent ne faisaient pas plus de bruit que ces messieurs qui dorment, cela accommoderait fort ces messieurs qui écoutent.

— Un certain Marchand, avocat, homme d'esprit, disait : On court les risques du dégoût en voyant comment l'administration, la justice et la cuisine se préparent.

— Colbert disait, à propos de l'industrie de la nation, que le Français changerait les rochers en or, si on le laissait faire.

— Je sais me suffire, disait M..., et dans l'occasion, je



saurai bien me passer de moi, voulant dire qu'il mourrait sans chagrin.

— Une idée qui se montre deux fois dans un ouvrage, surtout à peu de distance, disait M..., me fait l'effet de ces gens qui, après avoir pris congé, rentrent pour reprendre leur épée ou leur chapeau.

— Je joue aux échecs à vingt-quatre sous, dans un salon où le passe-dix est à cent louis, disait un général employé dans une guerre difficile et ingrate, tandis que d'autres faisaient des campagnes faciles et brillantes.

— Mademoiselle Duthé, ayant perdu un de ses amants et cette aventure ayant fait du bruit, un homme qui alla la voir la trouva jouant de la harpe, et lui dit avec surprise : Eh ! mon Dieu ! je m'attendais à vous trouver dans la désolation. — Ah ! dit-elle d'un ton pathétique, c'était hier qu'il fallait me voir.

— La marquise de Saint-Pierre était dans une société où on disait que M. de Richelieu avait eu beaucoup de femmes, sans en avoir jamais aimé une. Sans aimer, e'est bientôt dit, reprit-elle ; moi, je sais une femme pour laquelle il est revenu de trois cents lieues. Ici, elle raconte l'histoire en troisième personne, et, gagnée par sa narration : Il la porte sur le lit avec une violence incroyable, et nous y sommes restés trois jours.

— On faisait une question épineuse à M..., qui répondit : Ce sont de ces choses que je sais à merveille quand on ne m'en parle pas, et que j'oublie quand on me les demande.

— Le marquis de Choiseul-la-Beaume, neveu de l'évêque de Châlons, dévot et grand janséniste, étant très jeune, devint triste tout à coup. Son oncle l'évêque lui en demanda la raison. Il lui dit qu'il avait vu une cafetière qu'il voudrait bien avoir, mais qu'il en désespérait. — Elle est donc bien chère ? — Oui, mon oncle : vingt-cinq louis. — L'oncle les donna à condition qu'il verrait



cette cafetière. Quelques jours après, il en demanda des nouvelles à son neveu. — Je l'ai, mon oncle, et la journée demain ne se passera pas sans que vous ne l'ayez vue. Il la lui montra en effet au sortir de la grand'messe. Ce n'était pas un vase à verser du café, c'était une jolie cafetière, c'est-à-dire, limonadière, connue depuis sous le nom de madame de Bussi. On conçoit la colère du vieil évêque janséniste.

— Voltaire disait du poète Roy, qui avait été souvent repris de justice, et qui sortait de Saint-Lazare : C'est un homme qui a de l'esprit, mais ce n'est pas un auteur assez châtié.

— Je ne vois jamais jouer les pièces de..., et le peu de monde qu'il y a, sans me rappeler le mot d'un major de place qui avait indiqué l'exercice pour telle heure : il arrive, il ne voit qu'un trompette : Parlez donc, messieurs les b..., d'où vient donc que vous n'êtes qu'un ?

— Le marquis de Villette appelait la banqueroute de M. de Guéménée la *Sérénissime Banqueroute*.

— Luxembourg, le erieur qui appelait les gens et les carrosses au sortir de la Comédie, disait lorsqu'elle fut transportée au Carrousel : La comédie sera mal ici, il n'y a pas d'écho.

— On demandait à un homme qui faisait la profession d'estimer beaucoup les femmes, s'il en avait eu beaucoup. Il répondit : Pas autant que si je les méprisais.

— On faisait entendre à un homme d'esprit qu'il ne connaissait pas bien la cour. Il répondit : On peut être très bon géographe sans être sorti de chez soi. D'Anville n'avait jamais quitté sa chambre.

— Dans une dispute sur le préjugé relatif aux peines infamantes qui flétrissent la famille du coupable, M... dit : C'est bien assez de voir des honneurs et des récompenses où il n'y a pas de vertu, sans qu'il faille voir encore un châtiement où il n'y a pas de crime.



— M. de L... pour détourner madame de B..., veuve depuis quelque temps, de l'idée du mariage, lui dit: Savez-vous que c'est une bien belle chose de porter le nom d'un homme qui ne peut plus faire de sottises!

— Milord Tyrauley disait qu'après avoir ôté à un Espagnol ce qu'il avait de bon, ce qu'il en restait était un Portugais. Il disait cela étant ambassadeur en Portugal.

— Madame la duchesse de B... protégeait auprès du baron de Breteuil, ministre, l'abbé de C..., pour qui elle venait d'obtenir une place qui demande des talents. Elle apprend que le public a du regret que cette place n'ait pas été donnée à M. L... B..., homme d'un mérite supérieur. Eh bien! dit-elle, tant mieux que mon protégé ait eu la place sans mérite; on en verra mieux quelle est l'étendue de mon crédit.

— M. Baujon, porté par ses gens dans son salon, où étaient un grand nombre de belles dames qu'on appelle ses berceuses, leur dit en balbutiant: Mesdames, réjouissez-vous; ce n'est point une apoplexie que j'ai eue, c'est une paralysie.

— Le roi, après avoir reçu le serment de fidélité des États de Béarn, fait le serment de fidélité aux États, et promet de conserver leurs droits et leurs privilèges. Voilà des Gascons qui ont bien su faire leur marché, et il est inconcevable qu'ils soient les seuls peuples parmi tant de provinces qui aient eu cet esprit-là.

— Un homme, devant un grand dîner, ne distinguant point les plats, disait qu'il ressemblait à cet homme que les maisons empêchaient de voir la ville.

— Un militaire qui s'était souvent battu en duel, se trouvant à Paris, fit accepter à un vieux lieutenant-général une épée qu'il lui vantait beaucoup. Quelques jours après, il alla le voir, et lui dit: Eh bien! mon général, comment vous trouvez-vous de cette épée? Il supposait que celui-ci en avait déjà fait usage en quelques rencontres.



— On demandait au valet du comte Cagliostro s'il était vrai que son maître eût trois cents ans. Il répondit qu'il ne pouvait satisfaire à cette question, d'autant plus qu'il n'y avait que cent ans qu'il était à son service.

— Un charlatan disait la bonne aventure au peuple. Un petit déerotteur s'avance en haillons, presque nu, sans souliers, lui donne un sol en quatre liards. Le charlatan les prend, lui regarde les mains, fait ses simagrées ordinaires et lui dit : Mon cher enfant, vous avez beaucoup d'envieux. L'enfant prend un air triste. Le charlatan ajoute : Je ne voudrais pas être à votre place.

— M. le prince de Conti, voyant de la lumière à la fenêtre d'une petite maison du duc de Lauzun, y entra et le trouva entre deux géantes de la foire qu'il y avait menées. Il resta à souper et écrivit à madame la duchesse d'Orléans, chez laquelle il devait souper : Je vous sacrifie à deux plus grandes dames que vous.

— Une petite fille disait à M..., auteur d'un livre sur l'Italie : Monsieur, vous avez fait un livre sur l'Italie ? — Oui, mademoiselle. — Y avez-vous été ? — Certainement. — Est-ce avant ou après que vous avez fait votre livre ?

— M. le dauphin avait défini le prince Louis de Rohan un prince affable, un prélat aimable et un grand drôle bien déeouplé. Un M. de Nadaillae, personnage très ridicule, avait été présent à ce propos, qu'on répétait devant une femme qui vivait avec le prince Louis. Inquiète de ce qu'on en disait, elle demanda ce que le dauphin avait dit. M. de Nadaillae lui dit : Madame, cela vous intéresse, et vous en serez enhantée. Il répéta le propos de M. le dauphin en substituant à la fin le mot d'*accouplé* à celui de *déeouplé*.

— Le comte de S... aborda un jour M. de Vaines en lui disant : Est-il vrai, monsieur, que, dans une maison où l'on avait eu la bonté de me trouver de l'esprit, vous avez dit que je n'en avais pas du tout ? M. de Vaines lui



répondit : Monsieur, il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela ; je n'ai jamais été dans une maison où l'on vous trouvât de l'esprit et je n'ai jamais dit que vous n'en eussiez pas.

— M... me disait que ceux qui entrent par écrit dans de longues justifications devant le public lui paraissaient ressembler aux chiens qui courent et jappent après une chaise de poste.

— L'homme arrive novice à chaque âge de la vie.

— M... disait à un jeune homme qui ne s'apercevait pas qu'il était aimé d'une femme : Vous êtes encore bien jeune, vous ne savez lire que les gros caractères.

— Pourquoi donc, disait mademoiselle de..., âgée de douze ans, pourquoi cette phrase : Apprendre à mourir ? Je vois qu'on y réussit très bien dès la première fois.

— On disait à M..., qui n'était plus jeune : Vous n'êtes plus capable d'aimer. — Je ne l'ose plus, dit-il, mais je me dis encore quelquefois en voyant une jolie femme : Combien je l'aimerais, si j'étais plus aimable !

— Dans le temps où parut le livre de Mirabeau sur l'agiotage, dans lequel M. de Calonne était très maltraité, on disait pourtant, à cause d'un passage contre M. Necker, que le livre était payé par M. de Calonne, et que le mal qu'on y disait de lui n'avait d'autre objet que de masquer la collusion.

— Je n'aime point, disait M..., ces femmes impeccables, au-dessus de toute faiblesse. Il me semble que je vois sur leur porte le vers du Dante sur la porte de l'enfer.

« *Voi ch' intrate, lasciate ogni speranza.* »

« Vous qui entrez ici, laissez toute espérance. »

C'est la devise des damnés.

— J'estime le plus que je peux, disait M..., et cependant j'estime peu : je ne sais comment cela se fait.



CHAPITRE XIII

— Un homme d'une fortune médiocre se chargea de secourir un malheureux qui avait été inutilement recommandé à la bienfaisance d'un grand seigneur et d'un fermier général. Je lui appris ces deux circonstances chargées de détails qui aggravaient la faute de ces derniers. Il me répondit tranquillement : Comment voudriez-vous que le monde subsistât, si les pauvres n'étaient pas continuellement occupés à faire le bien que les riches négligent de faire, ou à réparer le mal qu'ils font ?

— On disait à un jeune homme de redemander ses lettres à une femme d'environ quarante ans, dont il avait été fort amoureux. Vraisemblablement elle ne les a plus. — Si fait, lui répondit quelqu'un ; les femmes commencent vers trente ans à garder les lettres d'amour.

— M... disait à propos de l'utilité de la retraite et de la force que l'esprit y acquiert : Malheur au poète qui se fait friser tous les jours ! Pour faire de bonne besogne il faut être en bonnet de nuit, et pouvoir faire le tour de sa tête avec sa main.

— Les grands vendent toujours leur société à la vanité des petits.

— C'est une chose curieuse que l'histoire de Port-Royal écrite par Racine. Il est plaisant de voir l'auteur de *Phèdre* parler des grands desseins de Dieu sur la mère Agnès.

— D'Arnaud, entrant chez M. le comte de Frise, le vit à sa toilette ayant les épaules couvertes de ses beaux



cheveux. Ah ! monsieur, dit-il, voilà vraiment des cheveux de génie. — Vous trouvez ? dit le comte. Si vous voulez je me les ferai couper pour vous en faire une perruque.

— Il n'y a pas maintenant en France un plus grand objet de politique étrangère, que la connaissance parfaite de ce qui regarde l'Inde. C'est à cet objet que Brissot de Warville a consacré des années entières ; et je lui ai entendu dire que M. de Vergennes était celui qui lui avait suscité le plus d'obstacles, pour le détourner de cette étude,

— On disait à J.-J. Rousseau, qui avait gagné plusieurs parties d'échecs au prince de Conti, qu'il ne lui avait pas fait sa cour, et qu'il fallait lui en laisser gagner quelques-unes : Comment ! dit-il je lui donne la tour.

— M... me disait que madame de Coislin, qui tâche d'être dévote, n'y parviendrait jamais, parce que, outre la sottise de croire, il fallait, pour faire son salut, un fond de bêtise quotidienne qui lui manquerait trop souvent : Et c'est ce fond, ajoutait-il, qu'on appelle la grâce.

— Madame de Talmont, voyant M. de Richelieu, au lieu de s'occuper d'elle, faire sa cour à madame de Brionne, fort belle femme mais qui n'avait pas la réputation d'avoir beaucoup d'esprit, lui dit : M. le maréchal, vous n'êtes point aveugle ; mais je vous crois un peu sourd.

— L'abbé Delaville voulait engager à entrer dans la carrière politique M. de..., homme modeste et honnête, qui doutait de sa capacité et qui se refusait à ses invitations : Eh ! monsieur, lui dit l'abbé, ouvrez l'*Almanach royal*.

— Il y a une farce italienne où Arlequin dit, à propos des travers de chaque sexe, que nous serions tous parfaits si nous n'étions ni hommes ni femmes.

— Sixte-Quint, étant pape, manda à Rome un jacobin de Milan, et le tança comme mauvais administrateur de sa maison, en lui rappelant une certaine somme d'argent



qu'il avait prêtée quinze ans auparavant à un certain cordelier. Le coupable dit : Cela est vrai, c'était un mauvais sujet qui m'a eseroqué. — C'est moi, dit le pape, qui suis ce cordelier : voilà votre argent ; mais n'y retombez plus, et ne prêtez jamais à des gens de cette robe. — La finesse et la mesure sont peut-être les qualités les plus usuelles et qui donnent le plus d'avantages dans le monde. Elles font dire des mots qui valent mieux que des saillies. On louait excessivement dans une société le ministère de M. Necker ; quelqu'un, qui apparemment ne l'aimait pas, demanda : Monsieur, combien de temps est-il resté en place depuis la mort de M. de Pezay ? Ce mot, en rappelant que M. Necker était l'ouvrage de ce dernier, fit tomber à l'instant tout cet enthousiasme.

— Le roi de Prusse, voyant un de ses soldats balaféré au visage, lui dit : Dans quel cabaret t'a-t-on équipé de la sorte ? Dans un cabaret où vous avez payé votre écot, à Kolinn, dit le soldat. Le roi qui avait été battu à Kolinn, trouva cependant le mot excellent.

— Christine, reine de Suède, avait appelé à sa Cour le célèbre Naudé, qui avait composé un livre très savant sur les différentes danses grecques, et Meibomius, érudit allemand, auteur du recueil et de la traduction de sept auteurs grecs qui ont écrit sur la musique. Bourdelot, son premier médecin, espèce de favori et plaisant de profession, donna à la reine l'idée d'engager ces deux savants, l'un à chanter un air de musique ancienne, et l'autre à le danser. Elle y réussit ; et cette farce couvrit de ridicule les deux savants qui en avaient été les auteurs. Naudé prit la plaisanterie en patience ; mais le savant en us s'emporta et poussa la colère jusqu'à meurtrir de coups de poings le visage de Bourdelot ; et après cette équipée, il se sauva de la cour, et même quitta la Suède.



— M. le chancelier d'Aguesseau ne donna jamais de privilège pour l'impression d'aucun roman nouveau, et n'accordait même de permission tacite que sous des conditions expresses. Il ne donna à l'abbé Prévost la permission d'imprimer les premiers volumes de *Cléveland* que sous la condition que *Cléveland* se ferait catholique au dernier volume.

— Le chevalier de La Roche-Aymon, malade de la maladie dont il mourut, se confessa de la façon de je ne sais quel prêtre, sur lequel on lui demanda sa façon de penser. J'en suis très content, dit-il, il parle de l'enfer comme un ange.

— M... disait de madame la princesse de... : C'est une femme qu'il faut absolument tromper ; car elle n'est pas de la classe de celles qu'on quitte.

— On demandait à La Calprenède qu'elle était l'étoffe de ce bel habit qu'il portait. C'est du *Sylvandre*, dit-il, un de ses romans qui avait réussi.

— L'abbé de Vertot changea d'état très souvent ; on appelait cela les révolutions de l'abbé de Vertot.

— M... disait : je ne me soucierais pas d'être chrétien ; mais je ne serais pas fâché de croire en Dieu.

— Il est extraordinaire que M. de Voltaire n'ait pas mis dans la *Pucelle* un fou comme nos rois en avaient alors. Cela pouvait fournir quelques traits heureux pris dans les mœurs du temps.

— M. de..., homme violent, à qui on reprochait quelques torts, entra en fureur et dit qu'il irait vivre dans une chaumière. Un de ses amis lui répondit tranquillement : Je vois que vous aimez mieux garder vos défauts que vos amis.

— Louis XIV, après la bataille de Ramillies dont il venait d'apprendre le détail, dit : Dieu a donc oublié tout ce que j'ai fait pour lui. (Anecdote contée à M. de Voltaire par un vieux duc de Brancas.)



— Il est d'usage en Angleterre que les voleurs détenus en prison et sûrs d'être condamnés vendent tout ce qu'ils possèdent, pour en faire bonne chère avant de mourir. C'est ordinairement leurs chevaux qu'on est le plus empressé d'acheter, parce qu'ils sont pour la plupart excellents. Un d'eux, à qui un lord demandait le sien, prenant le lord pour quelqu'un qui voulait faire le métier, lui dit : Je ne veux pas vous tromper, mon cheval quoique bon coureur, à un très grand défaut, c'est qu'il recule quand il est auprès de la portière.

— On ne distingue pas aisément l'intention de l'auteur dans le *Temple de Gnide*, et il y a même quelqu'obscurité dans les détails ; c'est pour cela que madame du Deffand l'appelait l'*Apocalypse* de la galanterie.

— On disait d'un certain homme qui répétait à différentes personnes le bien qu'elles disaient l'une de l'autre, qu'il était tracassier en bien.

— Fox avait emprunté des sommes immenses à différents juifs, et se flattait que la succession d'un de ses oncles payerait toutes ces dettes. Cet oncle se maria et eut un fils ; à la naissance de l'enfant, Fox dit : C'est le Messie que cet enfant il vient au monde pour la destruction des Juifs.

— Du Bueq disait que les femmes sont si décriées, qu'il n'y a même plus d'hommes à bonnes fortunes.

— Un homme disait de M. de Voltaire qu'il abusait du travail et du café, et qu'il se tuait. Je suis né tué, répondit-il.

— Une femme venait de perdre son mari. Son confesseur *ad honores* vint pour la voir le lendemain et la trouva jouant avec un jeune homme très bien mis. Monsieur, lui dit-elle, le voyant confondu, si vous étiez venu une demi-heure plus tôt, vous m'auriez trouvée les yeux baignés de larmes ; mais j'ai joué ma douleur contre monsieur et je l'ai perdue.



— On disait de l'avant-dernier évêque d'Autun, monstrueusement gros, qu'il avait été créé et mis au monde pour faire voir jusqu'où peut aller la peau humaine.
— M... disait, à propos de la manière dont on vit dans le monde; La société serait une chose charmante si on s'intéressait les uns aux autres.

— Le baron de La Houze, ayant rendu quelques services au pape Ganganelli, ce pape lui demanda s'il pouvait faire quelque chose qui lui fût agréable. Le baron de La Houze, rusé gascon, le pria de lui faire donner un corps saint. Le pape fut très surpris de cette demande, de la part d'un Français. Il lui fit donner ce qu'il demandait. Le baron, qui avait une petite terre dans les Pyrénées, d'un revenu très mince, sans débouché pour les denrées, y fit porter son saint, le fit accréditer. Les chalands accoururent, les miracles arrivèrent, un village d'auprès se peupla, les denrées augmentèrent de prix, et les revenus du baron triplèrent.

— Le roi Jacques, retiré à Saint-Germain, et vivant des libéralités de Louis XIV, venait à Paris pour guérir les écouelles, qu'il ne touchait qu'en qualité de roi de France.

— M. Cerutti avait fait une pièce de vers où il y avait ce vers :

Le vieillard de Ferney, celui de Pont-Chartrain.

D'Alembert, en lui renvoyant le manuscrit, changea le vers ainsi :

Le vieillard de Ferney, *le vieux* de Pont-Chartrain.

— M. de B..., âgé de cinquante ans, venait d'épouser mademoiselle de C..., âgée de treize ans. On disait de lui, pendant qu'il sollicitait ce mariage, qu'il demandait la survivance de la poupée de cette demoiselle.



— Un sot disait au milieu d'une conversation : Il me vient une idée. Un plaisant répondit : J'en suis bien surpris.

— Milord Hamilton, personnage très singulier, étant ivre dans une hôtellerie d'Angleterre, avait tué un garçon d'auberge et était rentré sans savoir ce qu'il avait fait. L'aubergiste arrive tout effrayé et lui dit : Milord, savez-vous que vous avez tué ce garçon ? — Mettez-le sur la carte.

— Le chevalier de Narbonne, accosté par un importun dont la familiarité lui déplaisait, et qui lui dit, en l'abordant : Bonjour, mon ami, comment te portes-tu ? répondit : Bonjour mon ami, comment t'appelles-tu ?

— Un avare souffrait beaucoup d'un mal de dents ; on lui conseillait de la faire arracher : Ah ! dit-il, je vois bien qu'il faudra que j'en fasse la dépense.

— On dit d'un homme tout à fait malheureux : Il tombe sur le dos et se casse le nez.

— Je venais de raconter une histoire galante de madame la présidente de..., et je ne l'avais pas nommée. M... reprit naïvement : Cette présidente de Bernière dont vous venez de parler... Toute la société partit d'un éclat de rire.

— Le roi de Pologne Stanislas avançait tous les jours l'heure de son dîner. M. de La Galaisière, lui dit à ce sujet : Sire, si vous continuez, vous finirez par dîner la veille.

— M... disait, à son retour d'Allemagne : Je ne sahe pas de choses à quoi j'eusse été moins propre qu'à être un Allemand.

— M... me disait, à propos des fautes de régime qu'il commet sans cesse, des plaisirs qu'il se permet et qui l'empêchent seuls de recouvrer sa santé : Sans moi, je me porterais à merveille.

— Un catholique de Breslau vola, dans une église de sa



communion, des petits cœurs d'or et autres offrandes. Traduit en justice, il dit qu'il les tient de la Vierge. On le condamne. La sentence est envoyée au roi de Prusse pour la signer, suivant l'usage. Le roi ordonne une assemblée de théologiens pour décider s'il est rigoureusement impossible que la Vierge fasse à un dévot catholique de petits présents. Les théologiens de cette communion, bien embarrassés, décident que la chose n'est pas rigoureusement impossible. Alors le roi écrit au bas de la sentence du coupable : Je fais grâce au nommé N...; mais je lui défends, sous peine de la vie, de recevoir désormais aucune espèce de cadeau de la Vierge ni des saints.

— M. de Voltaire, passant par Soissons, reçut la visite des députés de l'Académie de Soissons, qui disaient que cette académie était la fille aînée de l'Académie française. Oui, messieurs, répondit-il, la fille aînée, fille sage, fille honnête, qui n'a jamais fait parler d'elle.

— M. l'évêque de L..., étant à déjeuner, il lui vint en visite l'abbé de...; évêque le prie de déjeuner, l'abbé refuse. Le prélat insiste : Monseigneur, dit l'abbé, j'ai déjeuné deux fois; et d'ailleurs c'est aujourd'hui jeûne.

— L'évêque d'Arras, recevant dans sa cathédrale le corps du maréchal de Lévis, dit, en mettant la main sur le cercueil : Je le possède enfin, cet homme vertueux.

— Madame la princesse de Conti, fille de Louis XIV, ayant vu madame la dauphine de Bavière qui dormait, ou faisait semblant de dormir, dit, après l'avoir considérée : Madame la dauphine est encore plus laide en dormant que lorsqu'elle veille. Madame la dauphine, prenant la parole sans faire le moindre mouvement, lui répondit : Madame, tout le monde n'est pas enfant de l'amour.

— Un Américain, ayant vu six Anglais séparés de leur troupe, eut l'audace inconcevable de leur courir sus,



d'en blesser deux, de désarmer les autres, et de les amener au général Washington. Le général lui demanda comment il avait pu faire pour se rendre maître de six hommes. Aussitôt que je les ai vus, dit-il, j'ai couru sur eux, et je les ai environnés.

— Dans le temps qu'on établit plusieurs impôts qui portaient sur les riches, un millionnaire se trouvant parmi des gens riches qui se plaignaient du malheur des temps, dit : Qui est-ce qui est heureux dans ces temps-ci ? quelques misérables.

— Ce fut l'abbé S... qui administra le viatique à l'abbé Pétiot, dans une maladie très dangereuse, et il raconte qu'en voyant la manière très prononcée dont celui-ci reçut ce que vous savez, il se dit à lui-même : S'il en revient, ce sera mon ami.

— Un poète consultait Chamfort sur un distique : Excellent, répondit-il, sauf les longueurs (1).

— Rulhière lui disait un jour : Je n'ai jamais fait qu'une méchanceté dans ma vie. — Quand finira-t-elle ? demanda Chamfort.

— M. de Vaudreuil se plaignait à Chamfort de son peu de confiance en ses amis. Vous n'êtes point riche, lui disait-il, et vous oubliez notre amitié. — Je vous promets, répondit Chamfort, de vous emprunter vingt-cinq louis quand vous aurez payé vos dettes.

— On demandait à un enfant : Dieu le père est-il Dieu ? — Oui. — Dieu le fils est-il Dieu ? — Pas encore, que je sache ; mais, à la mort de son père, cela ne saurait lui manquer.

— Le duc d'Orléans, allant en 1706, commander l'armée d'Italie, voulut emmener avec lui Augrand de Fontper-

(1) Le même mot se lit dans le *Petit Almanach des grands hommes*, (1788), p. 57. Rivarol le met dans la bouche de l'abbé Courmand.



tuis, homme de plaisir, et qui n'était pas dans le service. Le roi l'ayant su, demanda à son neveu pourquoi il emmenait avec lui un janséniste? Lui, janséniste? dit le prince? N'est-ce pas, reprit le Roi, le fils de cette folle qui courait après Arnaud? J'ignore, répondit le prince, ce qu'était la mère, mais pour le fils, je ne sais s'il croit en Dieu. On m'avait donc trompé, dit le roi, qui laissa partir Fontpertuis (1).

(1) Tiré du *Mercur de France*.



LIVRE II

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?

Hatimthai se dit un jour : Je veux être heureux ; l'esprit et la vertu procurent seuls des plaisirs purs et durables.

Il ouvrit son salon aux hommes de lettres ; il nourrit tous les pauvres à sa porte ; on voyait chaque jour la nombreuse population, qui n'a pas le nécessaire parce que d'autres ont le superflu, se presser aux heures des repas sur le seuil de son palais ; et chaque jour il y avait à sa table les hommes d'esprit les plus distingués de l'empire. Outre les festins qu'ils y trouvaient avec plaisir, ils recevaient de lui des présents à chaque ouvrage qu'ils lui dédiaient, et presque à chaque lecture qu'ils faisaient devant ses sociétés habituelles.

Cependant, en un moment de réflexion, il remarqua que Saphar ne s'était jamais présenté chez lui : Saphar, qui a écrit la *Chronique de l'empire*, qui a publié le plus savant ouvrage de métaphysique, et qui a dédié aux dames son poème du *Jardin des roses*. Cet homme universel vit solitaire ; la promenade au fond des forêts est son seul délassement ; et il a soin de se cacher dans l'épaisseur des taillis quand la chasse vient de son côté.



Hatimthai ne l'a jamais vu. On cherche toujours la nouveauté, avec une curiosité qui procure une émotion vive et agréable. Il veut absolument interroger ce philosophe; et il ordonne une chasse au cerf, dont le seul objet est d'entourer et de prendre l'homme de lettres le plus sauvage du monde.

Le projet s'accomplit; Hatimthai est en face de Saphar :

— Pourquoi ne t'ai-je jamais vu ?

— Parce que ni toi ni moi n'avons besoin de nous voir.

— Me dédaignes-tu ?

— Je te loue de faire le bonheur des autres.

— Qui t'empêche d'y prendre ta part ?

— Parce que ce qui fait leur bonheur ne ferait pas le mien.

— Aimes-tu mieux ta vie misérable ?

— Sans doute. Mon père est pauvre, je ne veux recevoir de lui que peu de chose, mais ce peu me suffit. Je n'ai donc pas besoin que tu me donnes davantage.

— Quelle vertu ! se dit Hatimthai, en se retirant.

Avant de rentrer dans son palais, il aperçoit Gemmade, qui portait avec peine un lourd fagot sur ses épaules.

— Pourquoi te fatigues-tu, lui dit-il, au lieu d'aller recevoir ta nourriture à la porte d'Hatimthai ?

Gemmade lui répondit :

— Parce que celui qui sait se suffire à soi-même ne veut rien devoir à Hatimthai.

Celui-ci réfléchit :

— Quelle noblesse, dit-il, dans un si pauvre homme ! Eh quoi, n'aurais-je à ma porte et même dans mon salon, que les deux parties les plus viles de l'espèce humaine ? et ceux qui ont un peu de vertu ou de fierté rougiraient-ils d'accepter mes bienfaits ?



Mais eeei, me dira-t-on, est le pont aux ânes; c'est ce qui a été dit partout. On a prouvé mille fois que la philosophie rendait un homme heureux dans la solitude et qu'elle lui faisait dédaigner ces joies du monde qui ne satisfont ni l'âme ni le cœur. Serait-ce donc là le seul bienfait de la philosophie? Rousseau a-t-il raison?

Hatimthai, en rentrant au palais, traverse la foule des pauvres vivant des restes de ses festins. Il voit entre autres Zilcadé, ce jeune paresseux, qui court devant ses pas en semant des roses sur la terre, et qui est toujours le premier à crier: Vive Hatimthai!

— Tu es bien brillant de santé, lui dit-il.

— C'est que les caresses de tes faisans sont depuis quelque temps plus grasses et plus succulentes encore.

— Tes bras sont nerveux.

— Parée que mon estomac leur donne de la force et que je les exerce peu.

— Ton dos n'est pas voûté par les travaux?

— Depuis qu'Hatimthai me nourrit, je ne me fatigue jamais.

— De tout cela, je conclus que tu pourrais porter des fagots.

— Sans doute et je serais alors inutile à la société.

Hatimthai est tout à coup saisi d'étonnement.

— Sache, ajoute Zileadé, quelle est ma philosophie. Il plaît à la vanité d'Hatimthai d'avoir des pauvres à sa porte; il est peut-être orgueilleux et peut-être heureux seulement de sa bienveillance. Que m'importe? Je reçois ses dons, qui m'évitent les maux de la vie et me laissent du temps libre que j'emploie à faire autant de bien que lui.

Hatimthai est encore plus étonné.

— Sans doute, ajoute Zileadé, quand j'ai reçu à ta porte le déjeuner du matin, je me sens fort et bien portant.



Je vais chez cette pauvre et faible Rhège, qui demeure au bord du fleuve et qui a six enfants en bas âge. C'est moi qui jette et qui attache ses filets; et, après le repas du soir, je vais les retirer. Le poisson qu'elle recueille ainsi lui suffit pour nourrir sa famille. Dans le cours de la journée, je me promène au marché sans rien faire, mais j'y vois le prix de chaque denrée, et je vais en rendre compte à nos riches marchands, qui évitent ainsi de se déranger de leur commerce. Très souvent je découvre des tromperies dont je préviens les acheteurs; et souvent aussi je donne de bons conseils aux hommes des campagnes, pour qu'ils nous fournissent les marchandises qui se vendront le mieux. On peut être utile sans travailler; et pourrais-je rendre de tels services si j'étais occupé tout le jour à couper du bois pour chauffer mon potage ?

Hatimthai, ne répondit pas; et, à peine rentré dans son palais, il trouva, à la porte de son sérail, la jolie Fatmé qui l'attendait pour recevoir ses ordres; et, dans son salon, le vif, l'ingénieux Ricea, qui était arrivé déjà pour le repas du milieu du jour; car Fatmé, en se retirant, devait avoir, peu d'heures après, un concert et un bal avec ses compagnes; et elle était pressée de passer à sa toilette, pour paraître toujours la plus belle.

Hatimthai pensait encore aux diverses réponses qu'il avait entendues; il s'arrêta un moment près de Fatmé, et l'interrogea de manière à ce qu'elle lui prouvât bien vite l'utilité dont elle était dans ce monde.

Hatimthai, lui dit-elle, il y a près d'ici une pauvre mère de famille, qui a besoin de tes secours: elle veut te vendre une parure de perles les plus fines et les plus égales; elle est réduite à s'en défaire, et tu ne me la refuseras pas. Je te demande encore quelques-uns de ces jolis oiseaux que vend ce pauvre mollah; et souviens-toi aussi de nos nouvelles danses. Rhédi, qui les



invente, n'a que cela pour vivre. Voilà quels sont aujourd'hui mes caprices; tu vois qu'ils feront des heureux.

Hatimthai se retire, et appelle Ricca. C'est le poète de ses spectacles : les opéras qu'ils composent sont brillants d'esprit dans le dialogue, de féerie dans l'action, et de magie dans les décorations. Ils excitent la surprise au plus haut degré.

— Ricca, lui dit Hatimthai, j'ai vu Saphar ; il est heureux à lui seul, c'est le philosophe le plus sage.

— T'a-t-il dit, répond Ricca, ce que son père est devenu ?

— Non, mais il lui coûte peu de chose.

— Il est vrai ; toutefois son père était un des riches marchands de ton empire ; devenu vieux et aveugle, il avait compté sur son fils pour tenir ses livres, régler ses paiements et défendre ses intérêts. Lorsque Saphar se mit à composer dans les forêts, son père fut obligé de prendre un commis à sa place. Il en eut un infidèle, qui l'a trompé ; et il ne s'en est aperçu que lorsque sa ruine a été complète. Il a abandonné ses biens qui n'ont pas suffi aux paiements de ses créanciers ; il est aujourd'hui commis lui-même chez un de ses anciens amis ; et le peu qu'il donne à son fils lui est plus onéreux que le plus brillant état qu'il lui eût donné chez lui autrefois.

« Hatimthai, ajoute Ricca, je suis plus philosophe que Saphar ; il vit dans les bois ; il n'a de relations qu'avec lui-même ; il n'entre pas dans les ambitions ; et il évite, j'en conviens, tous les vices de la société ; mais il n'est utile à personne. La malheureuse Zilia tirait avec peine quelques grains de blé de son jardin ; je lui ai enseigné une nouvelle manière de cultiver les roses ; et elle en récolte maintenant une si grande abondance, qu'elle s'est enrichie avec l'essence qu'elle vend,



et m'en donne, sans se faire tort, pour verser à flots sur les habits d'Hatimthai. Le malheureux Calva, qui publie chaque jour les ordres et rend compte des plaisirs d'Hatimthai, était tombé dans la misère, parce qu'il avait imprimé les œuvres des écrivains médiocres que le public dédaigne ; je consacre quelques heures par jour à lire les manuscrits qu'on lui porte ; et il nourrit à présent sa famille avec le produit des bons ouvrages que je lui conseille de publier. Je ne pourrais pas rendre de tels services si j'étais forcé de m'occuper de moi-même. Mais Hatimthai, que j'amuse, doit en échange me nourrir grassement ; moi, j'enrichis Calva, parce que j'en tire à mon tour l'avantage de lui faire imprimer mes poésies, et j'ai acquis ainsi une réputation qui satisfait mon amour-propre.

« O Hatimthai ! ajoute Ricca, le vrai philosophe est un ministre d'Oramaze (1) dans l'état social. »

(1) Ou Ormuzd, ou Ahouramazda, Dieu suprême et principe du bien dans l'ancienne religion mazdéenne, fondée par Zoroastre ou Zarathoustra.



PETITS DIALOGUES PHILOSOPHIQUES

1.

A. — Comment avez-vous fait pour n'être plus sensible ?

B. — Cela s'est fait par degrés.

A. — Comment ?

B. — Dieu m'a fait la grâce de n'être plus aimable ; je m'en suis aperçu, et le reste a été tout seul.

2.

A. — Vous ne voyez plus M... ?

B. — Non, il n'est plus possible.

A. — Comment ?

B. — Je l'ai vu tant qu'il n'était que de mauvaises mœurs, mais depuis qu'il est de mauvaise compagnie, il n'y a pas moyen.

3.

A. — Je suis brouillé avec elle.

B. — Pourquoi ?

A. — J'en ai dit du mal.

B. — Je me charge de vous raccommoder ; quel mal en avez-vous dit ?

A. — Qu'elle est coquette.

B. — Je vous reconcilie.

A. — Qu'elle n'est pas belle.

B. — Je ne m'en mêle plus.



4.

A. — Croiriez-vous que j'ai vu madame de... pleurer son ami en présence de quinze personnes ?

B. — Quand je vous disais que c'était une femme qui réussirait à tout ce qu'elle voudrait entreprendre ?

5.

A. — Vous marierez-vous ?

B. — Non.

A. — Pourquoi ?

B. — Parce que je serais chagrin.

A. — Pourquoi ?

B. — Parce que je serais jaloux ?

A. — Et pourquoi seriez-vous jaloux ?

B. — Parce que je serais cocu.

A. — Qui vous a dit que vous seriez cocu ?

B. — Je serais cocu parce que je le mériterais.

A. — Et pourquoi le mériteriez-vous ?

B. — Parce que je me serais marié.

6.

Le Cuisinier. — Je n'ai pu acheter du saumon.

Le Docteur de Sorbonne. — Pourquoi ?

Le C. — Un conseiller le marchandait.

Le D. — Prends ces cent écus ; et va m'acheter le saumon et le conseiller.

7.

A. — Vous êtes bien au fait des intrigues de nos ministres !

B. — C'est que j'ai vécu avec eux.

A. — Vous vous en êtes bien trouvé, j'espère.

B. — Point du tout. Ce sont des joueurs qui m'ont montré leurs cartes, qui ont même, en ma présence, re-



gardé dans le talon, mais qui n'ont point partagé avec moi les profits du gain de la partie.

8.

Le Vicillard. — Vous êtes misanthrope de bien bonne heure. Quel âge avez-vous ?

Le Jeune homme. — Vingt-cinq ans.

Le V. — Comptez-vous vivre plus de cent ans ?

Le J. h. — Pas tout à fait.

Le V. — Croyez-vous que les hommes seront corrigés dans soixante-quinze ans ?

Le J. h. — Cela serait absurde à croire.

Le V. — Il faut que vous le pensiez pourtant, puisque vous vous emportez contre leurs vices... Encore cela ne serait-il pas raisonnable quand ils seraient corrigés d'ici à soixante-quinze ans ; car il ne vous resterait plus de temps pour jouir de la réforme que vous auriez opérée.

Le J. h. — Votre remarque mérite quelque considération : j'y penserai.

9.

A. — Il a cherché à vous humilier.

B. — Celui qui ne peut être honoré que par lui-même, n'est guère humilié par personne.

10.

A. — La femme qu'on me propose n'est pas riche.

B. — Vous l'êtes.

A. — Je veux une femme qui le soit. Il faut bien s'asortir.

11.

A. — Je l'ai aimée à la folie ; j'ai cru que j'en mourrais de chagrin.



B. — Mourir de chagrin ! mais vous l'avez eue ?

A. — Oni.

B. — Elle vous aimait !

A. — A la fureur, et elle a pensé en mourir aussi.

B. — Eh bien ! comment donc pouvoir mourir de chagrin ?

A. — Elle voulait que je l'épousasse.

B. — Eh bien ! Une jeune femme belle et riche, qui vous aimait, dont vous étiez fou.

A. — Cela est vrai, mais épouser, épouser ! Dieu merci, j'en suis quitte à bon marché.

12.

A. — La place est honnête.

B. — Vous voulez dire lucrative.

A. — Honnête ou lucratif, c'est tout un.

13.

A. — Ces deux femmes sont fort amies, je crois.

B. — Amies ! là... vraiment ?

A. — Je le crois, vous dis-je ; elles passent leur vie ensemble ; au surplus, je ne vis pas assez dans leur société pour savoir si elles s'aiment ou se haïssent.

14.

A. — M. de R... parle mal de vous.

B. — Dieu a mis le contrepoison de ce qu'il peut dire, dans l'opinion qu'on a de ce qu'il peut faire.

15.

A. — Vous connaissez M. le comte de..., est-il aimable ?

B. — Non. C'est un homme plein de noblesse, d'élévation, d'esprit, de connaissances, voilà tout.



16.

- A. — Je lui ferais du mal volontiers.
B. — Mais il ne vous en a jamais fait.
A. — Il faut bien que quelqu'un commence.

17.

Damon. — Clitandre est plus jeune que son âge. Il est trop exalté. Les maux publics, les torts de la société, tout l'irrite et le révolte.

Célimène — Oh ! il est jeune encore, mais il a un bon esprit ; il finira par se faire vingt mille livres de rente, et prendra son parti sur tout le reste.

18.

A. — Il paraît que tout le mal dit par vous sur madame de... n'est què pour vous conformer au bruit public, car il me semble que vous ne la connaissez point.

B. — Moi, point du tout.

19.

A. — Pouvez-vous me faire le plaisir de me montrer le portrait en vers que vous avez fait sur madauca de... ?

B. — Par le plus grand hasard du monde, je l'ai sur moi.

A. — C'est pour cela que je vous le demande.

20.

Damon. — Vous me paraissez bien revenu des femmes, bien désintéressé à leur égard.

Clitandre. — Si bien que pour peu de chose, je vous dirais ce que je pense d'elles.



Dam. — Dites-le moi.

Clit. — Un moment. Je veux attendre encore quelques années. C'est le parti le plus prudent.

21.

A. — J'ai fait comme les gens sages quand ils font une sottise.

B. — Que font-ils ?

A. — Ils remettent la sagesse à une autre fois.

22.

A. — Voilà quinze jours que nous perdons. Il faut pourtant nous remettre.

B. — Oui, dès la semaine prochaine.

A. — Quoi, sitôt ?

23.

A. — On a dénoncé à M. le garde des sceaux une phrase de M. de L...

B. — Comment retient-on une phrase de L... ?

A. — Un espion !

24.

A. — Il faut vivre avec les vivants.

B. — Cela n'est pas vrai ; il faut vivre avec les morts (1).

25.

A. — Non, monsieur, votre droit n'est point d'être enterré dans cette chapelle.

B. — C'est mon droit ; cette chapelle a été bâtie par nos ancêtres.

A. — Oui, mais, il y a eu depuis une transaction qui

(1) C'est-à-dire avec ses livres.



ordonne qu'après Monsieur votre père qui est mort, c'est mon tour.

B. — Non, je n'y consentirai pas. J'ai le droit d'y être enterré, d'y être enterré tout à l'heure.

26.

A. — Monsieur, je suis un pauvre comédien de province qui veut rejoindre sa troupe : je n'ai pas de quoi.....

B. — Vieille ruse, monsieur, il n'y a point là d'invention, point de talent.

A. — Monsieur, je venais sur votre réputation...

B. — Je n'ai point de réputation et ne veux point en avoir.

A. — Ah ! monsieur !

B. — Au surplus, vous voyez à quoi elle sert, et ce qu'elle rapporte.

27.

A. — Vous aimez mademoiselle..., elle sera une riche héritière.

B. — Je l'ignorais : je croyais seulement qu'elle serait un riche héritage.

28.

Le Notaire. — Fort bien, monsieur, dix mille écus de legs; ensuite ?

Le Mourant. — Deux mille écus au notaire.

Le N. — Monsieur, mais où prendra-t-on l'argent de tous ces legs ?

Le M. — Eh, mais vraiment, voilà ce qui m'embarasse.

29.

A. — Madame..., jeune encore, avait épousé un homme de soixante-dix-huit ans qui lui fit cinq enfants.



B. — Ils n'étaient peut-être pas de lui.

A. — Je crois qu'ils en étaient, et je l'ai jugé à la haine que la mère avait pour eux.

30.

La Bonne à l'Enfant. — Cela vous a-t-il amusée ou ennuyée ?

Le Père. — Quelle étrange question ! Plus de simplicité. Ma petite ?

La Petite fille. — Papa ?

Le Père. — Quand tu es revenue de cette maison-là, quelle était ta sensation ?

31.

A. — Connaissez-vous madame de B... ?

B. — Non.

A. — Mais vous l'avez vue souvent.

B. — Beaucoup.

A. — Eh bien ?

B. — Je ne l'ai pas étudiée.

A. — J'entends.

32.

Clitandre. — Mariez-vous.

Damis. — Moi, point du tout ; je suis bien avec moi, je me conviens, et je me suffis. Je n'aime point, je ne suis point aimé. Vous voyez que c'est comme si j'étais en ménage, ayant maison et vingt-cinq personnes à souper tous les jours.

33.

A. — M. de... vous trouve une conversation charmante (1).

B. — Je ne dois pas mon succès à mon partenaire, lorsque je cause avec lui.

(1) C'était un sot.



34.

A. — Concevez-vous, M..., comme il a été peu étonné d'une infamie qui nous a confondus !

B. — Il n'est pas plus étonné des vices d'autrui que des siens.

35.

A. — Jamais la cour n'a été si ennemie des gens d'esprit.

B. — Je le crois, jamais elle n'a été plus sotté, et quand les deux extrêmes s'éloignent, le rapprochement est plus difficile.

36.

Dam. — Vous marierez-vous ?

Clit. — Quand je songe que pour me marier, il faudrait que j'aimasse, il me paraît, non pas impossible, mais difficile, que je me marie ; mais quand je songe qu'il faudrait que j'aimasse et que je fusse aimé, alors, je crois qu'il est impossible que je me marie.

37.

Dam. — Pourquoi n'avez-vous rien dit quand on a parlé de M... ?

Clit. — Parce que j'aime mieux que l'on calomnie mon silence que mes paroles.

38.

Madame de... — Qui est-ce qui vient vers nous ?

M. de C... — C'est madame de Ber...

Madame de... — Est-ce que vous la connaissez ?

M. de C. — Comment ? vous ne vous souvenez donc pas du mal que nous en avons dit hier !

45*



39.

A. — Ne pensez-vous pas que le changement arrivé dans la Constitution sera nuisible aux Beaux-Arts.

B. — Au contraire. Il donnera aux âmes, aux génies, un caractère plus ferme, plus noble, plus imposant. Il nous restera le goût, fruit des beaux ouvrages du siècle de Louis XIV, qui se mêlant à l'énergie nouvelle qu'aura prise l'esprit national, nous fera sortir du cercle des petites conventions qui avaient gêné son essor.

40.

A. — Détournez la tête. Voilà M. de L...

B. — N'ayez pas peur: il a la vue basse.

A. — Ah! Que vous me faites de plaisir! Moi, j'ai la vue longue, et je vous jure que nous ne nous rencontrerons jamais.

41.

Sur un homme sans caractère.

Dor. — Il aime beaucoup M. de B...

Philinte — D'où le sait-il? qui lui a dit cela?

42.

De deux courtisans.

A. — Il y a longtemps que vous n'avez vu M. Turgot?

B. — Oui.

A. — Depuis sa disgrâce, par exemple.

B. — Je le crois: j'ai peur que ma présence ne lui rappelle l'heureux temps où nous nous rencontrions tous les jours chez le roi.

43.

Du Roi de Prusse et de Darget.

Le Roi. — Allons, Darget, divertis-moi: conte-moi



l'étiquette du roi de France ; commence par son lever.

Alors, Darget entre dans tout le détail de ce qui se fait, dénombre les officiers, les valets de chambre, leurs fonctions, etc.

Le Roi. — (En éclatant de rire.) Ah ! grand Dieu ! si j'étais roi de France, je ferais un autre roi pour faire toutes ces choses-là à ma place.

44.

De l'Empereur et du Roi de Naples.

Le Roi. — Jamais éducation ne fut plus négligée que la mienne.

L'Empereur. — Comment ? (à part.) Cet homme vaut quelque chose.

Le Roi. — Figurez-vous qu'à vingt ans je ne savais pas faire une fricassée de poulet ; et le peu de cuisine que je sais, c'est moi qui me le suis donné.

45.

Entre Madame de B... et M. de L...

M. de L... — C'est une plaisante idée, de nous faire dîner tous ensemble. Nous étions sept, sans compter votre mari.

Madame de B... — J'ai voulu rassembler tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aime encore d'une manière différente, et qui me le rend. Cela prouve qu'il y a encore des mœurs en France ; car je n'ai eu à me plaindre de personne, et j'ai été fidèle à chacun pendant son règne.

M. de L... — Cela est vrai : il n'y a que votre mari qui, à toute force, pourrait se plaindre.

Madame de B... — J'ai bien plus à me plaindre de lui, qui m'a épousée sans que je l'aimasse.

M. de L... — Cela est juste. A propos ; mais un tel,



vous ne me l'avez point avoué : est-ce avant ou après moi ?

Madame de B... — C'est avant ; j'en n'ai jamais osé vous le dire ; j'étais si jeune quand vous m'avez eue !

M. de L... — Une chose m'a surpris.

Madame de B... — Qu'est-ce ?

M. de L... — Pourquoi n'aviez-vous pas prié le chevalier de S... ? Il nous manquait.

Madame de B... — J'en ai été bien fâchée. Il est parti il y a un mois, pour l'île de France.

M. de L... — Ce sera pour son retour.

46.

Entre Madame de L... et M. de B...

M. de B... — Ah ! ma chère amie, nous sommes perdus : votre mari sait tout.

Madame de L... — Comment ? Quelque lettre surprise.

M. de B... — Point du tout.

Madame de L... — Une indiscretion ? Une méchanceté de quelques-uns de nos amis ?

M. de B... — Non.

Madame de L... — Eh bien ! quoi, qu'est-ce ?

M. de B... — Votre mari est venu ce matin m'emprunter cinquante louis.

Madame de L... — Les lui avez-vous prêtés ?

M. de B... — Sur-le-champ.

Madame de L... — Oh bien ! il n'y a pas de mal ; il ne sait plus rien.

47.

Entre quelques personnes, après la première représentation de l'opéra des Danaïdes, par le baron de Tschoudy.

A. — Il y a dans cet opéra quatre-vingt-dix-huit morts.



B. — Comment ?

C. — Oui. Toutes les filles de Danaüs, hors Hypermnestre ; et tous les fils d'Égyptus, hors Lyncée.

D. — Cela fait bien quatre-vingt-dix-huit morts.

E., *Médecin de profession*. — Cela fait bien des morts ; mais il y a en effet bien des épidémies.

F., *Prêtre de son métier*. — Dites-moi un peu ; dans quelle paroisse cette épidémie s'est-elle déclarée ? Cela a dû rapporter beaucoup au curé.

48.

Entre d'Alembert et un Suisse de porte.

Le Suisse. — Monsieur, où allez-vous ?

D'Alembert. — Chez M. de...

Le S. — Pourquoi ne me parlez-vous pas ?

D'Al. — Mon ami, on s'adresse à vous pour savoir si votre maître est chez lui.

Le S. — Eh bien, donc ?

D'Al. — Je sais qu'il y est, puisqu'il m'a donné rendez-vous.

Le S. — Cela est égal ; on parle toujours. Si on ne me parle pas, je ne suis rien.

49.

Entre le Nonce Pamphili et son Secrétaire.

Le Nonce. — Qu'est-ce qu'on dit de moi dans le monde ?

Le Secrétaire. — On vous accuse d'avoir empoisonné un tel, votre parent, pour avoir sa succession.

Le N. — Je l'ai fait empoisonner, mais pour une autre raison. Après ?

Le S. — D'avoir assassiné la Signora... pour vous avoir trompé.



Le N. — Point du tout ; c'est parce que je craignais pour un secret que je lui avais confié. Ensuite ?

Le S. — D'avoir donné la à un de vos pages.

Le N. — Tout le contraire ; c'est lui qui me l'a donnée. Est-ce là tout ?

Le S. — On vous accuse de faire le bel esprit ; de n'être point l'auteur de votre dernier sonnet.

Le N. — *Cazzo ! Coquin ; sors de ma présence.*

50.

A. — Je n'en sais rien ; mais on le dit et je le crois.

B. — Vous commencez par croire, et c'est peut-être ce que n'ont pas fait ceux qui ont mis ce bruit-là dans le monde.

51.

A. — Vous m'aviez dit que c'était un honnête homme.

B. — Non ; je vous ai dit que c'était un assez honnête homme.

52.

A. — Vous m'avez accusé de méchanceté !

B. — Cela n'est pas vrai. Au surplus, quel mal cela vous fait-il ? On sait bien que l'on n'est pas pendu pour être malhonnête.

53.

A. — Il n'a pu vous voir ; il a eu des affaires.

B. — Je le crois : comme il n'en finit aucune, il ne saurait manquer d'en avoir toujours beaucoup.

54.

Dovincourt. — Je le lui ferai entendre à lui-même ; je lui dirai : *Monsieur...*

Aramont. — Si vous lui disiez *Monsieur*, toute con-



versation finirait, car il n'aime à être appelé que *Monseigneur*.

55.

Entre un maître et son valet.

Le Maître. — Coquin, depuis que ta femme est morte, je m'aperçois que tu t'enivres tous les jours. Tu ne t'enivrais autrefois que deux, ou trois fois par semaine. Je veux que tu te remarques dès demain.

Le Valet. — Ah ! Monsieur, laissez-moi quelques jours à ma douleur !

56.

— Je suppose, Monsieur, que vous me devez dix mille écus.

— Monsieur, prenez, je vous prie, une autre hypothèse.

57.

D'un homme brouillé avec un ancien ami.

A. — Je vous parle de M. de L...

B. — Je ne le connais pas.

A. — Que me dites-vous là ? Je vous ai vus très bien.

B. — Je croyais le connaître.

58.

B. — Ne trouvez-vous pas M.... très aimable ?

C. — Pas autrement.

B. — Cela est extraordinaire.

C. — Il l'est davantage que vous le trouviez tel.

B. — Je n'en reviens pas. Vous ne l'avez peut-être jamais vu que chez lui ; il faut le voir dans les maisons où il est à son aise. (*C'était un homme que sa femme maîtrisait au point de l'empêcher de parler.*)

59.

A. — Cet homme a-t-il de l'esprit ? (*Il parlait.*)



B. — Vous ressemblez aux gens qui demandent l'heure qu'il est tandis que la pendule sonne.

60.

A. — Vous avez trop mauvaise opinion des hommes : il se fait beaucoup de bien.

B. — Le diable ne peut pas être partout.

61.

A. — N'auriez-vous pas besoin d'argent ?

B. — Toujours.

62.

Mademoiselle *** — Je lui ai confié notre amour ; je lui ai tout dit.

B. — Comment avez-vous tourné cela ?

Mademoiselle — Je lui ai prononcé votre nom.

63.

A. — On dit que vous voulez épouser *Mademoiselle* ***.

B. — Non. Quel étrange propos !

A. — Pourquoi pas ?

B. — Le nœud est trop fort pour l'intrigue.

64.

Cléon. — Je ne vous vois pas. C'est que votre mari n'est pas fait comme un autre homme.

Céphise. — Il croit par là éviter de ressembler à tous les maris.

65.

A. — Madame *** vous trouve très aimable.

B. — J'ai cela de bon que je fais peu de cas de mes succès.



66.

Cidalise. — Vous aimez ma sœur : elle n'a pourtant pas d'esprit.

Dorise. — Cela est vrai, et je ne m'en pique point.

Damon. — Vous avez plus d'esprit que moi : sans m'aimer vous avez l'esprit de me plaire, et moi je n'ai pas celui de vous plaire en vous aimant.

67.

A. — Si vous faites cela, je ne vous pardonnerai jamais.

B. — Parbleu ! c'est bien ce que j'espère.

68.

A. — Je dois me méfier de tout le monde, à ce qu'il prétend.

B. — Eh bien ?

A. — Je fais ce qu'il ordonne, à commencer par lui.

69.

A. — Vous avez beaucoup à vous plaindre de son ingratitude.

B. — Pensez-vous que lorsque je fais le bien je n'aie pas l'esprit de le faire pour moi ?

70.

Céline. — Il ne m'aime pas.

Damon. — Comment vous aimerait-il ? vous réunissez presque toutes les perfections.

Céline. — Eh bien ?

Damon. — L'amour aime qu'elles soient son ouvrage. Il n'a rien à parer chez vous. Son imagination ne peut ni créer ni embellir. Elle reste en repos :



71.

Chloé. — Madame, n'avez-vous jamais été jeune?

Artémise. — Jamais tant que vous, madame.

72.

A. — Il faut le quitter.

B. — Le quitter! Plutôt la mort...! Que me conseillez-vous?

73.

Damon (au bal, à Églé sous le masque). — Êtes-vous jolie?

Églé. — Je l'espère.



DIALOGUE

ENTRE SAINT-RÉAL, ÉPICURE, SÉNEQUE,
JULIEN, LOUIS-LE-GRAND.

ÉPICURE

Je sors d'une illustre assemblée de morts, où l'on m'a parlé du dessein que vous aviez eu de donner un ouvrage sur la bizarrerie de quelques réputations anciennes et modernes. J'aurais pu vous fournir un exemple...

SAINT-RÉAL

Ces exemples sont innombrables. Combien cette journée m'en a-t-elle offerts ! Tantôt c'est un aumônier qui m'apprend qu'on lui doit le succès d'un siège qui immortalise un général. Tantôt c'est un poète qui me prie de revendiquer pour lui une comédie, qu'il a cédée pour quatre louis à un comédien. C'est un auteur inconnu du troisième siècle, qui se plaint que quelques écrivains modernes se font un nom, à ses dépens, en s'appropriant et en développant ses idées. Je viens d'entendre un maréchal de France, revenu des vanités du siècle, qui s'avoue redevable du bâton à un mouvement savant d'un officier subalterne qui ne put obtenir la croix de Saint-Louis.

ÉPICURE

Je n'ose me comparer, beaucoup moins me préférer



à personne. Mais j'espère que vous ne me confondrez point avec ces morts, dont la réputation est moins bizarre que la mienne. Epicure doit eroire.....

SAINT-RÉAL

Quoi! vous êtes ce philosophe sévère, sage adorateur de Dieu dont le nom est le mot de ralliement pour les voluptueux et les esprits forts.

ÉPICURE

Oui, c'est moi-même. Je suis né dans un petit bourg de l'Attique. Je fis quelque séjour dans Athènes, où je fus absolument inconnu. Je m'aperçus que les richesses étaient le fléau de la plupart de ceux qui les possédaient, grâce à leur imprudence; que quelques-uns devaient dire, j'ai des richesses, comme on dit, j'ai la fièvre, j'ai la colique: je conçus que le seul moyen d'être heureux était de se conformer à la nature; je me retirai dans mon petit bourg. J'y vivais de pain et d'eau, je jouissais de la santé, de l'égalité d'esprit, de la tranquillité d'âme; j'allai à Athènes remercier Jupiter de m'avoir conduit au bonheur, par une route si simple; il plut à un citoyen de s'étonner de me voir dans le temple, et me voilà devenu le patron de l'impiété. Je retournai dans ma retraite, bien résolu de cachier ma vie, c'était mon principal axiome. Ma morale était celle d'Épictète, si ce n'est que j'avais le ridicule de prétendre qu'il vaut mieux jouir d'une santé parfaite, que d'être tourmenté des douleurs de la gravelle. Je n'avais qu'un disciple, nommé Métrodore, à qui je reprochais sa somptuosité, parce qu'il dépensait un sol et demi par jour, je lui écrivais *non toto asse quotidie vivo*, ma dépense ne monte pas à un sol par jour. Nous étions heureux, et nous disions que nous avions trouvé



la volupté. Je mourus sans que personne se doutât que j'eusse vécu : mon disciple fit part aux siens de quelques-unes de mes lettres, ou je prêchais la volupté, c'est-à-dire, la sobriété et le désintéressement. D'après mes idées, les fermiers de la République donnèrent aux Lays et aux Phrynés des soupers, où ils dépensaient 25 mines : ils dirent qu'ils étaient épicuriens, et on les crut.

SAINT-RÉAL

J'ai souvent déploré l'injustice du sort, à votre égard ; j'avais quelques matériaux : je me proposais de donner un précis de votre doctrine, de votre morale et de vos écrits. Mais qu'auriez-vous pu y gagner ? j'aurais, tout au plus, réhabilité votre réputation dans l'esprit de quelques hommes sensés, mais le vulgaire sera toujours pour vous le vulgaire. Le poids de vingt siècles pèsera éternellement sur votre renommée ; et, quoique votre morale soit aussi pure que sensée, on dira toujours le *poison d'Epicure*. Mais quel est celui qui vient troubler une conversation aussi intéressante ?

EPICURE

C'est un philosophe qui a, presque autant que moi, à se plaindre de la renommée. C'est un des plus fermes appuis du portique, un sage qui m'a rendu justice en rapprochant ma doctrine de celle de Zénon, et dont le suffrage n'a pas beaucoup influé sur l'idée qu'on a conçue de moi : c'est Sénèque.

SÉNÈQUE

Oui, c'est moi qui ai été le collègue de Burrhus, dans l'éducation du fils d'Enobarbus ; c'est moi qu'on a accusé, sans aucun fondement, d'avoir souillé la cou-



che de mon maître et de mon bienfaiteur. On m'a soupçonné d'avarice, parce que la fastueuse reconnaissance de mon disciple m'environna de richesses qui n'approchèrent jamais de mon cœur. Je fus quelque temps gouverneur de la Bretagne, où j'arrêtai les brigandages de mes subalternes, dans l'administration des deniers publics : on me supposa des raisons qui n'avaient rien de commun avec l'intérêt de l'Etat. Quelques beaux esprits dirent que j'écrivais, sur une table d'or, mes invectives contre les richesses. Mes ennemis agréèrent cette idée. La vérité est pourtant que je vivais, comme les poètes du temps, c'est-à-dire, que je passais la journée dans mon lit à lire et à composer, en me contentant d'un peu de pain et d'eau. On sait que j'ai refusé le trône, où les vœux de tout l'empire m'appelaient, refus que ma mort a suivi de près. Cependant ma réputation de philosophe est fort équivoque, et celle d'homme de lettres n'est pas infiniment respectée.

SAINT-RÉAL

J'avais déjà vu l'absurdité de ces actions ; et Sénèque aurait joué, dans l'ouvrage que je méditais, un rôle intéressant. Vos écrits sont votre éloge, et vous vous y êtes peint, sans vous flatter. Vos lettres sont un cours complet de morale stoïcienne, où l'homme, l'orateur et le philosophe sont réunis. Quoiqu'en disent vos ennemis, votre philosophie ne s'est pas répandue en paroles ; elle a passé dans vos actions. On croirait que vous fûtes insensible à votre exil, si le traité de la consolation, adressé à votre mère, ne prouvait que vous eûtes besoin de votre philosophie, pour supporter son absence. Vous prouvâtes que la plupart des malheurs ne sont guère qu'une nécessité de faire plus d'usage de sa raison, que n'en font les autres hommes. Votre ouvrage est animé



de la double chaleur de l'imagination et du sentiment. L'île de Corse attendait un exilé, et ce triste séjour vit un contemplateur de la nature. Vous tournâtes autour de plusieurs vérités, et vous connûtes l'équilibre des liqueurs. Malgré vos vertus et vos talents, vous passez pour un philosophe, dont la conduite et les principes sont peu conséquents, pour un physicien médiocre; et quelques littérateurs vous ont traité comme un académicien de province de mauvais goût.

SÉNÈQUE

Avoir ou n'avoir point de réputation, est une chose bien indifférente; mais en avoir une mauvaise, est un malheur que j'avais tâché d'éviter.

SAINT-RÉAL

Voici, ce me semble, la cause de l'injustice de votre siècle et de la postérité. Trop d'emphase dans votre morale; trop de faste (pardonnez, je parle à un philosophe), trop d'apprêt dans votre éloquence, trop de mépris pour les hommes, ont révolté quelques-uns de vos contemporains. Vous ne les avez pas assez intéressés à dire de vous : Sénèque est un grand homme, ils ont cherché dans vos vertus la semence des vices opposés. Cette ressource est précieuse et nécessaire à la plupart des hommes. Mais vous eûtes des admirateurs, quoique vous vécussiez sous Néron; Rome recueillit et adora vos dernières paroles, et les sages de tous les siècles vous regarderont comme un vrai philosophe, comme un homme éloquent, dont l'âme fut sensible, l'esprit vaste et étendu, et dont les écrits nous offrent une forêt immense d'arbres élevés, où aucun n'est remarquable, parce qu'ils sont tous d'une égale hauteur.



SÈNÈQUE

Cette réputation est plus que suffisante. Il y a longtemps que j'écrivais à mon ami Lucilus, d'après Epicure, *satis magnum alter alteri theatrum sumus*, nous sommes l'un pour l'autre un théâtre assez étendu. Mais j'aperçois une ombre qui m'est tout à fait inconnue. Elle vient, sans doute, pour le même sujet qui nous amène. Ah! je la reconnais, c'est Julien le Philosophe.

SAINT-RÉAL

Qui? Julien le Philosophe? N'enseignait-il pas la grammaire à Alexandrie?

SÈNÈQUE

Non, c'est Julien que, parmi vous autres modernes, on appelle vulgairement Julien l'Apostat.

SAINT-RÉAL

Ce fut un philosophe, sans doute; mais j'ignorais qu'il en portât le nom.

JULIEN

Je supporterais patiemment le nom d'apostat, si dans l'esprit de la plupart des hommes, il n'emportait l'idée d'apostat de toutes les vertus. L'on sait que je ne fus pas insensible à la gloire, c'est la dernière passion du sage; c'est la chemise de l'âme, m'a dit tout à l'heure un philosophe aimable, né parmi mes chers Gaulois.

SAINT-RÉAL

Ah! je reconnais Montaigne.



JULIEN

Je me flatte que ce n'est point sous ce nom odieux que vous m'eussiez fait connaître, si j'avais eu quelque place dans votre ouvrage. On me força d'embrasser la religion de mes persécuteurs, et j'abjurai, dès que je fus le maître, une religion que j'ai eu le malheur de ne pas croire. Voici ma vie : je fus gouverneur des Gaules, où je fus adoré des peuples. Les Gaulois m'aiderent à chasser les Germains des terres de l'empire. Je les vainquis dans une grande bataille. Je fis beaucoup de prisonniers, et je ne traitai point les vaineux comme fit, avant moi, votre grand Constantin. Je ne les fis point égorger dans le cirque. Devenu empereur, je tâchai de régner, comme eut fait Platon. Il fallut faire la guerre aux Perses. Je passai par Antioche. Ce vil peuple me prodigua les insultes et les railleries ; je voulus croire que Julien seul était offensé, et non l'empereur. Je ne punis point mes sujets, comme fit, après moi, votre grand Théodose ; je ne les fis pas égorger dans le cirque. Je fus blessé à mort, dans une action, et l'on me prête un discours, dont rougirait l'imbécile Caligula et le gladiateur Commode.

SAINT-RÉAL

Vous devez vous consoler que mon projet n'ait pas eu lieu. Une main habile a tracé votre portrait ; il me semble bien saisi. On vous rend justice. On répand sur votre héroïsme philosophique un soupçon de singularité, dont vous parûtes n'avoir pas toujours été exempt ; si la postérité eût eu quelque égard pour mon suffrage, vous porteriez désormais, sur la terre, le nom dont on vous honore ici ; et pour vous le donner, je l'eusse ôté à un de vos successeurs nommé Léon le Philosophe,



prince estimable, à la vérité, mais qui fut un dialecticien et non pas un sage. Montrez-vous tout à fait digne de ce dernier titre, en méprisant le nom d'apostat qui pourra bien vous rester, parce qu'on ne renonce pas aisément aux anciennes habitudes.

Voici une ombre que je n'ai point encore vue dans ces lieux, et je lis dans vos yeux que personne de vous ne la connaît.

LOUIS LE GRAND

Oui, Louis-le Grand est ignoré dans ces lieux, et son titre ne le garantit pas d'une éternelle obscurité.

SAINT-RÉAL.

Louis-le-Grand ignoré ! Ce roi qui fut son propre ouvrage ! Ce roi qui écrivait au comte d'Estrade, du vivant même de Mazarin, écrivez-moi sous l'adresse de Lionne, je veux tout faire par moi-même ; qui, le premier, montra à l'Europe des armées innombrables ; qui créa, en deux ans, une flotte de 100 vaisseaux ; qui soutint la guerre contre toute l'Europe ; qui fit fleurir les arts et le commerce, qui pensionna tous les savants, excepté moi pourtant ; ce roi, enfin, qui fut grand par la guerre, par la paix, par le bonheur et par l'adversité.

LOUIS LE GRAND

Je n'ai point écrit au comte d'Estrades, je n'ai point couvert la mer de vaisseaux ; je n'ai point soutenu la guerre contre toute l'Europe ; je l'ai faite, malgré moi, à quelques voisins ambitieux ; j'ai conçu, malgré l'ignorance de mon siècle, qu'il y avait quelque grandeur à encourager les arts ; j'ai fait des pensions à quelques professeurs de grec et de latin ; j'ai fait le bonheur de mes peuples : je suis Louis le Grand, roi de Hongrie et de Pologne.



SAINT-RÉAL

Je l'avoue à ma honte. Votre nom n'était pas présent à mon esprit. Votre récit ne le rappelle. Vous viviez à la fin du quatorzième siècle.

LOUIS

Il m'honora du nom de Grand. Plusieurs hommes respectables sont ignorés, mais la renommée ne leur avait point accordé un surnom capable de les arracher à l'oubli ; il n'appartenait qu'à moi d'être appelé Grand, et d'être inconnu.

SAINT-RÉAL

Vous avez mérité votre nom. Votre mémoire a pu être célèbre quelque temps après votre mort ; mais les siècles suivants n'ont pas regardé votre siècle comme dépositaire de la grandeur. Peut-être les hommes parviendront-ils à se faire une autre idée de sa gloire ; et, dans ce cas, combien de héros dégradés ! L'injustice des hommes les confrontera avec des préjugés contraires à ceux d'après lesquels ils ont vécu. Tel est le sort des héros de la gloire ; son théâtre est immense et fragile ; le théâtre de la vertu est borné, mais inébranlable.

Je parle à des philosophes et à des rois. Vous connaissez le néant des idées et des grandeurs humaines. Mon dessein fut de juger les réputations et le hasard qui y préside ; quelle a été la bizarrerie de la mienne ! mes ouvrages furent estimés : ma personne fut inconnue. Je vécus pauvre, sous un grand prince ami des arts. On ignore mon véritable nom, l'âge, le temps et le lieu où j'ai terminé ma destinée. Mais quelle foule d'ombres accourt vers nous ! Retirons-nous à l'écart, et sauvons nos réflexions de leur importunité.



QUESTION

Si, DANS LA SOCIÉTÉ, UN HOMME DOIT
OU PEUT LAISSER PRENDRE
SUR LUI CES DROITS QUI SOUVENT HUMILIENT
L'AMOUR-PROPRE?

Cette question est plus difficile à résoudre qu'elle ne le paraît d'abord. Ceux qui sont pour l'affirmative prétendent que l'amitié véritable est un contrat par lequel chacune des parties consacre à l'autre toute son existence. Ils disent que si l'amitié ne laisse pas le droit de donner des secours à son ami, ou d'en recevoir, elle est une chimère ridicule. Que son principal bonheur consiste à lever ou déchirer ce voile de décence que les hommes ont jeté sur leurs besoins, pour se dispenser de se secourir, en continuant de se prodiguer les marques de l'affection la plus vive. Que c'est celui qui donne, qui est honoré et obligé, etc.

Ceux qui sont pour la négative me paraissent appuyer leur opinion par des raisons plus solides. Ils disent que l'amitié étant une union pure des âmes, elle ne doit pas se laisser soupçonner d'un autre motif. On peut appliquer cette réflexion à l'amour même. En tout état de cause, on fait toujours très bien de ne donner que le moins qu'on peut atteinte à cette règle. Celui qui reçoit n'accepte sûrement que parce qu'il respecte l'âme de celui qui donne : mais d'où sait-il que cette âme ne se dégradera point, et alors quel désespoir de lui avoir obligation ! D'où sait-il que cette âme, en supposant qu'elle reste noble, ne cessera point de l'ai-



mer, voudra bien ne jamais se prévaloir de ses avantages ? Quelle âme il faut avoir pour laisser à celle d'un autre la liberté de tous ses mouvements, tandis que je pourrais les contraindre et les diriger vers mon bonheur apparent ! Ce sacrifice continuel de mon intérêt est peut-être plus difficile que le sacrifice momentané de ma personne, et le bienfaiteur qui en est capable a nécessairement l'avantage sur celui qu'il a obligé, en leur supposant d'ailleurs une égale élévation dans le caractère. Or, j'ai peine à croire que l'homme puisse supporter l'idée de la supériorité d'une âme sur la sienne. J'en juge par la peine avec laquelle les âmes les plus fortes voient une supériorité fondée sur des choses moins essentielles. Il suit, au moins, de tout ceci que, dès que je reçois un bienfait, je m'engage, pour mon bienfaiteur, qu'il sera toujours vertueux, qu'il n'aura jamais tort avec moi, qu'il ne cessera point de m'aimer, ni moi, de lui être attaché. Si les deux premières de ces conditions n'ont pas lieu, c'est au bienfaiteur à rougir, mais celui qui a reçu le bienfait doit pleurer.



QUESTION ET RÉPONSES

QUESTION

Pourquoi ne donnez-vous plus rien au public ?

RÉPONSES

C'est que le public me paraît avoir le comble du mauvais goût et la rage du dénigrement.

C'est qu'un homme raisonnable ne peut agir sans motif, et qu'un succès ne me ferait aucun plaisir, tandis qu'une disgrâce me ferait peut-être beaucoup de peine.

C'est que je ne dois pas troubler mon repos, parce que la compagnie prétend qu'il faut divertir la compagnie.

C'est que je travaille pour les Variétés Amusantes, qui sont le théâtre de la nation, et que je mène de front, avec cela, un ouvrage philosophique, qui doit être imprimé à l'Imprimerie Royale.

C'est que le public en use avec les gens de lettres comme les racoleurs du pont Saint-Michel avec ceux qu'ils enrôlent: enivrés le premier jour, dix écus, et des coups de bâton le reste de leur vie.

C'est qu'on me presse de travailler, par la même raison que quand on se met à sa fenêtre, on souhaite de voir passer, dans les rues, des singes ou des meneurs d'ours.



Exemple de M. Thomas, insulté pendant toute sa vie et loué après sa mort.

Gentilshommes de la chambre, comédiens, censeurs, la police, Beaumarchais.

C'est que j'ai peur de mourir sans avoir vééu.

C'est que tout ce qu'on me dit pour m'engager à me produire, est bon à dire à Saint-Ange et à Murville.

C'est que j'ai à travailler et que les succès perdent du temps.

C'est que je ne voudrais pas faire comme les gens de lettres, qui ressemblent à des ânes, ruant et se battant devant un ratelier vide.

C'est que si j'avais donné à mesure, les bagatelles dont je pouvais disposer, il n'y aurait plus pour moi de repos sur la terre.

C'est que j'aime mieux l'estime des honnêtes gens, et mon bonheur particulier que quelques éloges, quelques écus, avec beaucoup d'injures et de calomnie.

C'est que s'il y a un homme sur la terre qui ait le droit de vivre pour lui, c'est moi, après les méchancetés qu'on m'a faites à chaque succès que j'ai obtenu.

C'est que jamais, comme dit Bacon, on n'a vu marcher ensemble la gloire et le repos.

Parce que le public ne s'intéresse qu'aux succès qu'il n'estime pas.

Parce que je resterais à moitié chemin de la gloire de Jeannot.

Parce que j'en suis à ne plus vouloir plaire qu'à qui me ressemble.

C'est que plus mon affiche littéraire s'efface, plus je suis heureux.

C'est que j'ai connu presque tous les hommes célèbres de notre temps, et que je les ai vus malheureux par cette belle passion de célébrité, et mourir, après avoir dégradé par elle leur caractère moral.



HISTOIRE DE MADAME MICHELIN

C'était une jeune femme d'une beauté rare, du maintien le plus modeste et le plus touchant, pleine d'honnêteté, de religion, et jusqu'alors très attachée à ses devoirs. Par malheur, ses devoirs n'étaient pas tous également agréables. Son mari était vieux, un bon homme occupé de son commerce. C'était un miroitier du faubourg Saint-Antoine. Le duc de Fronsac, (c'était alors son nom) la vit et en devint amoureux (1). Il se déguise, se présente chez le marchand comme pour acheter des meubles, cherche à plaire à sa femme, ne peut s'en faire écouter, s'aperçoit pourtant qu'il plaît, et qu'il ne trouve d'obstacle à sa passion que dans l'honnêteté de celle qui en est l'objet. Il se résout à employer la ruse et la violence. Mais il manquait d'argent : son père vivait. Que fait le jeune duc ? Il va chez une femme de la Cour, dont il est amoureux et aimé, et lui emprunte l'argent dont il a besoin pour la tromper elle-même. Il s'était déjà fait meubler un appartement par le bonhomme Michelin, qui n'était point surpris qu'un jeune homme eût un asile à offrir à ses maîtresses. Mais il s'agissait de conduire dans cet asile la femme du bonhomme. Quelle y vint de son gré, c'est ce qui était impossible. Comment l'y conduire ? Il suppose qu'une certaine duchesse veut donner sa pratique

(1) Il s'agit du duc de Richelieu qui porta le nom de Fronsac, dans sa jeunesse.



à M. Michelin, lui commander un ameublement ; mais pour cela on veut causer avec madame Michelin. Cette duchesse était à la campagne. Un carrosse devait venir chercher la femme du miroitier, la vient chercher en effet, un jour qu'on avait eu soin d'éloigner le mari. La voiture emmène la femme dans une maison inconnue. Elle entre dans un appartement où elle trouve le duc de Fronsac. Surprise, effroi de la malheureuse femme. Elle se défend contre ses entreprises ; mais le duc avait fait fermer toutes les portes. La victime succombe. Le coupable était aimé : il obtint sa grâce, et de plus un second rendez-vous, non dans cette maison, mais chez madame Michelin même. Là, toujours échauffant le cœur et les sens d'une femme faible, mais honnête et intéressante même dans sa faute, chassant les remords par l'amour, il parvient à obtenir, dans une nuit indiquée, le partage du lit nuptial.

Quel était son but ? Il avait aperçu une amie de madame Michelin, logée dans la maison, jeune et belle comme sa voisine, mais d'une beauté différente. Il se reprochait de ne l'avoir pas assez remarquée, d'avoir été injuste envers elle. Le mal fut facilement réparé. Celle-ci, n'ayant pour elle que sa figure, était une bourgeoise vaniteuse et sotte, flattée d'attirer les regards d'un duc, donnant l'idée d'une femme née pour le vice, comme madame Michelin pour la vertu. L'affaire ne traîna pas en longueur ; mais il fallait au duc de Fronsac quelque chose qui le dédommageât de cette facilité, qui rendit l'aventure piquante. Il imagina de choisir pour le rendez-vous donné à madame Renaud (c'est le nom de cette femme) la nuit même obtenue avec tant de peine, et qui devait appartenir à madame Michelin ; nuit dont l'espérance avait été achetée par des remords terribles, que redoublait l'idée, effrayante pour une bourgeoise dévote, d'assoupir une servante avec de l'opium. Qu'on juge de sa



surprise lorsqu'avant deux heures du matin, le duc de Fronsac, trompant sa maîtresse par une fable, par un récit romanesque, sort de chez elle, et est supposé sortir de la maison. Il monte chez madame Renaud, et reste chez eelle-ci jusqu'à neuf heures du matin.

Mais s'il aimait les scènes piquantes, il eût tout sujet d'être content. Voilà madame Michelin qui, probablement pour distraire sa douleur, ou pour échapper un moment à ses remords, vient voir son amie. C'est le duc de Fronsac qui s'offre à sa vue. Elle ne revient pas de son étonnement : aucune des deux femmes n'est confidente de l'autre. Madame Renaud redoutait sa dévote amie, qu'elle croyait inabordable. La dévote a peine à se croire trompée, loin de se croire trahie : pour trahie, elle ne l'était pas encore, puisque M. de Fronsac n'avait rien dit à madame Renaud. Mais il n'était pas homme à se priver du surcroît d'agrément que jetaient dans cette scène la révélation du mystère. Il apprend à madame Renaud trop humiliée, que son amie a des raisons d'être indulgente ; qu'une nuit partagée entre deux rivales honnêtes, ne saurait les brouiller ni entre elles, ni avec leur amant. Madame Renaud reste confondue en apprenant l'emploi des deux premières heures données à sa voisine. Celle-ci ne peut concevoir l'étrange mortel dans les mains de qui elle est tombée. La douleur de l'amour outragé, le dépit de l'orgueil humilié devant une rivale, étonnée et indignée de l'être, le bouleversement de toutes les idées, le mélange de toutes les passions, tout cela formait un tableau ravissant pour un homme tel que le duc de Fronsac. Cependant cette scène avait encore besoin d'être égayée, et c'est pour cela qu'il propose aux deux rivales de vivre de bon accord, de former entre trois cœurs unis une société vraiment douce et charmante ; et là-dessus nombre d'exemples pris dans la société, tirés de l'histoire tant profane que sacrée. Cette proposition, qui ne



paraissait pas effrayer infiniment madame Renaud, confondait et accablait madame Michelin ; mais enfin il parvient à l'apaiser, à la consoler ; et resté seul avec elle, il obtint encore son pardon.

Ce n'est pas tout : toujours séduite, toujours entraînée, elle consent d'accepter un déjeuner chez le duc de Fronsac. Cette fois elle croit bien être seule, et n'avoir pas de rivale à craindre. Mais Fronsac tenait à son plan, et voulait le réaliser. Madame Renaud paraît : nouvelle peinture des délices attachées à un sentiment commun à trois belles âmes ; et toujours redoublant le désordre de leurs idées par son ton, sa vivacité, ses manières, il oblige les deux femmes à tirer à la première lettre, à qui passerait la première du salon dans un cabinet. L'une et l'autre ayant eu audience alternativement s'en retournent, l'une assez contente, l'autre la mort dans le cœur : on devine assez que c'était la pauvre madame Michelin. L'honnête bourgeoise, peu faite à ces mœurs, et ne trouvant qu'une source de peines dans l'erreur qui l'avait séduite, confuse, déchirée de remords, avilie à ses propres yeux, devient triste, languissante, malade : Fronsac, quelques semaines plus tard, apprit sa mort de la bouche même du mari qu'il rencontra vêtu de deuil.



LE MARCHAND DE SMYRNE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

Représentée pour la première fois le 26 janvier 1770.

PERSONNAGES

HASSAN, Turc, habitant de Smyrne.

ZAYDE, femme de Hassan.

DORNAL, Marseillais.

AMÉLIE, promise à Dornal.

KALED, Marchand d'Esclave.

NÉBI, Turc.

FATMÉ, Esclave de Zayde.

ANDRÉ, Domestique de Dornal.

UN ESPAGNOL.

UN ITALIEN.

UN VIEILLARD turc, Esclave.

La scène est à Smyrne, dans un jardin commun à Hassan et à Kaled, dont les deux maisons sont en regard sur le bord de la mer.

SCÈNE PREMIÈRE

HASSAN, (*scul.*)

HASSAN

On dit que le mal passé n'est qu'un songe; c'est bien mieux, il sert à faire sentir le bonheur présent. Il y a



deux ans que j'étais esclave chez les chrétiens, à Marseille; et il y a un an aujourd'hui, jour pour jour, que j'ai épousé la plus jolie fille de Smyrne. Cela fait une différence. Quoique bon musulman, je n'ai qu'une femme. Mes voisins en ont deux, quatre, cinq, six, et pourquoi faire?... Là loi le permet... Heureusement, elle ne l'ordonne pas. Les Français ont raison de n'en avoir qu'une; je ne sais pas s'ils l'aiment; j'aime beaucoup la mienne, moi. Mais elle tarde bien à venir prendre le frais. Je ne la gêne pas. Il ne faut pas gêner les femmes. On m'a dit en France que cela portait malheur... La voici.

SCÈNE II

HASSAN, ZAYDE

HASSAN

Vous êtes descendue bien tard, ma chère Zayde.

ZAYDE

Je me suis amusée à voir du haut de mon pavillon les vaisseaux rentrer dans le port. J'ai eru remarquer plus de tumulte qu'à l'ordinaire. Serait-ce que nos corsaires auraient fait quelque prise?

HASSAN

Il y a longtemps qu'ils n'en ont fait; et en vérité, je n'en suis pas fâché. Depuis qu'un chrétien m'a délivré d'esclavage, et m'a rendu à ma chère Zayde, il m'est impossible de les haïr.

ZAYDE

Et pourquoi les haïr? Parce qu'ils ne connaissent



pas notre saint prophète? Ne sont-ils pas assez à plaindre? D'ailleurs je les aime, moi; il faut que ce soient de bonnes gens, ils n'ont qu'une femme: je trouve cela très bien.

HASSAN, *souriant.*

Oui, mais en récompense...

ZAYDE

Quoi?

HASSAN

Rien. (*A part.*) Pourquoi lui dire cela? c'est détruire une idée agréable. (*tout haut.*) J'ai fait vœu d'en délivrer un tous les ans. Si nos gens avaient fait quelques esclaves aujourd'hui, qui est précisément l'anniversaire de mon mariage, je croirais que le Ciel bénit ma reconnaissance.

ZAYDE

Que j'aime votre libérateur, sans le connaître! Je ne le verrai jamais... je ne le souhaite pas au moins.

HASSAN

Son image est à jamais gravée dans mon cœur. Quelle âme... Si vous aviez vu... On rachetait quelques-uns de nos compagnons; j'étais couché à terre; je songeais à vous, et je soupirais; un chrétien s'avance, et me demande la cause de mes larmes. J'ai été arraché, lui dis-je, à une maîtresse que j'adore. J'étais près de l'épouser, et je mourrai loin d'elle, faute de deux cents sequins. A peine eus-je dit ces mots, des pleurs roulèrent dans ses yeux. Tu es séparé de ce que tu aimes, dit-il; tiens mon ami, voilà deux cents sequins, retourne



chez toi, sois heureux, et ne hais pas les chrétiens. Je me lève avec transport, je retombe à ses pieds, je le embrasse ; je prononce votre nom avec des sanglots, je lui demande le sien pour lui faire remettre son argent à mon retour. Mon ami, me dit-il, en me prenant par la main, j'ignorais que tu pusses me le rendre. J'ai cru faire une action honnête. Permits qu'elle ne dégénère pas en simple prêt, en échange d'argent. Tu ignoreras mon nom. Je restai confondu, et il m'accompagna jusqu'à la chaloupe, où nous nous séparâmes les larmes aux yeux.

ZAYDE

Puisse le Ciel le bénir à jamais ! il sera heureux sans doute, avec une âme si sensible !

HASSAN

Il était près d'épouser une jeune personne qu'il devait aller chercher à Malte.

ZAYDE

Comme elle doit l'aimer !

SCÈNE III

HASSAN, ZAYDE, FATMÉ

ZAYDE

Fatmé, que viens-tu donc nous annoncer ? tu parais hors d'haleine.

FATMÉ

Il vient d'arriver des esclaves chrétiens. Cet Arménien, dont vous êtes fâché d'être le voisin, et que vous



méprisez tant, parce qu'il vend des hommes, en a acheté une douzaine, et en a déjà revendu plusieurs.

HASSAN

Voici donc le jour où je vais remplir mon vœu. J'aurai le plaisir d'être libérateur à mon tour.

ZAYDE

Mon cher Hassan, sera-ce une femme que vous délivrerez ?

HASSAN, *souriant.*

Pourquoi? Cela vous inquiète; vous craignez que l'exemple...

ZAYDE

Non, je suis sans alarmes. J'espère que vous ne me donnerez jamais un si cruel chagrin. Vous ne m'entendez pas. Sera-ce un homme ?

HASSAN

Sans doute.

ZAYDE

Pourquoi pas une femme ?

HASSAN

C'est un homme qui m'a délivré.

ZAYDE

C'est une femme que vous aimez.

HASSAN

Oui... Mais, Zayde, un peu de conscience Un pauvre



homme en esclavage est bien malheureux ; au lieu qu'une femme à Smyrne, à Constantinople, à Tunis, en Alger, n'est jamais à plaindre. La beauté est toujours dans sa patrie. Allons, ce sera un homme, si vous voulez bien.

ZAYDE

Soit, puisqu'il le faut.

HASSAN

Adieu. Je me hâte d'aller chercher ma bourse ; il ne faut pas qu'un bon musulman paraisse devant un Arménien sans argent comptant, et surtout devant un avarc comme celui-là.

SCÈNE IV

ZAYDE, FATMÉ.

ZAYDE

Mon mari a quelque dessein, ma chère Fatmé, il me prépare une fête, je fais semblant de ne pas m'en apercevoir, comme cela se pratique. Je veux le surprendre aussi, moi. J'entends du bruit ; c'est sûrement Kaled avec ses esclaves ; je ne veux pas voir ces malheureux, cela m'attendrirait trop. Suis-moi, et exécute fidèlement mes ordres.

SCÈNE V.

KALED, DORNAL, AMÉLIE, ANDRÉ, UN ESPAGNOL, UN ITALIEN, *enchaînés.*

KALED

Jamais on ne s'est si fort pressé d'acheter ma marchandise. On voit bien qu'il y a longtemps qu'on n'avait



fait d'esclaves. Il fallait qu'on fût en paix, cela était bien malheureux.

DORNAL

Ô désespoir ! la veille d'un mariage, ma chère Amélie !

KALED, regardant autour de lui.

Qu'est-ce que c'est ? On dit qu'il y a des pays où l'on ne connaît point l'esclavage... Mauvais pays. Aurais-je fait fortune, là ? J'ai déjà fait de bonnes affaires aujourd'hui ; je me suis débarrassé de ce vieil esclave qui tirait de ses poches de vieilles médailles de cuivre, toutes rouillées, qu'il regardait attentivement. Ces gens-là sont d'une dure défaite. J'y ai déjà été pris. Je ne suis pas fâché non plus d'être délivré de ce médecin français. Rentrons ; avancez. Qu'est-ce qui arrive ? c'est Nébi, il a l'air furieux. Serait-il mécontent de son emplette ?

SCÈNE VI

Les acteurs précédents, NÉBI.

NÉBI

Kaled, je viens vous déclarer qu'il faut vous résoudre à reprendre votre esclave, à me rendre mon argent, ou à paraître devant le Cadi.

KALED

Pourquoi donc ? De quel esclave parlez-vous ? Est-ce de cet ouvrier, de ce marchand : Je consens à les reprendre.

NÉBI

Il s'agit bien de cela. Vous faites l'ignorant : je parle



de votre médecin français. Rendez-moi mon argent, ou venez chez le Cadi.

KALED

Comment ? Qu'a-t-il donc fait ?

NÉBI

Ce qu'il a fait ? J'ai dans mon sérail une jeune Espagnole, actuellement ma favorite : elle est incommodée ; savez-vous ce qu'il lui a ordonné ?

KALED

Ma foi, non.

NÉBI

L'air natal. Cela ne m'arrange-t-il pas bien, moi ?

KALED

Eh !... L'air natal... Quand je vais dans mon pays, je me porte bien.

NÉBI

Quel médecin ! Apparemment que ses malades ne guérissent qu'à cinq cents lieues de lui. L'ignorant ! il a bien fait d'éviter ma colère : il s'est enfui dans mes jardins ; mais mes esclaves le poursuivent et vont vous l'amener. Mon argent, mon argent !

KALED

Votre argent ! Oh ! le marché est bon. Il tiendra.

NÉBI

Il tiendra ! Non, par Mahomet. J'obtiens justice cette fois-ci. Vous vous êtes prévalu du besoin que



j'avais d'un médecin. C'est bien malgré moi que j'ai eu recours à vous. Mais je n'en serai plus la dupe. Vous croyez que cela se passera comme l'année dernière, quand vous m'avez vendu ce savant.

KALED

Quel savant?

NÉBI

Oui, oui ! ce savant qui ne savait pas distinguer du maïs d'avec du blé, et qui m'a fait perdre six cents sequins, pour avoir ensemencé ma terre suivant une nouvelle méthode de son pays.

KALED

Eh bien ! est-ce ma faute à moi ? Pourquoi faites-vous ensemencer vos terres par des savants ? est-ce qu'ils y entendent rien ? N'avez-vous pas des laboureurs ? Il n'y a qu'à les bien nourrir, et les faire travailler. Regardez-le donc avec ses savants !

NÉBI

Et cet autre que vous m'avez vendu au poids de l'or, qui disait toujours, de qui est-il fils ? Et quel est le père, et le grand-père et le bisaïeul ? Il appelait cela, je crois, être généalogiste. Ne voulait-il pas me faire descendre, moi, du grand visir Ibrahim !

KALED

Voyez le grand malheur ! Quel tort cela vous fait-il ? Autant vaut descendre d'Ibrahim que d'un autre.

NÉBI

Vraiment, je le sais bien : mais le prix...



KALED

Eh bien ! le prix : je vous l'ai vendu cher ? Apparemment qu'il m'avait aussi coûté beaucoup. Il y a longtemps de cela. Je n'étais point alors au fait de mon commerce. Pouvais-je deviner que ceux qui me coûtent le plus, sont les plus inutiles ?

NÉBI

Belle raison ! Cela est-il vraisemblable ? Est-il possible qu'il y ait un pays où l'on soit assez dupe !... Excuse de fripon, excuse de fripon. Je ne m'étonne pas si on fait des fortunes.

KALED

Excuse de fripon ! Des fortunes ! Vraiment oui, des fortunes ! Ne croit-il pas que tout est profit ? Et les mauvais marchés qui me ruinent ? N'ont-ils pas cent métiers où l'on ne comprend rien ? Et quand j'ai acheté ce baron allemand, dont je n'ai jamais pu me défaire, et qui est encore là-dedans à manger mon pain ! Et ce riche Anglais qui voyageait pour son spleen, dont j'ai refusé cinq cents sequins, et qui s'est tué le lendemain à ma vue, et m'a emporté mon argent ; cela ne fait-il pas saigner le cœur ? Et ce docteur, comme on l'appelait, croyez-vous qu'on gagne là-dessus ? Et à la dernière foire de Tunis, n'ai-je pas eu la bêtise d'acheter un procureur et trois abbés, que je n'ai pas seulement daigné exposer sur la place, et qui sont encore chez moi avec le baron allemand ?

NÉBI

Maudit infidèle ! tu crois m'en imposer par des clameurs ? mais le Cadi me fera justice.

17*



KALED

Je ne vous crains pas; le Cadi est un homme juste, intelligent, qui soutient le commerce, qui sait très bien que celui des esclaves va tomber, parce que tous ces gens-là valent moins de jour en jour.

NÉBI

Ah ça! une fois, deux fois; voulez-vous reprendre votre médecin?

KALED

Non, ma foi.

NÉBI

Eh bien! nous allons voir.

KALED

A la bonne heure.

SCÈNE VII

KALED, LES ESCLAVES

KALED, *aux esclaves.*

Eh bien! vous autres, vous voyez combien on a de peine à vous vendre. Quel diable d'homme! il m'a mis hors de moi. Il n'y a pas d'apparence qu'il me vienne d'acheteurs aujourd'hui: rentrons. Qui est-ce que j'entends? Est-ce un chaland?

UN VIEILLARD turc, *les acteurs,*
précédents.

KALED

Bon! ce n'est rien. C'est un esclave d'ici près.



LE VIEILLARD

Bonjour, voisin : est-ce là votre reste ?

KALED

Ne m'arrête pas, tu ne m'achèteras rien.

LE VIEILLARD

Je n'achèterai rien ? Oh ! vous allez voir.

KALED

Que veut-il dire ?

DORNAL, *à part.*

Je tremble.

LE VIEILLARD.

Avez-vous bien des femmes ? C'est une femme que je veux.

KALED

Quel gaillard, à son âge !

LE VIEILLARD

Eh ! il n'y en a qu'une.

KALED

Encore n'est-elle pas pour toi.

LE VIEILLARD

Pourquoi donc cela ?

KALED

Je l'ai refusée à de plus riches.

LE VIEILLARD

Vous me la vendrez.



KALED.

Oui, oui.

DORNAL

Scrait-il possible ! quoi ce misérable...

LE VIEILLARD.

Combien vaut-elle ?

KALED.

Quatre cents sequins.

LE VIEILLARD

Quatre cents sequins ! c'est bien cher.

KALED

Oh dame ! c'est une Française : cela se vend bien : tout le monde m'en demande.

LE VIEILLARD

Voyons-la.

KALED

Oh ! elle est bien.

LE VIEILLARD

Elle baisse les yeux. Elle pleure : elle me touche. C'est pourtant une chrétienne : cela est singulier. Trois cent cinquante.

KALED

Pas un de moins.

LE VIEILLARD

Les voilà.

KALED

Emmenez.

DORNAL

Arrêtez... O ma chère Amélie !... Arrêtez.



KALED

Ne vas-tu pas m'empêcher de vendre ? Vraiment je n'aurais pas assez de peine à me défaire de toi ! Vous autres Français, les maris de ce pays-ci ne vous achètent point. Vous êtes toujours à rôder autour des séraïls, à risquer le tout pour le tout.

DORNAL

Vieillard, vous ne paraissez pas tout à fait insensible, laissez-vous toucher. Peut-être avez-vous une femme, des enfants.

LE VIEILLARD

Moi ? non.

DORNAL

Par tout ce que vous avez de plus cher, ne nous séparez pas ! C'est ma femme.

LE VIEILLARD

Sa femme ? cela est fort différent ; mais vraiment, Kaled, si c'est sa femme, vous me surfaites.

DORNAL

Pour toute grâce, achetez-moi du moins avec elle.

LE VIEILLARD

Hélas ! mon ami, je le voudrais bien, mais je n'ai besoin que d'une femme.

DORNAL

Je vous servirai fidèlement.

LE VIEILLARD

Tu me serviras ! Je suis esclave.



KALED

Est-ce que tu les écoutes ?

ANDRÉ

Mes pauvres maîtres !

AMÉLIE

O mon ami, quel sort !

DORNAL

Ne l'achetez pas. Quelque homme riche nous achètera peut-être ensemble.

LE VIEILLARD

C'est bien ce qui pourrait t'arriver de pis. Il t'en ferait le gardien.

DORNAL, à Kaled.

Ne pouvez-vous différer de quelques jours ?

KALED

Différer ! On voit bien que tu n'entends rien au commerce. Est-ce que je le puis ? Je trouve mon profit : je le prends.

DORNAL

O ciel ! se peut-il ?... Mais que dirai-je pour attendrir un pareil homme ? Quel métier ! quelles âmes ! trafiquer de ses semblables !

KALED

Que veut-il donc dire ? Ne vendez-vous pas des nègres ? Eh bien ! moi, je vous vends... N'est-ce pas la même chose ? Il n'y a jamais que la différence du blanc au noir.

LE VIEILLARD

En vérité, je n'ai pas le courage...



KALED

Allons, toi, ne vas-tu pas pleurer aussi ? Je garde ton argent, emmène ta marchandise, si tu veux. Il se fait tard.

AMÉLIE

Adieu, mon cher Dornal !

DORNAL

Chère Amélie !

AMÉLIE

Je n'y survivrai pas !

KALED

Cela ne me regarde plus.

DORNAL

J'en mourrai.

KALED

Tout doucement, toi, je t'en prie : ce n'est pas là mon compte. Ne vas-tu pas faire comme l'Anglais ? (*repoussant Dornal.*)

DORNAL

Ah, Dieu ! faut-il que je sois enchaîné !...

ANDRÉ

O ma chère maîtresse !

SCÈNE IX

KALED, DORNAL, ANDRÉ, L'ESPAGNOL, L'ITALIEN

KALED

M'en voilà quitte, pourtant. Je suis heureux d'avoir



un cœur dur : j'aurais succombé. Ma foi, sans son argent comptant, il ne l'aurait jamais emmenée, tant je m'en sentais ému. Diable ! si je m'étais attendri, j'aurais perdu quatre cents sequins. (*Il compte ses esclaves.*) Un, deux... il n'y en a plus que quatre. Oh ! je m'en déferai bien : je m'en déferai bien.

SCÈNE X

Les acteurs précédents, HASSAN

HASSAN, à Kaled.

Eh bien, voisin, comment va le commerce ?

KALÉD

Fort mal, le temps est dur. (*A part.*) Il faut toujours se plaindre.

HASSAN

Voilà donc ces pauvres malheureux ! Je ne puis les délivrer tous. J'en suis bien fâché. Tâchons au moins de bien placer notre bonne action. C'est un devoir que cela, c'est un devoir. (*A l'Espagnol.*) De quel pays es-tu, toi ? parle. Tu as l'air bien haut... parle donc...

L'ESPAGNOL

Je suis gentilhomme espagnol.

HASSAN

Espagnols ? braves gens ! un peu fiers, à ce qu'on m'a dit en France... Ton état ?

L'ESPAGNOL

Je vous l'ai déjà dit : gentilhomme.



HASSAN

Gentilhomme, je ne sais pas ce que c'est. Que fais-tu ?

L'ESPAGNOL

Rien.

HASSAN

Tant pis pour toi, mon ami, tu vas bien t'ennuyer.
(*A Kaled.*) Vous n'avez pas fait une trop bonne emplette.

KALED

Ne voilà-t-il pas que je suis encore attrapé ? Gentilhomme, c'est sans doute comme qui dirait baron allemand. C'est ta faute aussi : pourquoi vas-tu dire que tu es gentilhomme ? je ne pourrai jamais me défaire de toi.

HASSAN, *à l'Italien.*

Et toi, qui es-tu avec ta jaquette noire ? Ton pays ?

L'ITALIEN

Je suis de Padoue.

HASSAN

Padoue ? Je ne connais pas ce pays-là... Ton métier ?

L'ITALIEN

Homme de loi.

HASSAN

Fort bien. Mais quelle est ta fonction particulière ?

L'ITALIEN

De me mêler des affaires d'autrui pour de l'argent, de faire souvent réussir les plus désespérées, ou du moins de les faire durer dix ans, quinze ans, vingt ans.



HASSAN

Bon métier ! Et dis-moi, rends-tu ce beau service à ceux qui ont tort, à ceux qui ont raison indifféremment ?

L'ITALIEN

Sans doute, la justice est pour tout le monde.

HASSAN

Et on souffre cela à Padoue ?

L'ITALIEN

Assurément.

HASSAN, *riant.*

Le drôle de pays que Padoue ! Il se passera bien de toi, je m'imagine. (*A André.*) Et toi qui es-tu ?

ANDRÉ

Moins que rien. Je suis un pauvre homme.

HASSAN

Tu es pauvre ? Tu ne fais donc rien ?

ANDRÉ

Hélas ! je suis fils d'un paysan : je l'ai été moi-même

KALÉD

Bon ! c'est sur ceux-là que je me sauve.

ANDRÉ

Je me suis ensuite attaché au service d'un bon maître, mais qui est plus malheureux que moi.



HASSAN

Cela se peut bien. Il ne sait peut-être pas labourer la terre. Mais c'est l'habit français que tu as là!

ANDRÉ

Je le suis aussi.

HASSAN

Tu es Français ! bonnes gens que les Français ! Ils ne haïssent personne. Tu es Français, mon ami ! il suffit, c'est toi qu'il faut que je délivre.

ANDRÉ

Généreux musulman, si c'est un Français que vous voulez délivrer, choisissez quelque autre que moi. Je n'ai ni père, ni mère, ni femme, ni enfants. J'ai l'habitude du malheur : ce n'est pas moi qui suis le plus à plaindre. Délivrez mon pauvre maître.

HASSAN

Ton maître ! Qu'est-ce que j'entends ! quelle générosité ! quoi !... Ces Français... Mais est-ce qu'ils sont tous comme cela ?... Et où est-il, ton maître ?

ANDRÉ, *lui montrant Dornal.*

Le voilà, il est abîmé dans sa douleur.

HASSAN

Qu'il parle donc ! il se cache, il détourne la vue, il garde le silence. (*Hassan avance, le considère malgré lui.*) Que vois-je ! Est-il possible ! je ne me trompe pas. C'est lui, c'est lui-même ; c'est mon libérateur ! (*Il l'embrasse avec transport.*)



DORNAL

O bonheur ! ô rencontre imprévue !

KALED

Comme ils s'embrassent ! Il l'aime : bon ! il le payera.

HASSAN

Je n'en reviens point. Mon ami ! mon bienfaiteur !

KALED

Peste ! un ami, un bienfaiteur ! cela doit bien se vendre.

HASSAN

Mais, dites-moi donc, comment se fait-il... par quel bonheur... Qu'est-ce que je dis ? La tête me tourne. Quoi ! c'est envers vous-même que je puis m'acquitter ? J'ai fait vœu de délivrer tous les ans un esclave chrétien. Je venais pour remplir mon vœu et c'est vous...

DORNAL

O mon ami ! connaissez tout mon malheur.

HASSAN

Du malheur ! il n'y en a plus pour vous. (*Se tournant du côté de Kaled.*) Kaled, combien vous dois-je pour l'emmener ?

KALED

Cinq cents sequins.

HASSAN

Cinq cents sequins... Kaled, je ne marchandé point mon ami, tenez.

DORNAL

Quelle générosité !



HASSAN, à *Kaled*.

Je vous dois ma fortune, car vous pouviez me la demander.

KALED

Que je suis une grande bête ! bonne leçon !

HASSAN

Laissez-nous seulement, je vous prie : que je jouisse des embrassements de mon bienfaiteur.

KALED

O ! cela est juste, cela est juste. Il est bien à vous. Allons, vous autres, suivez-moi.

ANDRÉ, à *Dornal*.

Adieu, mon cher maître.

DORNAL, à *Hassan*.

Que dis-tu ? peux-tu penser ? Mon cher ami, ce pauvre malheureux, vous avez vu s'il m'est attaché, s'il est fidèle, s'il a un cœur sensible ?

HASSAN

Sans doute, sans doute, il faut le racheter.

KALED

Quel homme ! comme il prodigue l'or ! Si je profitais de cette occasion pour faire délivrer mon baron allemand... Mais il ne voudra pas.

HASSAN

Tenez, Kaled.



KALED, *regardant les sequins,*

En vérité, voisin, cela ne suffit pas.

HASSAN

Comment ? cent sequins ne suffisent pas ! Un domestique...

KALED

Eh ! mais... un domestique... Après tout, c'est un homme comme un autre.

HASSAN

Bon, voilà de la morale à présent.

KALED

Eh ! puis un valet fidèle, qui a un cœur sensible, qui travaille, qui laboure la terre, qui n'est pas gentil-homme... en conscience...

HASSAN, *donnant quelques sequins.*

Allons, laissez-nous. Qu'attendez-vous ? qu'est-ce que vous voulez ?

KALED

Voisin, c'est que j'ai chez moi un pauvre malheureux, un brave homme, qui est au pain et à l'eau depuis trois ans, cela fend le cœur : cela s'appelle un baron allemand : vous qui êtes si bon, vous devriez bien...

HASSAN

Je ne puis pas délivrer tout le monde.

KALED

A moitié perte.



HASSAN

Cela est impossible.

KALED

Quand je disais que cet homme-là me resterait ! Oh ! si jamais on m'y rattrape... Allons, homme de loi, gentilhomme, rentrez là-dedans ; allez vous coucher, il faut que je soupe.

SCÈNE XI

HASSAN, DORNAL

HASSAN

Mon cher ami, que je vous présente à ma femme. Savez-vous que je suis marié ? C'est à vous que je le dois. Et vous, cette jeune personne que vous deviez aller chercher à Malte ?

DORNAL

Je l'ai perdue.

HASSAN

Que dites-vous ?

DORNAL

Je l'emmenais à Marseille pour l'épouser : elle a été prise avec moi.

HASSAN

Eh bien ! est-ce l'Arménien qui l'a achetée ?

DORNAL

Oui.

HASSAN

Courons donc vite.

DORNAL

Il n'est plus temps : le barbare l'a vendue.



HASSAN

A qui ?

DORNAL

Je l'ignore. Un esclave de quelque homme riche l'a arrachée de mes bras.

HASSAN

Ah, malheureux ! c'est peut-être pour quelque pacha. Est-elle belle ?

DORNAL

Si elle est belle !

SCÈNE II

Les acteurs précédents, ZAYDE

ZAYDE

Mon ami, vous me laissez bien longtemps seule. Et votre esclave chrétien ?

HASSAN

Mon esclave ! c'est mon ami, c'est mon libérateur que je vous présente. J'ai eu le bonheur de le délivrer à mon tour.

ZAYDE

Étranger, je vous dois le bonheur de ma vie.

SCÈNE III

Les acteurs précédents, FATMÉ

FATMÉ

Est-il temps ? Ferai-je entrer ?



ZAYDE

Oui, tu peux....

SCÈNE XIV

ZAYDE, HASSAN, DORNAL

HASSAN

Quel est ce mystère ?

ZAYDE

Mon ami, vous m'avez tantôt soupçonnée de jalousie ; je vais vous prouver ma confiance. Je me suis servie de vos bienfaits pour acheter une esclave chrétienne ; je venais vous la présenter, afin qu'elle tint sa liberté de vos mains.

SCÈNE DERNIÈRE

HASSAN, ZAYDE, DORNAL, FATMÉ, UNE ESCLAVE chrétienne,
vêtue en musulmane avec un voile sur la tête.

ZAYDE

La voici : voyez le spectacle le plus intéressant, la beauté dans la douleur.

HASSAN, *s'approche et lève le voile.*

Qu'elle est touchante et belle!

DORNAL

Amélie ! Ciel !... (*Il vole dans ses bras*).AMÉLIE, *avec joie.*

Que vois-je ? Mon cher Dornal !



DORNAL

Ma chère Amélie, vous êtes libre ! je le suis aussi. Vous êtes auprès de votre bienfaitrice, de mon libérateur. (*Il saute au col de Hassan, et veut ensuite embrasser Zayde, qui recule avec modestie*).

HASSAN, à Dornal.

Embrassez ! embrassez ! il est honnête, ce transport-là. (*A Zayde qui reste confuse*). Ma chère amie, c'est la coutume de France.

AMÉLIE, à Zayde.

Madame, je vous dois tout ! Que ne puis-je vous donner ma vie !

ZAYDE

C'est à moi de vous rendre grâces. Vous ne me devez que votre liberté, et je dois à votre époux la liberté du mien.

AMÉLIE

Quoi ? c'est lui...

HASSAN

Oh ! cela est incroyable ! A propos, vous n'êtes point mariés ?

DORNAL

Vraiment non : nous ne le serons qu'à notre retour. Une de ses tantes nous accompagnait : elle est morte dans la traversée.

HASSAN

Vite, vite, un cadî, un cadî... Ah ! mais à propos, on ne peut pas... c'est cet habit qui me trompe.

DORNAL

Ma chère musulmane, quand serons-nous en terre



chrétienne ? Ah ! mon Dieu, nos pauvres compagnons d'infortunes !

HASSAN

Si j'étais assez riche.... Mais, après tout, l'homme de loi, et cet autre, cela ne doit pas coûter cher, n'est-ce pas ?

DORNAL

Ah ! mon Dieu, non ! Nous les aurons à bon marché.

FATMÉ

Ah ! c'est bien vrai. Je viens de rencontrer l'Arménien ; tout ce qu'il demande, c'est de les vendre au prix coûtant.

DORNAL

D'ailleurs, moi, je suis riche, et je prétends bien....

HASSAN

Allons, délivrons-le. (*A Fatmé*). Va les chercher, qu'ils partagent notre joie, qu'ils soient heureux, et qu'ils nous pardonnent de porter un doliman, au lieu d'un juste au corps.

(Fatmé amène l'Arménien, suivi des esclaves qui ont paru dans la pièce, et de ceux dont il y est parlé. Ils forment un ballet, et témoignent leur reconnaissance à Zayde, à Hassan et à Dornal).



POÉSIES

MOTIFS DE MON SILENCE

Je touche au midi de mes ans,
Et je me dois tous mes instants
Pour jouir, non pour faire un livre.
Aimer, penser, sentir, c'est vivre :
Ecrire, e'est perdre du temps.

▲ MADAME. . .

On ne vit qu'à trente ans, tel est votre système.
C'est celui de mon cœur depuis que je vous aime.
Mes plus chers souvenirs, mes moments les plus doux
Me laissent le regret d'avoir vécu sans vous.
J'ai connu des plaisirs et j'ai perdu ma vie.
Elle commence à vous ; elle est à son printemps.
Un sentiment de vous m'a rendu mes beaux ans.
Possédez à jamais mon âme rajeunie.
Vos grâces, votre esprit, vos vertus, vos talents
Éterniseront mon ivresse.
Elle épure mes sentiments ;
Et le délire de mes sens
Est approuvé par la sagesse.



A CELLE QUI N'EST PLUS

Dans ce moment épouvantable
Où des sens fatigués, des organes rompus,
La mort avec fureur déchire les tissus,
Lorsqu'en cet assaut redoutable
L'âme par un dernier effort
Lutte contre ses maux et dispute à la mort
Du corps qu'elle animait le débris périssable ;
Dans ces moments affreux où l'homme est sans appui,
Où l'amant fuit l'amante, où l'ami fuit l'ami,
Moi seul, en frémissant, j'ai forcé mon courage
À supporter pour toi cette effrayante image :
De tes derniers combats, j'ai ressenti l'horreur.
Le sanglot lamentable a passé dans mon cœur.
Tes yeux fixes, muets, où la mort était peinte,
D'un sentiment plus doux semblaient porter l'empreinte.
Ces yeux que j'avais vus par l'amour animés,
Ces yeux que j'adorais, ma main les a fermés !



LETTRES

LETTRE I

A M^{me} de.....

Je me suis douté, madame, en recevant votre billet et avant de l'ouvrir, qu'il m'arrivait malheur, et c'était pour moi une nouveauté d'ouvrir un billet de vous avec chagrin. Je comptais faire ce soir mon entrée dans mon nouvel établissement d'Auteuil ; mais ayant différé de deux jours pour vous faire ma cour avant mon départ, il faut bien que je diffère de deux autres, pour que les deux premiers ne soient pas perdus. Je erois ee sentiment là plus honnête que eelui qui fait recourir les joueurs après leur argent ; mais, dans le fond, il est à peu près du même genre.

Ce sont plusieurs de mes amis qui sont eause que je viens me cacher quelque temps à la eampagne dans un assez mauvais temps. Croirez-vous que e'est pour travailler, pour finir ees épîtres de Ninon(1) sur lesquelles on ne eesse de m'impatienter ? N'est-il pas ridicule d'aller vivre sagement pour écrire des folies ? Etre fou de sang-froid ou par réminiseenee, eela n'est-il pas bizarre ? Voilà l'ineonvéniènt de dire à ses amis les e choses sur

(1) Ces épîtres, qui étaient encore chez l'auteur peu de jours avant sa mort, ne s'y sont plus trouvées après la levée des scellés. Voyez l'avertissement en tête du volume.



lesquelles on travaille. On ne m'y reprendra plus. Être exposé à finir ce que je commence, à mettre de l'ordre dans mes caprices, cela me paraît un peu dur, et je n'en serai plus la dupe.

Je ne vous parle plus, madame, de mon respect ni de ma tendre amitié qui durera autant que moi.

LETTRE II

A.....

Voilà donc, mon cher ami, comme vous vous conduisez, vous que je croyais la raison, la prudence, la sagesse même! A qui se fier, après ce que je sais de vous, et sur qui compter désormais? On vous ordonne la plus grande modération dans l'usage de la pensée, et M^{me} M... m'a dit qu'elle avait reçu de vous une lettre charmante et pleine d'esprit; ce sont ses termes; je n'exagère rien, et je suis bien éloigné de vous chercher des torts. Vous ne pouvez pas la récuser non plus. Elle vous aime, elle a de la candeur, et est à mille lieues de toute espèce de médisance, à plus forte raison de calomnie.

Une lettre charmante et pleine d'esprit! est-il possible? Quoi, c'est vous qui vous permettez de pareils excès! On est tranquille sur votre compte, et tout d'un coup voilà une infraction de régime qui vient effrayer vos amis. Si M^{me} M... eût dit simplement une lettre charmante, je dirais, cela peut se passer, peut-être le mal n'est-il pas si grand qu'on le fait. Vingt fois j'ai entendu dire: c'est un ouvrage charmant; et, à la lecture, j'ai vu que rien n'était plus faux; mais, pleine d'esprit, c'est là ce qui est une faute absolument impardonnable; je ne vous cache pas que je me crois obligé d'en faire avertir M. Tronchin qui ne plaisante point dans ces cas-là, et qui saura vous en dire son avis. De l'esprit! vous



n'ignorez pas combien la pensée est nuisible à l'homme; que, par cette raison, il n'y a presque point d'homme qui pense la vingtième partie de sa vie; que vous-même, pour avoir pensé seulement la moitié de la vôtre, vous vous en trouvez très mal; et voilà que, non seulement vous pensez, mais même vous osez avoir de l'esprit. Vous savez qu'en pleine santé même, il ne fait pas sûr de se donner cette licence, que l'esprit entraîne de grands inconvénients à la ville, à la Cour; et c'est vous... je n'en reviens pas. Bon Dieu! à quoi sert la philosophie? Je ne m'y connais point, mais je soupçonne qu'il y a, entre penser et avoir de l'esprit, la même différence qu'il y a entre marcher et courir; et, si cela est vrai, jugez combien vous êtes coupable.

Vous allez me répliquer que vous avez beaucoup d'amitié pour Madame M..., qu'au moment où vous avez pris la plume pour répondre à sa lettre, le sentiment a éveillé l'esprit chez vous. Je sais qu'il y a des exemples, que ce genre d'esprit est le meilleur, le plus rare et le plus aimable, et que vous pouvez être dans ce cas; mais, de bonne foi, pensez-vous que cette excuse me rassure et me satisfasse. D'abord, il s'agirait de savoir si M. Tronchin vous permet le sentiment. Cela m'étonnerait beaucoup dans un médecin aussi habile, et qui connaît si bien la nature. Je doute très fort qu'il vous ait rien prononcé là-dessus; et vous êtes trop honnête pour le compromettre avec la Faculté. On sait assez que le sentiment est presque aussi malsain que l'esprit, et quoiqu'on soit dans l'habitude de le contrefaire et de le jouer encore davantage, parce que la chose est beaucoup plus facile, vous voyez que, dans le vrai, on se le permet assez rarement. Il est donc clair, mon cher ami, que votre excuse ne serait qu'une défaite, et, au fond, je ne vois pas comment vous vous en tirerez.

La faute où vous venez de tomber d'une façon si hu-



miliante, m'a fait revenir sur le passé, comme il arrive en pareil cas ; et je me suis rappelé que les deux dernières fois que j'ai eu le plaisir de vous voir, il s'en fallait bien que vous ne fussiez net ; et même je me souviens de quelques réflexions un peu vigoureuses ou piquantes qui doivent nécessairement prendre sur la machine. J'ai songé alors que vous étiez assez mal environné, que Mademoiselle Thomas, outre son esprit, ayant encore celui qui naît du sentiment, peut très fréquemment redoubler chez vous les crises de ces deux faultés ; ce qui ne saurait manquer de vous faire beaucoup de tort. Il ne faut pas croire que je sois non plus sans inquiétude sur M. Ducis. Ceux qui ne connaissent que son talent tragique, ne savent pas à quel point il est dangereux pour vous, et de combien de façons il peut vous nuire par sa conversation forte, animée et attachante. Vous ne connaissez point, je crois, Madame Helvétius ; je sais, du moins, que vous n'allez point chez elle ; j'en suis enchanté pour vous....

LÉTTRE III

A.....

20 août 1765.

Je crois assez connaître votre âme, mon cher ami, pour pouvoir vous donner des conseils utiles à votre bonheur. Garantissez-vous de tout sentiment vif et profond. J'ai remarqué que, toutes les fois que vous êtes vivement affecté de quelque chose, vous tombez dans un chagrin qui n'est point cette douce mélancolie, si délicieuse pour ceux qui l'éprouvent. De plus, les travaux rendent la gaité nécessaire à votre santé. Quand un sentiment profond vous rendrait heureux, du moins est-il



certain qu'il ne vous délasserait pas, et vous avez besoin d'être délassé. Ne craignez pas de perdre par là cette sensibilité nécessaire à l'homme de lettres ; vous en avez reçu une trop grande dose : rien ne peut l'épuiser. La lecture des excellents livres l'entretiendra davantage, sans exposer votre âme à ces secousses violentes qui l'accablent, lorsque des nœuds qui nous étaient chers viennent à se briser.

Ne donnez jamais à personne aucun droit sur vous. La raideur de votre caractère pouvant, par la suite, vous forcer à cesser de les voir, vous aurez l'air de l'ingratitude. Tenez tout le monde poliment à une grande distance. Prosternez-vous pour refuser. Je crois à l'amitié, je crois à l'amour. Cette idée est nécessaire à mon bonheur, mais je crois encore plus que la sagesse ordonne de renoncer à l'espérance de trouver une maîtresse et un ami capables de remplir mon cœur. Je sais que ce que je vous dis fait frémir ; mais telle est la dépravation humaine, telles sont les raisons que j'ai de mépriser les hommes, que je me crois tout à fait excusable.

Si quelqu'un était naturellement ce que je vous conseille d'être, je le fuirais de tout mon cœur. Est-on privé de sensibilité, on inspire un sentiment qui ressemble à l'aversion. Est-on trop sensible, on est malheureux. Quel parti prendre ? Celui de réduire l'amour au plaisir de satisfaire un besoin spontané, en se permettant tout au plus quelque préférence pour tel ou tel objet. Réduire l'amitié à un sentiment de bienveillance proportionné au mérite de chacun ; c'est le parti que prit Fontenelle, qui avait toujours les jetons à la main. Vous êtes né honnête, je suis sûr que vous ne pousserez pas cette défiance trop loin. Tout ceci se réduit à dire que votre âme ne doit jamais être inséparablement attachée à l'âme de personne ; qu'il faut apprécier tout le monde,



et remplir tous les devoirs de l'honnête homme, et même de l'homme vertueux, d'après des idées justes et déterminées, plutôt que d'après des sentiments qui, quoique plus délicieux, ont toujours quelque chose d'arbitraire.

C'est par le travail seul que vous échapperez à l'activité de cette âme qui dévore tout. Le temps que vous emploierez chez vous sera pris sur celui que vous perdriez dans le monde, où vous vous amusez si peu, où vous portez le sentiment toujours pénible de la supériorité de votre âme et de l'infériorité de votre fortune, où vous trouvez des raisons de haïr et de mépriser les hommes, c'est-à-dire de renforcer cette mélancolie à laquelle vous êtes déjà trop sujet, qui vous met souvent de mauvaise humeur, et qui vous expose quelquefois à vous faire des ennemis. La retraite assurera en même temps votre repos, c'est-à-dire votre bonheur, votre santé, votre gloire, votre fortune et votre considération. Vous aurez moins d'occasions de vous permettre ces plaisirs qui, sans détruire la santé, affaiblissent, au moins, la vigueur du corps, donnent une sorte de malaise, et détruisent l'équilibre des passions.

La considération de l'homme le plus célèbre tient au soin qu'il a de ne pas se prodiguer. Ayez toujours cette coquetterie décente qui n'est indigne de personne. Votre gloire y gagnera aussi ; l'emploi de votre temps l'augmentera nécessairement, et, par la même raison votre fortune. Car, croyez-moi, ne comptez jamais que sur vous.

Il y a encore une chose que je ne saurais trop vous recommander, et qui vous est plus difficile qu'à un autre, c'est l'économie. Je ne vous dis pas de mettre du prix à l'argent, mais de regarder l'économie comme un moyen d'être toujours indépendant des hommes, condition plus nécessaire qu'on ne croit pour conserver son honnêteté.



LETTRE IV.

A Madame S....

A Barèges, le 15 septembre.

Quoi ! madame, vous avez eu la bonté d'aller voir mon nouveau taudis ! Je vous reconnais bien là. Vous êtes contente de mon logement, mais moi je ne le suis point : je m'y prends trop tard pour me loger près de la rue Louis-le-Grand. Madame de Grammont est partie depuis le commencement du mois. Il me serait impossible de désirer autre chose que ce que j'ai trouvé en elle ; et nous avons fini encore mieux que nous n'avons commencé. J'ai toute sorte de raisons d'être enchanté de mon voyage de Barèges. Il semble qu'il devait être la fin de toutes les contradictions que j'ai éprouvées et que toutes les circonstances se sont réunies pour dissiper ce fond de mélancolie qui se reproduisait trop souvent. Le retour de ma santé, les bontés que j'ai éprouvées de tout le monde, ce bonheur si indépendant de tout mérite, mais si commode et si doux, d'inspirer de l'intérêt à tous ceux dont je me suis occupé, quelques avantages réels et positifs, les espérances les mieux fondées et les plus avouées par la raison la plus sévère, le bonheur public et celui de quelques personnes à qui je ne suis ni inconnu ni indifférent, le souvenir tendre de mes anciens amis, le charme d'une amitié nouvelle, mais solide, avec un des hommes les plus vertueux du royaume, plein d'esprit, de talents et de simplicité, M. du Paty, que vous connaissez de réputation ; une autre liaison non moins précieuse avec une femme aimable que j'ai trouvée ici, et qui a pris pour moi tous les sentiments d'une sœur ; des gens dont je devais le



plus souhaiter la connaissance, et qui me montrent la crainte obligeante de perdre la mienne; enfin, la réunion des sentiments les plus chers et les plus désirables, voilà ce qui fait, depuis trois mois, mon bonheur; il semble que mon mauvais génie ait lâché prise, et je vis, depuis trois mois, sous la bague de la féc bienfaisante.

D'après ce détail, vous croiriez que je vis environné de tout ce que j'ai trouvé d'aimable ici, sous un beau ciel, et dans une société charmante; non, je vis, sous une douche brûlante, ou dans une bouilloire cachée au fond d'un cachot. Tout ce que je distinguais est parti de Barèges. Il y fait un temps exécration, et le brouillard ne laisse point soupçonner que les Pyrénées soient sur ma tête. Mais je n'en suis pas moins heureux; j'avais besoin de revenir sur les sentiments agréables dont j'ai joui avec trop de précipitation: je les recueille avec une joie mêlée de surprise: mes idées sont faciles et douces, tous les mouvements de mon cœur sont des plaisirs, voilà le beau vrai temps, et le ciel est d'azur.

Le ton de cette lettre est un peu différent de celles que je vous écrivais, madame, de la rue de Richelieu, et même de quelques conversations que je me souviens d'avoir eues avec vous, il y a cinq ou six mois. Que voulez-vous? je vous montrais mon âme alors, comme je vous la montre aujourd'hui: l'homme est ondoyant, dit Montaigne: j'étais de fer pour repousser le mal, je suis de cire pour recevoir le bien. Les différentes philosophies sont bonnes, il ne s'agit que de les placer à propos, Zénon n'avait pas tort; Epicure avait raison. Le régime d'un malade n'est pas celui d'un convalescent; celui d'un convalescent n'est pas celui d'un athlète. Je me trouve bien de ma manière d'être actuelle; je reviendrais à l'autre, s'il le fallait, mais je tâcherai d'écartier ce qui pourrait la rendre nécessaire; je n'y sais que cela.



Madame de Tessé et M. le duc d'Ayen ont passé ici quelques jours : j'ai fort à me louer de leurs bontés ; je n'ai cependant point accepté l'offre de Madame de Tessé pour Luchon ; je vous dirai pourquoi.

Je pars d'ici vers la fin de septembre ; je comptais m'en aller en droiture à Paris ; je presentais le besoin que j'aurais de revoir mes anciens amis, car je ne veux rien perdre ; mais j'ai de nouvelles raisons de me priver encore de ce plaisir. M. de B... a trouvé absurde que je négligeasse l'occasion de voir M. de Choiseul, il prétend que ma connaissance avec M. de Gr... pourrait finir par n'être qu'une connaissance des eaux. C'est ce qui ne peut jamais arriver. Il est actuellement à Chanteloup. Il peut s'en assurer par lui-même, et, entre nous, je crois qu'il ne laissera pas d'être un peu surpris. Quoi qu'il en soit, je défère à son conseil à celui de mes amis qui blâment mon peu d'empressement sur cela. Mais je ne serai à Chanteloup qu'à la fin d'octobre. J'y resterai le temps qui conviendra. J'étais fort tenté de m'en retourner par le Languedoc, pour voir la Provence qui est un fort beau pays.

Voulez-vous bien, madame, présenter mes respects à M. S... ? Je vous adresserai aussi bien des compliments pour les personnes que vous savez, si je ne craignais que quelques-unes, s'imaginant que ma lettre contient quelques bonnes histoires des eaux, ne s'avissassent de vous la demander, et je vous prie de vouloir bien ne pas la leur lire.

Conservez, je vous prie, madame, votre santé, celle de M. S..., votre bonheur commun, vos bontés pour moi, et recevez les assurances de mon respect et de ma tendre amitié.



LETTRE V

A.....

Vous me demandez, mon ami, si ce n'est pas une espèce de singularité qui me fait voir la littérature sous l'aspect où je la vois ; s'il est vrai que je sois dans le cas de jouir d'une fortune un peu plus considérable que celle de la plupart des gens de lettres et enfin, vous voulez que je vous confie, sous le sceau de l'amitié, quels sont les moyens que j'ai employés pour arriver à ce terme que vous supposez avoir été le but de mon ambition. Voilà, ce me semble, les divers objets de votre curiosité, autant que je puis le résumer de votre longue lettre. Mes réponses seront simples.

Mais je commence par vous dire que je suis presque offensé de voir que vous me supposiez un plan de conduite à cet égard. Mon tour d'esprit mon caractère, et les circonstances ont tout fait, sans aucune combinaison de ma part. J'ai toujours été choqué de la ridicule et insolente opinion répandue presque partout, qu'un homme de lettres qui a quatre ou cinq mille livres de rentes est au périclé de la fortune. Arrivé à peu près à ce terme, j'ai senti que j'avais assez d'aisance pour vivre solitaire, et mon goût m'y portait naturellement. Mais comme le hasard a fait que ma société est recherchée par plusieurs personnes d'une fortune beaucoup plus considérable, il est arrivé que mon aisance est devenue une véritable détresse, par une suite des devoirs que m'imposait la fréquentation d'un monde que je n'avais pas recherché. Je me suis trouvé dans la nécessité absolue ou de faire de la littérature un métier pour suppléer à ce qui me manquait du côté de la fortune, ou de solliciter des grâces, ou enfin de m'enrichir tout d'un coup par une retraite subite. Les deux premiers partis ne me convenaient pas. J'ai pris intrépide-



ment le dernier. On a beaucoup crié : on m'a trouvé bizarre, extraordinaire. Sottise que toutes ces elateurs. Vous savez que j'excelle à traduire la pensée de mon prochain. Tout ce qu'on a dit à ce sujet, voulait dire : Quoi ? n'est-il pas suffisamment payé de ses peines et de ses courses par l'honneur de nous fréquenter, par le plaisir de nous amuser, par l'agrément d'être traité par nous, comme ne l'est aucun homme de lettres ?

A cela je réponds : j'ai quarante ans. De ces petits triomphes de vanité dont les gens de lettres sont si épris, j'en ai par-dessus la tête. Puisque, de votre aveu, je n'ai presque rien à prétendre, trouvez bon que je me retire. Si la société ne m'est bonne à rien, il faut que je commence à être bon pour moi-même. Il est ridicule de vieillir, en qualité d'acteur, dans une troupe où l'on ne peut pas même prétendre à la demi-part. Ou je vivrai seul, occupé de moi et de mon bonheur, ou vivant parmi vous, j'y jouirai d'une partie de l'aisance que vous accordez à des gens que vous-même vous ne vous aviserez pas de me comparer. Je m'inscris en faux contre votre manière d'envisager les hommes de ma classe. Qu'est-ce qu'un homme de lettres selon vous, et, en vérité, selon le fait établi dans le monde ? C'est un homme à qui on dit : tu vivras pauvre, et trop heureux de voir ton nom cité quelquefois ; on t'accordera, non quelque considération réelle, mais quelques égards flatteurs pour ta vanité, sur laquelle je compte, et non pour l'amour-propre qui convient à un homme de sens. Tu écriras, tu feras des vers et de la prose pour lesquels tu recevras quelques éloges, beaucoup d'injures, et quelques écus, en attendant que tu puisses attrapper quelques pensions de vingt-cinq louis ou de cinquante, qu'il faudra disputer à tes rivaux, en te roulant dans la fange, comme le fait la populace aux distributions de monnaie qu'on lui jette dans les fêtes publiques.



J'ai trouvé, mon ami, que cette existence ne me convenait pas ; et, méprisant à la fois la gloriole des grandeurs et la gloriole littéraire, j'ai immolé l'une et l'autre à l'honneur de mon caractère et à l'intérêt de mon bonheur. J'ai dit tout haut : j'ai fait mes preuves de désintéressement, et je ne solliciterai pas. J'ai très peu, mais j'ai autant ou plus que quantité de gens de mérite : ainsi je ne demande rien. Mais il faut que vous me laissiez à moi-même : il n'est pas juste que je porte, en même temps, le poids de la pauvreté et le poids des devoirs attachés à la fortune ; j'ai une santé délicate et la vue basse : je n'ai gagné jusqu'à présent dans le monde que des boues, des rhumes, des fluxions et des indigestions, sans compter le risque d'être érasé, vingt fois par hiver. Il est temps que cela finisse, et si cela n'est pas terminé à telle époque, je pars.

Voilà, mon ami, ce que j'ai dit, et si vous vous étonnez que cela ait pu produire autant d'effet, il faut savoir qu'une première retraite de six mois, où j'avais trouvé le bonheur, a prouvé invinciblement que je n'agissais ni par humeur, ni par amour-propre. Il reste à vous expliquer pourquoi on se faisait une peine de me voir prendre le parti de la retraite. C'est, mon ami, ce que je ne puis vous développer, au moins, dans le même détail. Mais je puis vous dire, sans que vous deviez me soupçonner de vanité, je puis vous dire que mes amis savent que je suis propre à plusieurs choses, hors de la littérature. Plusieurs d'entre eux se sont unis pour me servir ; les uns n'ont écouté que leur sentiment, d'autres ont fait entrer dans leur sentiment quelque calcul et quelque intérêt ; et les circonstances étant favorables, il en est résulté la petite révolution que vous jugez si heureuse.



LETTRE VI

A M. l'abbé Roman.

4 mars 1784.

C'est un vœu que j'ai fait, mon cher ami, de vous répondre toujours à l'instant où j'aurai reçu votre lettre, et je n'ai pas besoin d'effort pour le remplir. Il m'en faudrait pour différer, et je ne veux pas lutter contre moi-même.

Ah ! mon ami, que j'ai été étonné de voir que je diffère de vous dans la chose par laquelle je vous ressemble ! Vous convenez que vous avez pris la meilleure part, et vous ne souhaitez pas que j'obtienne un lot pareil ; vous me le dites parce que vous le sentez. Cette raison est sans doute très bonne ; mais pourquoi ou plutôt comment le sentez-vous ? Voilà ce qui m'étonne. Quoi ! cette malheureuse manie de célébrité, qui ne fait que des malheureux, trouve encore un partisan, un protecteur ! Avez-vous oublié qu'elle exige presque autant de misères, de sottises, de bassesses même que la fortune ? Et quel en est le fruit ? Beaucoup moindre, et surtout plus ridicule. Son effet le plus certain est de vous apprendre jusqu'où va la méchanceté humaine en vous rendant l'objet de la haine la plus violente et des procédés les plus affreux de la part de ceux qui ne peuvent partager cette fumée et qui sont jaloux de quelques misérables distinctions, presque toujours ennuyeuses et fatigantes, surtout pour moi, qui ai tout jugé.

J'ai aimé la gloire, je l'avoue ; mais c'était dans un âge où l'expérience ne m'avait point appris la vraie valeur des choses, où je croyais qu'elle pouvait exister pure et accompagnée de quelque repos, où je pensais qu'elle était une source de jouissances chères au cœur, et non une lutte éternelle de vanité ; quand je croyais



que, sans être un moyen de fortune, elle n'était pas du moins un titre d'exclusion à cet égard. Le temps et la réflexion m'ont éclairé ; je ne suis pas de ceux qui peuvent se proposer de la poussière et du bruit pour objet et pour fruit de leurs travaux. Apollon ne promet qu'un nom et des lauriers : voilà ce que disait Boileau avec quinze mille livres de rente des bienfaits du roi, qui en valaient plus de trente d'à présent ; voilà ce que disait Racine en rapportant plus d'une fois de Versailles des bourses de mille louis. Cela ne laisse pas de consoler de la rivalité et de la haine des Pradon et des Boyer. Encore ne put-il pas y tenir et laissa-t-il, à trente-six ans, cette carrière de gloire et d'infamie qui, depuis lui, est devenue cent fois plus turbulente et plus avilissante. Pour moi, qui dès mon premier succès me suis attiré, sans l'avoir mérité le moins du monde, la haine d'une foule de sots et de méchants, je regarde ce mal comme un très grand bonheur ; il me rend à moi-même, il me donne le droit de m'appartenir exclusivement ; et, les amis les plus puissants ayant plus d'une fois fait d'inutiles efforts pour me servir, je me suis lassé d'être un superflu, une espèce de hors-d'œuvre dans la société. Je me suis indigné d'avoir si souvent la preuve que le mérite dénué, né sans or et sans parchemins, n'a rien de commun avec les hommes, et j'ai su tirer de moi plus que je ne pouvais espérer d'eux. J'ai pris pour la célébrité autant de haine que j'avais eu d'amour pour la gloire ; j'ai retiré ma vie tout entière dans moi-même : penser et sentir a été le dernier terme de mon existence et de mes projets. Mes amis se sont réunis inutilement pour ébranler ma fermeté : tout ce que j'écris comme à mon insu, et pour ainsi dire malgré moi, ne sera tout au plus que *titulus nomenque sepulcri*.

J'ai ri de bon cœur à l'endroit de votre lettre où vous me dites que vous m'avez cherché dans les journaux :



vous m'avez paru ressembler à un étranger qui, ayant entendu parler de moi dans Paris, me chercherait dans les tabagies et dans les tripots de jeu. J'en étais là depuis longtemps, lorsque je fis la rencontre d'un être dont le pareil n'existe pas dans sa perfection, relative à moi, qu'il m'a montrée dans le court espace de deux ans que nous avons passés ensemble. C'était une femme, et il n'y avait pas d'amour parce qu'il ne pouvait y en avoir, puisqu'elle avait plusieurs années de plus que moi ; mais il y avait plus et mieux que de l'amour, puisqu'il existait une réunion complète de tous les rapports d'idées, de sentiments et de positions. Je m'arrête ici, parce que je sens que je pourrais finir. Je l'ai perdue après six mois de séjour à la campagne, dans la plus profonde et la plus charmante solitude. Ces six mois, ou plutôt ces deux ans, ne m'ont paru qu'un instant dans ma vie ; mais le bonheur d'être loin de tout ce que j'ai vu sur cette scène d'opprobres qu'on appelle littérature, et sur cette scène de folies et d'iniquités qu'on appelle le monde, m'aurait suffi et me suffira toujours, au défaut du charme d'une société douce et d'une amitié délicieuse. L'indépendance, la santé, le libre emploi de mon temps, l'usage, même l'usage fantasque de mes livres : voilà ce qu'il me faut, si ce n'est point ce qui me suffit. C'est ce que m'enlèvera nécessairement le succès que vous avez la cruauté de souhaiter, et qui malheureusement est devenu, depuis ma dernière lettre, encore plus vraisemblable (1). L'âne qui ne veut point mordre son voisin, ni en être mordu devant un râtelier vide, sera forcé, s'il est changé en cheval bien pansé devant un râtelier plein, de faire quelques courses et de manéger pour gagner son avoine ; et, quand

(1) On proposait à Chamfort une place de secrétaire des commandements à la Cour (*Note du premier éditeur*).



je songe qu'en se déplaçant il aura plus d'avoine qu'il n'en pourra manger, je suis bien près de penser qu'il fait un marché de dupe.

Vous voyez par là, mon ami, combien je suis attaché aux sentiments qui m'appellent à la retraite, et vous le verriez bien davantage si vous pouviez savoir, fortune mise à part, combien ma position m'offre de côtés agréables, quels combats j'ai à soutenir contre les amis les plus tendres et les plus dévoués, quels efforts il me faut pour repousser ou prévenir les sacrifices qu'ils voudraient faire pour me retenir. Quelle est donc cette invincible fierté et même cette dureté de cœur qui me fait rejeter des bienfaits d'une certaine espèce, quand je conviens que je voudrais faire pour eux plus qu'ils ne peuvent faire pour moi ? Cette fierté les afflige et les offense ; je erois même qu'ils la trouvent petite et misérable, comme mettant un trop haut prix à ce qui devrait en avoir si peu. Mon ami, je n'ai point, je erois, les idées petites et vulgaires répandues à cet égard ; je ne suis pas non plus un monstre d'orgueil ; mais j'ai été une fois empoisonné avec de l'arsenic sucré, je ne le serai plus : *manet alta mente repostum*. Vous me dites que vous tenez mon âme dans ma première lettre ; il en est resté quelque chose, je erois, pour la seconde.

J'accepte, mon ami, avec un sentiment bien vif, l'offre que vous me faites de parcourir avec moi la Provence pour chercher l'asile qui me convient, et je me fais d'autant plus de plaisir de l'accepter que je ne vous ferai pas faire un grand voyage : il faudra que votre pays ait de grands inconvénients si la retraite la plus proche de vous n'est pas celle qui me convient le mieux.

Je vous avais promis des nouvelles littéraires ; mais, par mon mouvement personnel, je suis bien froid sur cet article, et j'ai besoin, pour vous en envoyer, de songer que vous y mettez quelque intérêt. On joue à



présent avec un grand succès, malgré de grandes huées sur la scène et de grandes réclamations et indignations à Paris et à Versailles, le *Mariage de Figaro* de Beaumarchais. C'est un ouvrage plein d'esprit, même de comique et de talent, mais qui n'en est pas moins monstrueux par le mélange de choses du plus mauvais ton et de trivialités. Les loges sont retenues jusqu'à la dixième, et d'autres disent jusqu'à la vingtième représentation. Le spectacle, sans petite pièce, ne dure plus que trois heures un quart, depuis les retranchements qu'on y a faits. Je ne vous parle point du *Jaloux*, du mauvais *Coriolan* de La Harpe : les journaux se sont chargés de cela. Un mot sur les *Danaïdes*, opéra nouveau où Glück a mis la main : c'est un ouvrage de Topinambous, à jouer devant des cannibales ; on dit pourtant que cela n'aura qu'une douzaine de représentations.

Parlons de notre Académie. M. de Montèsquiou a eu toutes les voix : c'est qu'on a vu que tout partage serait inutile, et il faisait plaisir en se présentant à l'Académie ; il écartait l'abbé Maury, dont plusieurs ne veulent pas entendre parler. Mon amusement actuel est de voir comment ils feront pour l'évincer à la première vacance, qui est très prochaine, si elle n'est ouverte par la mort de M. de Pompignan. L'abbé a huit ou dix voix tout au plus ; mais les autres gens de lettres, ses rivaux, n'en ont pas à beaucoup près autant. Personne n'y est appelé d'une manière positive. Prendre encore un homme de qualité serait le comble du mauvais goût et le chef-d'œuvre du ridicule. Comment s'en tireront-ils ? Je me divertirai des intrigues : ce sont mes seuls jetons ; je n'en ai point d'autres. J'y vais si peu que je n'ai pas fait la moitié d'une bourse à jetons qu'on m'avait demandé.

Adieu, mon ami ; je n'ai plus que le temps de vous dire encore un petit mot de moi. Ma mère se porte à



merveille, et n'a d'autre incommodité que de ne pouvoir faire usage de ses jambes ; mais j'ai bien peur que cette seule incommodité n'abrège les jours d'une personne aussi vive et aussi impatiente, à quatre-vingt-quatre ans, que je ne l'ai jamais été. Il me semble que, si je restais en place une année, je ne pourrais plus vivre, et cette idée m'afflige sensiblement sur son état, quoiqu'on me mande d'ailleurs tout ce qui peut me rassurer. Adieu encore une fois ; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur. Il me semble que nous n'avons pas cessé de nous entendre.

LETTRE VII

Au même.

Paris, 5 octobre.

Que devez-vous penser de moi, mon cher ami, et d'un si long silence ? Vous devez croire que tous les maux réunis ont fondu sur ma tête. Hélas ! vous ne vous tromperiez pas beaucoup. Il y a deux mois et demi que j'ai eu le malheur de perdre ma mère, et ce n'est pas vous qui vous étonnerez de l'effet qu'a pu faire sur moi cette affligeante nouvelle ; ce n'est pas vous qui me direz que quatre-vingt-cinq ans étaient un âge qui devait me préparer à ce malheur, et que quinze ans d'absence devaient me le faire trouver moins terrible. La raison dit tout cela, et le sentiment paye son tribut. Je n'en dirai pas davantage, craignant surtout d'avoir déjà trop réveillé chez vous le sentiment d'une perte qui vous a rendu si longtemps malheureux et qui ne sera de longtemps oubliée. Mon second malheur est d'avoir eu pendant deux mois une fièvre double tiercée, suivie d'une convalescence très pénible et qui n'est pas terminée. Je ne sais comment toute ma personne était devenue un amas de bile, ce qui m'a empêché d'avoir re-



cours au quinquina : c'est la nature qui m'a guéri, comme elle eût fait avant la découverte du spécifique. C'est un mois de plus qui m'en a coûté, et un mois de peines et de souffrances, pendant lequel il m'a été impossible d'écrire. Vous mander de mes nouvelles par une main étrangère, c'est ce que je n'ai pas voulu, dans la crainte que vous ne me crussiez mort ; et d'ailleurs je suis d'une stupidité rare pour dieter.

Je passe, mon ami, à un autre article, dont je vous ai déjà touché quelque chose : c'est le projet d'aller vous trouver en Provence. Quand il n'y aurait eu d'obstacle que ma maladie, il ne pouvait s'effectuer et ne le pourrait même encore qu'au mois de décembre ; encore cela ne serait-il possible que dans le cas où j'aurais un compagnon pour aller en chaise de poste : car d'aller par les voitures publiques dans cette saison, c'est ce qui me serait aussi difficile qu'un pèlerinage dans le Sirius. Mais, mon ami, il y a d'autres obstacles encore plus grands : ce sont ceux qui naissent de ma nouvelle position. Vous avez peut-être lu dans les papiers publics qu'on a obtenu pour moi la place de secrétaire du cabinet de Madame Elisabeth, sœur du roi. Cette place vaut deux mille francs, et quoiqu'elle ne m'enrichisse pas pour ce moment-ci, puisque dans la maison du roi les premières échéances ne se payent qu'à un terme fort reculé, il n'en est pas moins vrai que je suis lié par la reconnaissance et par l'attachement aux personnes qui ont sollicité et obtenu cette place pour moi, tandis que j'étais cloué dans mon lit depuis six semaines ; je passerais pour un être sauvage et indomptable, un misanthrope désespéré, et je serais condamné universellement. Il faut vous dire, de plus, qu'indépendamment de ma nouvelle place, ma liaison avec le M. comte de Vaudreuil est devenue telle qu'il n'y a plus moyen de penser à quitter ce pays-ci : c'est l'amitié la plus parfaite et la



plus tendre qui se puisse imaginer. Je ne saurais vous en écrire les détails; mais je pose en fait que, hors l'Angleterre, où ces choses-là sont simples, il n'y a presque personne en Europe digne d'entendre ce qui a pu rapprocher par des liens si forts un homme de lettres isolé, cherchant à l'être encore plus, et un homme de la cour, jouissant de la plus grande fortune et même de la plus grande faveur. Quand je dis des liens si forts, je devrais dire si tendres et si purs : car on voit souvent des intérêts combinés produire entre des gens de lettres et des gens de la cour des liaisons très constantes et très durables; mais il s'agit ici d'amitié, et ce mot dit tout dans votre langue et dans la mienne.

Voilà, mon ami, quelles sont les raisons qui m'empêchent d'aller vous chercher et qui vraisemblablement me priveront toujours du plaisir de vous voir dans votre retraite de Provence. Il n'en fallait pas moins, je vous assure : car, quoique, dans votre dernière lettre, vous eussiez eu la barbarie de vouloir me retenir dans la capitale, toujours par votre manie de me voir une plus grande fortune, il est pourtant certain que j'aurais juré au mois de mai dernier de ne pas passer l'hiver à Paris. Les obstacles étaient de nature à pouvoir être vaineux, et ma fortune n'en était pas un. Vous m'avez mandé qu'il fallait, pour vivre agréablement en Provence, avoir trois mille livres de rente : au temps où vous me parliez, j'en avais quatre mille. Je posais la barre à ce terme, et je n'étais pas mécontent : c'est vous qui avez voulu que j'allasse plus loin. Vous voilà satisfait, et il y a à parier que d'ici à six mois, vous le serez infiniment davantage. Il restera ensuite à satisfaire votre autre manie, que j'aie de la célébrité. Je ne promets pas que j'y réussisse également; mais, soit que cette fantaisie me prenne, soit que je garde ma répugnance pour cette célébrité, dont vous paraissez faire



trop de cas, il est sûr que, tranquille sur mon avenir, je travaillerai beaucoup davantage et même mieux, et que j'aurai plus de titres à cette célébrité si je les manifeste : ce que j'ignore, car je suis bien endurci dans le péché. Je crois que vous seriez de mon bord, si comme moi, vous veniez voir de suite et longtemps notre public parisien. Au surplus, alors comme alors : je ne suis pas d'une pièce ; je suis immuable quand les choses ne changent pas, mais je suis mobile quand elles changent, et surtout quand elles changent à mon avantage.

J'apprends qu'on a été très content de notre ambassadeur à Marscille, et c'est pour moi une joie très vive. J'espère qu'on le sera partout, et on le scrait bien davantage si on connaissait l'habitude de ses sentiments intérieurs. C'est un de ces êtres qui ont contribué, par leurs vertus et leur commeree, à me réconcilier avec l'espèce humaine. Il faut qu'il ait prévu de grandes tribulations dans son ambassade, puisque la dernière lettre qu'il m'écrivit finit par ces mots : *Ah ! mon ami, quand dînerons-nous ensemble au restaurateur ?* J'oublie de vous dire qu'il est cause que je n'ai pu répondre à votre avant-dernière lettre, parce que j'ai passé avec lui exactement les quatre derniers jours de son séjour à Paris, et c'est l'époque où votre lettre m'arriva.

Adieu, mon ami ; je vous aime et vous embrasse très tendrement. J'espère que notre correspondance ne sera plus interrompue, et que la suite du contretemps qui m'ont mis en arrière n'arrivera qu'une fois en la vie. Donnez-moi de vos nouvelles en détail, et ne me parlez que de vous. Je vous donne un bel exemple à cet égard. Je vous avertis que je me sais par cœur, et à la fin on se lasse de soi. Adieu encore. *Vale et ama.*



LETTRE VIII

A M. de V.

15 décembre 1788.

Je vois que vous vous souvenez de la *Requête des Filles sur le renvoi des Évêques*, et que vous voudriez donner un frère ou une sœur à cette bagatelle dont vous êtes le parrain ; mais je vous assure qu'il me serait impossible de faire un ouvrage plaisant sur un sujet aussi sérieux que celui dont il s'agit. Ce n'est pas le moment de prendre les crayons de Swift ou de Rabelais, lorsque nous touchons peut-être à des désastres, et jè pense qu'un écrivain qui jetterait du ridicule sur tous les partis, serait lapidé, à frais communs. Je ne pourrais donc faire qu'un ouvrage sérieux, et de quoi servirait-il ? S'il n'y en a pas encore qui présente sous tous les points de vue cette intéressante question, il en existe un grand nombre qui par leur réunion l'éclaircissent suffisamment. En effet, de quoi s'agit-il ? D'un procès entre vingt-quatre millions d'hommes et sept cent mille privilégiés (1). J'entends dire que la haute noblesse forme des ligués, pousse des eris, etc. C'est ici, je erois, qu'on peut accuser la maladresse de la plupart des écrivains qui ont manié cette question ; que n'ont-ils dit aux grands privilégiés : Vous croyez qu'on vous attaque personnellement, qu'on veut vous attaquer. Point du tout : une grande nation peut élever et voir au-dessus d'elle quelques familles distinguées, trois cents, quatre cents, plus ou moins, elle peut rendre cet hommage à d'antiques services, à d'anciens noms, à

(1) Il n'y en avait pas cent mille, mais on en croyait sept cent mille. (*Note de l'Auteur.*)



des souvenirs ; mais en conscience, peut-elle porter sept cent mille nobles, qui, quant à l'impôt, quant à l'argent, sont aux mêmes droits que les Montmorency et les plus anciens chevaliers français ? Plaignez-vous de la fatalité qui fait marcher à votre suite cette épouvantable cohue ; mais ne brûlez pas la maison qui ne peut la loger ; ne sommes-nous pas accablés, anéantis sous cette même fatalité qui enfin a mis en péril ce que vous appelez vos droits et vos privilèges ? Ne voyez-vous pas qu'il faut nécessairement qu'un ordre de choses aussi monstrueux soit changé, ou que nous périssions tous également, clergé, noblesse, tiers-état ? Je suis vraiment affligé qu'on n'ait point dit et répété partout cette observation. Elle eût ramené les esprits prévenus, elle eût désarmé l'amour-propre, elle eût intéressé l'orgueil aux succès de la raison, et peut-être eût-elle sauvé aux notables l'opprobre ineffaçable dont ils viennent de se couvrir à pure perte. Un autre avantage de cette réflexion, c'est qu'elle eût sur-le-champ fait apprécier le moyen terme que quelques-uns proposent ridiculement, celui d'appeler, pour le seul consentement à l'impôt, le tiers-état, à l'égalité numérique, en ne l'admettant que pour un tiers seulement à délibérer sur les objets de législation générale. Qui est-ce qui me fait cette proposition ? Est-ce un membre de l'ancienne chevalerie ? Est-ce un secrétaire du roi, du grand collègue, du petit collègue, car tous ont le droit de parler ainsi ? Je réponds à ce dernier... Mais non, je ne réponds pas, vous sentez que j'aurais trop d'avantage. Permettre à un peuple de défendre son argent et lui ravir le droit d'influer sur les lois qui doivent décider de son honneur et de sa vie, c'est une insulte. c'est une dérision. Non, cela ne sera point, cela ne saurait être, la nation ne le souffrira pas et si elle le souffre elle mérite tous les maux dont elle est menacée.



Mais on parle des dangers attachés à la trop grande influence du tiers-état ; on va même jusqu'à prononcer le mot de démocratie ; la démocratie ! dans un pays où le peuple ne possède pas la plus petite portion du pouvoir exécutif ! dans un pays où le plus mince suppôt de l'autorité ne trouve partout qu'obéissance et même trop souvent abjection, où la puissance royale ne vient que de rencontrer des obstacles de la part des corps (dont presque tous les membres sont nobles ou anoblis), où le luxe le plus effréné et la plus monstrueuse inégalité des richesses laissera toujours d'homme à homme un trop grand intervalle ?

Quel pays plus libre que l'Angleterre, et en est-il un où la supériorité du rang soit plus marquée, plus respectée, quoique l'inférieur n'y soit pas érasé impunément ? Que de faux prétextes, que d'ignorance, ou plutôt que de mauvaise foi ? Pourquoi ne pas dire nettement comme quelques-uns : je ne veux pas payer ? Je vous conjure de ne pas juger des autres par vous-même. Je sais que si vous aviez cinq ou six cent mille livres de rente, en fond de terre, vous seriez le premier à vous taxer fidèlement et rigoureusement ; mais vous vous rappelez l'offre généreuse faite par le clergé, pendant la première assemblée des notables, et l'indigne réclamation qu'il a faite ensuite, en faveur de ses immunités. Vous voyez le parlement feindre d'abandonner les siennes, et l'instant d'après se ménager les moyens de les conserver et même d'accroître son existence. Enfin, vous savez ce qui vient de se passer, et ce qui a si bien mis en évidence le projet formel de maintenir les privilèges pécuniaires. M. de Chabot et M. de Castries ayant consigné dans un mémoire leur abandon de ces privilèges, pour ne conserver que leurs droits honorifiques, n'ont pu trouver ni nobles, ni anoblis qui voulussent signer après eux. Les gentilshommes bretons ne nous disent-



ils pas qu'il n'est pas en leur pouvoir de se dessaisir de leurs privilèges utiles, que c'est l'héritage de leurs enfants, que ces droits seraient réclâmés par eux tôt ou tard ? Et c'est ainsi qu'ils intéressent leur conscience à faire de l'oppression du faible le patrimoine du fort, de l'injustice la plus révoltante un droit sacré, enfin de la tyrannie un devoir. Je l'ai entendue... Et vous voulez que j'écrive ! Ah, je n'écrirais que pour consacrer mon mépris et mon horreur pour de pareilles maximes... Je craindrais que le sentiment de l'humanité ne remplit mon âme trop profondément et ne m'inspirât une éloquence qui enflammât les esprits déjà trop échauffés. Je craindrais de faire du mal par l'excès de l'amour du bien. Je m'effraie de l'avenir. Je vois mettre aux plus petits détails une suite et un intérêt qui m'étonne moi-même. On fait des listes de ceux qui ont été pour et de ceux qui ont été contre le peuple : on prête, on ôte, tour à tour, tel ou tel propos, bon ou mauvais, à tel ou tel homme. Pour mon compte, j'ai nié hardiment un mot attribué à M. le comte d'Artois. Ce mouvement machinal, chez moi, a été l'effet de ma reconnaissance pour les marques de bonté que vous m'avez attirées de sa part. On suppose que ce prince a dit à un notable, dont l'avis avait été favorable au peuple : *Est-ce que vous voulez vous enrôlurer ?* Je ne erois point ce mot, mais s'il a été dit, le notable pouvait répondre : Non, Monseigneur, mais je veux anoblir les Français, en leur donnant une patrie. On ne peut anoblir les Bourbons, mais on peut encore les illustrer, en leur donnant, pour sujets, des citoyens ; et c'est ce qui leur a toujours manqué. C'est bien M. le comte d'Artois qui y est le plus intéressé : c'est bien lui qui peut dire, à la vue de ses enfants : *Posteris, posteris vestra res agitur.* C'est de cette époque que tout va dépendre, j'ose affirmer que si les privilégiés pouvaient avoir le malheur de gagner leur procès, la nation écrasée

au dedans, serait pour des siècles aussi méprisable au dehors qu'elle est maintenant méprisée. Elle serait à l'égard de ses voisins réunis, ce que le Portugal est à l'Angleterre, une grande ferme, où ils récolteraient, en lui faisant la loi, ses vins, ses moissons, ses denrées, etc. Si, au contraire, il arrive ce qui doit arriver et ce qui est presque infaillible, je ne vois que prospérité pour la nation entière et pour ces privilégiés si aveugles, si ennemis d'eux-mêmes, qui n'aperçoivent pas que l'aisance du pauvre fait partie de l'opulence du riche ; pour les premiers hommes de l'état qui ne voient pas qu'il n'y a de liberté et de dignité particulière que sous la sauvegarde de la liberté publique et de l'honneur national. Eh, grand Dieu ! que peuvent-ils craindre, pour leurs dignités ? Est-ce le tiers-état qui les leur enlèvera ? est-ce le tiers-état qui arrivera aux places de la cour, aux grands emplois ? craignent-ils pour leurs fortunes ? N'est-ce pas un fait avéré qu'en Angleterre les grandes fortunes territoriales des familles illustres ne datent que de la révolution de 1688 ? C'est le fruit du rehaussement dans la valeur des terres, effet de la liberté publique et d'un accroissement marqué dans l'industrie nationale, qui l'un et l'autre tournent toujours, en dernière analyse, au profit des propriétaires terriens. Je suis si convaincu de cette double influence, que si on me demandait, dans la sincérité de mon cœur, à quelle classe d'hommes je crois plus profitable la révolution qui se prépare, je répondrais que cette révolution profitable à tous, l'est à chacun dans la proportion de supériorité déjà existante où son rang et sa fortune actuels le mettent sur la grande échelle sociale. J'en excepte le clergé dont nous ne sommes pas en peine, ni vous ; ni moi, et les ministres (pour le temps, quelquefois très court, pendant lequel ils sont ministres) ; mais on ne se dégoûtera pas du métier, et puis on ne saurait parer à tout.



Telle est la manière de voir cette unique et inconcevable crise. J'ai voulu vous faire ma profession de foi, afin que si par hasard nos opinions se trouvaient trop différentes, nous ne revinssions plus sur cette conversation. Nos opinions ont plus d'une fois été opposées sans que d'ailleurs nos âmes aient cessé de s'entendre et de s'aimer. C'est le principal, ou plutôt c'est tout. Je me souviens, entre autres, qu'il y a juste deux ans dans ce moment-ci, nous eûmes une discussion très animée sur le parti que prenait M. de Calonne, sur son projet de subvention territoriale, infaillible disiez-vous, s'il était appuyé, comme il l'était, de toute la puissance du roi. Je vous dis que le roi y échouerait ; je vous dis, en propres termes, que le roi pouvait faire abattre la forêt la plus immense, mais qu'on ne faisait pas 400 lieues, à pied, sur des lianes, des ronces et des épines. Ce que l'on entreprend aujourd'hui est bien autrement difficile. Supposez, ce qui paraît impossible, que la nation soit vaincue aux prochains États Généraux, je demande ce qui arrivera en 1791, à l'époque où le 3^e vingtième cessera d'être dû, où les impôts, depuis l'incompétence reconnue des parlements, exigeront le consentement national. Croyez-vous que ces cinquante-cinq millions seront perçus ? Croyez-vous même que les autres le soient exactement ? Non, non, croyez plutôt qu'on ne réduit pas vingt-trois ou vingt-quatre millions d'hommes, dont le mécontentement ne se montre point sous la forme de révolte, mais sous celle de mauvaise volonté. Alors, que restera-t-il à ceux qui auront favorisé de si mauvaises mesures ? Je vous supplie, au nom de ma tendre amitié, de ne pas prendre à cet égard une couleur trop marquante. Je connais le fond de votre âme, mais je sais comme on s'y prendra pour vous faire pencher du côté anti-populaire. Souffrez que j'en appelle à la noble portion de cette âme que j'aime, à votre



sensibilité, à votre humanité généreuse. Est-il plus noble d'appartenir à une association d'hommes, quelque respectable qu'elle puisse être, qu'à une nation entière, si longtemps avilie, et qui, en s'élevant à la liberté, consacrerait les noms de ceux qui auront fait des vœux pour elle, mais peut se montrer sévère, même injuste envers les noms de ceux qui lui auront été défavorables ? Je vous parle du fond de ma cellule, comme je le ferais du tombeau, comme l'ami le plus tendrement dévoué qui n'a jamais aimé en vous que vous-même, étranger à la crainte et à l'espérance, indifférent à toutes les distinctions qui séparent les hommes, parce que leur coup d'œil n'est plus rien pour lui. J'ai cru remplir le plus noble devoir de l'amitié, en vous parlant avec cette franchise ; puissiez-vous la prendre pour ce qu'elle est, c'est-à-dire, pour l'expression et la preuve du sentiment qui m'attache à tout ce que vous avez d'aimable et d'honnête, et à des vertus que je voudrais voir apprécier par d'autres, autant qu'elles le sont par moi-même.

LETTRE IX

A M. Panckoucke.

Je n'ai reçu, monsieur, votre billet qu'hier matin, au moment où je sortais pour une affaire intéressante qui m'a empêché d'avoir l'honneur d'y répondre sur-le-champ.

Je vous dois, d'abord, des remerciements de la préférence que vous me donnez, en voulant m'associer à des gens de lettres que j'estime et que j'honore ; mais après mes remerciements, je vous prie d'agréer le véritable regret que j'ai de ne pouvoir être leur coopérateur.

La partie dont je serais chargé, entraîne avec soi des inconvénients auxquels ils ne sont pas exposés. Je vous



avoue franchement, que je ne sais pas le moyen de traiter trois fois par mois avec l'amour-propre des auteurs, acteurs et actrices des trois théâtres de Paris, et, surtout, de la Comédie-Française. Serais-je un critique, juste et sévère? me voilà l'ennemi de tous les mauvais auteurs, et malgré leur petit nombre, ils ne laissent pas d'être très dangereux. Prendrai-je le parti de la grande indulgence? Je déshonore, je décrédite mon jugement, et ce qui n'est pas indifférent pour vous, le nombre des souscripteurs diminuera, car le public veut de la malignité. Il faut que l'article des spectacles soit attendu, qu'il inspire de la curiosité, de la crainte, de l'espérance, en un mot, qu'il remue les passions, comme les ouvrages de théâtre dont il rend compte. Faut-il tout vous dire, monsieur? Gardez-moi le secret: un journal sans malice, est un vaisseau de guerre démâté, à qui les corsaires même refusent le salut.

On peut insister et prétendre qu'il est possible d'accorder la plus exacte politesse, avec une critique sévère, outre que je crois cet accord très difficile, l'amour-propre des auteurs sait-il, dans ses chagrins, vous tenir compte de vos ménagements? On injurie, on insulte, on calomnie le critique; et en pareil cas qui peut répondre de soi! Le sentiment de l'injustice irrite; le caractère s'aigrit; on devient injuste, absurde soi-même; et on finit par tomber dans un décri, dans un avilissement qui équivaut à une flétrissure publique et à une véritable diffamation. Nous en avons des exemples déplorables dans la personne de M. Fréron et de M. de La Harpe qui n'étaient point sans talents, l'un et l'autre, à beaucoup près. Qui sait même s'ils n'étaient pas nés honnêtes? En vérité cette destinée fait frémir. Il n'en faut pas courir les risques: il ne faut pas tenter Dieu.

Telles sont mes raisons, monsieur; et en supposant, ce qui serait peut-être en moi trop d'amour-propre,



qu'elles ne vous satisfissent point, comme propriétaire du privilège du *Mercur*e, je suis bien sûr que vous les approuverez comme homme, et comme honnête homme.

LETTRE X

A Madame Panckoucke.

Voici le moment où je commence à soulever mon âme, après le coup qui vient de l'accabler. C'est ce qui m'a empêché, mon aimable amie, de répondre à votre lettre. Un autre sentiment m'a empêché de courir à vous. J'ai craint, je l'avouerai, j'ai craint votre présence autant que je la désire; j'ai craint d'être suffoqué en voyant dans ces premiers jours la personne que mon amie aimait le plus, et dont nous parlions le plus souvent. Le cœur sait ce qu'il lui faut, et quand il le lui faut. C'est de vous que j'ai besoin maintenant: j'irai vous voir au premier jour, mais le matin, vers les dix heures. Je ne réponds pas du premier moment; mais je ne suffoquerai point, parce que mon cœur peut s'épancher auprès de vous. Mais quand je songe que ce même jour, et sans doute à cette même heure, où je serai chez vous, elle vous verrait aussi... Je m'arrête, et ne puis plus écrire; les larmes coulent; et c'est, depuis qu'elle n'est plus, le moment le moins malheureux.

LETTRE XI

A la même.

Paris, juillet 1789.

La veille du jour où j'ai reçu votre lettre, madame, j'avais vu M. Marmontel, et lui avais parlé de celle qu'il avait reçue de vous, avec les pièces justificatives attes-



tant l'acte de vertu auquel vous vous intéressez. J'ai pris la liberté d'y joindre un petit mot de reproche sur son défaut de galanterie. Sa réponse m'a prouvé que si, en devenant vicieux, on est exposé à devenir paresseux, ou moins galant, on peut du moins continuer à se tenir en règle, et à mettre ses papiers en ordre. Il m'a montré votre paquet, bien étiqueté, entre ceux de vos rivaux ; et il m'a dit que sa coutume était de répondre après la décision de l'Académie. Je m'imagine, madame, qu'il ne manquera pas à ce devoir : mais en tout cas, je me ferai, à cet égard le suppléant de M. Marmontel, et je deviendrai pour vous le secrétaire de notre secrétaire.

Vous ne me paraissez pas bien apitoyée sur le décès de notre ami, feu le Despotisme ; et vous savez que cette mort m'a très peu surpris. C'est avec bien du plaisir que je reçois de votre main mon brevet de prophète. Il vaut mieux que celui de sorcier qui m'a été expédié par plusieurs de mes amis. Mais, les femmes sont toujours plus polies, plus aimables que les hommes. Au reste, comme on ne scie plus les prophètes, et qu'on ne brûle plus les sorciers, je jouis, en toute sûreté des honneurs de ma prévoyance. Mais, en vérité, il n'en fallait pas beaucoup : il ne fallait qu'approcher du colosse pour s'apercevoir qu'il était creux et pourri, vernissé en dehors, et vermoulu en dedans. Sa chute, pour avoir été trop soudaine, nous mettra dans l'embarras quelque temps ; mais nous nous en tirerons.

Je voulais ces derniers jours aller causer avec vous, et récapituler les trente ans que nous venons de vivre, en trois semaines. Mais la chaleur accablante d'hier et d'aujourd'hui, m'a retenu chez moi. J'irai me dédommager quand le thermomètre sera descendu de quelques degrés. Il y en a un qui ne descendra pas, c'est celui de l'amitié que je vous ai vouée, l'an cinquantième du règne de Claude-Louis XV. C'est une fort bonne raison



de ne pas douter de mon tendre et respectueux attachement sous son successeur.

P. S. Voulez-vous bien vous charger de tous mes compliments pour M..., et le prier de rendre le *Mercur* un peu plus républicain : il n'y a plus que cela qui prenne. *Item*, que la Gazette de France soit haussée de plusieurs crans, dans la proportion respectueuse où elle doit être, à l'égard du *Mercur*. Ajoutez, je vous demande, en grâce, qu'à ce prix je lui pardonne la peur qu'il a voulu me faire des baïonnettes, auxquelles il avait une foi trop peu philosophique.

Mercur... Paris, P. R. n° 18.

LETTRE XII

A la même.

Paris, 1789.

Je suis mal avec moi-même, mon estimable amie, et j'ai besoin d'espérer que je ne suis pas aussi mal avec vous. Pour commencer par ce qui me peine le plus, c'est que je ne puis dîner avec vous, ni même vous voir aujourd'hui. Je suis forcé d'assister au dîner de notre société des trente-six, où je veux présenter deux de mes amis, pour notre grand club, avant qu'il soit formé, et que le scrutin soit établi. Je les désobligerai grossièrement, et les exposerai à ne pas être reçus, et de plus je déplaîs beaucoup à la société déjà établie, pour n'y avoir pas diné depuis plusieurs vendredis, jour qui n'étant pas académique, a été demandé en ma faveur, par quelques amis particuliers ; mais ce n'est pas cette dernière raison qui me prive de vous aujourd'hui, voilà pourquoi je n'ai pas tant d'humeur contre elle. Au surplus, je ferais mieux de garder tout à fait ma chambre ; car, sans être malade, je suis excédé, anéanti, et j'ai



grand besoin de repos. Voilà près de huit jours qu'il m'a été impossible de me délivrer d'une fantaisie de poète, vraiment poétique, au moins par son acharnement. Le jour, la nuit, le repas même, tout s'en est ressenti : je ne croyais pas être si jeune. Rien, absolument rien, n'a pu faire lâcher prise à cette lubie. C'est être mordu d'un chien enragé. Le chien n'était pas gros, mais c'est un chien-loup, ou plutôt un chien-lion, un mélange d'horrible et de ridicule, de raison et de folie ; mais où la raison ordonnait à la folie de paraître dominante. J'irai vous faire ma cour un de ces matins, et vous présenter à votre lever mon redoutable petit Bichon. J'espère que malgré ses dents et non pas malgré lui, il pourra vous amuser. Je ne me servais pas de lui pour faire ma paix avec vous, car je ne la ferai jamais avec moi-même, si je n'avais pas à vingt reprises écarté, repoussé cette persévérante folie, souveraine maîtresse de mon imagination. Si je vous en demandais pardon, ce serait vous demander pardon d'avoir eu quelques accès de fièvre. Fièvre, soit, la comparaison est juste et il ne me fallait rien moins qu'une maladie pour m'empêcher de vous envoyer bien vite ce que je vous ai promis. Il est vrai de dire que je me suis bien mis quatre à cinq fois au livre de M. de Saint-Pierre, dont j'avais mille choses à dire, toutes préparées dans ma tête ; et il n'est pas moins vrai que je n'ai pu les retrouver, que rien ne venait, mais à la place accouraient les idées dont j'étais rempli : la folle était reine dans la maison. Qu'y faire ? Céder pour redevenir le maître. La voilà chassée, tout à fait chassée, et dès demain, je me remets à la sagesse, c'est-à-dire, à ce qui peut vous faire plaisir. Je vous l'enverrai tout de suite, ce qui est bien généreux, car je ne prétends pas différer le plaisir de prendre une tasse de chocolat auprès de votre chevet.

Adieu, mon aimable amie, vous connaissez mon res-



pect et mon tendre attachement. Vous chargerez-vous de tous mes compliments et de tous mes regrets auprès de M.....?

LETTRE XIII.

A la même.

Paris, le 15 juillet 1790.

Bon Dieu, que j'admire votre courage, et que j'aime votre bonté! Que je vous ai désirée à la place où j'étais, en face de l'autel, et, tout auprès, un asile contre les averses! Je sais où vous étiez, et vous étiez bien mal. Dans ce moment, je vous aurais presque grondée, mais je vous aurais aimée davantage, s'il est possible. Comme il n'y aura plus de fédération, j'espère que vous vous ménagerez, que vous soignerez ce mieux qui, dieu merci, est arrivé bien vite, dont j'irai voir les progrès ou plutôt, peut-être aujourd'hui même: et dont je vous remercie.

J'aime bien encore votre nouvelle profession de foi: nous sommes inébranlables dans notre religion. J'entends crier à mes oreilles, tandis que je vous écris: *Suppression de toutes les pensions de France*. Et je dis: Supprime tout ce que tu voudras, je ne changerai ni de maximes, ni de sentiments. Les hommes marchaient sur leur tête, et ils marchent sur les pieds: je suis content: ils auront toujours des défauts, des vices même, mais ils n'auront que ceux de leur nature, et non les difformités monstrueuses qui composaient un gouvernement monstrueux.

Adieu, mon aimable amie, conservez-vous pour vos amis. Faisons durer tout ce qui est bon, de l'ancien temps qui était si mauvais.



LETTRE XIV.

Paris, 17 janvier 1792.

Je n'ai pas répondu, mon ami, à votre dernière lettre, 1^o parce que je ne l'ai pas pu; 2^o parce que je savais que sous trois jours les journaux se chargeraient de répondre à l'un de ses articles principaux, celui qui nous occupait alors, les rassemblements des réfugiés brabançons, à Lille, Douai, etc. Il y a des siècles depuis ce moment, et tout est bien changé. Je vis avec des personnes (et ce ne sont pas celles que vous connaissez) qui se trouvent, par une position bizarrement favorable, très au fait des affaires des Pays-Bas. Toujours est-il vrai que depuis un mois, ils m'annoncent quatre jours à l'avance ce qui se trouve vérifié par l'événement. Ces gens-là soutiennent que Léopold craint une guerre avec nous, plus que les badauds de Paris ne la craignent il y a deux ans. Ils prédisent que sa réponse du 10 février prochain sera telle que nous la pourrions désirer, dans le système le plus pacifique; et je conçois que les mouvements déjà sensibles dans plusieurs de ses états, et entre autres dans la Styrie, sont bien capables de l'inquiéter. Mais supposons qu'il veuille agir hostilement dans deux mois, que ferons-nous, si d'ici à ce temps il parle en allié et en bon voisin? Lui déclarerons-nous la guerre! Entrerons-nous dans le Brabant, comme un certain parti nous en sollicite? C'est ce qui paraît impossible; et dans la supposition même où il lierait sa partie avec les princes allemands, pour nous faire au printemps prochain, une guerre qu'il rendra sûrement une guerre d'Empire, comment forcerons-nous notre pouvoir exécutif, maître des combinaisons militaires, à marcher en Brabant, plutôt qu'à Liège, à Trèves, etc. On rit de pitié, lorsqu'on voit, après deux ans



et demi de révolution, le parti patriote n'ayant pas eu le crédit de chasser un commis de la guerre, M. Bessière, par exemple, et des commis des affaires étrangères, tels que Henin et Rayneval. Contraindra-t-il le roi à agir sérieusement contre son beau-frère, avec qui se sont concertés des arrangements, déjoués par le hasard plus que par la politique? C'est ce qui ne pourrait arriver qu'après une érise qui compliquerait encore notre position, et la rendrait peut-être encore plus embarrassante. Mon idée est toujours que tout ceci est un problème, sans solution, un drame brouillé et confus, dont le dénouement tombera d'en haut comme celui des pièces d'Euripide. Ce que je sais seulement, c'est que le mouvement général entravera tous les mouvements partiels et contradictoires dont on cherche à le retarder.

N'avez-vous pas bien ri du patriotisme, qui dans la séance du 14 de ce mois, a saisi nos ministres et les huissiers? J'ai surtout été ravi de l'enthousiasme de M. de Lessart, quoique celui de M. du Port ait bien son mérite. M. du Port qui disait la surveillance: Tout ceci ne peut pas aller, et la constitution ne marchera jamais sans une chambre haute.

La plupart de nos députés, quelques mensurs et quelques intrigants voient que M. de Lessart tire à sa fin, et c'est même l'opinion générale. Ce n'est pas la mienne et j'ai de fortes raisons de croire qu'il sera très difficile de le déraciner. Peut-être, en savez-vous autant que moi, si vous n'en savez pas plus. Quoi qu'il en soit, je dis, à qui veut l'entendre, que je ne compterai sur la sincérité des Tuileries, que lorsque vous aurez ce ministère-là. Je m'aperçois que je ne réussis pas également auprès de tout le monde, en parlant ainsi; cet arrangement n'est pas celui qui convient à certaines gens que vous savez; mais c'est ce qui m'importe fort peu. Croiriez-vous qu'il y a une plate intrigue pour y placer S. L... ?



L'ancien régime n'était pas plus impudent. S. L... aux affaires étrangères; lui qui ne sait pas plus la géographie que M. de Lessart! Vous jugez bien qu'on croyait le gouverner, jusqu'au moment où l'année 1793 ouvrait la porte aux nobles de la minorité, les seuls hommes vraiment faits pour les places. Il est bien heureux pour les auteurs de cette plate intrigue, d'avoir été sifflés, avant le lever de la toile; ils en auraient été les dupes. Il les eût joués tous et probablement foulés aux pieds. Qu'eût fait S. L...? Il ne manque pas d'esprit. Il a cette activité que donne à un ambitieux l'habitude du travail dans les emplois subalternes. Il eût pris la géographie de Busching, de bonnes cartes, eût parcouru les cartons et les portefeuilles des affaires étrangères, se serait bourré la cervelle de tout ce qui pouvait y entrer dans 15 jours, leur eût dit qu'il en savait plus qu'eux en politique, et leur eût du moins prouvé qu'en intrigue et en audace il était leur maître à tous. Voilà l'homme; et tel est le caractère qu'il a montré depuis qu'il est en place. Vous savez qu'ils veulent M. Dietrich. Je sais que c'est un bon citoyen, et un homme de mérite, mais j'ignore s'il a, d'ailleurs, toutes les connaissances requises.

Adieu, mon cher ami, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur. Vos fanatiques vous donnent bien du tracassé dans votre département. — Mais le dégoût que m'inspirent ici les intrigues et les fripons, ci-devant honnêtes, remplit l'âme d'un sentiment plus mélancolique. L'hommage de l'amitié à votre peureuse amie.

LETTRE XV

Paris, 12 août 1792.

Je continue, mon ami, de me bien porter; mais je ne néglige pas mon régime. J'ai fait, ce matin, le tour de la



statue renversée de Louis XV, de Louis XIV, à la place Vendôme, à la place des Victoires. C'était mon jour de visite aux rois détrônés, et les médecins philosophes disent que c'est un exercice très salubre. Vous serez sûrement de leur avis. En tout cas, j'ai pris cela sur moi.

De la place Louis XV, j'ai poussé jusqu'au château des Tuileries. C'est un spectacle dont on ne se fait l'idée. Le peuple remplissait le jardin, comme il eût fait celui du Prato à Vienne, ou ceux de Potsdam. La foule inondait les appartements, teints du sang de ses frères et de ses amis, et percés de coups de canons renvoyés, en réponse, à ceux qui les avaient massacrés la veille. Les conversations étaient analogues à ces tristes objets. A la vérité, je n'ai pas entendu prononcer le nom du roi ni celui de la reine ; mais, en revanche, on y parlait beaucoup de Charles IX et de Catherine de Médicis. Une vieille femme y racontait plusieurs traits de l'histoire de France. Un homme, en haillons, citait l'anecdote de la jatte et des gants de la duchesse de Malborough, comme ayant été la cause d'une guerre. Il se trompait ; elle fit faire une campagne de moins. Mais je me suis bien gardé de rétablir le texte, j'aurais été pris pour un aristocrate ; d'ailleurs, la méprise était si légère, et l'intention du conteur était si bonne !

Voulez-vous savoir de combien de siècles l'opinion a cheminé depuis deux mois ? Rappeliez-vous le syntôme que je vous citais de la passion française pour la royauté, ce que je vous prouvais par la facilité avec laquelle les danseurs jacobins, sous mes fenêtres, passaient de l'air : *La ira !* à l'air : *Vive Henri IV !* Eh bien ! cet air est proscrit ; et, au moment où je vous parle, la statue de ce roi est par terre ; rien ne m'a plus étonné dans ma vie. Je ne vous dirai plus que ceux qui voudraient la République, trouveraient sur leur chemin la *Henriade* et le *Lodoix* de l'Université. Non, cela n'est



plus à craindre, et je suis sûr même que le *Versalicas Arces* de nos poèmes latins modernes ne protégera pas Versailles. Il ne fallait rien moins que la cour actuelle pour opérer ce miracle; mais, enfin, elle l'a fait : gloire lui soit rendue. Je n'ai plus le moindre doute à cet égard, depuis que j'ai entendu les discours très peu badauds des Parisiens autour des statues royales qui ont eu ce matin ma visite. Pour moi, le peu de badauderie qui me reste m'a engagé à lire quelques mots écrits sous un pied du cheval de Louis XIV. Que croiriez-vous que j'y ai trouvé? Le nom de Girardon qui avait caché là son immortalité. Cela ne vous paraît-il pas l'emblème de la protection intéressée, accordée aux Beaux-Arts par un despote orgueilleux, et, en même temps de la modeste bêtise d'un artiste, homme de génie, qui se croit honoré de travailler à la gloire d'un tyran? Plus j'étudie l'homme, plus je vois que je n'y vois rien. Au reste, il serait plaisant que Girardon se fût dit en lui-même : La gloire de ce roi ne durera pas, sa statue sera renversée par la postérité indignée de son despotisme, et son cheval, en levant le pied, parlera de ma gloire aux regardants. Cet artiste-là aurait eu une philosophie qu'on pourrait souhaiter aux Racine et aux Boileau.

A propos de rois, on m'a dit qu'on parlait de vous pour l'éducation du prince royal. J'y trouve une difficulté. Comment saurez-vous quel métier il faut faire apprendre à votre élève, en cas que les Français ressemblent aux Parisiens? Prenez-y garde; *cette difficulté vaut bien qu'on la propose.*

Vous êtes sûrement bien aise que Grouvelle soit secrétaire du conseil, et, par conséquent, qu'un mauvais génie ne l'ait pas placé, il y a sept ou huit jours, comme le bruit en avait couru. Il trouvera ce métier bien doux, auprès de celui de président de section, qu'il a fait pendant la terrible nuit d'avant-hier. Un président de sec-



tion était, en ce moment, un composé de commissaire de quartier, arbitre, juge de paix, lieutenant criminel, et un peu fossoyeur, vu que les cadavres étaient là qui attendaient ses ordres, comme il arrive quand le pouvoir exécutif force la souveraineté à recourir au pouvoir révolutionnaire. Je suis bien aise aussi que Lebrun soit aux affaires étrangères, quoique je n'aie jamais pu, pendant deux mois, obtenir de lui une épreuve de la *Gazette de France*, tandis qu'il la faisait sous mon nom. Je n'ai pas de rancune.

Adieu, mon cher ami, je vous aime et vous embrasse très tendrement; vous voyez que, sans être gai, je ne suis pas précisément triste. Ce n'est pas que le calme soit rétabli, et que le peuple n'ait, encore cette nuit, pourchassé les aristocrates, entre autres les journalistes de leur bord. Mais il faut savoir prendre son parti sur les contretemps de cette espèce. C'est ce qui doit arriver chez un peuple neuf, qui, pendant trois années, a parlé sans cesse de sa sublime Constitution, mais qui va la détruire, et, dans le vrai, n'a su organiser encore que l'insurrection. C'est peu de chose, il est vrai, mais cela vaut mieux que rien.

Adieu, encore une fois; je vous espère sous huitaine, ainsi que notre cher malade. Je ne vous ai point parlé de lui, parce que je vais lui écrire.

LETTRE XVI

A la citoyenne Panckouke.

15 frimaire, an II de la République.

C'est un besoin pour moi, mon aimable amie, de vous écrire; et je suppose qu'en ce moment-ci vous êtes disposée à faire grâce aux défauts de mon écriture. Je ne



croisais pas, lorsque vous déchiriez votre linge pour mes blessures et pour m'envoyer de la charpie, que je pourrais sitôt tracer de ma main les remerciements que je vous ai adressés du fond du cœur. Ils seront courts cette fois-ci, mais ils n'en seront pas moins vifs, appliquez-leur ce qu'on dit des prières, ce qui n'empêche pas d'en faire quelquefois de longues qui valent bien leur prix.

On me flatte d'obtenir bientôt ma liberté. Je suis difficile en espérance, mais je ne veux pas avoir pour moi-même la cruauté de repousser celle-ci. Je serais pourtant plus voisin de vous au Luxembourg, mais vous ne me souhaitez pas d'être votre voisin à ce prix.

Adieu, mon aimable amie. Respect et tendresse; et sensibilité à vos peines que je sais.



APPENDICE

I

LA VIE ET L'ŒUVRE DE CHAMFORT

I. — Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort, naquit en 1741 dans un village voisin de Clermont en Auvergne. Il ne lui fut permis de connaître et d'aimer que sa mère (1) ; mais il s'en dédommagea en quelque sorte en l'aimant avec une extrême tendresse. Dans les plus fortes agitations de sa jeunesse, quoiqu'il sût de très bonne heure le secret de sa naissance, il ne s'écarta jamais du respect et de l'amour d'un fils ; il songea toujours aux besoins de sa mère avant de s'occuper des siens ; et dans les situations les plus embarrassantes, il se priva souvent du nécessaire, pour qu'elle n'en manquât pas.

Il fut admis fort jeune, sous le nom de Nicolas, au collège des Grassins en qualité de boursier. Ses premières années n'y eurent rien de remarquable ; ce ne fut qu'en troisième, qu'il commença de se distinguer. En rhétorique il eut pour professeur M. Lebeau le jeune, moins célèbre

(1) Son père était, dit Røderer, un chanoine de la Sainte-Chapelle. Trois ans auparavant, un autre enfant naturel était aux mêmes environs de Clermont, qui devait devenir l'abbé Delille.



que son frère, mais qui peut-être n'a pas rendu moins de services à l'enseignement de la jeunesse. Les prix de l'Université étaient alors une grande affaire : c'était, dans chacun des collèges, à qui des élèves remporterait le plus de ces prix ; et la même émulation existait entre les collèges. Il y avait cinq premiers prix et cinq seconds pour la classe de rhétorique. Nicolas en remporta quatre premiers ; il ne manqua que celui de vers latins. Ses maîtres voulaient qu'il les eût tous : son état de boursier le mettait dans leur dépendance : on le força de doubler sa rhétorique ; et on lui fit entendre qu'il fallait ou renoncer à la Bourse qui était son seul bien, ou obtenir cette fois les cinq premiers prix. Il les obtint ; et déjà doué d'un goût délicat, et d'un esprit supérieur, il disait à ses amis : « Je manquai le prix l'an passé parce que j'avais imité Virgile : je l'ai remporté cette année parce que j'ai imité Buchanan, et les autres modernes. » Il y avait dans sa pièce de vers une description du canon et du ronflement d'une canonnade, qui enleva tous les suffrages, excepté peut-être celui de l'auteur.

L'indépendance de son caractère et la fougue précoce de ses passions lui rendaient dès lors très difficile à supporter la vie uniforme et réglée du collège. Sa gaieté piquante, ses reparties spirituelles et malignes mettaient souvent en désarroi la gravité de ses maîtres. M. Lebeau l'ainé, professeur de grec, l'avait admis au nombre de ses disciples, et ses progrès étaient rapides ; mais sa pétulance et ses bons mots jetèrent un tel désordre dans la classe, que le professeur se crut obligé de l'exclure. Ce petit désagrément ne fit qu'ajouter à son dégoût : il sortit des Grasseins avant d'avoir terminé sa philosophie, et partit pour la Normandie avec Letourneur, son camarade d'études et d'espiègleries, celui qui s'est fait connaître depuis par les traductions élégantes d'Youguet et d'Ossian (1). Ils allèrent jusqu'à

(1) Et surtout de Shakespeare.



Cherbourg, on ignore dans quel dessein ; ils revinrent sans avoir réussi, et tous deux beaucoup plus pauvres qu'avant cette équipée. La maison qu'ils avaient quittée les reprit avec indulgence ; et il faut bien avouer que leur conduite répondit assez mal à cette preuve de bonté.

Cependant au milieu de cette première effervescence d'une jeunesse orageuse, ils apprenaient l'anglais, l'italien : Nicolas faisait des vers ; il corrigeait ceux de quelques-uns de ses camarades qui éprouvaient le même attrait sans avoir le même talent et le même goût ; ceux entre autres d'un certain Fontaine-Malherbe, jeune homme d'esprit bizarre, qui se disait descendant du poète Malherbe, et qui a laissé quelques pièces de vers qui ne sont pas sans énergie et sans verve.

Nicolas était alors abbé : c'était un costume et non pas un état. On le pressait de prendre sérieusement son parti ;

répondit à M. d'Aireaux, principal des Grassins : « Je ne serai jamais prêtre ; j'aime trop le repos, la philosophie, les femmes, l'honneur, la vraie gloire ; et trop peu les querelles, l'hypocrisie, les honneurs et l'argent. »

Les secours qu'il trouvait dans la bourse de quelques amis riches, ne lui faisaient pas autant de bien que leur société libertine et dissipée lui faisait de tort. Ayant définitivement abandonné ce collègue, jeté sans fortune et sans appui dans le monde, il se trouva bientôt réduit à l'état le plus misérable ; il ne subsistait que de son travail pour quelques prédicateurs. Le premier ouvrage utile qui lui fut confié par des libraires, fut le *Vocabulaire français* (1) : plusieurs volumes sont entièrement de lui. Il ne cessait point pour cela de cultiver son talent poétique. Il avait commencé la *Jeune Indienne* et l'*Épître d'un père à son fils*. Son caractère luttait contre sa position ; et loin de se lais-

(1) Immense dictionnaire publié par Panckoucke, en trente volumes in-4°.



ser abattre, il se nourrissait des espérances les plus heureuses. « Vous me voyez bien pauvre diable, disait-il un jour à Sélis ; eh bien ! savez-vous ce qui m'arrivera ? J'aurai un prix à l'Académie ; ma comédie réussira ; je me trouverai lancé dans le monde, et accueilli par les grands que je méprise : ils feront ma fortune sans que je m'en mêle, et je vivrai en philosophe. »

Ce pressentiment commença bientôt à se vérifier. Le prix qu'obtint à l'Académie son *Epttre d'un père à son fils sur la naissance d'un petit-fils*, le fit connaître ; et sa figure qui était alors très jolie, son esprit brillant, ses reparties ingénieuses, lui procurèrent auprès des femmes un genre de succès qu'il est permis à cet âge de priser au moins autant que les succès académiques. Il avait un autre avantage que quelques hommes se sont bien trouvés pour leur fortune d'aller avec ceux de l'esprit, c'est celui d'une force physique à l'épreuve de toutes les fatigues et de tous les plaisirs. Aussi Madame de Craon, la première belle dame dont il obtint plus, ou si l'on veut, autre chose que de l'amitié, disait de lui : Vous ne le croyez qu'un Adonis et c'est un Hereule (1).

Cependant il n'oubliait point ses camarades de collège, ni ses anciens professeurs. Dès qu'il eut remporté le prix, il adressa un exemplaire de son *Epttre* à ce même M. Lebeau qui avait été obligé, à cause de ses espiègleries, à le renvoyer de sa classe de grec. L'exemplaire était accompagné de ce billet : Chamfort envoie son ouvrage couronné à son ancien et respectable maître, et lui demande pardon au bout de neuf ans pour Nicolas. M. Lebeau répondit. Ils se virent quelques jours après ; et le maître et le disciple s'embrassèrent en pleurant.

Le train de vie que menait Chamfort depuis son entrée dans le monde a des inconvénients pour les hommes les

(1) Depuis cela, on l'appelait Hercule-Adonis.



plus forts ; il en eut de très fâcheux pour lui : sa santé reçut des échecs dont elle ne se releva jamais. Ses nerfs restèrent affectés ; des humeurs âcres se jetèrent sur ses yeux, et firent perdre à son teint les couleurs brillantes et la fraîcheur de sa jeunesse, en même temps qu'une mélancolie profonde fanait et flétrissait en quelque sorte la fleur de son esprit.

Il était lié avec un nommé Waneck, riche Liégeois, qui retournant dans son pays lui proposa de l'y emmener avec lui. Arrivés à Liège, ils se brouillèrent ; Chamfort, ou seul, ou avec quelque autre Liégeois, se rendit à Spa, et ensuite à Cologne, d'où il adressa à l'un de ses amis une fort jolie Epître en vers. De retour à Paris, il reprit le cours de ses travaux et de ses dissipations. Il concourut pour les prix de l'Académie ; mais moins heureusement que la première fois ; son discours philosophique en vers, intitulé : *l'Homme de lettres*, son ode sur les *Volcans* furent sans fruit au concours ; deux années s'écoulèrent, et rien n'avancait pour sa fortune.

Enfin il donna au théâtre la *Jeune Indienne* dont le succès fut son premier pas vers l'une et l'autre ; mais le délabrement de sa santé continuait d'y mettre obstacle ; des guérisons apparentes se terminaient toujours par des rechutes : il se séquestrait alors ; il vivait retiré dans sa chambre, sa porte ne s'ouvrait qu'à quelques amis. Il tâcha longtemps de leur cacher sa détresse ; mais vaincu par les langueurs et l'opiniâtreté de sa maladie, qui interrompant ses travaux, lui enlevait ses seules ressources, il accepta enfin quelques secours de ceux qu'il estimait le plus.

Madame Saurin, épouse de l'auteur de *Spartacus*, n'avait cessé de lui prodiguer dans sa retraite, tous les soins de l'amitié la plus active. Après sa convalescence, il l'en paya par ses assiduités reconnaissantes. Parmi les liaisons qu'il forma dans sa société ; il s'attacha surtout à l'abbé de Larocbe, homme de lettres sans prétention, philosophe sans



esprit de parti, ancien et intime ami d'Helvétius qu'il venait de perdre il y avait peu de temps, et qu'il regrette encore.

Laroche savait Chamfort malheureux, et l'espoir delui être utile lui fit désirer de le connaître. Mylord Huntington, après la mort d'Helvétius, dont il était aussi l'ami, lui avait offert 40.000 fr. qui devaient être déposés chez un notaire, pour prix du sacrifice de deux années employées à voyager agréablement en Italie, avec deux jeunes Anglais déjà très bien élevés. Chamfort paraissait à Laroche plus propre que lui-même à remplir les intentions de Mylord. Le léger sacrifice qu'exigeait cet arrangement, n'était rien au prix des avantages qu'il promettait; mais Chamfort, croyant sa santé rétablie, avait oublié tous les maux que lui avait causés l'indigence. A cette gêne passagère d'achever une éducation, il préféra la liberté de ses goûts et de ses études. Laroche ne retira des démarches qu'il avait faites auprès de lui, pour l'engager dans cette bonne affaire, d'autre fruit qu'une tendre et réciproque amitié qui, ni d'une part ni de l'autre, ne s'est jamais démentie un instant.

L'ouvrage dont Chamfort était alors occupé, était l'*Eloge de Molière*, proposé pour sujet du prix d'éloquence par l'Académie française; il s'y préparait par une étude approfondie de ce grand maître de l'art: le prix, qu'il obtint l'année suivante 1769, le paya de ces travaux et de la préférence qu'il leur avait donnée sur des propositions séduisantes. Ils lui procurèrent encore un autre avantage; il composa, pour ainsi dire sous les yeux de Molière, la jolie comédie du *Marchand de Smyrne*, qui semble en effet animée de son esprit: elle parut en 1770, six ans après la *Jeune Indienne*, et ne réussit pas moins dans un autre genre. Le sel comique dont cette pièce est remplie, contrastait avec le style touchant de la première, et prouvait dans son auteur autant de souplesse de talent, que de cet esprit d'observation, qui est le vrai cachet du génie comique.



Ce que lui valut cette pièce le soutint pendant quelque temps ; mais il restait toujours sans fortune , sans autre moyen d'exister que son travail, auquel la faiblesse habituelle de sa santé ne lui permettait pas de se livrer avec autant de suite que l'eût exigé sa position. Il comptait entre ses amis un jeune homme dont le nom, connu depuis dans la littérature, est resté cher à tous les gens de bien : c'était Chabanon, Né dans l'aisance, il avait, on ne sait pourquoi, une pension de 1.200 liv. sur le *Mercur*. A force d'instances, nous dirions presque d'importunités, il vint à bout de la faire agréer à Chamfort. Ceux qui ont su apprécier le caractère de ces deux hommes sentent que l'un montrait autant de générosité à recevoir cette pension que l'autre à l'offrir.

L'Académie de Marseille proposa l'*Eloge de La Fontaine* : elle y était engagée par M. Necker, qui offrait un prix de cent louis ; c'était une tournure délicate, imaginée pour obliger un autre homme de lettres, lequel avait d'avance composé cet éloge, et l'avait lu dans la société. Ni l'auteur, ni M. Necker, ni cette société ne doutaient de l'heureuse issue de ce concours : il en eut une toute différente. Chamfort, de jour en jour plus épris de La Fontaine, excité d'ailleurs par les circonstances piquantes qui accompagnaient la couronne proposée, entreprit de l'enlever, et y réussit. Les deux ouvrages imprimés eurent, devant le public, le même sort qu'à l'Académie de Marseille : on en porte encore aujourd'hui le même jugement ; et celui de Chamfort est resté, comme un des morceaux les plus précieux que le genre de l'éloge nous ait fournis. En reconnaissant dans celui-ci la supériorité de talent, et surtout de vues et de résultats, d'Alembert avouait cependant à l'auteur qu'il trouvait dans l'autre plus de littérature : « Ce que vous nommez littérature, lui répondit Chamfort, c'est-à-dire les citations, observations, et annotations tout cela est resté dans mes rognu-



res : je me suis bien gardé de le mettre dans mon discours (1). »

Pour achever cet éloge à terme fixe, il avait forcé de travail : il eut encore une rechute qui l'obligea de partir pour les eaux de Barèges et de consacrer aux frais d'un voyage dispendieux, tout le fruit de cet heureux ouvrage. Ce fut à ces eaux qu'il fit la connaissance de plusieurs femmes de la Cour, entre autres de Madame de Grammont, sœur du duc de Choiseul. Le genre d'esprit de Chamfort, quand il ne voulait bien n'être qu'homme du monde, était précisément ce qu'il fallait pour y plaire. Il réussit complètement auprès de ces dames : il revint de Barèges par Chanteloup ; et M. de Choiseul, chez qui il passa quelques jours, fut, sur son amabilité, sur la finesse et le piquant de son esprit, entièrement de l'avis de sa sœur.

Revenu de ce voyage, il éprouvait de l'adoucissement à ses maux ; mais voyant qu'ils n'étaient point guéris, il renonça pour toujours à des cures ruineuses : il y substitua des bains, des palliatifs doux, qui lui devinrent d'un usage habituel et presque journalier. Sa fortune n'était guère en meilleur état que sa santé : pour subsister et pour payer les soins d'une garde-malade, il n'avait que la pension sur le *Mercur*e et une modique gratification sur la Cassette : il se retira à Sèvres dans un appartement que lui fit meubler Madame Helvétius ; ses souffrances, quelques tracasseries littéraires auxquelles il se vit en butte, et le lâche abandon de quelques prétendus amis, avaient aigri la sensibilité de son âme, irrité la fierté de son caractère, et lui avaient fait

(1) Ce qu'il appelait ses *rognures* joint à des observations nouvelles que de nouvelles méditations sur ce poète inimitable lui inspirèrent, compose un commentaire presque complet qui est heureusement tombé entre les mains d'un littérateur estimable (le citoyen Gail, professeur de grec au collège de France) et qu'il ne tardera point à faire paraître, terminé par le citoyen Sélis. Paru en 1796 : *Les Trois fabulistes : Esope, Phèdre, la Fontaine.*



prendre le parti de se laisser entièrement oublier du public.

Cependant ses amis qui sentaient le besoin qu'il avait de s'arracher à une oisiveté dangereuse et de fixer l'inquiète activité de son esprit par des occupations attachantes, le décidèrent à reprendre sa tragédie de *Mustapha*, commencée depuis longtemps, abandonnée et reprise vingt fois dans les alternatives de langueur et de force qu'éprouvait sa santé. Il se remit alors à l'étude de Racine : les observations et les notes qu'il fit sur l'art et le style de ce premier de nos tragiques, formeraient un excellent commentaire. Plusieurs scènes de sa tragédie de *Mustapha*, prouvent avec quelle attention et quel fruit il avait étudié sa manière, et jusqu'où il en aurait peut-être porté l'imitation, s'il n'eût été sans cesse distrait par ses maux et par des travaux étrangers à ses goûts.

Il s'occupait alors du dictionnaire des Théâtres qui parut en 1776, et dont presque tous les articles de quelque importance sont de lui. Ce fut cette même année que sa tragédie fut donnée à Fontainebleau; elle y eut un très grand succès, dont ses amis profitèrent pour lui obtenir une pension sur les Menus. Le prince de Condé lui accorda, le soir même de la représentation, une place de secrétaire des commandements qui vaquait dans sa maison. Dorat avait précédemment conseillé à Chamfort de solliciter cette place; il s'y était refusé sous différents prétextes, dont le plus réel était sa passion pour la liberté. M. d'Angivilliers pour qui il avait beaucoup d'amitié, entreprit de le persuader : il y parvint. La négociation était entamée avant le voyage de Fontainebleau; le succès de *Mustapha* termina l'affaire : le prince y mit beaucoup de grâce et parut offrir ce qu'il accordait. Chamfort crut, comme on le lui avait dit, que c'était un simple titre sans fonctions : il espéra pouvoir assurer par là son indépendance, ne plus occuper le public de lui et laisser le champ libre à ses rivaux; mais, à peine installé au Palais Bourbon, il s'aperçut



que ce n'était rien moins qu'un bénéfice simple; qu'il y avait une correspondance très étendue, et des affaires de détail. Grouvelle, jeune homme de lettres plein d'esprit, de talent, et d'activité, se chargea de lui épargner tous ces dégoûts.

Malgré ce secours, Chamfort sentait de jour en jour davantage le poids des chaînes que lui imposaient les attentions et les égards mêmes du prince : il se trouvait malheureux de l'idée de ne pouvoir y échapper et il ne cessa de se tourmenter qu'il n'eût brisé tous les liens dont il se sentait garrotté.

Libre enfin de toutes entraves, le désir de se rapprocher de quelques amis que l'épreuve qu'il venait de subir ne lui avait rendus que plus chers, lui fit prendre un petit appartement à Auteuil. Dégoûté des grands, du monde, des succès littéraires, une vie philosophique et indépendante était désormais toute son ambition; mais une nouvelle épreuve l'attendait. Dans une visite qu'il fit à Boulogne, il rencontra une femme dont l'amabilité peu commune, l'esprit fin et solide, le caractère noble et prononcé le frappèrent. M^{me} B... n'était plus jeune; mais une taille avantageuse, de fort beaux yeux, une politesse aisée, une conversation spirituelle lui tenaient lieu de jeunesse, et l'on remarquait en elle plutôt les fruits que les pertes de l'âge. Elle avait été élevée à la Cour de la duchesse du Maine : elle y avait connu les principaux personnages qui figuraient alors sur la scène du monde, et sa mémoire fidèle était une sorte de répertoire de l'histoire anecdotique de ce temps. Chamfort lui plut autant qu'elle lui avait plu; leurs esprits sympathisèrent, et la liaison fut promptement formée. Il céda d'abord à cette nouvelle amie son appartement d'Auteuil, où il l'allait voir tous les jours; mais bientôt ils conçurent tous deux le projet de s'isoler entièrement du monde, et de vivre uniquement l'un pour l'autre. Ils se retirèrent en effet à Vaudouleur, près d'Etampes; ils y passèrent six



mois, et les lettres de Chamfort attestaient à ses amis qu'ils y étaient aussi heureux que le premier jour, lorsqu'une maladie cruelle et subite lui enleva cette femme intéressante. Il revint à Paris, plongé dans la plus profonde douleur.

Ce fut quelque temps après que M. de Choiseul-Gouffier l'emmena en Hollande pour le distraire de sa mélancolie, par la diversité des objets et par l'intérêt que ce pays inspire à tout voyageur philosophe. Le comte de Narbonne était du voyage. Ils se promenaient un jour sur un canal, dans un yacht hollandais; quelqu'un racontait à haute voix je ne sais quelle aventure peu honorable dont un gentilhomme français était le héros. Chamfort qui avait paru à peine écouter cette histoire, se lève, prend d'une main celle de Choiseul, et de l'autre celle de Narbonne, puis les regardant alternativement tous les deux; et leur secouant fortement le bras : Connaissez-vous, dit-il, rien de plus plat et de plus bête qu'un gentilhomme français? Les deux amis rirent aux éclats de cette apostrophe; et nous avons entendu l'un d'eux la raconter en 1791, en dînant avec de prétendus patriotes d'alors, nobles comme lui, mais qui n'avaient pas tous autant que lui le bon esprit de la trouver plaisante.

Depuis sa tragédie de *Mustapha*, dont le succès moindre à Paris qu'à Fontainebleau, avait eu cependant le double effet des grands succès, l'estime des connaisseurs, l'envie et le déchaînement des rivaux médiocres, Chamfort n'avait rien donné au public; mais ses titres n'étaient pas douteux, et l'Académie française, ayant perdu M. de Sainte-Palaye, s'honora en le lui donnant pour successeur. Il savait dès lors que penser de cette société littéraire où l'on avait tant multiplié les admissions de gens de la Cour et de gens en place, que sur quarante académiciens il n'y avait que quinze ou seize gens de lettres; mais dans la position où il était alors, si ce n'était ni un grand honneur, ni une



grâce d'être de l'Académie, c'était pour ainsi dire un devoir : il en fut donc.

Bientôt, Mirabeau chercha et saisit l'occasion de se lier avec lui. Entre ces deux hommes si différents en apparence, il s'établit promptement une véritable intimité : c'est que dans ce qu'ils avaient tous deux de bon et de louable, leurs différences apparentes cachaient des rapports secrets. Le caractère principal de l'un s'alliait avec ce que l'autre avait d'accessoire : la force, l'impétuosité, la sensibilité passionnée dominaient dans Mirabeau ; la finesse d'observation, la délicatesse ingénieuse dans Chamfort : mais rarement un homme à grands mouvements d'âme, tel que le premier, eut dans l'esprit plus de nuances délicates ; rarement aussi un homme d'un esprit fin et profond, d'un talent pur et fini, tel que le second, eut dans l'âme plus de force et plus de chaleur.

Dans sa liaison avec Chamfort, on vit toujours Mirabeau le regarder comme son supérieur et son maître, même en énergie et en force morale.

« J'ai beaucoup gagné dans votre commerce, lui écrivait-il ; j'y gagnerai davantage. Il est peu de jours, et surtout il n'est point de circonstances un peu sérieuse où je ne me surprenne à dire : *Chamfort froncerait le sourcil, ne faisons pas, n'écrivons pas cela ; ou Chamfort sera content.* »

La Révolution, dès son origine, absorba Chamfort tout entier. Adieu les rêveries philosophiques, la poésie, les douces études ; il ne tenait plus en place : dès le matin, ou il allait trouver ceux qui agissaient alors le plus sur l'opinion publique, ou il les recevait chez lui. De sa tête active et féconde jaillissaient les idées de liberté, revêtues de formes piquantes. Jamais il ne fut plus habituellement en verve ; jamais il ne dit plus de ces mots qui frappent l'imagination et qui restent dans la mémoire. Malgré son aversion pour le bruit, il se mêlait dans les groupes ; il écoutait avidement ; il étudiait l'esprit du



peuple et les degrés de son effervescence. *Cela va bien*, disait-il, aux approches du 14 juillet; *je crois que nous ferons quelque bon coup de tête*. Après cette grande et heureuse crise, quelques aristocrates se demandaient devant lui ce que devenait la Bastille: *Messieurs*, répondit-il, *elle ne fait que décroître et embellir*. Pendant toute l'année 1789 la Révolution fut sa seule pensée, et les triomphes du parti populaire ses seules jouissances. Il fut du nombre des trente-six patriotes qui se rassemblaient tous les jours, et dinaient ensemble tous les vendredis, jour qui n'étant pas académique avait été choisi en sa faveur. Cette réunion devint, bientôt après, le club de 1789. Quel que fût le but de cette société dans l'intention de ceux qui la formèrent, l'esprit patriotique qui l'avait animée d'abord, ne s'y soutint pas longtemps. Bientôt Chamfort ne la regarda plus que comme un club d'échecs: il y faisait tous les jours plusieurs parties de ce jeu qu'il aimait beaucoup. Souvent distrait par la conversation, les mots qui lui échappaient choquaient quelques opinions, mais plaisaient à tous les esprits; et sa partie était presque toujours entourée de gens plus attentifs à ses distractions qu'à son jeu.

Sans doute il n'espérait pas dès lors que la Révolution nous mènerait si promptement à la République; mais c'était d'opinions et de sentiments républicains que son cœur et son esprit étaient remplis. Dès le mois de juillet, il faisait prier l'entrepreneur du *Mercur* de rendre ce journal *un peu plus républicain*; *il n'y a plus que cela qui prenne*.

Il fut bientôt lui-même à portée de lui imprimer ce caractère de liberté, du moins dans la partie littéraire; car la partie politique était incurable. Cette révolution qu'il aimait tant, le ruinait. Par les soins et le crédit de ses amis, sa petite fortune s'était élevée à huit ou neuf mille livres de rentes. La plus grande partie était en pen-



sions, et les pensions furent supprimées en 1790. Le lendemain du jour où le décret fut porté, il alla avec Rœderer voir à la campagne son confrère Marmontel. Ils le trouvèrent, ainsi que sa femme, gémissant pour leurs enfants de la perte que le décret leur faisait éprouver. Chamfort prit un des enfants sur ses genoux : « Viens, dit-il, mon petit ami, tu vaudras mieux que nous : quelque jour tu pleureras sur ton père, en apprenant qu'il eut la faiblesse de pleurer sur toi, dans l'idée que tu serais moins riche que lui (1). Le matin du même jour, il écrivait à Madame Panekouke (2) :

« J'entends crier à mes oreilles tandis que je vous écris : *Suppression de toutes les pensions de France*; et je dis : supprime tant que tu voudras : je ne changerai ni de maximes ni de sentiments. »

Ce fut alors que cette excellente amie l'engagea à travailler pour le *Mercure*, et qu'elle lui fit offrir par son mari une collaboration utile. Entre les articles qu'il y fournit, on distingua surtout les extraits (3) des Mémoires du maréchal de Richelieu, et de sa vie privée ; ceux des Mémoires de Ducloux et de son voyage en Italie. Ce sont moins des extraits qu'une suite de réflexions critiques du meilleur ton, du meilleur goût, assaisonnées du sel le plus piquant de la satire, sur l'époque honteuse de notre histoire qu'encompassent ces différents ouvrages ; la vieillesse de Louis XIV, la Régence, et presque tout le règne de Louis XV.

L'odieux et le ridicule y sont jetés à pleines mains sur tous les abus monarchiques, sur la Cour, le clergé, la no-

(1) *Journal de Paris*, an III de la Rép. n. 178.

(2) Il était attaché à cette femme aimable par une amitié déjà très ancienne : c'est chez elle, à Boulogne, qu'il avait connu Madame B... ; c'est à elle que sont adressées plusieurs de ses lettres, tome III ; et notamment la dernière, écrite après l'acte de violence qu'il venait d'exercer sur lui-même.

(3) Ainsi appelait-on alors les comptes rendus.



blesse. « Ce qui m'amuse le plus, disait-il, en remplissant cette mission civique, c'est de penser que le *Mercure* est tiré à 10 ou 12,000 exemplaires, que grâce au rédacteur de la partie politique, toute l'aristocratie y souscrit, et qu'en recevant pour son argent les génuflexions de M. Mallet du Pan, elle reçoit aussi mes soufflets. » Ceux qui disent que Chamfort n'a rien écrit pendant la Révolution ne se rappellent pas le mérite de ces articles qui étaient des espèces d'ouvrages, et l'influence d'éditions aussi nombreuses, répandues à la fois en tant de mains. Ils oublient aussi qu'il commença le recueil important des *Tableaux de la Révolution* (1) où dans des discours accompagnés de gravures, les événements remarquables étaient éloquentement retracés. Ils oublient enfin, ou peut-être ils ignorent, que sa plume fut souvent occupée à ce qu'on peut nommer de bonnes œuvres secrètes : que plus d'un orateur dans l'Assemblée constituante, mit à contribution son talent et son patriotisme (2) et que de plus, comme l'a fort bien observé un des défenseurs de sa mémoire, (3) quand même il n'aurait rien écrit, on doit mettre en ligne de compte pour les progrès de l'esprit public, une foule de mots saillants qui ont passé mille fois dans toutes les bouches.

Ni Marat, ni Robespierre, ni aucun de ces autres misérables qui commençaient alors à peser sur la France

(1) In-folio, belle édition de Didot. Chamfort en donna 13 livraisons contenant chacune deux tableaux; l'ouvrage a été continué jusqu'à la 25^e livraison par l'auteur de cette notice.

(2) Si Mirabeau eût vécu jusqu'au temps où les académies furent détruites, s'il eût prononcé à la tribune le discours que Chamfort avait fait pour lui et qui se trouva dans les papiers de Mirabeau après sa mort, on n'en aurait peut-être jamais connu le véritable auteur; et il eût passé pour l'un des chefs-d'œuvres de cet orateur célèbre.

(3) V, n° 178. *Journal de Paris*.



ne lui en imposèrent : il ne se gênait sur aucun d'eux. Indigné de la prostitution qu'ils avaient faite du doux mot de *fraternité*, il traduisait cette inscription tracée sur tous nos murs : *Fraternité ou la mort*, par celle-ci : *Sois mon frère ou je te tue*. Il disait : « La fraternité de ces gens-là est celle de *Cain et d'Abel*. » On lui faisait observer qu'il avait répété plusieurs fois ce mot : « Vous avez raison, répondit-il, j'aurais dû dire, pour varier, *d'Étéocle et de Polinice*. » Pour célébrer l'anniversaire du 21 janvier, la Convention s'étant rendue sur la place de la Révolution; on eut la barbarie d'y faire, à l'instant même, plusieurs exécutions, comme pour lui en donner le spectacle. C'était le temps où l'on offrait au peuple, à tous les théâtres, des représentations gratuites. On racontait le soir, devant Chamfort, la scène horrible du matin. « Fort bien ! dit-il d'un ton grave, c'est le *gratis* de la Convention. » Lorsque par méprise, ou seulement pour le tourmenter, on l'eut arrêté, peu de jours avant le 31 mai, et conduit au comité de sûreté générale, ou après l'avoir fait attendre plus de deux heures dans une antichambre, on le relâcha sans l'interroger, ni même le traduire devant ce tripot de conjurés, il racontait au club à tout venant son histoire : il ne tarissait pas sur ce qu'il avait vu et entendu ; sur les allées et les venues du *citoyen* Marat et du *citoyen* Robespierre ; sur leur contenance, leur air, leurs paroles souveraines. Ses sarcasmes étaient autant de crimes, qui étaient notés, dénoncés et dont on se promettait dès lors de lui faire porter la peine.

Il avait plus d'un titre à la haine de ce parti, à qui il ne fallait ni esprits pénétrants, ni philosophes, ni âmes élevées et fermes ; parce que ce n'est pas de tout cela que se composent des esclaves. De plus il possédait une place, c'était encore un titre de proscription ; et ce qui en était un bien plus fort, il la tenait de Roland. Ce ministre avait jugé à propos de partager en deux la place de bibliothé-



caire de la Bibliothèque nationale ; il avait offert une de ces deux parts à Chamfort et l'autre à Carra. Il était assez surprenant de voir associér dans les mêmes fonctions deux hommes qui avaient entre eux aussi peu de rapports. Carra, homme d'un caractère assez doux, quoique écrivain très virulent, avait servi la liberté à sa manière ; son petit journal des *Annales Politiques*, était une des troupes légères, ou si l'on veut des enfants perdus de la révolution : le ton en était courageux, violent et populaire ; aussi plaisait-il beaucoup au peuple et surtout aux armées : du reste Carra était employé depuis longtemps à la bibliothèque dans une place secondaire, et Roland crut devoir récompenser ainsi son patriotisme et ses anciens services. Chamfort hésita longtemps avant d'accepter : malgré la gêne de sa position, il eût peut-être refusé, sans les conseils et les instances de ses amis, qui se sont repentis ensuite de l'avoir engagé à se mettre en vue, aux approches du temps où il n'y eut plus, pour l'homme de mérite et l'homme de bien, de salut que dans l'obscurité.

Celui qui avait proposé pour devise à nos soldats, entrant en pays ennemis : *Guerre aux châteaux, paix aux chaumières* ; celui qui disait encore en 1792 : « Je ne croirai pas à la Révolution tant que je verrai ces carrosses et ces cabriolets écraser les passants », ne pouvait pas aisément passer pour un ennemi du peuple. Aucune des opinions de circonstance que le parti oppresseur reprochait au parti opprimé n'avait été la sienne ; et il avait pour ainsi dire voté aussi ouvertement dans le club et dans la société qu'il aurait fait à la tribune. Comment donc le saisir, et sous quel prétexte le frapper ? On en fut d'abord embarrassé ; mais après le massacre des 22 représentants du peuple, après que les meilleurs citoyens eurent été sacrifiés, et lorsque la tyrannie érigée par le crime, appuyée sur la terreur publique, ne garda plus de mesures, les calomnies d'un misérable délateur, employé subalterne à



la Bibliothèque nationale (1), suffirent pour jeter dans les fers et Chamfort, et avec lui le vénérable Barthélemy, son neveu Courçay, et deux autres employés supérieurs à la même bibliothèque.

La maison où ils furent conduits (2) était incommode et malsaine. L'auteur du voyage d'Anacharsis n'y resta que jusqu'au lendemain, comme si l'on se fût contenté d'avoir insulté dans sa personne, l'érudition, la philosophie, la vertu et la vieillesse. Chamfort et les deux autres en furent aussi retirés quelques jours après ; mais il y avait déjà beaucoup souffert ; ses infirmités habituelles exigeaient des soins, et souvent de la solitude : il n'avait pu ni se soigner, ni être seul un instant. Il conçut dès lors pour la prison une horreur profonde et jura de mourir plutôt que de s'y laisser reconduire ; il n'en était pas sorti tout à fait libre : on lui avait donné un gendarme, et quoiqu'il fut alors d'usage de ruiner par ce moyen ceux qui préféraient ce genre de captivité à la réclusion, l'on avait consenti à partager la surveillance d'un seul garde, entre Chamfort et ses camarades. Ils le payaient et le nourrissaient en commun ; ils avaient la simplicité de le faire manger avec eux ; et dans ces dîners de détenus, Chamfort parlait tout aussi librement qu'il l'eût jamais fait au milieu des sociétés les plus sûres.

Cela dura plus d'un mois ; et pendant ce temps, la tyrannie faisait chaque jour des progrès sanglants ; chaque jour il devenait, pour un honnête homme, plus difficile, mais aussi plus indifférent de vivre. Un jour, à la fin du repas, le gendarme dit cruellement et sans préparation aux trois convives, qu'ils eussent à faire leur paquet, et qu'il avait ordre de les ramener, à l'instant même, dans une maison d'arrêt. Chamfort crut que c'était aux Madelonnettes qu'on

(1) Il se nommait Tobiesen Duby.

(2) Les Madelonnettes.



voulait le reconduire ; et il se souvint de son serment. Sous prétexte de faire ses préparatifs, il se retira dans son cabinet, au bout de la galerie où était sa bibliothèque ; il s'y enferme, charge un pistolet, veut le tirer sur son front, se fracasse le haut du nez et s'enfoncé l'œil droit. Etonné de vivre, et résolu de mourir, il saisit un rasoir, essaie de se couper la gorge, y revient à plusieurs fois et se met en lambeaux toutes les chairs : l'impuissance de sa main ne change rien aux résolutions de son âme ; il se porte plusieurs coups vers le cœur, et commençant à défaillir, il tâche par un dernier effort de se couper les deux jarrets et de s'ouvrir toutes les veines. Enfin vaincu par la douleur, il pousse un cri et se jette sur un siège, où il reste presque sans vie. Le sang coulait à flots sous la porte. Sa gouvernante entend ce cri, voit ce sang ; elle appelle, on vient, elle frappe à coups redoublés : on enfonce la porte ; le spectacle qui s'offre aux yeux interdit toute question. Chacun s'empresse à étancher le sang avec des mouchoirs, des linges, des bandages. On transporte le mourant sur son lit. Des gens de l'art et des officiers civils sont appelés : tandis que les uns préparent l'appareil nécessaire à tant de blessures, Chamfort d'une voix ferme, dicte aux autres une déclaration ainsi conçue : « Moi, Sébastien-Roch-Nicolas Chamfort, déclare avoir voulu mourir en homme libre, plutôt que d'être reconduit en esclave dans une maison d'arrêt ; déclare que si par violence on s'obstinait à m'y traîner dans l'état où je suis, il me reste assez de force pour achever ce que j'ai commencé. Je suis un homme libre ; jamais on ne me fera rentrer vivant dans une prison. » Il signa cette déclaration romaine, et sans daigner s'apercevoir que la pièce voisine du cabinet où était son lit se remplissait de gens envoyés près de lui par la section, il continua de s'expliquer librement sur les motifs de l'action qu'il venait de commettre.

Ma femme qu'on était venu avertir, accourut chez lui



toute en larmes (1) : « Ma chère amie, lui dit-il, dès qu'il l'aperçut, vous voyez à quoi sont réduits les patriotes. Je plains votre cher mari ; je vous plains : pour moi, tout est dit, je n'ai à me reprocher que d'avoir trop vécu. » J'arrivai peu de temps après : je n'oublierai jamais ce spectacle. Sa tête et son col étaient enveloppés de linges sanglants ; son oreiller, ses draps étaient aussi tachés de sang : le peu qu'on apercevait de son visage en était encore couvert. Il parlait avec moins de violence, et commençait à sentir sa faiblesse. Je restais debout près de lui, muet de saisissement, d'admiration et de douleur. « Mon ami, me dit-il en me tendant la main, voilà comme on échappe à ces gens-là : ils prétendent que je me suis manqué, mais je sens que la balle est restée dans ma tête ; ils n'iront pas l'y chercher. » Tout ce qu'il disait avait ce caractère d'énergie et de simplicité. Après un moment de silence, il reprit d'un air tout à fait calme, et même de ce ton ironique qui lui était assez familier : « Que voulez-vous ? voilà ce que c'est que d'être maladroit de la main ; on ne réussit à rien, pas même à se tuer. » Alors il se mit à me raconter comment il s'était *perforé* l'œil et le bas du front au lieu de s'enfoncer le crâne ; puis *charcuité* le col au lieu de se le couper ; et *balafré* la poitrine sans parvenir à se percer le cœur : Enfin, ajouta-t-il, je me suis souvenu de Sénèque, et en l'honneur de Sénèque j'ai voulu m'ouvrir les veines ; mais il était riche, lui ; il avait tout à souhait, un bain bien chaud, enfin toutes ses aises : moi je suis un pauvre diable, je n'ai rien de tout cela : je me suis fait un mal horrible, et me voilà encore ; mais j'ai la balle dans la tête,

(1) J'aurais voulu éviter ici le style direct et ne parler ni de ma femme, ni de moi ; mais la fidélité du récit en eût souffert : il m'eût fallu altérer quelques paroles de Chamfort ; et il est de mon devoir de n'y rien changer ; tout ce que je puis faire, c'est de contenir des sentiments qui feraient perdre à cette notice le ton qu'elle doit avoir.



c'est là le principal. Un peu plus tôt, un peu plus tard, voilà tout. »

En ce moment le gendarme qui avait conduit ses camarades, d'infortune, entra dans la pièce voisine ; Chamfort reconnut sa voix, et me pria de l'appeler : « Eh bien, lui dit-il, où les avez-vous menés ? — Au Luxembourg, citoyen. — Au Luxembourg ! Ah ! ah ! je croyais qu'il fallait retourner aux Madelonnettes, que j'ai en horreur : si j'avais su que ce fût au Luxembourg... je ne me serais peut-être pas tué... ; mais au reste j'ai toujours eu raison de faire ce que j'ai fait. »

Cependant les officiers de la section, le juge de paix et les commissaires avaient fini leurs opérations, et voulaient placer près du malade quatre *sans-culottes* qu'il fallait payer. Chamfort leur dit qu'il ne méritait pas tant d'honneur, que deux seraient assez pour ses besoins et beaucoup trop pour sa fortune. Alors entra dans la chambre, au milicu de tout ce monde, un homme bizarre, qui passe pour être fort savant en grec, mais pour ignorer beaucoup d'autres choses ; et pour qui, après la mort funeste de Carra et la démission de Chamfort (1), on avait rétabli la place unique de bibliothécaire. Il avait appris cet accident, et venait s'assurer du fait : « Mais, dit-il, M. de Chamfort n'a donc pas lu mon discours contre le suicide ! C'est un ouvrage qui a eu beaucoup de succès. J'y prouve *primo*, j'y prouve *secundo*. » Le voilà qui fait, sans qu'on l'en prie, tout l'extrait de son discours ; personne ne lui répondant un mot, il partit sans s'informer de l'état du malade, sans témoigner pour lui le moindre intérêt. Les personnes qui étaient là se retirèrent, Chamfort s'était assoupi. Je sortis

(1) A son retour des Madelonnettes, Chamfort crut apaiser ses persécuteurs en donnant sa démission. Sa place fut offerte à l'honnête Ducis qui la refusa, quoique pauvre, parce qu'il trouvait avec raison indigne d'un homme de lettres de l'accepter en de telles circonstances.



en le recommandant aux soins des deux gardes qu'on lui avait laissés et tâchant de donner à sa gouvernante, qui avait presque perdu la tête, une espérance que je n'avais pas.

On n'en eut aucune pendant plusieurs jours : il souffrait beaucoup de ses plaies, mais sans se plaindre, et soutenait toujours qu'il n'en reviendrait pas. Les gardes qui se tenaient sans cesse auprès de lui ne l'empêchaient pas de parler librement. Un de ses amis lui reprochait avec tendresse d'avoir tenté de se donner la mort. « Je pouvais me tuer en sûreté, répondit-il : je ne risquais pas du moins d'être jeté à la voierie du Panthéon. » C'est ainsi qu'il l'appelait depuis l'apothéose de Marat. Il demandait les nouvelles, se faisait lire les journaux du soir, s'expliquait sans ménagement sur les événements et sur les séances : et concluait assez ordinairement de ce qu'il venait d'entendre, qu'il avait fort bien fait de se tuer.

Mais la crise de la suppuration étant passée, le chirurgien qui le traitait, répondit de sa vie. En effet, les progrès de la guérison furent très rapides : quoique son œil blessé fût le moins mauvais des deux, et qu'il l'eût presque entièrement perdu, il commença bientôt à pouvoir lire et même à faire des vers. Il s'amusait à traduire des épigrammes de l'Anthologie (1). Au bout d'une vingtaine de jours, il fut en état de se lever et même de sortir. Il avait obtenu qu'on lui retirât un de ses gardes ; il parut un soir chez moi avec l'autre : prévenus le matin de sa visite, nous avions réuni quelques amis. Permettez, dit-il en entrant, que je vous présente mon *sans-culotte*, qui est beaucoup moins sans-culotte que moi. C'était effectivement un grand homme assez bien vêtu, et de fort bonne mine, ayant l'air de quelque ancien valet de chambre de grand

(1) J'en ai entendu plusieurs, dont le tour était fort heureux. Il n'y en avait aucune dans ce que j'ai retrouvé de ses papiers.



seigneur ; mais n'importe, il était un des sans-culottes de la section Lepelletier, c'est-à-dire un de ceux que les chefs de la tyrannie populaire enrôlaient sous ce titre dans chaque section, pour aller chez ce qu'ils appelaient les riches, s'établir à ne rien faire que se chauffer, manger, dormir et recevoir cent sous par jour ; corruption d'un nouveau genre exercée sur la classe active du peuple, par des gens qui, lui promettant sans cesse les biens de la classe oisive, commençaient par lui en donner les vices.

Les hommes qui haïssaient le plus Chamfort, les amis les plus forcenés du régime dont il s'était si ouvertement déclaré l'ennemi, n'auraient pu le voir sans en être touchés, l'œil couvert d'une bande noire, presque totalement privé de la vue, les jambes encore affaiblies et douloureuses, proserit par ceux qui se disaient les amis du peuple, et portant sur toute sa personne des traces de l'effort courageux mais inutile qu'il avait fait pour leur échapper ; son ton était simple, sans jactance et sans amertume. Les tendres soins qu'il avait reçus de l'amitié semblaient avoir adouci l'idée du besoin qu'il en avait eu. Quelqu'un lui exprimait le plaisir de le voir revenir à la vie : « Ce n'est point à la vie, répondit-il, que je suis revenu ; c'est à mes amis. » Ce qui ce passait alors tous les jours n'autorisait que trop cette distinction aussi juste que touchante. Il en était profondément affecté ; il disait au sensible Colehen qui le félicitait d'être échappé à ses propres coups : « Ah mon ami ! les horreurs que je vois me donnent à tout moment l'envie de me recommencer. »

Il n'avait qu'à se louer de l'honnête homme qu'on avait placé près de lui : « Ils ont voulu, disait-il, me donner un garde et c'est un guide qu'ils m'ont donné. » Mais enfin c'était pour lui une charge très onéreuse ; il obtint enfin d'en être délivré.

Ses forces commençaient à peine à revenir qu'il s'occupait de quitter son logement à la Bibliothèque. Il en était vive-



ment pressé par son successeur, qui ayant déjà plus d'appartements qu'il n'en eût fallu à deux hommes de lettres, convoitait encore celui-là. Chamfort, obligé par la perte presque totale de ses moyens d'existence et par les frais considérables de sa détention et de son traitement, à regarder de très près à sa dépense, prit un entresol, composé d'une seule pièce, rue de Chabanais, où il s'établit avec ce qui lui restait de ses livres, seul, sans domestique, et simplement servi par une femme de ménage. Il reprit peu à peu quelques-unes de ses habitudes : la plus douce était d'aller voir presque chaque jour le très petit nombre d'amis qui lui avaient témoigné un intérêt constant dans son malheur. Il prit la ferme résolution de renoncer à ce qu'on appelle la société, et de se concentrer dans ce petit cercle. Il fit avec quelques-uns d'eux des projets de travaux littéraires ; et ce fut presque uniquement pour l'occuper d'une manière utile, que fut conçu le plan du journal intitulé : *La Décade Philosophique* (1).

Il éprouvait dans sa santé une révolution heurcuse ; il lui était resté jusqu'alors de fortes traces de ses anciennes infirmités. Une lueur d'astre se jetait tantôt sur ses yeux, tantôt sur ses oreilles ; il ressentait souvent des crispations d'estomac et des douleurs de vessie qui venaient de la même cause ; et son teint était habituellement celui d'un malade. Les plaies cruelles et nombreuses qu'il s'était faites, furent pour cette humeur une sorte de cautère violent : tandis qu'il en resta encore d'ouvertes, il se porta mieux et se sentit plus fort de jour en jour ; son teint devint net et presque coloré ; il prit même une apparence d'embonpoint. « Je me trouve, disait-il, plus vivace que jamais : c'est bien dommage que je ne me soucie plus de vivre. »

(1) Ce journal, qui parut peu de temps après, a traversé tous les orages de ces temps de barbarie. C'était, au milieu d'une inondation générale, le rameau de la colombe.



Mais en fermant ses dernières plaies, on devait lui ouvrir un cautère : on négligea cette précaution ; et il ne tarda pas à s'en ressentir. Il perdit tout à coup l'appétit, le sommeil, l'activité ; bientôt l'humeur se porta, comme il arrive toujours, vers la partie la plus faible : il éprouva des douleurs de vessie si violentes, que dès le premier jour il fut hors d'état de marcher. Le lendemain l'inflammation et la douleur augmentèrent prodigieusement. Ses amis effrayés appelèrent l'habile chirurgien Dessault, qui malheureusement ne connaissant point assez son tempérament, se trompa sur la nature du mal : il le traita par des topiques et des cataplasmes émollients. Le gonflement, et les souffrances allaient toujours croissant : on se détermina enfin à une opération qui, faite plus tôt, l'eût peut-être sauvé. L'humeur sortit en abondance, et le malade se sentit soulagé ; mais elle remonta dans la nuit : il eut un évacouissement très long : le lendemain matin, une seconde crise plus longue que la première épuisa ses forces, et il expira le 24 Germinal de l'an II de la République, non pas sur un grabat, comme le dit alors durement un journaliste (1), mais dans le très modeste asile où ses malheurs l'avaient relégué ; du reste ne manquant d'aucun des objets ni des soins que son état exigeait, et entouré jusqu'à la fin de quelques fidèles amis.

La tyrannie dont il mourait victime était alors si puissante et la terreur si générale, que ce fut un acte de courage que de l'accompagner jusqu'à sa dernière demeure. Un très petit nombre d'hommes fut jugé digne d'y être invité : la plupart s'y rendirent, et malgré l'usage plus barbare que philosophique qui privait les funérailles de tout appareil, cette triste cérémonie ne fut ni sans honneur ni sans larmes.

Après les détails où l'on est entré dans cette notice, il

(1) *Le Républicain.*



serait inutile de s'étendre sur le genre d'esprit et sur le caractère de Chamfort. Sous le premier rapport, le seul défaut que l'on put reprendre en lui, était un peu d'affectation ; encore était-ce plutôt dans son langage que dans son style. Le bonhomme Auger lui dit un jour : « Vous m'avez donné votre adresse avec tant d'esprit que je n'ai jamais pu la trouver. » Deux choses sont à remarquer dans ce mot : Auger le dit de bonne foi, sans y entendre malice ; et c'est Chamfort qui l'a raconté.

Quant au caractère et aux qualités de l'âme, diverses raisons ont pu le faire mal apprécier pendant sa vie. D'abord en général, un esprit supérieur, un caractère qui sort de l'ordre commun exige d'autres appréciateurs que ces hommes frivoles dont la vue-courte aperçoit à peine les qualités médiocres de ceux qui les environnent et leur ressemblent : les esprits étendus, profonds et philosophiques sont au-dessus de leur portée : ils les dédaignent ou les persécutent. Ensuite Chamfort eut une jeunesse très orageuse ; sa pauvreté, ses passions, son goût exclusif pour les lettres, qui l'éloignait de toute occupation lucrative, donnèrent à son entrée dans le monde un aspect qui put blesser des hommes austères ; et ceux qui l'ont suivi de moins près depuis cette ancienne époque, peuvent en avoir conservé de fâcheuses impressions. La vivacité de son esprit, celle de ses reparties, une certaine causticité naturelle qui est, plus souvent qu'on ne pense, compagne d'un bon cœur, mais qui en fait presque toujours suspecter la bonté, une invincible aversion pour la sottise confiante et l'impossibilité absolue de déguiser ce sentiment, inspiraient à beaucoup de gens une sorte de crainte qu'il prenait trop peu de soin de dissiper, et qui pour l'ordinaire se change facilement en haine. Enfin dans ses dernières années, la chaleur avec laquelle il embrassa la cause d'une révolution, qui heurtait tant de vieilles idées et blessait tant d'intérêts, lui fit de tous les ennemis de cette révo-



lution des ennemis personnels. Leur absurde et imprudente résistance aux premiers efforts de la liberté, leur obstination à rejeter les réformes et les innovations les plus nécessaires comme les plus justes, et à vouloir arrêter le mouvement le plus irrésistible, lui avait fait changer en indignation, le mépris bien prononcé qu'il eut toujours pour certains préjugés et pour certaines castes : dans l'expression de sa colère, il perdit souvent toute mesure : il adopta des anathèmes populaires ; et en les répétant, il les revêtit d'énergie et d'originalité : il avait pris, ainsi que beaucoup d'autres hommes d'un esprit cultivé, dans les réunions politiques et dans les clubs, l'habitude de parler haut, de soutenir son opinion à outrance, et de mettre la violence de la dispute à la place de la délicatesse d'une discussion pleine d'égards. Mais ces exagérations bruyantes étaient loin de partir de son âme ; et son humanité eut aussi des emportements, lorsqu'il vit que nos tyrans mettaient en action ce qu'il leur avait pardonné de vociférer et d'écrire. Il s'éleva contre leurs excès longtemps avant de croire qu'il pût jamais en être victime, comme il avait déclamé contre les censeurs des réformés longtemps après qu'elles l'eussent atteint lui-même. On a fort bien saisi le caractère de ses déclamations désintéressées, lorsqu'on a dit de lui qu'il poursuivit avec passion, jusques sur lui-même, tous les abus de l'ancien régime ; qu'il se déchaîna contre les pensions, jusqu'à ce qu'il n'eût plus de pensions ; contre l'Académie, dont les jetons étaient devenus sa seule ressource, jusqu'à ce qu'il n'y eût plus d'Académie ; contre toutes les idolâtries, toutes les servilités, toutes les courtoisies, jusqu'à ce qu'il n'existât plus un homme qui osât se montrer empressé à lui plaire ; contre l'opulence excessive, jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus un ami assez riche pour le mener en voiture ou lui donner à dîner ; qu'enfin il se déchaîna contre la frivolité, le bel esprit, la littérature même, jusqu'à ce



que toutes ses liaisons, occupées uniquement des intérêts publics, fussent devenues indifférentes à ses écrits, à ses comédies, à sa conversation (1). On a aussi défini avec justesse son apparente misanthropie : c'était la même que celle de J.-J. Rousseau. « Il haïssait les hommes, mais parce qu'ils ne s'aimaient point; et le secret de son caractère est tout entier dans ce mot qu'il répétait souvent : *Tout homme qui à quarante ans n'est pas misanthrope, n'a jamais aimé les hommes.* » (2)

Les événements de sa vie prouvent que la trempe de son âme était naturellement forte, et qu'habitué de bonne heure à lutter avec l'adversité, il ne s'en laissa jamais abattre. La philosophie renforça tellement en lui la nature, qu'après avoir pendant quelques années joui des douceurs de l'aisance, il sut, déjà sur son déclin, envisager avec courage et sérénité, une position presque aussi malheureuse que celle où il avait passé sa jeunesse. De là cette probité sévère, cette fierté qui ne savait composer avec rien de petit ni de servile; cet amour de l'indépendance qui repoussait toute chaîne, fût-elle d'or. Son plus grand malheur peut-être, s'il n'en trouva pas le dédommagement dans la philosophie et dans la vérité, fut d'être trop tôt et trop complètement détrompé de toute illusion. Celle de l'amitié, si c'en est une, était la seule qu'il eût conservée. Il est impossible de rendre davantage à ses amis, d'en être plus occupé, d'avoir avec eux plus d'abandon, d'épanchement et de confiance. Si l'un d'eux était malade, quelquefois malade lui-même, en dépit du temps, de la saison, des distances, il allait tous les jours passer quelques moments auprès de lui : on l'a vu pendant la longue maladie qui conduisit l'honnête Bret au tombeau, ne pas laisser passer un jour sans aller distraire de ses maux ce

(1) *Journal de Paris*, n° 178.

(2) *Ibid.*

bon vieillard, par les charmes d'une conversation aimable. Lorsqu'il pouvait rendre service, c'était avec un empressement, une discrétion, une délicatesse, qui faisaient de ce service, quelque léger qu'il fût, un bienfait, un plaisir de la reconnaissance, un besoin même de l'amitié.

Pour ne citer que des hommes qui ont un nom dans les sciences et dans les lettres, il eut pour amis Thomas, Chabanon, Condorcet, Sicyès, Ducis, Laroche, Cabanis, Sélis, Bitaubé : après de pareils noms, qui ne se trouverait heureux de l'avoir aimé ? Qui ne trouverait aussi doux qu'honorable de l'avoir été de lui ?

GINGUENÉ.

II. — Chamfort naquit en 1741, dans un village près de Clermont en Auvergne, et mourut en 1794, le 24 germinal an II de la République.

Il ne connut que sa mère, et fut bon fils.

Il s'appelait *Nicolas*, et n'eut point d'autre nom tout le temps qu'il fut au collège des Grassins, boursier comme la plupart de ceux qui se distinguaient par leurs études. Les prix qu'il y remporta, quelques espiègleries de jeunesse, avaient rendu ce nom fameux, lorsqu'il le quitta pour celui de Chamfort.

Que ce fût vanité, faiblesse, inspirées par la crainte qu'un nom trop vulgaire n'imprimât quelque ridicule à ses talents ; je ne sais : mais il ne put échapper à ce ridicule, lorsqu'un de ses anciens camarades le rencontrant dans le monde, le reconnut et lui dit assez plaisamment : « Il faut convenir que tu as bien de l'esprit, pour avoir fait de Nicolas, Chamfort ! »

C'est sous ce nom, bientôt célèbre par de plus grands succès dans les lettres, qu'il parut, à une époque où la philosophie, nous dit Voltaire, commençait à remuer les fondements de la morale et de la société.

Le bel esprit dominait surtout à cette époque philosophi-



que. Il avait été mis à la mode par Duclos, homme très moral d'ailleurs, et Crébillon le fils, qui ne prétendait guère qu'à la grâce.

Duclos s'aperçut d'une ressemblance frappante entre la tournure d'esprit du jeune Chamfort et la sienne : il s'empressa d'autant plus volontiers à l'introduire dans le monde. Il faut remarquer qu'à cette époque, on commençait aussi à sentir la nécessité des *prôneurs*, sans lesquels on ne peut plus, même de nos jours, y faire un scul pas.

Duclos, d'un caractère naturellement brusque, et vrai breton, armé, a dit quelqu'un, de sa franchise apparente comme d'un sabre dont il faisait toujours peur, sans le tirer souvent ; d'Alembert, plus fin, mais moins franc, à coup sûr, et tel que sa correspondance avec Voltaire le définit encore mieux que tout ce qu'on peut en dire lorsqu'on l'a bien connu ; ces deux coryphées de l'Académie, qui avaient d'autant plus d'empire sur tous les beaux esprits, qu'ils blâmaient beaucoup, et ne louaient guère, parurent à Chamfort les seuls prôneurs qu'il lui convenait de s'assurer pour imposer davantage.

Il s'acquît d'abord le premier par *le trait* qu'il s'étudia peut-être à donner au genre d'esprit dont il était doué pour la saillie, et ce genre était celui où Duclos excellait ; c'était celui que la liberté, pour ne pas dire l'audace des mœurs de la Régence, avait fait naître vers le commencement de ce siècle, où Duclos l'avait puisé dans les meilleures sociétés.

On a vu depuis que cette audace, pour ne pas dire cette liberté, devait encore produire à la fin de ce siècle.

Mais ne perdons pas de vue Chamfort dans cette nouvelle carrière, où je le suivais de loin, lorsqu'il y entra.

Il m'informait lui-même alors des progrès de sa route brillante ; il me les racontait sans faste, sans orgueil.

« Mon cœur *était* flatté plus qu'il *n'était* surpris. »

J'applaudissais à ses succès ; j'applaudissais à sa piété



vraiment filiale pour sa mère qu'il soulageait. Elle vieillit assez pour jouir des bienfaits d'un fils qui venait la chercher dans l'ombre, où il ne rentrait plus que pour elle.

Je l'allais voir presque tous les matins ; nous lisions ensemble l'Arioste et la *Pucelle*, rapprochant l'imitation de l'original, autour d'un petit poêle où nos livres se desséchaient ; et les heures s'écoulaient avec trop de rapidité. Je le laissais retourner ensuite dans le tourbillon du monde qu'il m'analysait le lendemain, à moi qui le fuyais comme il le recherchait.

Quand ce train de vie eut continué tout un hiver, je m'aperçus, avec surprise, d'une sorte de cynisme d'esprit qu'il alliait à ce mélange de goûts de sentiments qui nous rapprochaient.

J'admirais ses talents ; mais je le plaignais d'en racheter l'éclat par celui des passions qu'il s'applaudissait de ne point gouverner, et auxquelles il se livrait *en Hercule, avec les formes d'Adonis* : c'était l'expression d'une femme qui se piquait de bien définir les hommes,

Du reste, il s'est peint lui-même sous ce rapport, en disant : « J'ai détruit mes passions, à peu près comme un homme violent tue son cheval, ne pouvant le gouverner. »

Je le vis presser lui-même le cours du torrent qui l'entraîna. Je l'avoue à regret, je renonçai dès lors à sa société, sans cesser de l'aimer. Je le perdais, il me revenait ensuite, mais je ne le cherchais plus. Rien de simple n'entra depuis dans son caractère, qui se composa de toutes les nuances de l'esprit de son siècle.

Chamfort fréquenta bientôt toutes les classes du monde ; il succomba volontairement à toutes les tentations ; des femmes avilies le perdirent enfin, si jeune encore, qu'à peine il eut le temps de l'être.

Né avec une sensibilité exquise, il avait un tact, une finesse d'esprit et une justesse de goût, qui, pour les beaux



arts, tiennent plus ou moins à ce précieux don. Eh ! avec cela, il semblait destiné à être la dupe de toutes les sottises, de toutes les folies de son siècle.

La nature l'avait doué d'une finesse aimable, spirituelle et régulière, douce et attrayante ; mais on y démêlait un fonds de causticité, de morosité même, qui rendaient son caractère fort inégal. Il était sujet aux boutades. On s'apercevait à ses manières qu'il n'était pas né dans le grand monde où il s'était jeté sans l'estimer plus qu'il ne le valait, comme les libertins recherchent le plus les femmes dont ils disent du mal. Il y était gauche, et crut remplacer ce défaut d'aisance en s'y mettant à son aise.

L'édifice de sa constitution, naturellement des plus solides, fut bientôt ruiné de fond en comble ; il abjura, malgré lui, des plaisirs auxquels il s'était livré avec trop d'impétuosité.

Dès lors il négligea sa toilette et son habillement, qu'il n'avait, au surplus, jamais trop soignés.

Sur ce que je lui observais, longtemps après, qu'il poussait trop loin l'abandon de l'extérieur et même de la propreté, il me répondait : « Que voulez-vous ? il fallait bien autrefois s'occuper de plaire aux femmes. A quoi me servirait-il aujourd'hui d'y prétendre ! »

Je le vis, depuis cette époque désastreuse, où son physique souffrit tant, obligé de se livrer aux soins pénibles et journaliers d'une santé délabrée, prodiguée en pure perte.

La fortune ni les privations n'ont jamais troublé son indépendance. Sa philosophie, à cet égard, ne ressemblait à l'insouciance que parce qu'elle tenait peut-être plus à l'habitude de se passer de ce qu'il n'avait pas, qu'au moindre effort pour s'en priver volontairement.

Chamfort ne dut rien à l'intrigue, ni aux petits moyens qu'elle emploie ; encore moins à la servilité où son caractère n'eût jamais appris à se plier. Mais la conscience de ses talents ne le trompa point ; elle lui faisait même pré-



sager l'avenir avec certitude. — « Vous voyez là ma fortune », me dit-il froidement un jour, en me montrant un manuscrit sur la table où il écrivait. C'était sa tragédie de *Mustapha et Zéangir*. Elle lui ouvrit en effet les portes de l'Académie, lui valut des pensions à la Cour et la place de secrétaire des commandements du prince de Condé.

Las de jouer le rôle de philosophe et de bel esprit, moitié cynique, moitié contemplatif, il rencontra une femme bien vive, bien spirituelle, sur le retour de l'âge comme lui. C'était la veuve d'un médecin, qui avait été belle ; avec une physionomie pleine d'âme et d'expression ; parlant bien, mais beaucoup trop peut-être pour toujours bien parler ; elle avait conservé tout l'empire de son sexe, qu'elle n'exerçait plus que sur le cœur, par l'esprit qu'elle avait aussi jeune, aussi aimable qu'à quinze ans. Ils s'attachèrent bientôt l'un à l'autre, et résolurent de se dérober à ce tourbillon fantastique où ils s'étaient rencontrés, pour ne plus se quitter. Ils conviennent d'aller vivre à quelques lieues de Paris, pour n'y plus revenir. Chamfort m'en fit part, et je reçus leurs adieux avec l'émotion que devait m'inspirer le bonheur de mon ami. Car, pour avoir aimé toutes les femmes dans sa jeunesse, il n'en avait jamais possédé réellement une seule ; et s'il pouvait se promettre d'être heureux, ce ne devait être qu'avec une femme de cette trempe, et qui fût son amie. J'ai vu Chamfort l'aimer aussi ardemment qu'une maîtresse, aussi tendrement que sa mère. A peine étaient-ils établis dans cette retraite où ils voulaient recommencer à vivre, que cette femme mourut. Il en fut affligé comme de la perte la plus sensible qu'il ait éprouvée (1).

C'était sa volonté qu'il perdait en elle ; car il n'avait

(1) C'est à l'occasion de sa mort, suivant toute apparence, qu'il fit ces beaux vers de sentiment, *A celle qui n'est plus* (Voir p. 317).



jamais eu jusque-là que des caprices, comme un enfant mal élevé pour lequel il faut vouloir. Il revint à Paris, et retomba dans ses inconséquences ; il y reprit tout le train de la vie tumultueuse à laquelle il était accoutumé.

Les sociétés les plus brillantes alors se le disputent. Il cède encore à l'empressement, aux caresses des grands. C'était une espèce d'ours qui ne s'apprivoisait qu'en spectacle. Alors on obtenait de lui mille tours, mille gentillesses d'esprit. Il lisait, dans cette société, des aperçus rapides, des contes pleins de finesse, de légèreté et de malice en applications. Chaque trait lancé arrivait à son but, était aussitôt recueilli ; rien n'était perdu pour une société choisie qui relevait la moindre grâce avec le même charme qui l'avait fait naître. C'était le sel attique ; c'était la grâce unie au savoir faire ; une facilité qui cache d'autant plus d'art qu'elle est le sceau de la perfection.

III. — Chateaubriand a laissé de Chamfort deux petits portraits. Le premier est amical :

« Chamfort était d'une taille au-dessus de la médiocre, un peu courbé, d'une figure pâle, d'un teint maladif. Son œil bleu, souvent froid et couvert dans le repos, lançait l'éclair quand il venait à s'animer. Des narines un peu ouvertes donnaient à sa physionomie l'expression de la sensibilité et de l'énergie. Sa voix était flexible ; ses modulations suivaient les mouvements de son âme ; mais dans les derniers temps de mon séjour à Paris elle avait pris de l'aspérité, et on y démêlait l'accent agité et impérieux des factions. Je me suis toujours étonné qu'un homme qui avait tant de connaissance des hommes eût pu épouser si chaudement une cause quelconque.

» Ceux qui ont approché M. Chamfort savent qu'il avait dans la conversation tout le mérite qu'on retrouve dans ses écrits. Je l'ai souvent vu chez M. Ginguené, et plus d'une fois, il m'a fait passer d'heureux moments lorsqu'il consen-



taît, avec une petite société choisie, à accepter un souper dans ma famille. » (*Essai sur les Révolutions*, L. I, ch. xiv).

Le ton change dans les *Mémoires (d'outre-tombe)* L. I, ch. v).

« Sans contredit, le plus bilieux des gens de lettres que je connus à Paris à cette époque, était Chamfort ; atteint de la maladie qui a fait les Jacobins, il ne pouvait pardonner aux hommes le hasard de sa naissance. Il trahissait la confiance des maisons où il était admis ; il prenait le cynisme de son langage pour la peinture des mœurs de la cour. On ne pouvait lui contester de l'esprit et du talent, mais de cet esprit et de ce talent quin'atteignent point la postérité. Quand il vit que sous la Révolution, il n'arrivait à rien, il tourna contre lui-même les mains qu'il avait levées sur la société. Le bonnet rouge ne parut plus à son orgueil qu'une autre espèce de couronne, le sans-culottisme qu'une sorte de noblesse, dont les Marat et les Robespierre étaient les grands seigneurs. Furieux de retrouver l'inégalité des rangs jusque dans le monde des douleurs et des larmes, condamné à n'être qu'un vilain dans la féodalité des bourreaux, il se voulut tuer pour échapper aux supériorités du crime ; il se manqua : la mort se rit de ceux qui l'appellent et qui la confondent avec le néant. »

C'est bien âpre. Chateaubriand semble se venger sur Chamfort des attaques de Ginguené contre le *Génie du Christianisme*. Dans le même chapitre, il y a un portrait sanglant de Ginguené : « Tombé de la médiocrité dans l'importance, de l'importance dans la niaiserie et de la niaiserie dans le ridicule, il a fini ses jours littérateur distingué. »

IV. — Par une ironie du destin des œuvres de l'esprit qui n'est pas sans exemples, Chamfort, célèbre pendant sa vie par ses ouvrages légers dans le goût du temps, ses épîtres, ses épigrammes, ses contes, ses éloges, ses pièces, ne l'est aujourd'hui que par son œuvre testamentaire posthume, et



il n'arrivera à la postérité que par ces petits feuillets déchirés de ses tablettes, frères cadets des cartes à jouer de Pascal, sur lesquels son stylet de méditation a buriné, dans un style lapidaire, les réflexions et les souvenirs, les caractères, les portraits, les anecdotes que lui suggérait le spectacle des hommes et des choses, et dont il essayait et aiguisait l'effet dans ses conversations...

Les mots de Chamfort, qui observait à fond et percevait à jour les travers, les vices et les abus de la société de son temps, font plus penser que sourire, et le fer chaud de son ironie en grave profondément et cruellement la leçon dans l'esprit.

Rœderer a dit bien justement à ce propos :

« Il y a dans Chamfort, une foule de mots très fins et très justes qui ne peuvent être entendus que par des gens corrompus ; une foule de figures qui, pour des hommes vertueux, ne seraient que des contresens. »

Rœderer a aussi heureusement caractérisé l'accent à la fois très humain et très moderne, le souffle d'esprit tout français, qui font que Chamfort, dans lequel il y a beaucoup de sous-entendus, de réticences, de nuances, de mots à facettes, est à la fois pour nous d'une savcur si agréable et si piquante, et d'une intelligence si difficile pour les étrangers.

Il faudrait un livre pour expliquer à un Américain homme d'esprit tout le sens d'une épigramme de Chamfort ; encore ne parviendrait-on qu'à l'expliquer, et jamais à la faire sentir.

On a parfois reproché à Chamfort d'émettre ses idées. On a blâmé et regretté cette forme fragmentaire qu'il affecte et affectionne. C'est encore Rœderer qui nous fournira la réponse :

« Nous saisissons cette occasion de dire que les pensées détachées nous paraissent la meilleure manière d'écrire la morale, quand on n'en fait pas un traité complet, et même quand on ne le fait pas avec toute la philosophie de Saint-



Lambert, La Rochefoucault, Vauvenargues, Pascal, nous ont épargné, par leurs maximes, une foule de lieux communs dont ils n'auraient pu se dispenser de faire usage s'ils avaient voulu lier en système toutes leurs idées. Des longs ouvrages de préceptes moraux, qu'en fait-on ? On en extrait cinquante pensées, on oublie le reste. Eh bien ! n'aurait-il pas mieux valu que l'auteur donnât son extrait tout fait ? D'ailleurs, comme dit Sénèque, *la morale a plus d'énergie étant présentée par pensées détachées*. — Ces pensées, ajoute Diderot, *sont autant de clous d'airain qui s'enfoncent dans l'âme et qu'on n'en arrache point.* »

Il y a beaucoup de ces clous d'airain par la solidité, d'or par le précieux et l'éclat de la forme, dans Chamfort.

Nous parlions tout à l'heure de l'accent tout moderne, presque contemporain, de ses idées. On y sent encore le frémissement de la chose vécue. C'est là le secret de son charme, de sa force, de son influence, de plus en plus sensible dans notre littérature, notre philosophie et notre politique. Le public de Chamfort s'accroît sans cesse. Il a un mordant qui pénètre tout. Il est goûté de tous ceux qui n'aiment pas les fadeurs et ne redoutent pas la pointe des pensées qui ont été en quelque sorte senties et souvent souffertes. Son commerce a ainsi rendu au public contemporain, le même service qu'il a rendu au public de la Révolution. « Chamfort, dit Rœderer, — que nous ne nous lassons pas de citer, parce qu'il ne se lasse point d'avoir raison sur ce sujet délicat du talent, du caractère et de l'influence de Chamfort, qu'il eut le courage de défendre dès 1795, — Chamfort imprimait sans cesse, mais c'était dans l'esprit de ses amis. Il n'a rien laissé d'écrit, mais il n'aura rien dit qui ne le soit un jour. On le citera longtemps ; on répétera dans plus d'un bon livre des paroles de lui qui sont l'abrégé ou le germe d'un bon livre. Ne craignons pas de le dire : on n'estime pas à sa valeur le service qu'une phrase énergique peut rendre aux plus grands intérêts. Il



est des vérités importantes qui ne servent à rien, parce qu'elles sont noyées dans de volumineux écrits, ou errantes et confuses dans l'entendement ; elles sont comme un métal précieux en dissolution : en cet état, il n'est d'aucun usage ; on ne peut même apprécier sa valeur. Pour le rendre utile, il faut que l'artiste le mette en lingot, l'affine, l'essaye et lui imprime sous le balancier des caractères auxquels tous les yeux puissent le reconnaître. Il en est de même de la pensée. Il faut, pour entrer dans la circulation, qu'elle passe sous le balancier de l'homme éloquent ; qu'elle y soit marquée d'une empreinte ineffaçable. Chamfort n'a cessé de frapper de ce genre de monnaie, et souvent il a frappé de la monnaie d'or... »

M. DE LESCURE.



II

PRINCIPAUX OUVRAGES

1. — *Œuvres* de Chamfort, recueillies et publiées par un de ses amis (Ginguené), Paris, chez le directeur de l'Imprimerie des Sciences et des Arts, rue Thérèse; l'an III de la République; 4 vol. in-8°.
2. *Œuvres* de Chamfort, recueillies et publiées, avec une notice sur la vie et les écrits de l'auteur, par P. R. Auguis; Paris, 1825, 5 vol. in-8°.
3. *Œuvres choisies* de N. Chamfort, publiées avec une préface et des notes, par M. de Lescure; Paris, Jouaust, 1879, 2 vol. in-12.

Voici les principaux écrits de Chamfort, réunis dans ces éditions, et qui ne figurent pas dans le présent volume :

Edition Ginguené : *Eloge de Molière*; — *Eloge de La Fontaine*; — *Discours de réception*; — *Des Académies*; — *De l'imitation de la nature*; — *Mustapha et Zéangir*, tragédie; — *La Jeune Indienne*, comédie; — *Poésies diverses*: poèmes, odes, apologues, allégories, contes, etc.: — *Mélanges tirés du Mercure de France*.

L'édition Auguis contient, en outre, les *Tableaux de la Révolution* et différents morceaux sans intérêt.

Chamfort a collaboré aux publications suivantes :

Le Vocabulaire français.

Le Journal encyclopédique.

Le *Mercure de France*.

Bibliothèque de Société (avec d'Hérissant).



Dictionnaire d'anecdotes dramatiques (avec l'abbé de la Porte).

Tableau de la Révolution (avec Ginguené).

La Feuille villageoise (avec Ginguené).

III

BIBLIOGRAPHIE

Sabatier de Castres, *Les trois siècles de notre littérature*, tome II ; Amsterdam, 1773.

Grimm, *Correspondance littéraire* (1770, 1776, 1777, etc.).

Rœderer, *Œuvres*, tome IV ; Paris, 1853.

Madame de Genlis, *Mémoires sur le dix-huitième siècle*, tome IX ; Paris, 1825.

Morellet, *Mémoires sur le dix-huitième siècle* ; Paris, 1823.
2 vol.

Comte de Tilly, *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs, à la fin du dix-huitième siècle* ; Paris, 1828, 3 vol.

Madame Vigée-Lebrun, *Souvenirs* ; Paris, 1835, 3 vol.

Arnault, *Souvenirs* ; Paris, 1833, 4 vol.

Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe* (édition Biré).



INDEX

Cet Index se rapporte exclusivement aux *Maximes* et *Pensées*
et aux *Caractères* et *Anecdotes*

- Académie française, 82, 110, 112, 134, 145, 182, 183, 189, 244.
- Académies. Se soutiennent par leur masse, 44.
- Actions. Trouver aux bonnes des motifs mauvais, 156.
- Affaires, 118.
- Affection. Diminuée par le jugement, 27.
- Agde (l'évêque d'), 142.
- Agnès (la mère), 237.
- Aguesseau (d'), 240.
- Aiguillon (duc d'), 115, 146, 158, 178.
- Ailhault, 116.
- Alembert (d'), 79, 107, 134, 138, 145, 146, 159, 175, 181, 201, 242.
- Aligre (présidente d'), 167.
- Allemands, 243.
- Almanach de Liège. Défendu de temps en temps, 191.
- Amabilité. Ceux qui la gâtent, 46. — Mal qu'on se donne pour être jugé aimable, 48.
- Ambition, 18, 22, 30.
- Amé. Immortalité de l'âme, 10. — Quand elle est malade, 60.
- Amelot (M.), 146.
- Américains. Leur caractère, 100.
- Ami. Ne l'être pas, c'est paraître ennemi, 23.
- Amis. Les nouveaux amis, 61. — 63, 188, 231.
- Amitié, 8. — Partagée, 27. — 61. — Passionnée, 62. — Délicate, 62. — Développe les qualités, 63. — 117. — Une amitié modèle, 153. — 181, 197, 240.
- Amour. Folie aimable, 30. — Doit ne vivre que de soi-même, 68. — Le craindre y expose 68. — Rôle qu'y joue l'amour-propre, 69, 70. — Constitue un droit au-dessus de tout, 70. — Dans la société, 70. — Dans le mariage, 71. — Nécessaire pour bien connaître l'amitié, 71. — Ce qui rend une liaison intéressante, 71. — Se crée

- des perfections, 72. — Est un dictateur, 72. — Quand il disparaît, 73. — Surmonte les défauts des femmes, 74. — Impossible si l'un des êtres est inférieur à l'autre, 75. — En amour tout est vrai, tout est faux, 76. — Est un commerce orageux, 76. — Pas fait pour les grossiers 111. — Pourquoi on aime les coquettes, 132. — Théorie de l'amour, 195. — Quand il faut renoncer à l'amour, 219, 236.
- Amoureux. Pourquoi ridicules, 68. — Plaignent les gens raisonnables, 76.
- Amour-propre, 33, 55, 184.
- Anciens. Permis de les imiter, 80.
- Andouillet, 168.
- André (le P.), 220.
- Anecdotes. Leur intérêt en histoire, 98.
- Angivilliers (Mme d'), 206.
- Angivilliers (M. d'), 206.
- Anglais. Ont limité le despotisme, 96. — Respectent la loi, 101. — Toute eau salée est à eux, 158.
- Annibal, 206.
- Antraigues (comte d'), 218.
- Anvers, 87.
- Anville (d'), 233.
- Aranda (comte d'), 138.
- Archimède, 83.
- Argenson (d'), 108, 115, 116, 122.
- Argent. Quand on le méprise, 28. — Pierre de touche, 30. — 200.
- Aristide, 61.
- Aristote, 80.
- Arlequin, 238.
- Armide, 15.
- Arnaud (abbé), 113, 144.
- Arnaud (Baeculard d'), 237.
- Arnaud (Antoine), 67, 246.
- Arnoncourt (M. d'), 225.
- Arnould (Mlle), 152.
- Arouet, 160. — Voyez VOLTAIRE.
- Arras (l'évêque d'), 244.
- Artois (comte d'), 112, 118, 145.
- Artois (comtesse d'), 145.
- Assemblée Nationale, 102.
- Assemblées. Condamnées aux sottises, 102.
- Asturies (prince des), 138.
- Attaque. En amour, 206.
- Aubry (l'avocat), 220.
- Augrand de Fontpertuis, 245.
- Aumont (due d'), 127, 156, 165.
- Autorité. Maudite, quand on ne la possède pas, 104.
- Autrey (M. d'), 114.
- Autun (Un évêque d'), célèbre par sa cupidité, 242.
- Avares, 243.
- Avejan (M. d'), 130.
- Aydie (abbé d'), 221.
- Ayen (due d'), 156, 212.
- Bachelier, peintre, 230.
- Bacon. Son importance, 15. — 101.
- Banqueroutes, 182.
- Banqueroutier. Être cela vaut mieux que rien, 51.
- Barbançon (M. de), 132.
- Baron, acteur, 228.
- Barry (Mme du), 115, 127, 132, 142, 144, 146, 158, 177,

- Barthe (M.), 157, 189.
 Basque. Enseigné comme du français par un Gascon, 207.
 Basques, 79.
 Bassesse. Degrés, 164.
 Bassonpierre (Mme de), 109.
 Bastille. Son utilité, 178.
 Baudeau (abbé), 132.
 Baujou (M.), 234.
 Bayle, 31.
 Beaucour (marquis de), 163.
 Beaumarchais, 127, 141, 160.
 Beaumont (abbé de), 133.
 Beaumont-les-Tours (Mlle de), 211.
 Beauveau (prince de), 132, 202.
 Beauveau (princesse de), 132.
 Beaux-Arts, 86.
 Beauzée, 153.
 Beauzée (Mme), 153.
 Belle-Isle (maréchal de), 172.
 Ben Johnson, 193.
 Benserade, 227.
 Bérécillo. Gloire de ce chien, 13.
 Bernard (Gentil), 152, 188.
 Bernière (présidente de), 243.
 Berryer (M.), 109.
 Bertin (M.), 141, 177.
 Bertin (Mlle), 189.
 Bible (la), 227.
 Bignon (M.), 146.
 Bienfaits. Illusions qu'ils donnent, 39. — Peuvent être odieux, 60. — Le pardon des bienfaits, 192.
 Bienfaiteurs, 60. — Délicats, 60. — Maladroits, 60, 143. — Parcils à Galatie, 60. — 62. — Qui haïssent leurs obligés, 182.
 Bièvre (marquis de), 103.
 Biron (maréchal de), 106.
 Bissy (M. de), 108, 167.
 Blâmer. Besoin des hommes, 63.
 Blanchard, 161.
 Boileau, 88, 169.
 Boindin, 151.
 Bolingbrocke (lord), 151.
 Bonheur. Commence quand meurent les prétentions, 14. — 26, 29. — Ne doit pas dépendre de la raison, 32. — Complicé, se détraque, 61. — Est de renoncer au monde, 65. — 202.
 Bonhomie, 25.
 Bonté, 25.
 Bordeu, 123, 144.
 Bossuet, 98, 154.
 Boufflers (comtesse de), 121, 128, 180.
 Boulainvilliers (M. de), 122.
 Bourbon (duchesse de), 112.
 Bourboulon (M. de), 203.
 Bourdaloue, 229.
 Bourdelot, 239.
 Bourgeois. Leur vanité, 42.
 Bourgogne (duc de), 217.
 Bourgogne (duchesse de), dauphine, 244.
 Boutteville (chevalier de), 151.
 Bouvard (M.), 127, 163, 215.
 Boyer (le théatin), 161.
 Boyle, 15, 31.
 Brancas (marquis de), 160, 240.
 Bray (le curé de), 144.
 Bréquiigny (M. de), 119.
 Breteuil (bailli de), 131.
 Breteuil (baron de), 36, 123, 157, 165, 191, 234.

- Brionne (Mme de), 142, 238.
 Brisard (Mme), 139, 142.
 Brissac (M. de), 143, 173.
 Brissot de Warville, 238.
 Broglic (comte de), 176.
 Broglic (maréchal de), 108, 154, 175, 179.
 Broglie (maréchale de), 155.
 Brühl (comte), 207.
 Brutus, 162.
 Bucéphale. Sa gloire, 13.
 Buffon, 123.
 Burrhus, 50.
 Buscher (M.), 175.
 Bussi (Mme de), 233.
 Busson (M.), 158.
 Cadignan (M. de), 134.
 Cafetière. Histoire d'une cafetière et d'un janséniste, 232.
 Café, 244.
 Cagliostro, 168, 235.
 Cailhara, 124.
 Calomnie. Est une guêpe, 61. — 184.
 Calonne (M. de), 134, 135, 143, 178, 181, 192, 203, 236.
 Calvin, 102.
 Capucins, 212.
 Caractère, 18. — Rassure, 27. — Fausses ressemblances de caractère, 31. — Ceux qui forcent leur caractère, 33. — 57. — Un caractère bien équilibré, 152.
 Caractères. Grands caractères, 11. — 188, 195, 199, 201.
 Cardinal. Ce que c'est, 99.
 Carrosse. Utile pour certains travaux littéraires, 84.
 Castries (M. de), 141, 174.
 Catherine II, 103, 231.
 Caylus (Mme de), 165, 171.
 Caze (Mme), 142.
 Célébrité. Avantages, 27. — Sa vraie valeur, 49. — Châtiment du mérite, 65. — Est souvent une diffamation, dans les lettres, 119.
 Cerutti, 242.
 César, 15, 221.
 Chabot (comte de), 155.
 Chabot (duc de), 226.
 Chabrilan (bailli de), 145.
 Chagrins. Les premiers, 64.
 Chamfort. Sur lui-même : 63 à 66. — 245.
 Champagne (Mme de), 153.
 Chapelain, 88.
 Charlatan. L'être vraiment ou pas du tout, 24.
 Charlatans, 235.
 Charles II, 192, 224.
 Charolais (comte de), 222.
 Charolais (prince de), 173.
 Chartres (duc de), 112.
 Chasse. Image de la guerre, 97.
 Châteauroux (Mme de), 180.
 Châtelet (Mme du), 148, 174.
 Chaulnes (duc de), 141, 162, 163.
 Chaulnes (duchesse de), 121, 148, 161.
 Chauvelin (M. de), 112.
 Chefs-d'œuvre. Naissent après l'âge des passions, 84.
 Chérin, 94.
 Chinon (M. de), 152.
 Choiseul (duc de), 112, 115, 123, 130, 155, 165, 172, 177, 178.

- Choiseul (M. de), 222.
 Choiseul-Gouffier (M. de), 113, 170.
 Choiseul-la-Beaume (marquis de), 232.
 Christianisme. A abruti le peuple, 104. — A dégradé l'espèce humaine, 145.
 Christine de Suède, 239.
 Civilisation. Comparée à la cuisine, 7.
 Clairon (Mlle), 219.
 Clément XI, 222
 Clermont-Tonnerre (M. de), 123.
 Courage, 185
 Cœur. Ses mésalliances, 75. — Il faut qu'il se brise ou se bronze, 137.
 Coislin (Mme de), 238
 Colbert, 88, 140, 231
 Collé, 165.
 Colomb (Christophe), 102.
 Colonia (M. de), 218
 Comédie. Sa perfection, 86.
 Comédiennes. Les huit grandes du siècle, 105.
 Comique, 223
 Compagnie. La mauvaise sous Louis XIV, 34.
 Condé (prince de), 108, 115, 120.
 Condoreet, 201.
 Conflans (M. de), 131
 Conquérants, 92.
 Conscience. Pourquoi on la trahit, 37.
 Considération. Non liée à la fortune, 44. — Ce que c'était avant la Révolution, 52.
 Consolation. D'espèce singulière, 105.
 Contades (M. de), 175.
 Conti (prince de), 121, 136, 160, 180, 217, 235, 238.
 Conti (princesse de), 160, 244.
 Contraires. Les unir, 25.
 Conviction, 29.
 Coqueley (M.) 167.
 Coquetterie, 197.
 Corneille, 88, 120, 169.
 Corruption. Ceux qui y échappent, 26. — Vieillards, tous corrompus, 26.
 Cour. Difficile à connaître, 35. — Société de loups, 38. — Hors de sa faveur, pas de mérite, 40. — Tout y est courtisan, 47. — Deux femmes de la cour, 135.
 Court (chevalier de) 173.
 Courtisans. Leur vie, 42. — Ont l'œil faux, 43. — Haïs, 44. — Leur état est un métier, 47. — Sont des mendiants, 49. — 103, 160, 175, 194, 200, 206, 213.
 Coypel, 217.
 Crébillon fils, 188.
 Créqui (marquis de). 210.
 Créqui (M. de), 135.
 Créqui (Mme de), 121, 157, 221.
 Créqui-Canaples (M. de). 221.
 Crillon (duc de), 125.
 Cruauté, 174.
 Damiens, 109, 115, 143.
 Dangeau (abbé de), 224.
 Dante, 94.
 Daron (président), 118.
 Dauberval, 219.
 Dauphin (le), père de Louis XVI, 170, 235.

- Dauphin (le Grand), 98.
 Défants. Remèdes des vices, 25. — Sont avantageux, 137.
 Delfand (Mme du), 107, 132, 221, 244.
 Défiance. Accompagne la sagesse, 25.
 Dégénérescence, 72.
 Delaville (abbé), 238.
 Délicatesse, 181.
 Delille (abbé), 131, 153, 157, 159.
 Delon, 224.
 Denis (Mme), 125, 159.
 Despotisme. Ses conséquences, 49. — 92, 97, 101, 192.
 Destouches, 221.
 Dettes, 30.
 Diderot, 103, 147, 159, 162, 163, 167, 174, 193, 215, 227.
 Dieu. Son existence, 12. — Bon pour les poètes, 85. — Son existence, souhaitée, 230. — Croyants, engageant à l'athéisme, 231. — Désir d'y croire, 240. — Son fils lui succèdera, 245.
 Diffamation. Peut parfois être enviée, 183.
 Dignités. Tombées dans le mépris, 52.
 Dinouart (abbé), 111.
 Diogène, 26
 Divorce. Est partout, 75.
 Dominiquin (L), 166.
 Dorilas, 12, 42.
 Dragonnades, 169.
 Dubois (cardinal), 52, 140.
 Dubrenil (M.), 153
 Du Bueq, 241.
 Duchêne (André), 87.
 Duolos, 88. — Ses *Mémoires*, 89, 99, 107, 158, 167, 170, 180.
 Duels, 185.
 Du Gueselin. Personnage ridicule de ce nom, 149.
 Du Pin (M.), 156.
 Duplessis, 203.
 Dupont (M.), 134.
 Duras (Mme de), 143.
 Duras (maréchal de), 167.
 Duryer, 87.
 Duthé (Mlle), 232.
 Economie, 31
 Economistes, 85.
 Écrivains. Grands écrivains convaincus d'actions condamnables, 78. — Observateurs, sont tristes, 78. — Aiment qui les amuse, 80. — Doivent avoir du caractère, 81. — Du goût, 81. — Doivent surtout jouir d'eux-mêmes, 82. — Difficulté des réputations, 82. — Succès, sont des ridicules, 83. — Qui se retirent du monde, 83. — Pareils aux paons, 84. — Ceux qui empruntent leurs idées, 85. — Leur vanité exploitée, 85. — Dédaignent les amateurs, 85. — Croient aimer la gloire, 86. — Leur rage d'écrire, 201.
 Égoïsme. Des enfants, 183. — 200.
 Egmont (Mme d'), 149, 152.
 Éducation, 6. — Ses bases, 63.
 Éloges. Leur but, 19.
 Enfants. Biens nés, 61. — 168, 213.

- Enlèvement, 221.
 Ennemis. Homme droit en a beaucoup, 55. — 192.
 Ennui. Savoir s'ennuyer, pour réussir, 23.
 Entêtement, 30.
 Entragues (Mlle d'), 227.
 Entragues (M. d'), 154.
 Epargne. Ancien nom du trésor royal, 93.
 Epigrammes, 142.
 Epinay (M. d'), 159.
 Erudition, 82,
 Erudits, 85.
 Espagne. *Cachots* en Espagne, 224.
 Espagne (le roi d'). Anecdote, 157.
 Esparbès (Mme d'). Couchant avec Louis XV, 165.
 Espérance, 21.
 Espions de police, 8. — *Cachés* sous le cordon rouge, 48. — 151, 162, 215.
 Espréménil (M. d'), 168.
 Esprit. Ses rapports avec le cœur, 19. — *Faussé*, 19. — Tout le monde en a, en France, 21. — Utile pour faire fortune, 43. — Rien sans le caractère, 55. — Peut n'être qu'un talent, 79. — Où il y a de la sottise, 168. — 201, 227, 230.
 Estaing (comte d'), 116.
 Estienne (les), 87.
 Estime. Sa valeur, 27. — Difficile à exercer, 236.
 Estime publique, 11.
 Estrade (M. d'), 227.
 Estrées (maréchal d'), 220.
 Etienne (M.) Puissance d'un commisde ce nom, 126.
 Etiolés (M. d') 124.
 Etiquette, 182.
 Extrême. Convient aux forts, 67.
 Expérience. Corruptrice des princes, 46.
 Faiblesse, 27.
 Faiblesses, 22.
 Fats, 49.
 Favier, 176.
 Femmes. S'affichent pour des espèces, 40. — Détestent qui arnoncé à l'amour, 51. — Pour un rien cessent d'aimer, 68. — Comment jouissent de leur empire, 69. — Celles d'état mitoyen, 69. — Réduites à rien par la société, 69. — Sont ce que les croit qui les aime, 69. — Peucapables d'attachement, 69. — Femme *aimable* doit se lire femme *aimante*, 70. — Leur amour-propre, 70. — Leurs faveurs données au concours, 70. — Jeunes, n'ont pas d'amis, 70. — Ce que veut dire : connaître une femme, 70. — Sont en guerre avec les hommes, 71. — Comment elles choisissent leurs amants 71. — Les sous-entendus dans leur commerce, 72. — Leur tyrannie, 75. — Leur amitié, 75. — Les laides, 75. — Trois sortes de femmes, 76. — Et les enfants, 76. — Leur opinion les unes des autres, 76. — Leur caractère selon les pays, 107. — Ont de bon leur meilleur, 108. —



- Perdre terre avec elles, 121. — Savoir coucher avec celles de quarante ans, 123. — On leur parle différemment selon les heures, 136. — Ont peu de goût pour les arts, 147. — Certaines, garanties du mépris par leur esprit, 166. — Etre l'ami d'une femme, chimérique, 181. — Quand on ne les aime plus, 183. — Maximes à suivre sur les femmes, 186. — Les aimer ou les connaître, 190. — Leur esprit de contradiction, 191. — Hypocrites, 194. — Avec elles, qui cesse de pouvoir être prodigue, doit devenir avare, 197. — Comme il y en a peu, 198. — Vieilles, le jeu leur convient, 200. — Pour les avoir, les mépriser, 233. — Aiment sans le laisser paraître, 236. — Les impeccables, 236. — Age où elles commencent à conserver les lettres d'amour, 237. — Celles qu'il faut tromper, 240.
- Ferdinand (prince), 174.
- Fêtes. Anecdote sur une fête donnée par un riche Anglais, 165.
- Fierté, 202.
- Filles. Telle trouve à se vendre... 71. — Aussi fausses que les honnêtes femmes, 72, 131. — Si par elles on connaît les femmes, 74. — Servent à avoir des reines, 129. — Celles qui se font accepter du monde, 142. — Les diamants, leur croix de Saint-Louis, 126. — Mot d'une fille sur le mariage, 166. — Les aimer n'empêche pas d'aimer les femmes, 200.
- Flahaut (Mme de), 73.
- Flcury (cardinal de), 169, 226.
- Fleury (M. de), 157.
- Florian, 159.
- Folies. Sont des sottises, 19.
- Foncemagne (M. de), 116.
- Fontenelle, 74, 109, 110, 137, 142, 143, 171, 173, 175.
- Force. N'est rien sans volonté, 186.
- Fortune. Comment faire fortune, 16. — Est souvent ruineuse, 30. — Donne du prestige au mérite, 42. — Difficile à atteindre sans aïeux, 45. — Méprisée, 50. — Lui faire ses conditions, 193.
- Fossoyeurs. Mot d'un fossoyeur, 213.
- Fournier, 107.
- Fourqueux (M. de), 134.
- Fox, 220, 241.
- Français. Leur caractère, 93, 96. — Leur condition sociale, 99. — Ne respectent que l'autorité, 101. — Honnêtes dans leur jeunesse, 113. — Sont industriels, 231.
- Française (langue). Si elle convient aux inscriptions, 218.
- Franc. Vraie Turquie, 95. — Ce qu'y est le public.

- Est pauvre, 98. — Ses maladies, 135. — Monarchie absolue tempérée par des chansons, 157.
- Francis (M.), 178.
- Fraguier (abbé), 132.
- Frédéric II, 125, 144, 145, 146, 162, 170, 175, 206, 207, 217, 228, 239, 243.
- Frères, 29.
- Fripons, 8.
- Frise (comte de), 237.
- Fronsac (M. de), 131, 152, 159.
- Fronsac (duchesse de), 139.
- Gabelle, 207.
- Gabrielli (la), 231.
- Galanterie, 70, 72. — Rabaisse les hommes de mérite, 77. — Sans vénalité, 183. — 226.
- Galatée, 60.
- Gallois (abbé), 88
- Ganganelli, 242.
- Gascons, 207, 208.
- Gaussin (Mlle), 139.
- Géantes. Aimées de Lauzun, 235.
- Généalogie. Moyen de faire sa cour, 44.
- Générosité, 28, 62, 194, 199.
- Geneviève (sainte), 119.
- Genlis (M. de), 122, 124, 159.
- Genlis (Mme de), 124, 178.
- Gentilhommerie. Un énergumène de gentilhomme-rie... 140.
- Geoffrin (Mme), 138, 171.
- Géographes. Ne voyagent pas, 233. — 235.
- Georges III, 127.
- Giae (Mme de), 121.
- Gisors (duchesse de), 139.
- Gloester (duc de), 218.
- Gloire. Elle fatigue, 12. — Son amour, étrange vertu, 23. — Obligé à des choses indignes, 23. — N'est qu'une fille, 193.
- Goutte. Comparée aux bâtards des princes, 136. — Est la croix de Saint-Louis de la galanterie, 147.
- Gouvernantes, 214.
- Gouvernement. Sans lui, on ne vivrait plus, 135.
- Gouvernements, 118.
- Gouverneurs, 234.
- Grammairien. Reprend le langage de l'amant de sa femme, 153.
- Grammont (comte de), 171.
- Grammont (due de), 172.
- Grammont (Mme de), 133, 135.
- Grandeur. Si on la doit haïr, 43.
- Grands. Les grands et les petits, 17. — Aiment à avilir ceux qu'ils favorisent, 39. — Prennent trop au mot le désintéressement, 52. — Recherchent les beaux esprits, 81. — 198, 237.
- Grasse (M. de) 140.
- Guéménéc (M. de), 37, 233.
- Guibert (M. de), 96
- Guichard (voyez QUINTUS ICILIUS).
- Guyon (Mme), 128.
- Habilitété, 30.
- Haine. Non protégée, 27.
- Hamilton, 171.
- Hamilton (lord), 243.
- Harlay (président de), 231.
- Harris (M.), 177.
- Héloïse, 59.

- Helvétius, 139.
 Helvétius (Mme), 142.
 Hémon (le curé d'), 210.
 Hénault (président), 107.
 Henri IV, 217, 229.
 Héraclite, 45.
 Hérim (M. d'), 203.
 Hervey (lord), 158.
 Histoire. Suite d'horreurs, 93.
 Hollandais. Anecdote sur un Hollandais, 209.
 Homme. Ce qui le corrompt, 7. — Un homme libre, 16. — A besoin de vertu et d'honneur, 18. — Le pauvre et le riche, 21. — Honnête, il joue son rôle pour lui-même, 28. — L'honnête homme détrompé est l'homme par excellence, 66. — Pas fait pour la perfection, 67. — Son empire, c'est son intelligence, 105. — Est un sot animal, 201. — Toujours novice, 236.
 Hommes, 16, 17. — Qui veulent primer, 17. — Rassemblés, sont petits, 17. — Aucuns sont sans prix, 20. — Leurs misères, 22. — A grand caractère, 23. — Qui brillent dans le privé, 23. — Deviennent comédiens, 26. — Leur méchanceté, 185.
 Hommes d'esprit. Deux sortes, 22.
 Hommes du monde, 15.
 Hommes du peuple, 8.
 Hommes malhonnêtes. Comment ils réussissent, 13.
 Honnêteté. Hommes honnêtes, négligés, 58. —
 Honnêtes gens, presque aussi désagréables que les fripons, 186.
 Honneur. En quoi consiste, 22.
 Hôpitaux. Lieux horribles, 19.
 Humanité. Son malheur, 92.
 Hurson (M.), 198.
 Idées. Les plus hardies deviennent vulgaires, 28.
 Illusion. Son rôle, 199.
 Illusions. Leur perte, 11, 15. — Sont pour tous, 19. — Parfois nécessaires, 60.
 Imagination. Ses mauvais effets en amour, 72. — Personnes chez qui elles remplacent l'action, 186.
 Importance. Quand elle est sans mérite, 17.
 Impôts, 245.
 Impuissants, 185.
 Indécence. Absurde, 73.
 Indépendance, 57.
 Indulgence. Peut être sottise, 28.
 Inégalité. Ses conséquences, 97.
 Inflexibles. Leur sort, 55.
 Injustices, 173.
 Insensibilité. Si elle rend heureux, 30. — 113.
 Intendants, 118.
 Intention. Mauvais effets des bonnes, 224.
 Invault (M. d'), 172
 Ivrognes, 208.
 Jacques II, 221, 242.
 Jansénisme. Parodie du stoïcisme. 67.

- Janséuistes, 246.
 Jarinte (Mlle de), 147.
 Jaucour (M. de), 179.
 Javotte. Sobriquet donné à la religion, 151.
 Jeannin (président), 229.
 Jérôme (saint), 108.
 Jésus-Christ, 156, 230.
 Jeu. Convient aux vieilles femmes, 200.
 Joly de Fleury, 200.
 Joseph II. Voyageant incognito, 164.
 Joueurs, 220, 228.
 Jubilé, 207.
 Juges. Mot cynique d'un juge, 214.
 Justice. Passe avant générosité, 30.
 Juvigny (M. de), 123.

 La Blache (M. de), 141.
 La Borde (M. de), 64, 117.
 La Briffe (M. de), 223.
 La Calprenède, 240.
 La Chalotais (de), 88, 178.
 Lacour (Mlle), 126.
 La Ferté-Imbault (Mme de) 171.
 La Fontaine, 86 140, 169.
 La Galaisière (abbé de), 73.
 La Galaisière (M. de), 109, 243.
 La Houze (baron de), 242.
 La Luzerne (abbé de), 111.
 Lamartinière, 168.
 Lamoignon (M. de), 174.
 La Motte (Mme de), 225.
 Langues. La nôtre, amie de la clarté, 84.
 Lansmatt, 161.
 Lapdant (abbé), 152.
 La Popelinière (M. de), 154.
 La Porte (abbé de), 111.

 La Reynière (Mme de), 131.
 La Reynière (M. de), 119, 147, 191.
 La Roche-Aymon (chevalier de), 240.
 La Roche-Aymon (cardinal de), 110, 212.
 La Rochefoucauld, 120.
 Lassay (M. de), 159.
 Lassone, 168.
 La Tour, 161.
 La Tremblaye (chevalier de), 230.
 La Trémoille (M. de), 215.
 Lauraguais (M. de), 222.
 Lauzun (duc de), 127, 135, 143, 235.
 Laval, maître de ballet, 222.
 Laval (M. de), 222.
 Laval (marquis de), 145.
 La Vallière (duc de), 126.
 La Vallière (duchesse de) 132.
 La Vrillière (M. de), 123,
 Lebel, 175.
 Leblanc (abbé), 123.
 L'Eeluse, 129.
 Légaliser. N'est pas légitimer, 27,
 Lekain, 219.
 Lemière, 162.
 Le Tellicr (le P.), 222.
 Le Tellier-Louvois. Curieuse historiette sur sa vanité, 204, 206.
 L'Etre (M. de). Sobriquet donné à Dieu, 151.
 Lettres. Y est grand qui vient à propos, 80. — Comment protégées aux Pays-Bas et en France, 87.
 Lévis (maréchal de), 244.
 Levret, 170.
 Liaisons. Qui ne sont pas honorables, 43. — 189.

- Liancourt (M. de), 135.
 Liberté. Est de savoir dire non, 58. — Fatale aux caractères esclaves, 101.
 Linguet, 158.
 Livres. Sont presque tous des corrupteurs, 6. — Ceux d'à présent, 80.
 Locke, 15, 31.
 Lois. Ne sont souvent que spéculations, 45.
 Lombez (M. de), 154.
 Loménie, archevêque de Toulouse, 134, 135.
 Loménie (Mme de), 134.
 Longuerue (abbé de), 88.
 Lorry, médecin, 123, 144.
 Louis XIII, 108.
 Louis XIV, 79, 89, 90, 116, 128, 151, 165, 169, 171, 217, 220, 225, 228, 240, 242, 244, 246.
 Louis XV, 37, 106, 112, 115, 123, 124, 130, 133, 141, 142, 156, 161, 165, 168, 169, 171, 175, 180, 211, 212.
 Louis XVI, 218.
 Lowendal (comte de), 134.
 Luchet (Mme de), 167.
 Luxembourg, crieur, 233.
 Luxembourg (maréchale de), 103, 208.
 Luxembourg (maréchal de), 131, 155, 180.
 Luynes (M. de), 137.
 Lyon (l'archevêque de). A propos de ses enfants, 156.
 Machault (M. de), 115, 121, 130.
 Madame, fille de Louis XV. 106.
 Mademoiselle. Son opinion sur Toulouse, 208.
 Magistrats. Ne connaissent que le pire de la société, 47.
 Maine (duchesse du), 111, 211.
 Maintenon (Mme de), 165, 170, 171.
 Mairan (M. de), 112, 231.
 Maîtresses, 160.
 Malborough (lord), 111.
 Malesherbes, 110, 147, 230.
 Malheur. Va rarement seul, 67. — 243.
 Manon Lescaut, 59.
 Marchand, avocat, 231.
 Maréchal. Grand-père du marquis de Bièvre, 103.
 Margot. Sobriquet donné à l'âme, 151.
 Mariage. Ses inconvénients, sans remède, 74. — Plait moins que l'amour, 74. — Comparé au célibat, 74. — Les mariages fous, seuls intéressants, 174. — Chez les grands, 74, 75. — Rabaisse les hommes de mérite, 77. — 175, 181, 183, 184, 185, 188, 189, 190, 191, 192, 194. — Rien de plus comique, 198. — 199 — Application du bail au mariage 201. — 214. Anecdote, 223. — 224, 242.
 Marie Leczinska. 169.
 Marie-Thérèse, d'Autriche, 111.
 Marine (la). Sous Louis XV, 161.
 Maris. Sont des espèces de manœuvres, 74. — Etre aimés les sauve seul du ridicule, 75. — Sans im-

- portance, 113. — 184, 241.
- Marivaux, 230.
- Marmontel, 138, 151.
- Marsan (princesse de), 108.
- Marville (M. de), 129.
- Massillon, 132 225.
- Maugiron (M. de) 174.
- Maupertuis, 227.
- Maurepas (Mme de), 134
- Maurepas (M. de) 118, 130, 133, 141, 177, 203.
- Maury (abbé), 110, 133, 153, 212.
- Maximes. Leur valeur, 6. — Sont des routines, 29.
- Maynard, 88.
- Mazarin (cardinal), 225.
- Mazarin (Mme de), 117, 179,
- Méchants, 13, 25. — Portrait d'un méchant, 181. — 184, 185.
- Médecins, 16. — La menace du rhume négligé, 51. — 200, 215, 219, 224, 226.
- Médée. Son *moi*, 57.
- Meibomius, 239.
- Mémoires. Œuvres de vanité, 84.
- Menteurs, 209.
- Mépris, 201.
- Mercur de France*, 88.
- Mères. Jalouses, 182.
- Mérite. Écart des places, 41. — Difficile à connaître, 57. — Peu utile dans le monde, 95, 117. — Son rapport avec les conditions, 152. — 238.
- Méropé*, 228.
- Mesmes (M. de), 211.
- Métaphores, 80.
- Métaphysiciens. Ne s'entendent point, 79.
- Militaires, 234.
- Milton, 192.
- Ministres. N'aiment pas les heureux, 38. — Sont sans principes, 44. — Sont des gens d'affaires, 95. — Leur duplicité, 95. — 119. — Leurs complaisants, 128. — 198, 211.
- Miurverve, 11.
- Mirabeau, 65, 112, 236.
- Mirepoix (Mme de), 170.
- Misanthropes, 54, 65, 117, 131, 172, 179, 185, 188, 216.
- Mode, 30.
- Modération, 27.
- Modestie, 31. — La fausse 32. — Doit se parer de fierté, 54. — 184.
- Mœurs. Les mauvaises, 59, 68.
- Moïse, 121.
- Molière, 188, 140.
- Molière (abbé de). Son histoire avec un voleur, 120.
- Monde. Il y faut jouer la comédie, 8. — Hostile à l'honnête homme, 30. — Ce qui le gouverne, 30. — N'est pas connu par les livres, 34. — Les gens du monde, 37. — Aime qu'on le méprise, 38. — Tout y est calcul, 38. — Respecte les conventions, 42. — Fait rire même les misanthropes, 45. — N'est qu'un décor, 50. — Un état dans le monde, prison 54. — Médiocrité du monde, 55. — Endurcit le cœur, 56. — Le grand monde un mauvais lieu, 148, 196. — En le fuyant, on le méprise moins, 188.

- Monde moral. Ouvrage d'un diable fou, 16.
 Montaigne, 43.
 Montauzier, 98.
 Montazet · archevêque de Lyon, 44. — Ses ruses 161. — Ses bonnes fortunes 179.
 Montbarey (le chevalier de), 144.
 Montcalm (M. de), 211.
 Montesquieu, 31, 155, 241.
 Montesquiou (M. de), 118.
 Monteynard (M. de), 155.
 Montgolfier, 217, 218.
 Montmorency (connétable de), 145.
 Montmorin (Mme de), 121.
 Montpensier (Mme de), 129.
 Monville (M. de), 165.
 Morale. Est de jouir et faire jouir, 63. — Fais ce que tu voudras, 63.
 Moralistes, 8.
 Mort. Comment méprisée, 21. — Remède de la vie, 25.
 Mots. Ont des sens contradictoires, 50.
 Motteville (Mme de), 149.
 Mouchy (maréchale de), 169.
 Musiciens, 171.
 Musson, bouffon, 210.
 Nadaillac (M. de), 235.
 Naquart (Mme), 96.
 Narbonne (chevalier de), 243.
 Narbonne (l'évêque de), 161.
 Narcisse, 50.
 Nature. Ceux qui l'aiment, appelés romanesques, 19. — Se sert des hommes, 25. — Nous contraint d'aimer la vie, 224.
 Naudé, 239.
 Navailles (M. de), 227.
 Necker, 146, 203, 206, 236, 239.
 Necker (Mme), 206.
 Nemours (Mme de), 173.
 Nesle (Mme de), 140.
 Nesle (M. de), 140.
 Neufchâtel (le prince Henri de), 146.
 Neufchâtelois (les), 146.
 Neuville (le P. de), 172.
 Nivernois (duc de), 106.
 Noailles (duc de), 168.
 Noailles (maréchal de), 142, 143, 156, 197.
 Noailles (maréchale de), 128, 143, 226.
 Noailles (vicomte de), 155, 188.
 Noblesse, 9, 10. — Origine, 93. — Privilèges, 94. — Comparée aux chiens de chasse, 99.
 Olivet (abbé d'), 167.
 Opinion. Reine du monde, 17.
 Opinion publique, 7, 21, 23, 182.
 Opinions, 10.
 Opinions reçues. Sont des sottises, 27.
 Orgueil. Comparé à la vanité, 24.
 Orléans (duchesse d'). Sa belle-mère dit qu'elle fait rougir du mariage, 167. — 235.
 Ormesson (M. d'), 169.
 Ormano (M. d'), 203.
 Orsay (comte d'), 113.
 Osmond (M. d'), 214.
 Oubli, 110. — Ses bienfaits, 193.

- Ouvrages. Où on peint la vertu, 81. — Médiocrité, cause de succès, 82. — Les meilleurs, ceux faits avec plaisir, 85. — 190, 191. — Où reviennent les mêmes idées, 232.
- Parabère (Mme de), 229.
- Paradis. Ce qui a fait sa fortune, 192.
- Parchemins, 200.
- Parenthèse. Est un art, 47.
- Paris. Ville singulière, 95, 96.
- Parlement. Se soutiennent par leur masse, 44.
- Pascal, 67.
- Passions. Antidote de la raison, 18. — Sont exagérées, 18. — Ne pas les détruire, 18. — Les gouverner, 18. — Font commettre des fautes, 25. — Comment les détruire, 63. — Garantissent de la galanterie, 68. — 187.
- Pauvres. Nègres de l'Europe, 101. — Plus généreux que les riches, 237.
- Pauvreté. Cause d'isolement, 46. — Met le crime au rabais, 62.
- Paysan. Mot touchant d'un paysan, 145.
- Pechméja (M.), 153.
- Pédanterie. Est insupportable, 46.
- Pégu (le roi de), 173.
- Peixoto, 36.
- Pelletier de Morfontaine, 169.
- Pendule. Anecdote sur une pendule, en Bretagne, 207.
- Pendus. Discours d'un pendu, 208. — 221.
- Pensée. Console de tout, 11. — Sentir fait penser, 72.
- Perche. Image d'un honnête homme épineux, 187.
- Périgord (Talleyrand abbé de), 126.
- Perrault, 88.
- Perroquets. Peur qu'on en fasse des *Notables*, 194.
- Pétiot (abbé), 245.
- Peuple. De son sein naissent ses propres ennemis, 101. — Pour diminuer sa férocité, 101.
- Pezay (M. de), 239.
- Phèdre*, 209.
- Philippe-Egalité, 112.
- Philippe de Macédoine, 102.
- Philosophe. Ne pas l'être trop, 15. — Définition du philosophe, 16. — Pour le devenir, 21. — Depuis la Révolution, parvient à tout, 103.
- Philosophes. Semblent des ennemis publics, 49, 54. — Les vaniteux, 79. — Sont misanthropes, 84. — Leur portrait ironique, 87. — 162, 166, 184, 187, 189, 190, 193, 194, 219, 231.
- Philosophie, 9. — La meilleure, 12.
- Physionomie, 43.
- Pierre le Grand, 102, 114.
- Pinetti, 83.
- Pitt (Mlle), 209.
- Plaire. Moyen, 51. — Métier de certains hommes de lettres, 80. — 182.
- Plaisanterie, 10. — Doit

- faire justice des travers, 47.
 Plaisir, 29.
 Plaisirs. Tous trop chers, 148.
 Plantin, 87.
 Platitudes. Evitées par les habiles, 40.
 Pléneuf, 130.
 Poésie. Rend les vérités proverbiales, 83.
 Poètes, 9. — Incompétence des critiques à leur égard, 79. — Sont misanthropes, 84. — 222. — Mot de Chamfort sur un distique, 245.
 Poissonnier (M.), 125.
 Police, 186, 216.
 Polichinelle. Mot d'un polichinelle, 223.
 Politique. Comment on en a éloigné le peuple, 104.
 Politiques, 8.
 Pompadour (Mme de), 115, 121, 124, 133, 156.
 Pont de Veyle, 107.
 Pope, 78.
 Porquet (abbé), 175.
 Port-Royal, 169, 237.
 Portugais. Ce qu'ils sont, 234.
 Portugal (le roi de). Ignore à peu près le désastre de Lisbonne, 179.
 Postérité. N'est qu'un public qui succède à un autre, 166.
 Pradon, 209.
 Praslin (duc de), 123.
 Précurseurs, 101, 102.
 Prédicateurs, 118.
 Préjugés, 233.
 Prétentions, 14.
 Prêtre. Charmes de cet état, 109.
 Preuves, 16.
 Prévost (abbé), 240.
 Priape. Sujet d'un sermon du petit père André, 220.
 Prie (Mme de), 130.
 Princes. Leur éducation, 46. — S'humanisent pour les filles, les bouffons, 40. — Font parfois des choses honnêtes, 45. — 95, 189.
 Principes. L'homme sans principes, 26. — 223.
 Procès. La prétention la plus folle peut se plaider, 48. — Curieuse histoire d'un procès, 126. — 216.
 Protestants, 105.
 Provençaux, 208.
 Providence, 17.
 Provinciaux, 216.
 Prudence, 14. — Son utilité contre la calomnie, 32.
 Public. Méprisable, 21. — Est atroce, absurde et plat, 47. — Sa bassesse, 56. — Bête et coquin, 107. — Composé de sots, 108. — On le craint, comme on craint les harengères, 185.
Pucelle (la), 230, 240.
 Pucelles, 214.
 Pudicité. Préjugé, 59.
 Pyrame et Baucis, 198.
 Qualités. Obstacle aux amitiés, 24.
 Quinault, 88.
 Quintus Icilius, 144.
 Racine, 88, 209, 237.
 Raison. Est un mal nécessaire, 14. — Cause de malheur, 15. — L'appliquer à tout, 17.



- Raillerie, 37.
 Rangs, 197.
 Raynal, 111, 146.
 Recueils. Les faiseurs de recueils, 6.
 Recupero (chanoine), 230.
 Régent (le), 118, 129, 140, 160, 209, 227, 229, 245.
 Religion, 10. — Proverbe italien sur le pape, 216. — 226, 229, 244.
 Religions, 193.
 Repas. De vanité, 37. — Meurtriers, 202.
 Resnel (abbé de), 107.
 Retraite, 57.
 Retz (cardinal de), 222.
 Réussir. Un jeune homme sans caractère se laisse gouverner, et il plaît, 41.
 Révolution. Crue impossible, 91.
 Révolutions. Ne viennent qu'à leur heure, 101, 102.
 Richelieu (cardinal de), 154.
 Richelieu (duc de), 90, 106, 125, 161, 165, 232, 238.
 Riches. La pauvreté satisfaite leur déplaît, 51.
 Richesses, 25.
 Ridicule. L'esprit sert à l'éviter, 40.
 Ridicules. On plaît par là, 46, — 196.
 Rire, 19.
 Rivarol, 190, 245.
 Robinson, 28.
 Rochester (lord), 171.
 Rochefort (Mme de), 167, 170, 225.
 Roués, 125.
 Rohan (cardinal de), 110, 112, 115, 154, 235.
 Rohan (duchesse de), 120.
 Rois, 119.
 Romains modernes, 180.
 Roquemont (M. de), 110.
 Roture. Entrave à la fortune, 46.
 Roucher, 157.
 Roure (comtesse du), 154.
 Rousseau, bouffon, 210
 Rousseau (J.-J.), 57, 78, 90, 128, 135, 136, 174, 238.
 Routhe (M. de), 180.
 Roy, poète 233.
 Rubens, 87.
 Rulhière, 245.
 Ruynéal, 203.
 Sabatier de Castres (abbé) 160.
 Sablière (M. de), joueur fameux, 127.
 Sages. Sont égoïstes, 57.
 Sagesse. Contient de la folie, 29, — 181, 200.
 Sainte-Foix, 183, 203.
 Saint-Florentin (M. de), 133.
 Saint-Germain (M. de), 230.
 Saint-Julien (M. de), 122.
 Saint-Pierre (abbé de), 219.
 Saint-Pierre (marquise de), 232.
 Saint-Priest (comte de), 134.
 Saint-Priest (M. de), 154.
 Saint-Priest (vicomte), 135.
 Sair (voyez SER).
 Samson, 202.
 Samson, géographe, 87.
 Sang-froid, 120.
 Santé, 243.
 Saurin, 116.
 Sauvages, 92, 186.
 Savants. Sont doux, heureux, 78.
 Savoie. Noblesse de Savoie, 230.

- Savoir. Ce qu'on sait le mieux, 83.
- Saxe (maréchal de), 125, 209.
- Scaliger, 79.
- Scandale. Fait par respect humain, 71.
- Schwalow (M. de), 145.
- Scipion, 94.
- Sebourg (comte de), 108.
- Secret. Ses lois, 19.
- Séjur (M. de), 197.
- Seguerand (abbé), 162.
- Séjan, 94.
- Sénéque, 50.
- Senevo (M. de), 124.
- Sensibilité. Opposée à l'engouement, 68.
- Sentiment. Difficulté d'en placer un vrai, 112.
- Sentiments. Inévaluables, 68.
— Les vrais sont rares, 189.
- Sentimentalité, 110.
- Scr. Mot de cet Anglais, 127.
- Servitude. Devrait empêcher la reproduction, 97.
- Séigné (Mme de), 225.
- Sidney (lord), 218.
- Silhouette (M. de), 180, 220.
- Simiane (Mme de), 225.
- Singes. Pourraient être ministres, s'ils avaient le talent des perroquets, 37.
- Sixte-Quint, 238.
- Société. Est la décomposition de la nature, 7. — Est factice, 7. — Est nécessaire, 18. — Effort pour la perfectionner, 32. — Est un mauvais lieu, 34. — Est une collection de niches ou compartiments, 34. — Intolérable à un certain âge, 35. — On ne la connaît pas par les livres, 35.
— Composée de deux classes, 37. — Est un repaire de brigands, 38. — Est la lutte des vanités, 41. — Difficile à connaître pour qui est né riche, 45. — Accumule les préjugés contre le progrès, 45. — Présente un ordre factice, 46. — Hostile aux qualités supérieures, 50. — 55. — Corruptrice, 61. — Protège la médiocrité, 99. — Est à recommencer, 101. — En temps de crise, 103. — Motifs pour la fuir, 128. — Choque la nature, 202. — Comment elle serait charmante, 242.
- Soldat. A qui on vola son cheval, 210.
- Soldats, 245.
- Solitude. Rend heureux, 54. — La raison y conduit, 58. — Ce qu'on y gagne, 152. — 202, 206. — Donne de la force, 237.
- Songes, 11.
- Sophistes, 83.
- Sots, 13. — L'esprit d'un sot, 16. — 36, 37. — Leur puissance, 37. — Croient que l'échelle des conditions est celle des mérites, 152. — Anecdotes, 217, 228, 243.
- Sottise, 14, 27.
- Sottises. Il faut en savoir faire, 17.
- Soubise (M. de) 140.
- Sourches (M. de), 142.
- Sourds, 11.
- Sperone-Speroni, 86.

- Stainville (M. de), 129.
 Stanislas, roi de Pologne, 109, 129, 143, 169, 175, 243.
 Stoïciens, 62.
 Stuart (Jacques), le *Prétendant*, 132.
 Style. A un sexe, 230.
 Succès. Produit le succès, 84. — 183.
 Suicide, 94.
 Suisse. Magistrats suisses, 231.
 Sully, 229.
 Sully (Mme de), 144.
 Supériorité. Deux sortes, 24.
 Swift, 78.
 Sylla, 94.

 Tacite, 94.
 Tact. Est le goût appliqué, 80.
 Tallemant (Paul), 88.
 Talleyrand, 126.
 Talleyrand (comtesse de), 126.
 Talmont (Mme de) 238.
 Tantale, 18.
Tartufe, 86, 89.
Temple de Gnide, 241.
 Temps. Supporter ses injures, 25. — Comment il influe sur les plaisirs, 32.
 Tencin (Mme de). Son portrait, 52. — 108, 125, 179.
 Tencin (cardinal de), 179, 220.
 Tentations, 108.
 Terrasson (abbé), 227.
 Terray (abbé), 61, 168, 229.
 Tessé (Mme de), 153, 143.
 Testament. Fait peur, 18.
 Théâtre. Inconvénient du tragique, 19. — Son action sur les mœurs, 86, 90.

 Thiange (M. de), 125.
 Thomas, 189.
 Tibère, 94.
 Tilaudier (Mme), 122, 168,
 Timon, 172.
 Tite-Live, 94.
 Titus, 94.
 Toulousains, 208.
 Tressan (M. de), 106, 143, 178.
 Tristan L'Hermitte, 88.
 Tronchin, 219.
 Trublet (abbé), 108.
 Turenne, 145, 158, 174.
 Turenne (prince de), 145.
 Turgot, 132, 134, 157, 175, 203.
 Tyrauley (lord), 234.
 Tyreconnel (lord), 217.

 Unité. Tout est complexe, 26.
 Usage. Couvre tout, 48.

 Vaines (M. de), 235.
 Valeur. Les gens du monde usent de valeurs conventionnelles, 38.
 Valois (Adrien de), 87.
 Vanité, 21. — Comparée à l'orgueil, 24. — 27.
 Vanités, 62.
 Vanités humaines, 9.
 Vasco de Gama, 102.
 Vatry (abbé), 226.
 Vaubecourt (M. de), 129.
 Vaubrun (abbé de), 211.
 Vaucanson, 114.
 Vaudreuil (M. de), 245.
 Vendôme (M. de), 173.
 Vergennes (M. de), 115, 155, 176, 177, 191, 194, 203, 238.
 Vérité. Introuvable, 67.
 Vernet (Claude-Joseph), 161.

- Vers. Ajoutent ou retranchent à la pensée, 80.
 Versailles. Sa définition, 186.
 Vertot, 240.
 Vertu. Egoïsme d'un grand caractère, 29. — Ce qu'elle est, 33. — Insensibilité à la vertu, 41. — Quatre vertus, 59.
 Veuf. Mot d'un veuf, 109.
 Vice, 27.
 Vices. On plaît par là, 46
 — Avantageux d'en montrer, 95.
 Vic. Comment la mépriser, 21. — Est une maladie, 25. — Eponger sa vie, 32. — Trop de précipitation à vivre, 50. — Peut-être la prendre frivolement, 62. — Mot d'un vieillard, 65. — Ne pas se regarder vivre, 67.
 Viète (François), 79.
 Villars (maréchal de). Son mot d'ivrogne, 171.— 210, 215, 227.
 Villequier (marquis de), 149.
 Villeroi, 229.
 Villes. Leurs abus, 14.
 Villette (marquis de) 222, 233.
 Vin. Le mauvais seul a besoin d'être loué, 180.
 Visites, 180.
 Vivier (M. du), 159.
 Voisemon, 217.
 Voleurs, 241.
 Voltaire, 78, 79, 89, 114, 125, 134, 136, 148, 160, 174, 233, 240, 241, 242, 244.
 Volupté. Vainc sans amour, 148.
 Voyer (M. de). Type d'amoureux, 188.
 Voyer (Mme de). Type d'amoureuse, 188.
 Vrai. Sa force, 11.
 Washington, 245.
 Wicief, 102.
 Ximenez (M. de), 114.

CHA

AVE

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAMFORT	v

LIVRE I

PRODUITS DE LA CIVILISATION PERFECTIONNÉE

AVERTISSEMENT DU PREMIER ÉDITEUR	1
--	---

PREMIÈRE PARTIE

MAXIMES ET PENSÉES

I. MAXIMES GÉNÉRALES.	5
II. SUITE DES MAXIMES GÉNÉRALES.	21
III. DE LA SOCIÉTÉ, DES GRANDS, DES RICHES, DES GENS DU MONDE	34
IV. DU GOÛT POUR LA RETRAITE ET DE LA DIGNITÉ DU CARACTÈRE.	54
V. PENSÉES MORALES	59
VI. DES FEMMES, DE L'AMOUR, DU MARIAGE ET DE LA GALANTERIE.	68
VII. DES SAVANTS ET DES GENS DE LETTRES	78
VIII. DE L'ESCLAVAGE ET DE LA LIBERTÉ DE LA FRANCE AVANT ET DEPUIS LA RÉVOLUTION	92



SECONDE PARTIE

CARACTÈRES ET ANECDOTES

	Pages
CHAPITRE I	105
— II	115
— III	126
— IV	139
— V	151
— VI	162
— VII	177
— VIII	188
— IX	196
— X	204
— XI	217
— XII	229
— XIII	237

LIVRE II

QU'EST-CE QUE LA PHILOSOPHIE ?	247
PETITS DIALOGUES PHILOSOPHIQUES	253
DIALOGUE ENTRE SAINT-RÉAL, ÉPICURE, SÉNÈQUE, JULIEN, LOUIS-LE-GRAND	271
QUESTION	280
QUESTION ET RÉPONSES	282
HISTOIRE DE MADAME MICHELIN	284
LE MARCHAND DE SMYRNE, comédie	288
POÉSIES	316
LETTRES	318

APPENDICE

I. LA VIE ET L'ŒUVRE DE CHAMFORT	359
II. PRINCIPAUX OUVRAGES	397
III. BIBLIOGRAPHIE	398





